This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1/1 5079 A. 8

LA

LANTERNE MAGIQUE

IL A ÉTÉ TIRÉ :

Cinquante exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

Prix : 7 fr.

Et *dix exemplaires numérotés* sur papier de Chine.

Prix : 12 fr.

THÉODORE DE BANVILLE

— PETITES ÉTUDES —

LA LANTERNE MAGIQUE

CAMÉES PARISIENS

LA COMÉDIE FRANÇAISE

AVEC UN DESSIN DE GEORGES ROCHEGROSSE

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE SAINT-GERMAIN, 13

1883

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 JAN 1964
OF OXFORD
LIBRARY

AVANT-PROPOS

La Lanterne magique a un très grand avantage sur tous les autres livres contemporains : c'est que je l'ai écrite pour les gens qui ne lisent pas et qui n'ont pas le temps de lire, c'est-à-dire pour tout le monde. En effet, quelle est la mesure du temps qu'on a pour lire ? Deux minutes, tout au plus.

Le mari, les deux minutes pendant lesquelles, ayant déjà pour sortir son chapeau sur la tête et sa mince canne à la main, il attend que madame achève de boutonner les derniers boutons de ses gants. Quant à la femme, le seul moment dont elle puisse disposer en faveur de la littérature, c'est les deux minutes pendant lesquelles sa femme de chambre lui met ses bas, comme en témoigne le spirituel dessin de Georges Rochegrosse placé en tête de ce volume.

Or mon livre est, après les Fantaisies de Gaspard de la Nuit et les Poèmes en Prose de Baudelaire,

le seul qui contienne des compositions assez courtes pour pouvoir être lues en deux minutes. Mais les deux ouvrages que je viens de citer étant rangés parmi les chefs-d'œuvre, et par conséquent dédaignés, je pense que mon livre est seul destiné à être lu. C'est pourquoi j'ai pris le parti d'y mettre tout ce qui existe sur la terre, dans les univers et dans les vastes Infinis, depuis le Bon Dieu jusqu'aux personnages les plus futiles, afin que les Français modernes puissent avoir une teinture de tout.

Les *Camées Parisiens*, qui viennent ensuite, ont plusieurs graves défauts. D'abord, au lieu de n'avoir demeuré qu'un quart d'heure à les faire, comme Oronte son sonnet, j'y ai mis près de vingt années; de sorte que beaucoup de mes modèles ont changé de façon à n'être pas reconnus, cependant que les autres petits modèles devenaient grands. Donc, pour les bien comprendre maintenant, il faudrait y mettre les dates. Mais ce serait envers les dames un manque de galanterie dont je ne veux certes pas me rendre coupable, et le lecteur devra, à l'aide d'hypothèses ingénieuses, rétablir ces dates lui-même. D'autre part, le tort de ces Camées, c'est qu'il y en a trop peu ou trop.

J'avais voulu, à l'origine, reproduire seulement quelques têtes curieuses; j'ai continué, outre mesure peut-être, et cependant à ma collection manquent des Parisiens très illustres. Parmi mes amis, j'en ai passé et des meilleurs : tant il est difficile de faire quelque chose qui ait le sens commun!

Tel qu'il est cependant, avec ses fautes, ses défaillances, ses superfétations et ses lacunes, je dois avouer que je ne puis me défendre d'une certaine prédilection pour ce recueil. C'est, je crois, parce que j'ai eu, pour le mener à fin, une collaboratrice qui m'est plus chère que tout! Habituée à tenir la maison rangée et nette, à empiler méthodiquement les draps qui sentent l'iris, et même à disposer avec rectitude les livres des bibliothèques et les feuillets de copie pour l'imprimerie, ma bonne femme m'a vu bien empêché pour écrire les *Camées Parisiens*, et avec son impeccable instinct de ménagère, elle est venue mettre un peu d'ordre parmi ce tas d'Yeux, de Nez et de Bouches, où j'essayais en vain de me retrouver. Voyant mieux que moi, ayant la mémoire meilleure et la pensée plus rapide, elle a souvent recueilli des notes nécessaires à mon petit travail. Parfois, pour aller plus vite, elle a écrit

de verve le morceau, si bien, selon moi, que je l'ai gardé tel quel, ne trouvant pas à y changer une syllabe. De sorte qu'à notre grand étonnement et à ma grande joie, il s'est trouvé que nous avions été deux pour achever cette frivole mais parfois divertissante besogne.

Enfin, j'aime encore les Camées parce que Théophile Gautier a écrit, dans son immortelle Notice placée en tête des Œuvres de Baudelaire, ce témoignage mille fois trop élogieux, mais si doux à mon âme, que je considère comme mon meilleur titre de noblesse. *Nous trouvons*, dit-il, *dans les Camées Parisiens de Théodore de Banville, l'un des plus chers et des plus constants amis du poète dont nous déplorons la perte, ce portrait de jeunesse et pour ainsi dire avant la lettre. Qu'on nous permette de transcrire ici ces lignes de prose, égales en perfection aux plus beaux vers...*

Quant à *La Comédie Française racontée*, qui termine le volume, tout le mérite de cet opuscule est dans sa naïve et parfaite innocence. C'est un petit pamphlet déjà bien vieux : Dieu veuille qu'il n'ait pas trop vieilli !

LA

LANTERNE MAGIQUE

AUX LECTRICES

Forger la prose est malaisé parfois :
Le savez-vous, Parisiennes belles ?
Privé du mètre aux amoureuses lois,
On ne sait plus dompter les mots rebelles,
Et les ennuis viennent par ribambelles.
Tous contre nous semblent coalisés !
Mais voir aussi lorsque vous nous lisez,
Vos yeux briller et vos bouches sourire,
C'est tous nos vœux soudain réalisés,
Et cela seul vaut la peine d'écrire.

LA LANTERNE MAGIQUE

TABLEAUX RAPIDES

Trala, deri, traderi, dère; la, la, la, traderi, tradère! Demandez la Curiosité! Faites monter chez vous la belle Lanterne Magique; il ne vous en coûtera pas plus que cinquante-cinq sols. Jusque-là c'était le plaisir des tout petits êtres; mais, moi, j'ai inventé une Lanterne Magique à l'usage des grandes personnes, qui vous montrera mille tableaux ingénieux et divers, pour l'amusement des parents et la tranquillité des enfants.

Attachez un drap blanc sur votre mur, et cependant appelez-moi par la fenêtre, et mettez-vous en rang bien sagement, comme les spectateurs du mardi à la Comédie Française. Moi, je viendrai avec mon appareil, et alors vous aurez du plaisir pour votre argent. Vous verrez le Bon Dieu, et monsieur le Soleil, madame la Lune, mesdemoiselles les Étoiles, le Roi, la Reine, le Gendarme, le Bourreau, le Matin, le Midi, le Soir, les sept Péchés Capitaux, les Éléments, et beaucoup de figures d'une alléchante modernité.

Mes Tableaux rapides vous apparaîtront, groupés méthodiquement par douzaines, en l'honneur des douze Apôtres, et aussi du nombre de syllabes contenu dans le vers alexandrin, auquel je m'étais fort adonné du temps que j'étais poète, avant d'embrasser une profession honorable.

Mais je vous les expliquerai en prose, tout naïvement, sans économiser mes plus flambants adjectifs, non plus qu'un honnête ouvrier peintre n'épargne son outremer lapis, son jaune d'antimoine et sa laque de garance rose dorée, lorsqu'il s'agit de satisfaire de bonnes pratiques.

PREMIÈRE DOUZAINE

I. — LE BON DIEU

Sous le portique dont les pierres sont de la lumière extasiée, brûlée d'amour, et dont le moindre atome, s'il pouvait s'enfuir, aveuglerait le troupeau fou des Soleils, le bon Dieu, en habit d'empereur, voit et contemple les Infinis, assis sur son trône. Sous ses pieds se déroule l'éther frémissant, avivé d'imperceptibles points étincelants, qui sont les Univers. Près de lui sont les Anges terribles, qui s'émeuvent parce qu'ils entendent venir jusqu'à eux des plaintes, des sanglots et des râles.

— « Oh! Seigneur, écoutez, dit Ananiel. Ce sont des monde innombrables qui, refroidis et glacés, meurent de vieillesse. Voyez leurs cadavres se roidir, et pendre désespérément leurs chevelures inertes! »

Mais à peine a-t-il parlé que des milliers de mondes nouveaux naissent, s'éveillent, grandissent et, semblables à des enfants joyeux, s'enfuient emportés dans l'ardente musique du Rhythme universel.

— « Mon serviteur, dit le bon Dieu à l'ange, pourquoi t'affligeais-tu sur ce que peut renouveler et réparer l'inépuisable Vie? Mais dites, quel est ce cri plaintif et doux, que j'entends comme un faible murmure?

— Seigneur, dit Zadakiel, prenant la parole à son tour, il vient de l'humble planète à jamais bénie où a été versé le sang divin. C'est un petit enfant de Moulins (Allier) qui voudrait avoir un polichinelle.

— Mais, dit Raziel, voyez, Seigneur! Voici que sur cette même terre un féroce conquérant a dévasté les royaumes, détruit les villes, teint les fleuves de sang rouge. Il a lui-même égorgé des tas d'hommes qu'il a fait manger à son lion, et il a écrasé les cohortes sous les pieds de ses éléphants. Derrière lui il laisse des femmes éventrées aux lèvres blanches, des pyramides faites de têtes coupées, des champs où l'herbe ne repoussera plus, des squelettes de hameaux calcinés, et des chemins nus où il n'y a plus que de la cendre noire.

A ces paroles, les Anges baissent tristement leurs têtes. Mais comme la pensée de Dieu a pitié de leur tristesse, et comme le Temps n'existe pas pour eux, en levant les yeux de nouveau ils voient les temples rebâtis, les villes relevées, les jardins en fleurs, les champs pleins d'épis mûrs, et près des fleuves tranquilles, des mères au beau sein allaitant leurs enfants nouveau-nés, tandis que le soleil de midi baise les fronts des moissonneurs.

— « Messager, dit le bon Dieu à Raziel, tu vois que

les maux et les désastres seront guéris, et que nulle douleur n'aura crié en vain. Mais va-t'en vite inspirer de bonnes pensées à la mère du pauvre être ingénu qui se plaignait tout à l'heure. Je tiens beaucoup à ce que ce petit enfant de Moulins ait son polichinelle? »

II. — MONSIEUR LE SOLEIL

Au milieu d'un éblouissement de rayonnante fournaise, monsieur le Soleil s'apprête à monter dans son carrosse de topaze dont la portière est déjà ouverte, et dont les chevaux orangés, toujours cabrés, jettent par les naseaux des fusées de lumière et de perles. Il est vêtu en général romain, avec la fauve cuirasse aux ornements gaufrés, la ceinture au large nœud, les flamboyants lambrequins à franges au haut desquels brille une figurine d'Hercule, l'épée, le coutelas, et les chaussures de peau de lion à semelles épaisses, qui laissent passer le bout de ses pieds nus.

Sur sa flottante perruque de flamme est posé très haut un laurier de rubis d'où tombent de longs rubans de braise rose, et son visage d'or que coupe au-dessus de la lèvre la toute petite moustache droite, comme dessinée à la plume, s'encadre dans une cravate en dentelle de feu.

A quelques pas, dans un autre carrosse, on voit vague-

ment le profil de la vieille dame. Autour de monsieur le Soleil s'empressent les Astres princes et ducs, et à l'écart, un vieux courtisan, rougi à blanc et écrivant sur ses genoux, prend des notes. Cependant le Victorieux, le Porte-foudre a vu quelques-uns des rutilants seigneurs de sa suite réprimer un rapide sourire ; il veut en savoir la cause, et les interroge.

— « Eh bien ! dit-il à l'un d'eux, parlez franchement, je vous l'ordonne. Que dit-on de moi dans les gazettes ?

— Sire, murmure le seigneur incandescent, je n'oserais. Le respect...

— J'ai dit : je veux.

— Eh bien ! Sire, des esprits chagrins pensent qu'à force de tout éclairer trop nettement, votre aveuglante lumière rend les objets vulgaires et mesquins, en montre l'infirmité et la laideur, et que celle de la Nuit, avec ses tendres mollesses bleues, donne aux choses un charme plus pénétrant et plus intime.

— Bon ! dit monsieur le Soleil, en mettant le pied sur le marchepied du carrosse, ce sont là de simples idées romantiques, dont le législateur du Parnasse fera bonne justice. Et tout cela ne serait pas arrivé, si on avait continué à représenter régulièrement les excellentes pièces de théâtre de monsieur Racine ! »

A ces mots le carrosse se referme. Les Astres princes et ducs montent à cheval, et bientôt, carrosses et cavaliers et l'escorte de soldats, tout s'envole dans la clarté furieuse, et le cortège n'est plus que flamme et incendie,

sauf les larges bottes à entonnoir des cochers, qui apparaissent toutes noires dans la gloire triomphale de l'universel embrasement.

III. — MADAME LA LUNE

Pâle et grasse, et montrant des traits charmants, assez pareils à ceux du divin Théophile Gautier, madame la Lune, à demi couchée en arc dans une barque en ébène, ornée de plaques d'étain, de plomb et de cuivre jaune et d'incrustations de nacre et d'argent, avec une proue et une poupe très relevées, se promène sur le lac du Bourget, entourée des derniers poètes lunaires, chimériques petits-fils des bousingots et des Jeunes-France. Aussi extraordinaires que s'ils se promenaient sur le boulevard en habit d'Arlequins, ces lyriques blêmes sont rigoureusement vêtus à la mode de dix-huit cent trente, et il y en a même deux ou trois qui portent des bottes à glands et des manteaux où le vent s'engouffre!

Ils se recueillent en des poses fatales, et vaguement parmi eux apparaissent, avec des manches à gigots et des bandeaux moyen âge, quelques dames de la même époque, minces comme des saules, s'efforçant un peu d'avoir lieu, mais évidemment reléguées, par la nature même des choses, dans la flottante pénombre des rêves.

Au contraire, leur céleste Maîtresse, qui n'est restée

étrangère ni à la modernité, ni au mouvement impressionniste, s'est habillée en Japonaise, pour flatter les idées récentes; car son esprit est un peu attardé, mais sa coquetterie, non. Les cheveux très relevés par devant, elle est coiffée d'une tiare où le cuivre jaune, l'étain, le plomb, les perles, l'argent, et l'opale aux feux langoureux ont été mêlés dans les combinaisons les plus variées et les plus ingénieuses, et d'où s'échappent ses longs cheveux très noirs, poudrés de mica et de poudre bleue. Derrière la tiare, d'où tombent deux grandes pendeloques en jayet blanc et en or pâle, descend un long voile de gaze noir bleu, avec des dessins formant des méandres compliqués et longs en perles d'acier bleu.

Couchée sur une grande peau de chien noir, madame la Lune porte les unes par-dessus les autres plusieurs robes de satin, dont la plus intime est gris-perle, et dont les autres deviennent de plus en plus claires, jusqu'à celle de dessus, qui est d'un blanc bleuâtre, et que serre une large ceinture gorge-de-pigeon, ornée de plaques de métaux pâles. A son cou brille un collier fait avec des yeux de hiboux, et elle est chaussée de petits souliers recourbés en cuir blanc, aux semelles d'argent, ornés de croissants en cuivre jaune.

— « Ah! messieurs et chers poètes, dit-elle d'une voix endormie, l'aimable lac, avec son château féodal sur une roche, et son couvent de moines : il n'y manque rien! C'est là que Lamartine a chanté Elvire. Qu'elle de-

vait être mince et aérienne pour avoir inspiré de tels vers mélancoliques, pareils au gémissement du vent dans les plaintives cordes de fer d'une harpe éolienne!

— Madame, dit un Oswald un peu entaché de réalisme, il ne faut rien exagérer. On assure qu'Elvire était une blanchisseuse...

— Ah! soupire avec une petite moue la dame au front d'argent, ne m'enlevez pas vos illusions! »

Et tout de suite, pour montrer que cela lui est parfaitement indifférent, elle rit en découvrant ses petites dents d'opale brillantes; elle s'évente avec son éventail en plumes de jeune cygne, et le reflet de son céleste visage de Pierrot jette sur les flots doucement agités mille et mille paillettes d'argent, qui les ourlent de délicates et capricieuses broderies.

IV. — MESDEMOISELLES LES ÉTOILES

Mesdemoiselles les Étoiles sont allées au bal, où elles ont follement dansé toute la nuit, et maintenant, en rentrant chez elles à travers les bleus jardins de l'éther, elles dansent encore. Coiffées de l'étincelant bandeau et leurs longs cheveux rejetés en arrière, habillées d'une vivante toile de diamant, et leurs blanches jambes toutes nues, elles reviennent en folâtrant, rieuses, les seins

agités, cueillant par les sentiers de pâles fleurs de pierreries, et ne se résignant pas à marcher tranquillement, comme des demoiselles sages.

Non! elles dansent, elles dansent toujours. Leurs innombrables chœurs forment tantôt la figure d'un Bélier ou d'un Scorpion, ou d'une Lyre, ou d'une Balance, ou d'un Archer qui lance un trait, ou d'un Poisson, ou d'un Paon, ou d'une Baleine, ou d'un Phénix, ou d'une Grue, et toutes ces figures à la fois, et jamais l'immense collier éparpillé ne se reforme, et tous ces fronts de diamant allument et blanchissent l'immensité bleue.

— « Allons! dit la grande Aldébaran à la petite Procyon, hâtons le pas, je vous prie. Ne voyez-vous pas déjà, là, tout près de nous, la terrible, l'épouvantable Aurore qui s'avance avec sa robe rouge, et qui va tout à l'heure brûler le bout de nos cheveux avec la flamme rose de sa torche!

— Hélas! dit Procyon, j'ai perdu une de mes pantoufles de cristal, et je vous suis comme je peux, un pied chaussé et l'autre nu.

— Qu'importe! réplique la grande demoiselle. Venez vite et, s'il le faut, jetez plutôt aussi votre autre pantoufle sur le chemin, dans quelque caverne d'or! Car si vous n'y prenez garde, nous allons marcher bientôt dans les roses du matin, tout éclaboussées de sang. Et que dira monsieur Camille Flammarion, s'il nous voit encore dans le ciel, à l'heure réglementaire où les honnêtes Étoiles doivent être couchées? »

V. — LE ROI

Au mur de la salle où le jeune roi Michel préside son conseil, sont encastrés les portraits de ses aïeux, tous vêtus de la robe triomphale, laissant flotter derrière eux le long manteau de pourpre, tenant en main le sceptre, et portant sur leurs longues chevelures la couronne ornée d'énormes pierreries. C'est ainsi qu'ils marchaient jadis à travers les villes, afin qu'on pût dire, en les voyant : « Celui-ci est le Roi ! » mais, pour se conformer aux idées modernes, Michel est vêtu d'un simple veston et, en les autorisant à faire comme lui, il a pris avec ses ministres la liberté grande de fumer une cigarette.

— « Sire, dit l'un des vieillards, toute la question est de savoir si le ministère Polonius, assemblé ici devant vous, sera ou ne sera pas remplacé par le ministère Guildenstern, qui ne saurait obtenir une majorité sérieuse dans la Chambre. Pour moi, je n'hésite pas à représenter humblement à Votre Majesté que le ministère Polonius est le salut de l'État, comme le ministère Guildenstern en serait la perte.

— Mon cher duc, dit le roi Michel, je veux que mon peuple ne soit pas comme une bête de somme ployant sous le fardeau et déchirée à coups de fouet. Je veux que les ouvriers, avec le prix de leur travail, mangent de la vraie viande non corrompue, et boivent du vin

fait avec du raisin mûri au soleil. Je veux qu'ils habitent avec leurs femmes et leurs enfants, des logements salubres où passe l'air parfumé, et que les foyers d'infection disparaissent, et que la Fièvre hideuse s'envole de ces masures détruites, et que dans toute la ville rajeunie des fontaines pareilles à celles de l'antique Rome versent une eau pure et limpide. Je veux enfin que le citoyen — fût-il prince! — accablé par des circonstances surhumaines, abandonné de tous et même, hélas! de la Loi, trouve le secours de la suprême Justice en s'adressant à son Roi, qui alors doit décider et parler au nom de Dieu même. Et Guildenstern ou Polonius, le ministère qui voudra ce que je veux sera conservé, et celui qui n'y consentira pas sera brisé comme verre! »

Ainsi se termine le conseil, et en descendant lentement l'escalier de marbre rose, le vieux ministre Léonato dit à un de ses collègues :

— « Dans la dernière guerre, cet homme non seulement a su conduire les corps d'armée et les cohortes ; mais il s'est battu l'épée à la main, comme un soldat, et nous avons vu que de son front troué le sang coulait par une large blessure.

— Oui, répond l'autre, il peut être un Roi, et il le serait, s'il consentait à s'occuper de choses utiles, c'est-à-dire de politique, au lieu de rêver de chimériques progrès, et de vouloir naïvement donner à ses sujets — le bonheur! »

VI. — LA REINE

On vient d'amener à la reine Béatrice son petit Laertes, âgé de dix ans, qui, en tombant d'un grand arbre, s'est fait au visage une large blessure, et la mère inquiète lave tendrement la joue de son petit avec une eau parfumée.

— « Malheureux enfant, lui dit-elle, tu veux donc me faire mourir! Hier, vous vous étiez blessé avec un fleuret, et aujourd'hui voilà cette chute horrible. Ah! vous ne craignez guère de m'affliger!

— Ce ne sera rien, dit le médecin, avec un peu de repos. Que monseigneur se couche seulement... »

Mais le prince Laertes s'est agenouillé devant sa mère, dont il couvre de baisers les belles mains blanches. Puis il se lève et court vers la porte.

— « Ah! mère chérie et bien-aimée, dit-il en s'enfuyant, j'espère m'amuser bientôt à des jeux plus sérieux et plus meurtriers que ceux-là. Alors je me coucherai sur la terre nue plus volontiers que dans un lit, et avec l'aide de Dieu, je ne me reposerai pas, sinon dans la tombe! »

La reine Béatrice pousse un long soupir, mais son attention est bientôt attirée par sa dame d'honneur, la belle duchesse Hermia, qui n'a pu retenir un geste d'effroi. La Reine la rejoint à la fenêtre, et voit son

autre fils, le petit prince Roland, qui, lancé comme une flèche à travers les allées du parc, monte à cru, sans selle ni mors, un noir cheval indompté, dont ses petites mains tiennent solidement la flottante chevelure. Bien vite un des grands écuyers a été envoyé pour veiller sur l'enfant. Cependant, la Reine pâlissante défaille, et après l'avoir fait asseoir dans un fauteuil, la duchesse Hermia lui fait respirer des sels.

— « Ah ! madame, dit-elle, laissez-les faire. Ils ne seront jamais trop téméraires en leur ardeur sauvage, ni trop cavaliers et soldats, pour triompher de tous les dangers qui les menaceront.

— Hélas ! murmure tristement la Reine, que ne sont-ils nés humblement dans une vie obscure, et n'ayant devant eux que le doux accomplissement d'un devoir facile !

— Mais, ma chère maîtresse, dit la duchesse Hermia, en accentuant sa jolie petite moue pleine de grâce qui rend les hommes fous, Votre Majesté songe-t-elle que si le prince Laertes et le beau petit prince Roland étaient nés de la sorte, on en aurait indubitablement fait — des avocats ! »

VII. — LE GENDARME

Monté sur son cheval solide comme un éléphant, le bon gendarme Tortezat marche gaiement au trot, caressé par le vent d'orage, sans s'inquiéter de la pluie

imminente, qui tout à l'heure mouillera ses aiguillettes bien blanchies et ses buffleteries jaunes, éclatantes comme des fleurs. Il ne s'inquiète pas non plus du bandit Gueule-de-Loup qu'il va, lui tout seul, arrêter dans la montagne, et qui lui tirera certainement quelques coups de pistolet en pleine poitrine.

On dirait que le visage de Tortezat a été taillé à la hache. Son nez bizarre ne se rattache à aucun type; le vent, la pluie et le soleil ont poli sa peau brune, comme de farouches tanneurs, et sa moustache révoltée et roide ressemble à un balai de crin. Enfin, bâti comme une forteresse et chaussé de ses bottes énormes, Tortezat n'a pas d'autre beauté que celle du Diable; cependant, tout le monde le regarde sans avoir envie de rire, principalement ceux qui l'ont vu agripper les mauvais drôles avec sa forte poigne.

Marchant à un sérieux danger de mort, le bon gendarme est parfaitement gai et tranquille, comme s'il était dans son jardin, occupé à tailler ses chers rosiers, car il sent qu'il est l'incarnation visible de la Loi, et il possède l'invincible sérénité de quiconque représente un Idéal. Et, sorties du ciel orangé, zébré de bandes violettes et sanglantes, autour de son front volent, leurs bouches ouvertes, leurs cheveux hérissés, laissant flotter leurs draperies où s'engouffre un ouragan d'atelier purement conventionnel, et tenant en main leurs glaives nus, — de terrifiantes Divinités allégoriques!

VIII. — LE BOURREAU

Madame est servie, mais avant de s'asseoir à table, la tranquille famille bien unie attend que la soupe refroidisse un peu. Nécessairement élégiaque par la loi inéluctable des contrastes, le bourreau Josias, debout devant un pupitre, joue sur sa flûte une *suite* composée jadis pour le bon Tulou, avec imitation du rossignol. Sa femme brode au petit point des bretelles en tapisserie sur lesquelles court une guirlande de bleuets, et vêtue de blanc, sa grande fille Eulalie, dont les cheveux châtains sont relevés droits en bandeaux rebelles, arrange des fleurs coupées, comme dans une pièce du Gymnase.

A ce moment, on entend le galop pressé d'un cheval qui s'arrête à la porte. Les trois êtres tressaillent, et le Bourreau est subitement devenu pâle comme un mort. Il sort et descend pour aller recevoir l'ordre; quand il remonte, calme et redevenu pareil à lui-même, madame Josias, sachant que son mari ne dînera pas, lui sert à la hâte un bouillon froid. Après l'avoir bu, le Bourreau se gante correctement, prend son chapeau, et ayant adressé un suprême adieu muet à sa femme, et à sa fille dont il n'ose baiser le front, il s'en va prévenir ses aides, prendre ses dispositions et inspecter minutieusement les bois de justice.

Et il se redresse alors, fier en son légitime orgueil, car de Maistre l'a glorifié, et il est celui qu'on désigne féodalement par un nom de ville, comme un prince du sang, — qu'il est en effet, puisque la Loi sociale invente parfois de tels jeux de mots, nets et saignants comme le tranchant du couperet!

IX. — L'AIR

« Lâchez tout! » s'est écrié le capitaine du *Léviathan*, le bon Delgy, roux comme Adam et Ève, et on a tout lâché, et comme un oiseau qui d'abord hésite, puis s'élance en plein ciel, l'aérostat géant s'est envolé au-dessus des maisons, des campagnes et des arbres, avec une formidable joie. Les passagers sont Ogier de Lémicourt, Guy de Vauqueleur, — car là, comme partout, la noblesse donne et se donne! — et le peintre Gariel, qui aura du plein Air puisqu'il en veut, et le spirituel Vens, et quelques autres encore, et parmi eux est la belle petite princesse de Cytre, cette Laure adorable, qu'on aurait dû payer pour avoir une pareille compagne de voyage, mais qui au contraire a acheté à beaux deniers comptants le droit d'aller se mesurer de près avec les étoiles.

Oh! quelle impression de bien-être, de rafraîchissement, de délivrance, lorsqu'on échappe si complètement

et décidément à la terre, à la vie absurde, aux conventions tyranniques, et lorsqu'on se dit avec une ineffable volupté : « Je respire! » De vertige, de mal de mer, il n'en est pas question; au contraire, une évidence, une certitude tranquille d'être en sûreté fait que le sang circule librement dans les veines. Et de quoi avoir peur? on ne fait qu'un avec la nappe, avec le courant qui vous emporte. Assise sur le léger tabouret d'osier, coiffée d'un chapeau à plumes floches, bien prise dans sa robe de satin bleu pâle, aux dentelles rousses, qui s'accorde si bien à l'azur et à la nuée, la petite princesse regarde dans sa lorgnette de nacre, et cherche, par delà des infinis, d'autres infinis. Et lorsqu'elle laisse ce petit outil et qu'elle baisse ses yeux libres, elle voit en bas les rivières couler au haut des collines comme un mince ruban d'argent, les petites maisons, les monuments, les petits arbres, qu'on a tirés d'une boîte de joujoux d'Allemagne, et les verdures sombres, vives, vertes, bleues, claires, fleuries, pareilles à une couverture faite de petits morceaux cousus ensemble.

Où sont-ils, le chœur de ses jalouses amies ennemies, et ses mille amants, et celui-là même qu'elle a failli aimer, et dont elle ne saurait maintenant se rappeler le vague profil? *Tous dispersés!* comme dit monsieur Scribe. Mais surtout, la belle petite princesse se réjouit de l'Air immense, qu'elle boit, qu'elle savoure, qui la baise, la chatouille, la caresse, la flatte, l'enveloppe d'une calme admiration silencieuse, et dans le frémissement de la

longue et lointaine vibration rhythmique, la salue mystérieusement de murmures, d'adorations et de louanges !

X. — LA TERRE

En vertu du plus légitime des caprices, madame Denise Valero s'est couchée dans son parc, renversée sur le dos parmi l'herbe molle. Dans les sombres allées pleines d'oiseaux courent les chevreuils et les biches effarées. C'est l'heure où le soleil s'enfuit, et où le ciel d'or s'emplit de rose et de vapeurs violettes. La Terre lassée soupire ; mille aromes s'échappent de son sein rafraîchi ; les ruisseaux murmurent et bruissent ; les feuilles frémissent. La tête appuyée parmi les verdures, il semble à la belle indolente qu'elle entend sourdre et circuler la sève et s'agiter mystérieusement les mille sources de la vie.

Oui, comme une robuste vache noire qui va donner à boire à ses petits, la Terre s'occupe d'abreuver les arbres, les plantes, les herbes folles, les ramures, les fleurs, tout ce qui émane d'elle. En sa plantureuse chair de nourrice attentive circule ce qui sera le sang de tous les êtres, et en elle bégaye déjà ce qui sera les cris, les chants, les soupirs, les respirations, les murmures, les innombrables voix des choses, des végétations, des luxuriantes solitudes. La belle jeune femme couchée

s'enivre de ces parfums, de ces haleines, de ce mouvement de la sève éternelle, de cet éveil des mille bruits confus; et en même temps, elle sent s'agiter en elle la petite âme qui veut naître et vivre, et elle tressaille des baisers qu'elle donnera plus tard à l'être chéri, — pareille elle-même à une Terre féconde!

XI. — L'EAU

Nue comme une comédie de l'École du Bon Sens, mais sans nulle comparaison possible infiniment plus belle, Hyacinthe Marguerit, ses fauves cheveux dénoués, est couchée dans sa vaste baignoire de porphyre rouge aux bords évasés, qui appartenait, dit-on, à la malheureuse Poppée, et que son ami le comte René de Leufroi lui a rapporté de Capri, où il l'a trouvée chez des vignerons. La jeune femme se joue dans une Eau transparente et limpide, — car à Paris, avec beaucoup d'argent, on trouve tout, même à la rigueur, de l'eau pure! — elle en savoure délicieusement la fraîcheur tiède, qui pénètre par tous les pores de sa peau, et elle admire cette onde émue qui la berce, et qui l'enveloppe comme d'un léger voile.

Mais ce n'est qu'un prêté pour un rendu; car l'Eau admire plus encore le jeune corps sans tache qui s'est livré à elle, et c'est avec amour qu'elle caresse le cou

flexible, la blanche poitrine, les bras héroïques, les jeunes seins aux boutons roses, le ventre poli droit comme celui d'une vierge, le torse hardi, les cuisses, les jambes de chasseresse, les pieds aux ongles transparents. Et quand la blonde Hyacinthe se lève à demi et veut appeler Mariette pour la sortir du bain, l'Eau frémit comme si on y avait plongé un fer rouge, et dans un bouillonnement d'ennui et de regret, murmure indistinctement, d'une faible voix :

— « Pas encore ! »

XII. — LE FEU

Jacqueline Mézy s'est dévêtue. Elle a enfermé ses cheveux dans un léger filet de pourpre, et n'a rien gardé sur elle que sa fine chemise de batiste, dont les broderies représentent des branches de rosier et de myrte. Elle a éteint les bougies. Mais avant d'entrer dans son grand lit ouvert, elle ne résiste pas au plaisir de s'asseoir dans un fauteuil bas en peluche, couvert de dentelles, et de se chauffer au Feu resplendissant qui seul éclaire la chambre. Elle découvre un peu ses jambes charmantes et les présente à la flamme, qui fait courir sur ses pieds de doux et tremblants reflets roses. Mais bientôt, elle chausse à nouveau ses jolies pantoufles de vair, et tout

immobile, elle s'amuse à contempler fixement le Feu, où s'entassent et se déroulent mille féeries.

Des fleuves de métaux en fusion coulent entre des montagnes bleues et violettes. Au-dessus d'eux s'élancent fièrement des arches de cuivre rouge, sur lesquelles des Amazones en armures d'or pourpré tendent leurs arcs et lancent leurs flèches d'airain. Des monstres, des dragons, des lions, des oiseaux rouges s'agitent dans des nappes d'embrasement et d'aurore, d'où tout à coup s'échappe un triomphe de gerbes d'étincelles. Dans une calme Tempé rougissante dansent voluptueusement les minces Salamandres aux robes orangées. Elles s'enlacent, se mêlent, lèvent leurs bras gracieux et envoient à Jacqueline Mézy leurs roses sourires. Mais tandis qu'elles s'enfuient sous les pâlissants ombrages de corail, une infâme vieille toute rouge, aux longs cheveux de nacre blanche, dont le nez de rubis rejoint le menton de rubis, s'avance tout au bord de la flamme, et montrant ses dents écarlates et sa langue verte, interpelle férocement Jacqueline :

— « Est-ce qu'il n'est pas tout à fait l'heure de dormir! lui dit-elle. Ou, si tu ne veux pas te mettre au lit, tâche du moins de passer un peignoir, — malhonnête! »

DEUXIÈME DOUZAINE

XIII. — LES ANGES

Plus grands et de plus haute taille que notre esprit ne peut se les figurer, à travers l'immense éther où pullulent les infinis et où les groupes d'univers sont comme les grains d'une vague poussière, trois Anges silencieux hâtent leur course vertigineuse, étant chargés de porter des messages importants. Ils sont montés sur leurs blancs chevaux de lumière et revêtus de leurs armures de diamant écarlate, pour combattre, s'il en est besoin, les monstres et les hydres. Ils vont, faisant fuir les comètes, heurtant les constellations éperdues, et de leurs doigts impérieux écartant, pour passer, les chevelures des soleils. Ce sont Malushiel à la chevelure de feu, qui fut le précepteur du prophète Élie, Saramiel le Bouclier de Dieu, et Métator le plus grand des Chérubins, dont l'éclatante barbe blanche flotte jusqu'à ses genoux, et au milieu d'eux chevauche le jeune Ange Uriel. Au galop de son cheval, empoignant la crinière et se baissant, l'Ange

enfant ramasse sur le chemin une petite boule insignifiante, et par jeu va la lancer, de sa main encore débile, par delà des milliards d'infinis; mais le sage Métator lui arrête le bras.

— « Laisse cela, lui dit-il.

— « Ah! dit Uriel, en levant sa prunelle ingénue où s'engouffrent de profonds ciels, est-ce que cela sert à quelque chose, cette petite bille?

— Non, dit le Messager, cela ne sert pas à grand'chose, mais laisse-la tout de même. C'est la Terre! »

XIV. — HIGH LIFE

La soirée est parfaitement convenable. Le salon, selon la formule, est meublé de sièges bas et orné de bibelots japonais. Assises çà et là, comme si on les avait semées, les femmes, habillées par des Worths plus ou moins authentiques, peintes à souhait pour le plaisir des yeux, et agitant leurs éventails décorés à la dernière mode, qui représentent les uns peu de chose et les autres rien du tout, disent pis que pendre de madame Eppler, avec laquelle, en ce moment, il est de bon ton d'être brouillées. Puis elles causent des couturières, de la difficulté qu'il y a à se loger dans les villes d'eaux, et de l'impossibilité où elles sont de trouver de bons domestiques. Les hommes parlent de la discussion du budget

et de l'Exposition internationale de peinture, et fument avec distinction de légères cigarettes de tabac turc. Le maître de la maison, affable pour tous, complimente l'écrivain de son dernier livre, le banquier de sa plus récente opération financière, et loue avec esprit la dernière pièce du Théâtre-Français, dont la versification discrète lui plaît infiniment. Mais tout à coup une fenêtre s'ouvre avec violence, et donne passage à une vieille à cheveux gris, maigre, noire, cuite par les ans et complètement nue, qui vole, montée à califourchon sur un bâton blanc. Elle descend de sa monture et se jette aux pieds du correct seigneur, avec les démonstrations de l'amour le plus exalté.

— « Qu'est cela, Thieunne Paget? dit Satan, (car c'est lui.) Je vous avais priée de vous mettre en habit de soirée et de venir en coupé, comme tout le monde, car je ne veux pas choquer les idées modernes, et je désire que désormais nos réunions gardent le cachet de la bonne compagnie. »

Thieunne Paget ne répond rien, mais avec ses grands ongles elle chatouille la poitrine du maître, qui s'apaise, se met à sourire, puis à rire, et enfin à rire si fort que son habit noir en craque et s'évanouit en fumée. Tous les invités laissent de même leur défroque d'emprunt, et se montrent dans un costume initial et farouche. La chambre s'est changée en une clairière que baigne la sombre nuit. Le Roi, couronné de fer, est maintenant assis sur son trône; les invités fument des cigares de

charbon incandescent et, en guise de thé, boivent des tasses de flamme.

A l'ombre d'une roche sinistre, les sorcières cuisinent dans une marmite irritée d'où sortent des sanglots, et plus loin le bal s'est engagé, au son de motifs empruntés à nos meilleures opérettes et joués à la fois sur mille pianos, par deux mille pianistes. Parfois les danseurs, pour se reposer, ôtent leur tête et se la mettent sous le bras, et Thieunne Paget effroyablement nue, dont la chevelure crispée a adopté une pose horizontale, s'élance en un prodigieux cavalier seul, bondissante et frappant du bout de son pied le nez de son vis-à-vis et les chauves-souris écarlates qui s'envolent.

— « Allons ! dit, avec un soupir, Satan agréablement choyé par deux jeunes Sorcières, dont l'une lui lisse les cheveux avec un peigne de fer rouge, tandis que l'autre lui a passé autour du cou ses bras nus, je vois que ce Samedi-ci se passera encore comme les autres ! Mes sujets sont en somme fort aimables ; mais j'ai bien peur de ne pouvoir jamais en faire de véritables gens du monde. »

XV. — LE PRINTEMPS

La petite Marguerite de Toiras se promène avec son cousin Paul, dans le vaste parc où joue et rit le fauve soleil. Avril a jeté sur les arbres son odorante neige et

ses fleurs roses ; une légère brise caresse les frêles et tendres feuilles vertes ; les ruisseaux rajeunis semblent rouler un flot né d'hier ; les oiselets chantent avec ravissement ; toute la nature, en proie à la contagieuse folie du renouveau, s'extasie en doux et furtifs sourires, et savoure silencieusement cette heure adorable. Marguerite a treize ans. Déjà grande, comme les filles de sa race, elle marche avec un air de jeune reine. Ses traits sont nobles en leur grâce enfantine ; mais sur sa joue mille roses jettent leur folle pourpre, et le vent dérange avec espiéglerie les bandeaux lisses de ses cheveux châtains.

Paul, lui, est déjà un homme ; il a quinze ans. Grand lecteur de poésies, il a appris de ses chanteurs aimés de très belles phrases, qui évidemment se rapportent à sa cousine, la seule femme qui, pour lui, existe. Tout cela, il brûle de le lui réciter, de le lui dire, et il faut aussi qu'il la compare aux étoiles, aux lys, aux rossignols, aux diamants, à la gloire enflammée des roses, à tout ce qu'il y a de plus divin sur la terre et dans le ciel. Pour tout dire, comme il part demain pour regagner la prison, l'abominable collège, il a pris son cœur à deux mains : il s'est promis de faire à Marguerite une déclaration. Et cette déclaration, Marguerite l'attend ; elle sent bien que l'heure est venue, et que Paul va murmurer à son oreille des paroles non entendues encore. Voilà pourquoi tous les deux se taisent avec un embarras délicieux, se recueillant, elle pour écouter, lui pour parler.

Mais à ce moment-là, sans qu'ils l'aient voulu et cher-

ché, leurs mains se rencontrent, se pressent avec une force inconnue, et sous la commotion électrique, sentant tous les deux à la fois leur sang refluer vers leurs cœurs, tandis que le ruisseau élève tout à coup sa voix murmurante, et que le parfum des arbres en fleur les enveloppe de sa molle et délirante ivresse, les deux enfants éperdus croient qu'ils vont mourir.

XVI. — L'ÉTÉ

Bien abritée de l'ardent soleil sous son ombrelle écarlate, madame Céline Rion marche au bord du grand champ d'épis qui sous le vent ondule comme une mer, élevant et abaissant ses vagues d'or incendiées par la chaude lumière. Dans le brillant orgueil de sa jeunesse triomphante, la promeneuse ravie est l'image même de la force heureuse. Derrière elle, dans le petit sentier, marchent ses deux filles, Jeanne et Marie, babillant, riant, cueillant des fleurettes, et ses deux fils, les lycéens Henri et Jacques, déjà sérieux, et son mari, ce vaillant capitaine de zouaves qui a la gaieté et la folie de la bravoure. Madame Céline Rion est blonde comme ces blés qui sont à elle, et qu'elle regarde tranquillement avec ses fauves yeux tout piqués d'étoiles d'or. Elle est grande et s'avance avec une grâce souveraine. La santé éclate sur son visage aux traits farouches et charmants ; et,

sans le vouloir, le vieux paysan chenu à tête blanche, qui en ce moment la croise sur le chemin, compare la splendeur de ses lèvres à ce flot de coquelicots rouges, qui coupe et traverse magnifiquement les épis de ses fleurs de sang.

XVII. — L'AUTOMNE

Madame Jacqueline de Riberpré a mieux que la jeunesse : elle a la beauté épanouie et superbe des reines qui, dans les festins, tiennent d'une main blanche et grasse leur coupe d'or emplie d'un généreux vin. Elle n'est pas seulement désirée de tous ; elle est ardemment, uniquement adorée d'un seul, et toutes les femmes lui envient avec raison l'amour du comte Ogier de Sagrède. C'est lui, ce vaillant, ce gentilhomme de race royale, qui l'accompagne dans le verger débordant de fruits où, tyrannisés par un habile artiste, les espaliers couverts de poires, de pommes, de pêches rougissantes, affectent des figures d'éventails, d'urnes et de lyres, et ploient leur fierté au tout-puissant caprice de l'homme. Madame de Riberpré porte la légère corbeille dans laquelle elle mettra les pêches qu'elle va cueillir, et qu'elle veut choisir dignes d'être appréciées par le plus gourmand des évêques.

Silencieux à côté d'elle, le comte Ogier l'admire, et qui ne l'admirerait ? Sous la robe décolletée en damas

d'un jaune rosâtre à grandes fleurs, ses formes opulentes déroulent leurs magnifiques lignes ; ses traits hardis et purs sont d'une charmeresse dominatrice, et le dessin de sa bouche rouge et charnue éveille l'idée de perfection. Sur son cou robuste un collier d'un seul rang, fait de perles d'un prix inestimable, complète une étrange harmonie de blancheurs, et ses seins lourds, qu'on voit plus qu'à demi, sont pareils à la chair blanche et savoureuse des lys.

Subitement, un rayon de soleil a inondé de sa flamme le noble visage de madame de Riberpré. Un vague, un fugitif, un imperceptible mouvement a contracté les yeux du comte ; mais ce mouvement, Jacqueline l'a surpris, et elle s'est sentie frappée, comme d'un coup de couteau, en plein cœur. Car elle est certaine qu'à ce moment-là, sous la fulgurante clarté, son amant a vu les rares fibrilles rouges qui déjà couperosent sa joue superbe, et les cinq ou six gros cheveux blancs, implacables indices de la vieillesse prochaine, qui brutalement se glissent dans sa noire, épaisse et soyeuse chevelure.

XVIII. — L'HIVER

Pâle, mince, terriblement vieille, mais belle toujours, car le Temps lui-même ne sait pas déformer de tels visages augustes, la duchesse de Galatis est assise près d'une fenêtre à vitraux, dans une chambre du château

féodal que restaura si ingénieusement Viollet-Leduc, mais auquel le vent et la pluie ont bientôt remis une nouvelle chemise noire. Avec une douloureuse tendresse, elle regarde son arrière-petit-fils Roland, qui, assis sur un tabouret de tapisserie, feuillette un missel gothique orné de miniatures. Ce frêle enfant à la chair transparente comme la nacre, dont les lèvres ressemblent à une pâle rose et dont les cheveux sont pareils à une vapeur d'or, vivra-t-il assez, hélas ! pour que son nom ne périsse pas?

Puis la triste aïeule contemple au loin la vaste, immense, aveuglante nappe de neige, au-dessus de laquelle volent les corbeaux, et où de place en place on voit les marques laissées par les pieds des loups. Sur cette sinistre page blanche elle retrouve son passé, qui lentement s'écrit de nouveau. Elle y regarde tous les siens couchés sous ce linceul pâle, son mari, ses enfants, ses petits-enfants tous morts ; puis au loin, tout au loin, elle revoit les Amours de sa jeunesse, dont les petits cadavres, échevelés dans la neige, montrent leurs ailes cassées et, pareilles à des lèvres qui sanglotent et se plaignent encore, leurs blessures saignantes.

XIX. — LE MATIN

L'Aurore au péplos couleur de safran, la splendide Eôs née au matin, hésite à déchirer le ciel de Paris, obscurci par les vapeurs de tant de cuisines, de festins et

d'haleines, et par la fumée épaisse des noires cheminées. Cependant elle s'y décide enfin, et à travers la nuée montre un peu le bout de son nez rose. Tandis que, traînés par des fantômes de rosses, quelques fiacres roulent encore péniblement, voici sur le boulevard une escouade de balayeurs, hideux, terreux, couverts de boue, et travaillant les premiers dans cette grande galère où tout à l'heure tout le monde travaillera, même et surtout les gens qui ne font rien. Un groupe de jeunes êtres mâles et femelles sortent de la Maison-d'Or. Ils marchent un moment avant de monter en voiture, parce qu'ils ont la prétention de respirer un peu l'air, et quel air ! La gracieuse Clérice, qui est avec eux, avise une jeune balayeuse en mouchoir, en mangon, en tricot de laine, gaunée dans un tas de guenilles grossières, mais d'une beauté inouïe avec de grands yeux bleus, et blanche comme une étoile.

— « Tiens, regarde donc, dit-elle à voix haute en la montrant au petit Cursol ; ça se permet d'avoir un visage ! »

La balayeuse a interrompu son travail, et les deux mains appuyées sur son outil, dans une pose pleine de noblesse :

— « Tu sais, toi, dit-elle à Clérice, quand chacune de nous aura repris sa vraie place, moi je serai très bien catin. Mais toi, faudra voir comme tu balayeras ! »

XX. — MIDI

Levée à six heures du matin, Delphine Sitter a d'abord couru au fond du faubourg Saint-Antoine, chez le tapissier. Elle a reçu la bordée d'injures. Elle a prié, parlé, inventé des contes, expliqué des systèmes. Ils ont à eux deux déchiré des billets, elle en a signé d'autres; et aussi des billets de complaisance, et enfin elle a obtenu du temps! De là, elle a volé au quartier Latin, et elle a passé une heure d'amour enivrante, avec l'enfant pour qui elle est une femme mariée, volant à grand'peine ces instants si rares, et elle s'est enfuie, rougie de baisers et mouillée de larmes.

Puis elle est allée chez le terrible usurier Martar, et là, au prix de mille bassesses, de mille supplications, (sans compter ce qu'elle ne s'avoue pas à elle-même!) elle a arraché un répit de quelques jours pour les billets de son amant, le lieutenant Georges de Cazeil, qui mène la vie comme il mène les femmes, et qu'il faut sauver sans cesse de toutes les catastrophes. Puis, séance chez la couturière et chez la corsetière, où Delphine a tout mis sens dessus dessous, taillé elle-même des étoffes, et crié comme une furie, car elle est grasse et il faut qu'elle soit mince, et ces grues d'ouvrières ne comprennent rien! Rentrée chez elle au moment où le soleil de feu lance à

travers les fentes des rideaux ses brûlantes flèches d'or, elle a à peine le temps de se déshabiller et de se jeter dans son lit, gracieusement refait et défait par la soubrette Léonide, qui aussitôt introduit Jaix, l'ami sérieux, et elle offre à ce spéculateur le régal d'un joli réveil d'oiseau.

— « Ah ! paresseuse, dit Jaix affriandé, vous vous éveillez seulement !

— Oui, répond la belle indolente, quand vous n'êtes pas là, je m'ennuie tant que j'aime mieux dormir.

— Alors, je fais bien de travailler pour vous, » dit-il, en offrant timidement un petit portefeuille blanc, autour duquel est figurée une dentelle d'or, et qui, à part les billets de banque dont il est plein, aurait encore son mérite, comme maroquinerie.

— « Oh ! murmure Delphine d'un ton de reproche, encore de l'argent ! Ne savez-vous pas, mon ami, que tout ne m'est rien, hors votre amour ? »

(Car, pour être avalées sans difficulté, ces sortes de calembredaines doivent être bêtes comme le cri d'une oie, et nettes comme le coup de massue asséné par un Indien Sioux.)

XXI. — L'APRÈS-MIDI

L'écuyère Maria paraît enfin, montée sur son cheval noir Sélim, dans l'allée printanière aux vertes pelouses, où fleurissent les marronniers et les arbres de Judée.

Aussitôt, parmi les voitures et les cavalcades, c'est un grand mouvement de curiosité, car nul n'ignore qu'hier même Maria a été quittée avec éclat par le comte de Castres, et que ce jeune gentilhomme doit épouser prochainement mademoiselle Diane de Sansac. Malheur à l'écuyère si elle était triste ou défaite, ou incertaine; si elle avait les yeux rouges, ou si la gaieté de son regard pouvait la faire accuser d'effronterie. Mais non, formant avec son cheval fin et svelte aux muscles d'acier un groupe irréprochable, bien bottée, serrée dans son amazone qui tombe droit avec des plis de sculpture, ni triste ni gaie, mais sérieuse, sans pâleur sur son visage bistré encadré par de courts bandeaux noirs et lisses, les yeux clairs et pleins de bravoure, la belle jeune femme s'envole, emportée par Sélim, qui obéit à sa pensée mieux encore qu'au mouvement de ses doigts délicats. Au même instant passe la calèche de madame de Sansac, et pourtant si jolie, pendant la minute qu'elle croise sa rivale, la blonde Diane s'efface, pour ainsi dire, et il semble que son teint rosé se fane et se décompose.

— « C'est égal, dit le vicomte Ogier de Roye en montrant cette scène à Louis de Tende, je crois que monsieur de Castres a laissé la proie pour l'ombre!

— Hé! fait monsieur de Tende, réconcilier la physiologie avec le vieil armorial, c'était le rêve de Napoléon. Mais nous autres, pour l'honneur du nom, nous devons avaler tout, même les blondes fades : car nous ne sommes pas là pour nous amuser! »

XXII. — LE SOIR

Alice vient de terminer ses prières. Elle s'est dévêtue, elle est entrée dans son petit lit blanc, et en attendant le sommeil, elle songe. Son âme est pareille à son corps de neige et de lys; mais comme dans la journée sa mère a reçu beaucoup de visiteurs, les niaiseries et les lieux communs que ces bourgeois ont dits se battent et se bousculent dans sa pauvre petite tête enfantine. Cependant, tout cela a été vu par son Ange gardien à la belle chevelure. Il vient, invisible pour elle-même, et d'un léger souffle, vaporise, chasse et réduit à néant ce tas de choses absurdes. En soulevant pour Alix un lambeau du céleste azur, il lui montre un coin des Paradis, les bleus ombrages pénétrés de lumière, les fleuves de diamant liquide, les hautes forêts de lys, les roses palais transparents, les ponts construits avec des rochers d'or, où veillent les archers divins, les vols d'Ames dans les frémissements blanchissants des vastes éthers, et le sang doucement caressé et rafraîchi, la jeune fille s'endort parmi ces visions charmées, dans une tranquillité délicieuse.

XXIII. — LA NUIT

Ce n'est pas un souper, c'est une orgie. Car Jousse, Zele, Louis de Féry et Diernst à la rosette de mille couleurs sont sortis de la maison de jeu avec des tas d'or, et ayant hâte d'en finir avec ce butin mal acquis, ils se sont annexé les plus folles demoiselles à tignasses, Séraphine, Épine-Vinette, Louise Tambour, et dans le petit salon du cabaret, ils s'occupent à corser une addition qui soit chère! La plus naïve impudeur préside à ce festin; les cheveux défaits et les robes ouvertes, les filles tiennent des discours épileptiques. Tout ce monde là boit des vins alcoolisés pour les Anglais, mange des écrevisses picratées à faire revenir un mort et mourir un revenant, et on se grise des chairs parfumées, qui semblent avoir été servies avec le reste! Un orage de démence les enveloppe; seuls, deux êtres stupéfaits sont restés en dehors du mouvement.

C'est d'abord madame Florentin, ce beau colosse, qui depuis qu'elle est au monde n'a rien compris du tout, et qui dans ses phrases enchevêtre des QUI et des QUE assez nombreux pour rappeler ceux du roi Louis-Philippe! Puis, c'est le petit artiste Joseph Ador, qui joue les Tantale au naturel, et n'ayant jamais rien eu, désire tout. Zele l'a racolé en chemin, tandis qu'il rêvait à deux heures du matin sur le boulevard, le ventre vide. Cependant le petit Ador a fait peu de tort aux victuailles, occupé qu'il était

à manger des yeux madame Florentin. Mais au moment où, par jeu et délire, Épine-Vinette, montée sur la table, souffle toutes les bougies, sauf une seule; lorsque la fête devient une mêlée où le diable ne reconnaîtrait pas ses petites, l'enfant, comme un Vandale, se rue vers la femme énorme, la terrasse, et l'empoigne par les cheveux, comme s'il voulait la déchirer et la dévorer.

— « Attendez donc! dit, très tranquillement d'ailleurs, madame Florentin, qui, à la lueur vague de la seule bougie restée allumée, cherche à reconnaître son cruel vainqueur. Attendez donc! est-ce que ça n'est pas vous que j'ai rencontré chez la petite Célina, et qui m'aviez promis deux places pour l'Hippodrome? »

XXIV. — UNE RENCONTRE

Sous les clairs rayons de la lune, dans la plaine de l'Attique où doucement frissonnent les collines roses et violettes, sur un chemin où les rails sont les uns d'or pur et les autres d'électrum, passe avec une rapidité vertigineuse le Train des Dieux, et un poète qui se trouve là (ces diables de gens se fourrent partout!) voit s'enfuir dans la rougissante fumée la locomotive d'argent ornée de cabochons énormes, où les bruns Cyclopes, forgerons des foudres, attisent le brasier, et les wagons extérieure-

ment couverts de peintures qui représentent l'histoire de Psyché et les amours d'Aphrodite. Le poète regrette amèrement que cette vision doive si tôt s'évanouir; mais sa crainte est heureusement déçue, car il entend le messager Herméias crier d'une mélodieuse voix de tonnerre : « Buffet! Dix minutes d'arrêt! »

Cependant il n'y a ni ville ni village; mais dans l'air monte, apportée par le vent, l'odorante fumée d'un sacrifice, et un buffet taillé dans le plus pur marbre pentélique, peint de couleurs vives et orné de plaques de métal, se dresse à l'ombre des oliviers et des caroubiers sombres, reposant sur un pavé d'or et éclairé par mille flambeaux que tiennent des Nymphes et des Satyresses aux pieds de chèvres. Les Déesses et les Dieux viennent s'asseoir aux tables dressées pour leur soif et leur faim, parés de vêtements semblables à ceux qu'ils portaient autrefois, mais coupés dans les plus fines soies et dans les plus belles étoffes de l'Orient, car dussent-ils contrarier Sardou et l'ombre de Duponchel, ils ont rompu avec la laine, aussi bien qu'avec la « sainte mousseline. » La robe d'Aphrodite est faite d'une délicieuse étoffe chinoise, couleur de rose thé, sur laquelle flamboient et miroitent des broderies et de lourdes franges d'argent; son gorgerin et la large ceinture qui lui prend le ventre sont composés de tous les ors divers et de toutes les éblouissantes gemmes. La cuirasse d'Athènè s'agrafe sur une jupe couleur d'aigue-marine brodée de perles noires, et Arès lui-même porte une armure verte, flexible et docile à ses

mouvements, comme celle que Michel-Ange a donnée à Laurent de Médicis. Quant au roi Zeus, il est vêtu de soies rouges, vermeilles et pourprées, qui sur son corps divin chantent toute la symphonie du rouge.

Bien qu'ils se soient mis au courant du progrès moderne, les Immortels, qui sentent couler dans leurs veines un sang pur et éthéré, n'ont rien pu changer à leur nourriture et doivent se contenter de la céleste ambroisie ; mais, pour les breuvages, ils ne sont pas tenus à s'imposer la même réserve. Aussi est-ce du champagne glacé que les déesses boivent dans leurs verres mousseline, tandis que le jeune Ganymède, nu pour le plaisir des yeux, verse au roi Zeus du Johannisberg authentique. Enfin, ô douceur ! les Olympiens causent en français, et c'est en français aussi que chante l'aède jouant de la cithare, et ce qu'il récite est une ode excellente de Théophile Gautier. Mais par exemple, comme on le comprend bien, elle a dû être mise en musique par un musicien grec !

Le poète qui s'est glissé là tremble à chaque instant d'être découvert, et chassé comme un vil saltimbanque. Mais personne ne le voit, tant il est mince, famélique et réduit à sa plus simple expression, le dernier volume de vers qu'il a publié ne lui ayant rapporté que des sommes relativement insignifiantes.

TROISIÈME DOUZAINE

XXV. — LA VUE

Le célèbre voleur qui se nomme parmi ses compagnons Tête-de-Loup, et dans les cercles élégants Louis Spéver, s'est introduit dans le jardin de l'hôtel et jusque dans la chambre à coucher de la duchesse de Segny. Grâce à ses nombreux talents, il a pu ouvrir la fenêtre et le volet; ses complices l'attendent en bas, et le voilà à deux pas du lit de la belle Diane.

Sa police — car il a des intelligences partout! — lui avait appris que madame de Segny a le caprice de dormir avec ses joyaux étalés autour d'elle; et le renseignement était juste, car le voleur admire, jetés sur les marbres précieux et sur les étagères de peluche, et débordant les coffres, les colliers de perles rares, les émaux, les bracelets, les rivières de diamants, les saphirs, les topazes, les camées antiques, les bijoux grecs et byzantins, les améthystes, les coraux, tout le ruissellement

incendié et fou d'un océan de métaux et de gemmes, qui sous la seule lueur d'une pâle lampe de nuit, brille de mille feux mystérieux et divins.

Tête-de-Loup va faire main basse sur ces trésors ; mais quelque chose comme un rayon de pourpre entre dans le coin de sa prunelle. Il tourne à demi la tête et regarde : ô vision céleste ! Sous les couvertures un peu défaites, la duchesse est endormie, riante, calme, apaisée, vêtue de sa seule chemise transparente ; et la chemise elle-même s'est ouverte, et laisse à découvert le plus beau sein, jeune, ferme, aigu, d'une forme idéalement pure et parfaite et d'une blancheur vivante, avec de pâles veines bleues et des boutons tendrement rougissants comme ceux des fraîches roses.

Pensant avec raison que nulle richesse ne peut valoir ce merveilleux spectacle, et qu'ayant pu le contempler il est royalement payé de ses peines, le voleur remet les joyaux à leur place, et y ajoute même, en la retirant de son doigt, une émeraude d'un prix inestimable, qu'il a récemment dérobée à l'héritier d'un des plus beaux trônes de l'Europe. Et il redescend par l'échelle de corde attachée à la fenêtre encore ouverte, emportant dans ses sombres yeux un éblouissement qui, sous les cieux lointains où les juges ne manqueront pas de l'envoyer un jour où l'autre, le consolera de tout, même du gémissement désespéré de la mer !

XXVI. — LE GOUT

Le bon curé Bilco tressaille de terreur et d'épouvante en recevant son évêque, monseigneur Hilaire, qui voyageant sans pompe pour porter des consolations et des secours dans le pays ravagé par l'inondation, est venu lui demander à déjeuner, à lui Bilco! On s'est bien promené pendant une heure dans l'humble jardinet où le soleil baise et caresse des poires géantes et de lourdes pêches rouges; ce qui peut-être a donné à la servante le temps de faire ses petits préparatifs. Mais enfin, le moment fatal arrive; il faut s'exécuter et rentrer dans la maison. Justement, la table est dressée, la nappe mise; dans les bouteilles rit un vin couleur de pelure d'oignon, et les assiettes de faïence à coqs brillent folâtrement de leurs belles couleurs vives.

— « Ah! monseigneur, dit le curé tremblant, je suis trop pauvre pour recevoir honnêtement Votre Grandeur!

— Bon! dit gaiement l'évêque, il y a bien ici de quoi faire une omelette!

— Oui, répond, stupéfaite aussi, la vieille Maguelonne, qui vient de paraître, tenant une jolie terrine en terre émaillée, d'un jaune adouci et tendre. Une omelette, voilà tout, et ce pâté de bécasses, fait comme à la campagne, et cuit dans notre pauvre four! »

Elle pose sa terrine sur la table et sort, après en avoir enlevé le couvercle; et en respirant le délicat fumet qui s'en échappe, l'évêque reste songeur. Cependant, il s'est assis, il a fait asseoir son hôte; Maguelonne revient, apportant l'omelette fumante, dont les portions sont bientôt servies sur les assiettes chaudes.

— « Par les reliques de saint Polycarpe! s'écrie, après les premières bouchées, monseigneur Hilaire, qui n'a jamais rien mangé de si exquis et délicieux, qu'est-ce que cette omelette-là?

— Hélas! dit Maguelonne honteuse, c'est tout bonnement une omelette aux queues d'écrevisses et aux laitances de carpes, sur laquelle j'ai versé un simple jus de perdrix et de cailles.

— Nous nous en contenterons donc! » dit le bon évêque, admirant en lui-même la servante ingénue, et à demi-voix il ajoute : *Sancta simplicitas!* répétant ainsi le mot prononcé par le martyr qui, monté sur le bûcher, vit une vieille à l'âme enfantine apporter péniblement son pauvre fagot, pour aviver la flamme.

XXVII. — L'ODORAT

La grande et svelte Jeanne vient de partir. Assis dans un large fauteuil, le poète songe, immobile. Bientôt, son rêve l'emmène sur la vaste mer; il voit les cor-

dages, les mâts élancés dans le ciel d'un bleu intense; il entend les cris des matelots; il hume avec joie la brise imprégnée de la senteur du goudron. Le navire qui l'emporte fend glorieusement les flots verts éclaboussés d'or. Enveloppé par l'air tiède, il passe près de vertes îles, d'où lui arrivent les parfums capiteux du musc, du poivre, de la vanille; et ces suaves odeurs, le poëte les savoure et s'en grise en respirant les haleines que tout à l'heure ont mêlées à l'air de sa chambre la chair et la chevelure de sa noire bien-aimée!

XXVIII. — LE TOUCHER

Quelqu'un a discrètement frappé à la porte de la loge, et Lise Jolia a certainement cru que ce quelqu'un était son habilleuse, car elle a répondu : Entrez! De sorte qu'au moment où l'aimable auteur dramatique Lucien Arg entre en effet, il trouve la jeune comédienne dans la tenue initiale d'une Ève qui n'aurait pas encore mis sa feuille de figuier. Aventure très simple, le costume travesti que Lise va endosser tout à l'heure ne comportant pas de chemise. En Parisien que rien n'étonne, Arg s'assied tranquillement, et, avec une sérénité parfaite, cause de *La Tour de Nesle* et des affaires d'Égypte.

Cependant, un peu humiliée et blessée de n'avoir pas même entendu un : Oh! de surprise et d'admiration, mademoiselle Jolia sent sa pudeur se réveiller meurtrie,

et prend le parti de rougir jusque dans ses beaux sourcils en arc. Lucien voit bien que la neutralité ne lui est pas permise, qu'il devra s'exécuter, accoucher du moins d'un madrigal heureux, et comme la comédienne murmure, en croisant ses bras coquets sur sa poitrine :

— « Oh! j'avais cru que c'était Adèle. Mais en vérité, qu'allez-vous penser de ce — manque d'habit?

— *L'étoffe en est moelleuse*, » dit hypocritement l'auteur, en imitant de son mieux le geste poli et impertinent de Tartuffe.

XXIX. — L'OUIE

Le voluptueux Jacques Fabry est couché sur son divan de soie brodée de couleurs adorablement pâles. Il fume du tabac d'Orient dans sa longue pipe, et de temps en temps, boit par gorgées une boisson rafraîchie avec de la neige. Dans la chambre ornée de jouets et d'objets amusants, quarante bougies sont allumées et le feu de la cheminée fait monter ses brillantes flammes. C'est la belle Laure qui a ainsi tout disposé à souhait pour que son amant ait près de lui ce qu'il désire, et le voyant parfaitement heureux, elle le baise encore sur ses lèvres, afin qu'il se sente aimé. Alors, Jacques prend le volume des *Émaux et Camées*, l'ouvre à la page où commence le *Clair de Lune sentimental*, et le tendant à son amie :

— « Lis-moi cela, lui dit-il, le plus bêtement que tu

pourras, comme un journal, et sans rien qui rappelle la subtile intelligence des comédiens. »

Laure obéit, et de sa voix mâle, pure, adorablement sonore, caressante et riche, lit, le plus bêtement qu'elle peut, les vers du grand Théophile Gautier :

A travers la folle risée
Que Saint-Marc renvoie au Lido,
Une gamme monte en fusée,
Comme au clair de lune un jet d'eau...

A l'air qui jase d'un ton bouffe
Et secoue au vent ses grelots,
Un regret, ramier qu'on étouffe,
Par instant mêle ses sanglots.

— « Oh! chère âme! » murmure à voix basse Jacques Fabry, et enveloppant d'un regard la calme bien-aimée, il sent courir dans tout son être et jusque dans les racines de ses cheveux les jouissances dont le pénètre et l'extasie la seule vraie — Musique!

XXX. — AVARICE

Plus belle que les Déesses et que les créatures idéales évoquées par les génies, la magnifique Estelle Violas paraît à pied sur le boulevard, tenant à la main son ombrelle écarlate, et aussitôt Paris, qui semblait terne, bête et ennuyé, devient splendide! Comme si, déchirant

tout à coup les pâles nuées, le soleil avait jeté à flots sa poussière d'or, tout s'anime et s'éclaire sous le rayonnement de ce regard et de ces lèvres superbes. Les arbres se ravivent, les étalages des boutiques sont amusants, les hommes ont l'air spirituel, et les toilettes des femmes reprennent leur éclat, comme des peintures ternies sur lesquelles on passe l'éponge humide.

Le pavé, les murailles, les voitures, les passants, les bancs en fer, les kiosques sont inondés de joie; les rosses des fiacres s'élancent, frémissantes comme les chevaux d'Achille, et des couples de bourgeois qui se promènent sentent l'Amour, depuis longtemps mort, se réveiller et ressusciter dans leurs vieilles âmes.

Estelle Violas voit très bien comme la ville heureuse s'extasie de la voir passer; mais précisément, il lui déplaît que les êtres et les choses savourent de tels délices gratuitement, sans bourse délier, et (comme Paganini mettait une sourdine à son violon, afin de n'être pas entendu pour rien,) refaisant sur ses pas l'ombre, les tristes cœurs lassés et l'atmosphère terne et grise, — elle baisse cruellement son voile!

XXXI. — ENVIE

Assise à côté de son amant, le jeune vicomte Paul de Novis, Emmanuelle Manny traverse, en calèche découverte, la grande rue de Viroflay. Elle est belle, jolie,

amoureuse, vêtue d'une robe de printemps, jeune, comme sait l'être une femme pour qui la nature et l'art n'ont plus de secrets, fardée avec tant de mesure que la rougeur de son sang et le rouge du parfumeur se mêlent en une seule et vraie touche rose, et si bien corsetée qu'elle a l'air de ne l'être pas. Elle est heureuse, se sentant adorée par le charmant jeune homme qui boit ses regards; mais à ce moment, elle voit une fillette en haillons, ébouriffée, assise par terre, ramassant des tessons dans le ruisseau, et férocement baisée par le soleil.

Mordue au cœur, Emmanuelle, en voyant la belle joue de cette enfant sauvage, comprend que maintenant sa joue à elle doit sembler ce qu'elle est en effet, fardée et peinte. Cependant, un spectacle nouveau la fait rêver bien autrement! Elle donne au cocher l'ordre d'arrêter, et négligemment dit à Paul de Novis :

— « Attendez-moi un instant. Je veux donner quelque monnaie à cette pauvresse. »

Et Emmanuelle va droit à la petite fille, dont la chemise de très grosse toile bise laisse voir sur la poitrine un trou, net comme s'il eût été fait à l'emporte-pièce.

— « Ma petite, dit la belle dame, qui t'a donc fait ce trou à ta chemise?

— Mais, dit la petite, en abaissant le grossier tissu, et montrant son jeune sein doré et dur comme du cuivre, c'est ÇA, madame!

— Ah! » grogne Emmanuelle furieuse, en surveillant

Paul, qui heureusement n'a rien vu. Et avant de remonter en voiture, elle donne un louis à la petite vagabonde, et en même temps, avec une haine farouche, elle lui pince le bras — jusqu'au sang!

XXXII. — GOURMANDISE

Pour accomplir son sacerdoce, Brumaque n'a voulu autour de lui ni serviteurs ni valets. Entouré d'étagères commodes, sur lesquelles les flacons et les vaisselles ont été disposés à souhait, il ne sera troublé par personne dans l'exercice de ses délicates fonctions. Même il a voulu que le repas fut entièrement froid, afin que nul intervalle ne vînt alanguir ses plaisirs. Déjà il a versé dans deux de ses verres pour commencer, le Loka et le Sicile blanc, et commodément assis devant l'énorme table où, sur la nappe aux blancheurs de neige, la truite de ruisseau, la carpe de Loire cuite au bleu avec ses œufs, le pâté de foies de canard du grand Tivollier, la terrine de cailles, la salade de truffes, les écrevisses cuites à la Lorraine, les noirs raisins, les pêches aux chairs veloutées et les confitures d'épines-vinettes chatouillent agréablement ses yeux, il se prépare à procéder, lorsque, entré par les fentes de la porte, un fumet suave, délicieux, irrésistible, sollicite ses narines et vient lui mettre l'eau à la bouche.

Brumaque se lève, traverse le corridor, et toujours

suivant la piste odorante, arrive à sa propre cuisine. O bonheur! la cuisinière Sophie est absente, sortie pour un moment. D'une main fiévreuse, le dilettante découvre la casserole d'où s'échappent les parfums alléchants, et alors, Dieux immortels! il voit le plat! C'est un de ces plats que l'artiste exécute pour lui-même et jamais pour son maître, un ragoût de mouton, mais idéal, fauve, doré, avec une sauce courte d'une couleur transparente et chaude, et des pommes de terre pareilles à des topazes qui seraient vivantes.

Tremblant comme un voleur qu'il est, Brumaque sert ce ragoût avec soin, puis le mange, le goûte, le savoure, le dévore, si bien que le plat est propre, léché, lavé, nettoyé mieux que par un chien. Mais la terrible Sophie revient, et furieuse, mettant ses poings sur ses hanches :

— « Alors, dit-elle, vous m'avez filouté mon fricot!

— Eh bien, dit le maître, pâle et tâchant de sourire, tu prendras le mien.

— A la bonne heure pour cette fois, dit sévèrement la cuisinière. Mais n'y revenez pas. Parce que, moi, je ne mange pas vos cochonneries! »

XXXIII. — ORGUEIL

Cette Mariette si terrible et si indomptable, qui se refuse à tout et ne veut ni roi ni maître, et vous glisse entre les doigts comme une anguille, et qui pour un

rien joue du couteau, monsieur Adolphe a promis à ses collègues, monsieur Alexandre et monsieur Eugène, de la leur montrer soumise, réduite, souple comme un gant.

En effet, ces artistes sont réunis chez leur doyen, et fument, en buvant de l'eau-de-vie. D'ordinaire correct, vêtu comme un gentleman, et coiffé des chapeaux anglais les plus irréprochables, monsieur Adolphe, pour cette solennité, a symboliquement repris le costume pittoresque et la mythique casquette à pont, comme un dignitaire qui, pour quelque circonstance importante, revêt l'uniforme officiel. De la main, il fait signe que le moment est venu, et, tirant de sa poche un sifflet d'argent, il appelle Mariette.

La grande fille paraît, humble, les yeux baissés, avec toute l'attitude d'un être prêt à obéir.

— « Baisez le maître ! » dit monsieur Adolphe.

Aussitôt Mariette s'agenouille et humblement baise la main du charmeur, qui ensuite s'amuse à lui empoigner et à lui secouer les dents, comme celles d'un chien familier.

— « Et maintenant, dit-il, à cette niche ! »

Docilement Mariette va se coucher sur un mince tapis jeté derrière une malle, dans le coin de la chambre, et là elle reste immobile, retenant son souffle.

— « Fichtre ! murmure monsieur Adolphe, pâle d'admiration, vous n'êtes pas manchot !

— Oui, dit monsieur Adolphe, tranquille, avec l'impérieuse conscience de son génie, — on sait se faire aimer ! »

XXXIV. — LUXURE

En quête d'émotions extraordinaires, le vieux sadique Picharles se promène autour du Mont-de-Piété, dans la rue des Blancs-Manteaux, sachant bien que là viennent aboutir des proies étranges. Il est terrible à voir sous son costume de parfait dandy, car les Vices hyperphysiques ont tordu sa bouche en pâle rictus, et sur son visage d'une couleur inconnue, auquel la perruque ne consent pas à s'associer, supprimé toute trace de barbe, de sourcils et de cils. Une femme belle, jeune, élégamment vêtue, sort du Mont-de-Piété, livide, chancelante et les traits horriblement convulsés. Elle tient à la main un paquet fait à la hâte, mal enveloppé dans un journal, dont les plis et les cassures accusent, sans doute possible, les écrins qu'il renferme. Pour ne pas reconstituer le drame, il faudrait n'avoir même pas lu Balzac !

Il est évident que cette femme mal mariée a un amant, et que cet amant est un joueur, car le Jeu seul fait de tels ravages, non seulement sur son serviteur attitré, mais sur tous ceux qui l'approchent. L'amant a perdu, il faut qu'il paye ou qu'il meure ; la femme désolée cherche l'argent ; elle est allée chez Gobseck et chez Gigonnet qu'elle n'a pu attendrir ; le Mont-de-Piété non plus n'a pas consenti à prêter la somme suffisante, et ne

pouvant sauver l'homme qu'elle adore, la malheureuse amante ne trouve rien de mieux que de mourir avec lui. Elle marche d'un pas fou, comme si elle avait été assommée par un coup de massue ; mais au moment où elle remonte dans le fiacre qui l'a amenée, le sadique s'approche de la portière encore ouverte, et regardant la femme bien en face, avec ses pâles yeux mystérieux :

— « Moi, lui dit-il d'une voix rauque, JE PUIS VOUS DONNER L'ARGENT ! »

XXXV. — COLÈRE

Après avoir battu comme plâtre sa pauvre petite nièce Brigitte, après l'avoir mordue, égratignée, et lui avoir meurtri le visage à coups de poing et lui avoir arraché des poignées de cheveux, la bonne madame Lalouette a jeté par terre l'enfant maigre et émaciée, et maintenant elle lui piétine sur le corps, sans lui arracher un cri ni une plainte. Enfin cette bourrelle s'arrête, non rassasiée mais un peu lasse, et l'enfant se relève, avec une incroyable expression de résolution et de force.

— « Alors, tu ne veux pas? dit la vieille. Un homme d'âge, très propre, qui nous donnerait de l'acajou, une pendule et tout. Tu t'extermines, tu passes les nuits, et

à peine si j'ai mon tabac à la fève et mon pauvre café au lait. Alors, qu'est-ce que tu veux?

— Je veux, dit Brigitte, travailler et rester honnête.

— Honnête! honnête! hurle la vieille, ivre de rage. Décidément je n'ai pas de chance : il n'y en a qu'une, et ça tombe sur moi! Voyons, veux-tu?

— Jamais!

— Ah! jamais! vocifère madame Lalouette, devenue cramoisie. Et saisissant un pot égueulé qu'elle brandit, et finalement brise en morceaux sur le dos maigre de la petite victime :

— « Salope! » dit-elle.

XXXVI. — PARESSE

Louis Felter est à demi couché sur un divan de soie grise brodée de fleurs pâles. Sur ce même divan, non loin de lui, est étendue sa belle maîtresse Lydie, vêtue seulement d'un transparent peignoir de gaze et les cheveux dénoués. Tout près, sur une table de nacre couverte d'un moelleux tapis persan aux couleurs effacées, le poète voit réunis le livre de Leconte de Lisle qu'il préfère entre tous, et toutes les fumeries, et des roses coupées, et des boissons glacées préparées dans les verres avec des chalumeaux de paille. Pour se procurer la volupté qu'il choisira, il n'a qu'à étendre la main ; mais

il ne l'étend pas. Il aime mieux se bercer des sonorités d'un vers de Baudelaire qui lui chante dans la tête, et qu'il va se rappeler tout à l'heure. Et même, toute réflexion faite, il aime encore mieux ne pas se rappeler le doux vers envolé et ne rien faire du tout, et ne consentir que très faiblement — à avoir lieu!

QUATRIÈME DOUZAINE

XXXVII. — LE VIN

Devant un cabaret du vieux faubourg Saint-Germain, qui par un singulier hasard, dans ce quartier où les terrains sont aujourd'hui couverts d'or, occupe encore une maisonnette d'un seul étage ombragée et vêtue par les rameaux et les feuillages d'un cep de vigne centenaire, le jeune duc Enguerrand de Hély et son ami le peintre Léon Bertrix sont assis à une petite table, sur laquelle sont posés une bouteille et deux verres mousseline, emplis à moitié d'un vin rouge, clair, pourpré, charmant à voir, — et ils boivent, en regardant passer les belles Parisiennes.

C'est par une de ces après-midi de printemps où le soleil, déjà chaud, fait de Paris le plus bel endroit du monde; où les feuillages naissants, les fleurs des jardins sont éclaboussées d'or, et où les femmes, avec leurs gracieux visages et leurs toilettes imaginées avec génie, semblent avoir refleuri, elles aussi, comme un mois de

mai. Pour des hommes inventifs, les voir alors glisser légèrement sur l'asphalte, c'est lire et épeler mille églogues, mille romans, mille odelettes imprévues, — et les deux amis s'enivrent de ce spectacle amusant et poétique, tout en savourant le vin que baise et caresse un rayon folâtre.

Le duc Enguerrand connaît de longue date le cabaretier, qui a été un des serviteurs de sa famille et qui, par un bizarre concours de circonstances, est resté honnête homme. Il le connaît si bien qu'il lui vend lui-même en partie la récolte de ses vignobles. Justement, en passant par là, Bertrix et lui ont senti qu'ils avaient soif, qu'ils se reposeraient volontiers, et comme le duc était sûr de trouver chez le père Berluque une excellente et sincère bouteille de mercurey, il a invité son compagnon à s'asseoir sous la treille antique.

Et les Parisiennes aux fraîches robes tissées par les Fées regardent avec une admiration mêlée de respect ces deux jeunes gens beaux comme des Amadis, assez évidemment aristocrates, élégants et peu semblables à des bourgeois pour s'asseoir sans nul embarras parmi de braves ouvriers, pour avoir le droit de fuir les hideux cafés en carton-pâte où la plus mesquine des Locustes perpètre platement ses crimes vulgaires, et pour oser boire de bon vin — chez le marchand de vin!

XXXVIII. — LE THÉ

A Cannes, dans un petit salon de villa dont les fenêtres ouvertes permettent de voir et d'entendre chanter la mer bleue aux flots de saphir, miss Amy, miss Déborah et miss Ellénor restées seules tandis que leurs parents assistent à une grande soirée chez lord Norris, prennent le thé pour se distraire, et surtout pour se rassasier. O les belles victuailles qui s'étalent en effet sur la nappe russe à images, où le thé fume dans des tasses de Chine ornées de monstres inquiétants et farouches! Du caviar, des galantines, des salades russes, des volailles froides, des gibiers à moitié ensevelis dans une gelée transparente, des sandwichs à la pâte de langue, à la pâte de faisan, à la pâte de crevettes, à toutes les pâtes possibles, s'y pressent à souhait pour le plaisir des yeux, à l'ombre d'un vaste jambon, dont la chair entamée déroule en gammes harmonieuses toute la symphonie rose!

Et plus roses encore sont les trois misses, toutes jeunes, presque enfants encore, mais grandes et fortes comme des néréides de Rubens, superbes, colossales, rougissantes sous leurs cheveux blonds et roux, et dont les belles chairs, consciencieusement nourries de succulents roastbeefs, inspirent des idées de fleurs et de pêches mûres. Tranquillement, avec suite et sans se reposer une minute, ces vierges heureuses se repaissent

de cailles désossées, de filets de perdreaux et de sandwichs infiniment variés, et coup sur coup vident leurs tasses où fume le thé de l'Inde, si finement et délicieusement parfumé, et par surcroît, en montrant leurs jolies dents carnassières et effroyablement blanches sous les lèvres de pourpre, causent de leurs amours.

— « Oui! dit Déborah, je l'aime toujours, mon cher midshipman Edward Novel, car il est grand comme nous, blanc et tout rose, et sans un poil de barbe. Il a si bien l'air d'une fille que, dans les îles Polynésiennes, une reine a voulu le manger, et la moindre brise insensible éparpille sa fine et légère chevelure. Et vous, Ellénor, êtes-vous toujours férue de votre pianiste hongrois?

— Oui, dit Ellénor, j'en raffole à cause de son air fatal. La musique le terrasse et l'abat comme ferait un vent d'orage. Quand il joue, les sanglots de l'instrument semblent sortir de sa poitrine brisée, et on dirait qu'il est lui-même un piano!

Je m'intéresse à lui parce que sans cesse on croit qu'il va mourir, et c'est en quoi je suis bien différente de ma sœur Amy. Car, sans doute, ce qui lui plaît chez sir Williams Sidney, c'est que ce lieutenant de horse-guards étouffe un cheval entre ses jambes, et avec deux doigts ploie en deux une pièce d'or. Mais il n'est pas le seul qui puisse accomplir ces tours de force.

— Aussi, dit Amy, n'est-ce pas pour cela que je l'adore. Si j'en ai fait mon dieu, c'est pour un autre motif. Il

m'avait défendu de continuer à faire la coquette avec notre cousin Anthony, et, comme je lui avais désobéi, en me rencontrant seule dans l'escalier, il m'a donné un grand soufflet, qui m'a jeté dans un pur ravissement, car voilà précisément comme on aime ! »

En parlant ainsi, miss Amy lève les yeux au ciel, et de nouveau boit une tasse de thé au doux parfum pénétrant, cependant que miss Déborah et miss Ellénor dévalisent et mettent nue comme une Andromède l'assiette d'or armoriée qui contenait le chaufroid de bec-figues.

XXXIX. — LE CAFÉ

Toute la nuit, le poète Paul Sirvent a été dompté par la Muse victorieuse, pensant en vers pleins, fermes et sonores, et avec une agile dextérité emprisonnant dans le rhythme les images superbes, comiques et gracieuses qui se pressaient dans son cerveau. Près de lui, sur sa table, sont entassés les feuillets pleins de vers écrits sans rature, d'une écriture hardie et nette, et il écrit encore. Mais il est las, pâle et ses yeux sont brûlants, quand l'aube vient faire pâlir sa lampe, et à travers les rideaux mal fermés jette sa blanche lumière. A ce moment, le poète soupire, brisé par la lutte qui ne finit jamais et recommence toujours, et quoique plein de courage,

désespérant presque de traduire, telle qu'il l'imagine, la pure et sereine Beauté. Mais il se sent guéri, retrempé, calmé comme par un flot rafraîchissant, rien qu'en voyant entrer sa chère et fidèle femme Emilie.

Belle et tout éclairée par l'amour, vêtue d'un peignoir blanc, ses épais et touffus cheveux noirs relevés sur son front étroit, et les yeux pleins de douceur, de fierté, de maternelle tendresse, elle tient à la main la tasse blanche et mince comme une coquille d'œuf, dans laquelle elle a versé pour son ouvrier bien-aimé le café brûlant, d'où s'exhale un arome précieux et divin. Ce café, elle en a choisi un à un les grains verts, qu'elle a mélangés dans une proportion savante ; elle les a brûlés elle-même, avec un soin minutieux, de façon qu'ils ne noircissent pas et restent délicieusement blonds. Puis elle a moulu les grains ; de ses belles mains élégantes elle a versé, lentement et à des intervalles fidèlement observés, l'eau très pure et limpide bouillie sur une flamme brillante ; elle a mis au fond de la tasse, avant d'y jeter la noire liqueur, un morceau de sucre réel, obtenu à l'aide des plus patientes ruses.

Et maintenant elle apporte à son ami ce breuvage que désireraient en vain tous les rois, mais qui est digne de récompenser la veille extasiée du poète, dont les pensées s'envoleront dans le monde entier, comme des oiseaux de joie et de lumière.

XL. — LE GIN

Dans Fleet street, vers neuf heures du soir, au milieu de ce noir brouillard de Londres où l'on devine et où l'on entend la turbulente foule sans la voir, et où les flammes du gaz brillent comme des fleurs de sang, le vieux lord Henry Lilly est abordé par une grande femme tragique.

Son œil est éteint ; sur ses traits hardis s'étend la pâleur de la mort ; de son crâne nu tombent de longues mèches blanches, et son cou se brise, comme un serpent blessé. Elle est enveloppée dans un sinistre haillon, devenu beau à force d'horreur, qui a dû être jadis un sac éventré ; elle a les jambes nues, et elle marche dans la boue avec ses maigres pieds nus.

— « Ah! monsieur, dit-elle, j'ai cruellement soif. Vous seriez bien aimable de me payer un verre de gin ! »

Lord Lilly, qui est assez riche et généreux pour satisfaire les désirs de tout le monde, n'a jamais rien refusé à personne. Il entre, avec la vieille, dans un débit de boissons où le comptoir d'argent ciselé et les flacons de cristal brillent comme des tas de diamants. Les filles, les jockeys, les boxeurs, les pick-pockets s'égayeraient volontiers aux dépens de la misérable Kitty : mais ils n'osent pas, à cause du seigneur qui l'accompagne ; et elle boit tranquillement son verre de gin. A peine cette

flamme liquide a-t-elle traversé son gosier, qu'elle semble se ranimer et renaître.

— « Un autre ? dit-elle timidement, comme un enfant qui implore.

— Oui, un autre, dit le lord, et autant que vous en voudrez. »

Coup sur coup, la vieille boit plusieurs verres, et ses lèvres rougissent, son cou se redresse, un éclair paraît dans ses pâles yeux glauques, et comme folle de reconnaissance et de joie :

— « Ah ! merci, s'écrie-t-elle, merci, Henry !

— Quoi, demande lord Lilly étonné, vous savez mon nom !

— Oui, dit-elle, c'est moi qui étais Kitty, la petite Kitty, femme de chambre de madame la duchesse votre mère, dans son château du comté de Berk, où les cygnes noirs voguaient sur l'eau frissonnante du sombre fleuve. Et je crois bien que j'ai été la première fillette à laquelle vous avez dit alors : Mon cher cœur ! — Mais depuis ce temps-là, beaucoup de jours ont passé ; j'étais belle, et maintenant je suis laide, épouvantablement laide.

— Non, dit lord Lilly en admirant la compagne de sa jeunesse, pareille à une Parque funèbre, que le gin ressuscite, c'est un autre genre de beauté : voilà tout ! »

XLI. — LA BIÈRE

Le célèbre Soiriste-Parisien Sabrazés a profité de l'entr'acte du *deux* pour aller boire rapidement une chope, dans la seule brasserie du quartier qui s'approvisionne sérieusement à Munich. Il s'est délecté à regarder le flot de topaze où le gaz se reflète ; il l'a bu et s'est senti rafraîchi et réconforté, voilà qui va des mieux ; mais le malheur a voulu qu'il eût oublié — de ne pas emporter sa pipe. Il la sent en mettant la main sur sa poche, et aussitôt éprouve un immense et impérieux besoin de ne pas retourner à la comédie. Il a, le guignon s'en mêle, d'excellent tabac sec ; il bourre sa pipe et l'allume, et la fume en buvant une autre chope, puis une autre, et comme dit mon maître, dans *Le Parricide*,

Une autre, une autre, une autre, une autre, ô cieux funèbres !

Et cette excellente bière nourrie et légère le rend absolument heureux. Il fuit le théâtre, il n'y retournera pas : le théâtre, c'est bon pour Sarcey ! Cependant il faut que le Soiriste écrive enfin sa *Soirée ;* comment fera-t-il ? Mais la fée Houblon n'est pas plus bête qu'une autre ; dans le flot d'or immobile que frange une blonde écume, elle montre distinctement au buveur la chevelure en or très

pâle de la petite comédienne qui joue le principal rôle de la pièce, puis ses yeux d'ondine, ses lèvres un peu serrées, son visage de nacre, et enfin toute sa petite personne enfantine et bizarrement préraphaélique.

De verve, avec son modèle sous les yeux, Sabrazès improvise un excellent portrait de la petite actrice, qui serre de près la nature ; il l'embellit sans peine de deux ou trois nouvelles à la main, s'étant appris par principes à inventer les anecdotes. Puis, ayant mis sa copie dans sa poche, il vide son verre, avale le tout, chope et ingénue, et libre maintenant jusqu'à minuit, il demande une autre chope, qu'il boira en repos, sans aucune transposition anthropomorphique, et simplement — pour l'amour de la bière.

XLII. — LE BON USURIER

L'usurier Ange Aprel est charmant. Une jolie barbe naissante foisonne pour rire autour de son visage couleur de rose. Ses cheveux blonds sont coupés en forme de gril. Vêtu d'un veston de satin, d'un pantalon de satin, d'une chemise russe en soie chatoyante, chaussé de babouches en cachemire, il a l'air d'être en sucre, en confiture et en crème fouettée, et sur sa lèvre joue et s'éclaire un bienveillant sourire. Il est assis dans un large

fauteuil couvert en satin crème; il fume un cigare blond comme lui, qui craque sous le doigt, et devant lui se tient debout un jeune homme au visage basané, à la tignasse noire, dont tous les traits expriment une résolution virile.

— « Pauvre cher! dit le délicieux Ange, vous voulez enlever une femme qui vous adore, et pour cela il vous faut une forte somme d'argent; ce n'est pas moi qui vous la refuserai! Soyons modernes et appelons les choses par leur nom. Je suis usurier, mais nous sommes loin des usuriers de Molière! Je ne vous dirai pas que l'argent me sera fourni par une personne complaisante.

Non, cher, il est là dans ma caisse, et je n'ai qu'à étendre la main pour le prendre. Surtout, je ne vous payerai pas en courtes-pointes et en crocodiles empaillés. Non! l'argent est l'argent, il s'agit aujourd'hui de tout simplifier. Vous allez me faire un billet de quarante mille francs à un an de date, et moi, je vous donnerai dix-huit bons mille francs en vrais billets de banque; vous voyez que je suis rond en affaires. Non, cher! ne me remerciez pas; c'est tout simple, on est amis ou on ne l'est pas.

Seulement, vous ferez un cadeau à Séraphine. Oh! ça ne sera pas difficile, il n'y a pas à chercher. Cette fille-là est folle des saphirs, le diable m'emporte si j'ai jamais su pourquoi. Et puis, à propos, vous m'enverrez votre petit Detaille. Vous savez que j'en ai toujours eu envie; et puis le petit lieutenant qui charge les Prussiens est vraiment crâne!

XLIII. — ARTSA

Le souper tire à sa fin. Le banquier Zipper, le poète Charleuf, le grand fondateur de journaux Michenon, le marquis d'Avelle qui vient de se marier, et le riche plumassier Bariol, son beau-père, sont ivres et loquaces comme des grives dans une vigne. La grande Aurélie laisse pendre sa chevelure, la mince Josèphe en robe rouge, mange une rose, et on voit le jeune sein de Nini Plumet à travers sa robe entr'ouverte. La flamme des candélabres, les argenteries, le champagne dans les cruches de cristal ont aussi l'air d'être ivres, et dans les vases les grandes pivoines saignent comme des têtes coupées. La causerie bruyante et absurde se mêle au bruit des baisers, et par un horrible prodige, le compositeur Girolet, assis au piano, tresse et mêle ensemble du Sébastien Bach et du Charles Lecocq, au moyen de transitions follement ingénieuses. Tout à coup, sous ses doigts fébriles, une corde de l'instrument se casse, il se fait un silence et on entend Michenon dire à Zipper d'une voix indignée :

— « Non, ce n'est pas le juif Izebel qui a commandité mon journal nouveau : *La Paix définitive*, et je ne permettrai jamais qu'on dise des choses pareilles. Moi, demander de l'argent à une race qui a vendu le bon Dieu !

— Mais, monsieur, dit de sa voix douce le jeune peintre israélite Artsa, qui jusque-là avait gardé le silence, occupé qu'il était à baiser les ongles roses de Laure Pignoche, nous voilà réunis en assez bon nombre d'honnêtes gens ; et à ce qu'il me semble, toutes les professions que nous exerçons consistent précisément à vendre ce qui ne doit pas être vendu ! »

XLIV. — DEUX POLICHINELLES

Beaux, riants, roses, joufflus, ravissants avec leurs blondes chevelures, leurs habits de velours et de soie, leurs blanches collerettes et leurs larges ceintures aux nœuds bouffants, les petits enfants assis sur les bancs regardent la Comédie, pleins d'une immense joie. Le Chat blanc, tout blanc comme la neige, hérisse sa moustache relevée comme celle du capitaine Matamore, et quant à Polichinelle, ivre, exalté, délicieux, féroce, il n'a jamais été si content que ce jour-là. Il est fendu comme un compas, il flambe comme un feu de la Saint-Jean ; son nez a l'air d'un rubis dans une fournaise, et avec sa bonne trique, il bat et rosse à tour de bras l'inexorable Commissaire. Pan ! pan ! pan ! il bat ses jambes, ses bras, son dos caverneux, et sur son crâne de bois il lui assène des coups furieux, qui font tressaillir

le jardin sonore. O Commissaire! c'est en vain que tu veux te dérober à ton sort par une fuite rapide; toujours ton ennemi te rattrape, te saisit avec délice, et pan! pan! pan! continue à t'administrer l'héroïque volée. Et les petits enfants rient comme des fous, montrant leurs dents blanches. Mais un monsieur grave, qui dès le matin a endossé un habit noir parce que le soir il doit aller dîner en ville, et qui est très irrité contre Polichinelle, quoique lui-même, avec sa face rouge, ses cheveux blancs et son nez en arc de cercle ressemble parfaitement à Polichinelle, s'écrie, bouillant d'une indignation qu'il ne cherche pas à dissimuler :

— « C'est une honte de donner aux enfants de pareils spectacles! Comment veut-on qu'après cela ils respectent l'autorité et les représentants de l'ordre établi ?

— Ah! monsieur, lui dit un sage assis à côté de lui, ne troublez pas le plaisir des enfants, et laissez-les s'amuser tranquillement, pour l'amour de Dieu!

— Hem! Dieu! fait en grommelant le Polichinelle en habit noir, il ne s'est pas déjà si bien conduit lui-même pendant sa vie terrestre! Car, est-ce une conduite régulière que d'emmener continuellement ses compagnons dîner en ville chez des gens qui ne vous ont pas invité, puis de ramasser sur le chemin un fer à cheval qui ne vous appartient pas, et de le vendre pour en employer indûment le prix à acheter des cerises ? »

XLV. — LES AFFAIRES

A la porte du célèbre papetier Malpièce qui, dans ses splendides magasins situés sur un boulevard récemment construit, vend, comme Susse et Giroux, des lampes, des bronzes, des vases, des meubles, des peintures à l'huile, et tout enfin, excepté la papeterie, — s'arrête une voiture à bras, traînée par un homme robuste, à la barbe grisonnante. L'homme entre dans le magasin et timidement s'approche du maître de la maison, déjà vaincu par son froid regard, et pareil au bœuf qui va être assommé.

— « Eh bien! mon cher Sagne, lui dit Malpièce, d'un ton volontairement dédaigneux et décourageant, qu'est-ce que vous m'apportez encore ?

— C'est, répond l'ouvrier, un meuble que j'ai fait entièrement à moi seul, avec amour, les matins, les soirs, et les nuits après l'ouvrage, pour tâcher de soulager notre misère. Car vous savez, monsieur, que je suis très pauvre et que j'ai six enfants. »

Il sort et revient aussitôt, portant dans ses bras un meuble de style Louis XIII, en ébène incrusté d'ivoire, montrant à ses angles de délicats ornements de bronze argenté ; un vrai chef-d'œuvre, dont le dessin, les proportions, le fini sont admirables, et dont les incrustations

ont été imaginées avec la plus riche et la plus savante fantaisie.

— « Peuh! dit Malpièce, qu'est-ce que voulez que je fasse de ça! Je vous l'ai dit mille fois, vous êtes trop artiste et vous cherchez la petite bête. C'est la perfection, je ne vous dis pas; mais qui s'en apercevra? Voilà un meuble que je vendrai, et encore, qui sait! après l'avoir gardé deux ou trois ans en magasin, et pendant ce temps-là, je perdrai l'intérêt de mes fonds, Cependant je ne veux pas que vous soyez venu pour rien; je vous en donne huit cents francs.

— Oh! monsieur, dit l'ouvrier, tremblant de douleur et de colère, pour que j'y gagne quelque chose, tout juste le prix de mon temps, il faudrait me le payer deux mille.

— Allons! reprend sévèrement le papetier, pas d'enfantillage. Si vous le voulez, monsieur Berra va vous compter huit cent cinquante francs; mais n'ajoutez pas un mot. Je suis attendu, je monte en voiture; et si la chose ne vous convient pas ainsi, nous ne ferons plus jamais d'affaire ensemble. »

Sagne, navré et désespéré, reçoit son argent. Au même moment entre dans la boutique un grand seigneur six fois millionnaire, le marquis d'Eveno. Les commis et leur maître se précipitent vers lui à plat ventre; les couteaux à papier et les abat-jour eux-mêmes semblent vouloir l'assiéger des plus basses flatteries. Des tableaux représentant des femmes du Directoire peintes à la va-

nille et des paysages vaporeux pour l'exportation s'offrent cyniquement à lui, comme des courtisanes; mais il n'écoute rien et va droit au meuble de Sagne.

— « Voilà, dit-il à Malpièce, un bahut véritablement merveilleux. Envoyez-le moi tout de suite.

— Je ne puis, dit le papetier, le laisser à monsieur le marquis à moins de six mille francs. »

Le marquis tire de son portefeuille six billets de mille francs, les remet au caissier, et sort en disant à Malpièce :

— « Un pareil objet n'est jamais cher! »

L'ouvrier est resté dans son coin, silencieux. Un moment, les yeux du marquis d'Eveno et les siens se sont rencontrés. Ces deux hommes ont été sur le point de se connaître l'un l'autre; mais la voix du papetier est venue à temps rompre le charme, et le grand seigneur est parti sans avoir deviné le grand artiste. Une fois qu'il n'est plus là, Sagne fait un effort suprême, et adresse au papetier Malpièce une dernière prière.

— « Monsieur, lui dit-il, pâle comme un linge, puisque l'évènement a si bien tourné pour vous, complétez-moi les deux mille francs qui, je vous le jure, me sont indispensables!

— Ah! fait le marchand impatienté, vous ne serez donc jamais raisonnable! Quand comprendrez-vous enfin que les affaires sont les affaires? »

Alors passe dans les prunelles du pauvre homme un de ces éclairs désolés et farouches que nous avons vu

flamber dans les rues les jours de guerre civile, et sur sa joue coule, brûlant comme le plomb fondu, une larme qui eût attendri les Anges terribles, mais qui ne peut désarmer le féroce papetier. Car le commerce est une chose sérieuse, et on ne paye pas quarante mille francs de loyer sur le boulevard pour se laisser enguirlander par les niaiseries sentimentales.

XLVI. — SORTIE DE BAL

La petite Julie est bien heureuse. Elle vient de retrouver, dans le bal de la Reine-Blanche, Céphise, son amie d'enfance, qui est restée sage et a continué à vivre de son aiguille, tandis qu'elle, Julie, menait la rude existence de la fille perdue, et obéissait à des maîtres qui ne plaisantent pas. Mais elle s'est sentie toute réconfortée et consolée en revoyant sa chère compagne. Elle va la suivre dans sa chambrette, et là, tranquille, rassérénée, oubliant la cruauté de ses tyrans, elle coudra comme autrefois, s'occupera du ménage, et, avec sa jolie voix d'oiseau, chantera les anciennes chansons. Les deux fillettes ont acheté pour leur souper un panier de fraises et un peu de vin. Elles s'en vont, gaies, rieuses, faisant mille projets, marchant d'un pas léger dans la nuit bleue, et le vent mêle, en se jouant, leurs chevelures. Mais,

sous la lumière crue d'un bec de gaz, elles voient venir à elles monsieur Alexandre.

Il est sérieux et vêtu, non suivant le lieu commun légendaire, mais selon la mode la plus récente usitée dans le monde auquel il appartient. Il n'est pas coiffé d'une casquette à pont. Son pantalon à pieds d'éléphant, ses souliers pointus, son col droit, sa cravate claire, son petit chapeau, ses cheveux qui forment une dent sur son front, inspirent le respect; et ses gants chamois à coutures bleues rangés dans son veston font la meilleure figure du monde. Silencieusement, il dénoue les bras des deux jeunes filles; puis, sans s'occuper de Céphise rougissante et stupéfaite, sans se départir du calme inséparable de la vraie force, il dit à la petite Julie, qui tremble comme la feuille :

— « Eh bien! ET TRAVAILLER? »

XLVII. — ROIS EN EXIL

En se promenant au Luxembourg, près du bassin, le poète Jean Sézary regarde le Cygne voguant lentement sur l'eau calme, et remarque sans peine qu'il a l'air fort triste. Bientôt, quoique nul bruit ne frappe réellement l'air, le poète écoute en lui une voix qui lui parle, et il ne doute nullement que cette mélodieuse voix soit celle du Cygne.

— « Eh bien! non, mon frère, dit le grand Oiseau de

neige levant douloureusement sa tête, je ne puis m'habituer à cette petite maison peinte en vert, aux bonnes d'enfant, à ce gardien aux épaulettes rouges, et aux ridicules simulacres de navires que les enfants lancent avec joie sur ce flot endormi. Car je suis l'oiseau des Dieux, né pour m'étendre, à l'ombre des lauriers-roses, sur le sein frémissant de Léda; je suis l'oiseau des chefs guerriers, fait pour voguer sur le sombre fleuve, devant le château baigné dans la brume du matin. Mais je ne puis me résigner à faire partie de cet ensemble vulgaire, et le cri du marchand de gaufres m'agace particulièrement, sans parler des statues dénuées de style qui se détachent, comme des bornes de marbre, sur la masse noire des feuillages! »

Désolé de ne pouvoir venir en aide à l'oiseau lyrique, Sézary sort du jardin; puis, dans la rue de Seine, il s'arrête et contemple à l'étalage d'un charcutier un beau Lys coupé, qui se dresse dans un vase de cristal. Mais la fleur lui parle, comme a fait l'oiseau.

— « Je suis, dit-elle, le Lys du vallon sauvage, né pour être comparé à la blancheur de l'Épousée et au vêtement du roi Salomon, et je ne puis du tout me consoler de mourir au milieu de ces fausses rillettes de Tours et de ces langues à l'écarlate, cuites sans écarlate! »

— « En effet, ce Lys n'est pas heureux! » dit le poète qui voudrait, s'il le pouvait, consoler tous les êtres, et, plaignant la blanche Fleur et l'Oiseau sans tache, il s'en va corriger ses épreuves, — au journal.

XLVIII. — RECUEILLEMENT

Dans le beau salon Louis XIV de la petite Savine Miron, le riche financier Linail, exaspéré par la longue attente, a déchiré ses gants en petits morceaux, et dans le salon rococo le prince de Macédoine mange ses longues et fines moustaches blondes. Savine les oublie tous les deux avec une impartiale justice, et cependant elle ne fait rien du tout. Elle est dans son boudoir tendu en soie de Chine rose brodée d'argent. Enveloppée d'une chemise transparente et sa chevelure dénouée, elle est assise en long sur une causeuse, ses pieds nus posés sur le rebord du meuble, et regardant une belle rose coupée, placée dans un vase en face d'elle sur une console de nacre, elle ne pense absolument à rien, regardée elle-même par la pâle rose au cœur rougissant.

CINQUIÈME DOUZAINE

XLIX. — ARISTOCRATES

Dans une allée du parc Monceau, près d'une plate-bande où fleurissent les géraniums rouges, le jeune capitaine de hussards Jean de Lesigny se promène avec sa femme et son enfant porté par une belle servante. Le comte Jean descend de ce Rénier qui devant Damiette combattit aux côtés de saint Louis avec Jean de Beaumont, Mailheu de Marh et Geoffroy de Sargines. Du premier Rénier à Guy, père de Jean, qui tomba à Champigny la poitrine percée de trois balles, les Lesigny ont tous été des soldats. Notre histoire est tout entière éclaboussée de leurs exploits, et ils ont tant donné de leur sang qu'à présent il ne leur en reste plus. Sous ses courts cheveux d'or et sa fine moustache blonde, le comte Jean est pâle et blanc comme une feuille de papier, et sa femme et cousine Eléonor, fille d'une race mourante, est exsangue et pâle comme lui. Porté dans les bras d'une robuste Dijonnaise aux joues rouges et superbes,

l'enfant blanc et transparent, aux traits effacés, a l'air d'un petit fantôme. Il essaye de tousser, mais il n'en a pas la force; et, pour protéger contre la lumière ses pauvres yeux trop faibles, on lui a mis — des lunettes noires!

L. — UNE LOGE D'ACTRICE

A la porte de la grande tragédienne Tamnâ, pendant un bon quart d'heure, le général Chanor, ivre de rage, frappe des pieds et des mains comme un sourd, en proférant à demi-voix des jurons atroces. Enfin une fille de chambre vient lui ouvrir, et le général entre furieux dans la loge, comme s'il allait tout égorger; mais il est stupéfait et ébloui par le sourire ingénu de l'actrice.

Accroupie à terre sur le blanc tapis de velours, Tamnâ fait une partie de piquet avec le grand dramaturge Taravant accroupi comme elle, et dont les bons yeux noirs, la chevelure de nègre dressée vers le ciel et la large face spirituelle aux lèvres écarlates, expriment une tranquille joie. Pour Tamnâ, qui ce soir-là joue *Phèdre*, elle est vêtue à l'antique, en rouge et rose, avec une très amusante robe japonaise, et parée de joyaux en or léger, parfaitement copiés sur ceux du musée Campana. Son maillot à doigts, d'un rose très pâle, moule gracieusement ses jambes et les ongles de ses petits pieds, et

tout en jouant, elle fume une cigarette de tabac turc.

— « Sang et tonnerre! hurle en entrant le général Chanor.

— Ah! vous êtes jaloux! dit Tamnâ, tandis que son ami regarde curieusement le militaire, comme un enfant regarde un hanneton irrité. Vous êtes jaloux! de qui? de Taravant? Ah! mon général, celui-là ne m'a jamais baisé le bout des doigts; mais c'est bien parce qu'il ne l'a pas voulu, par exemple! Car, tâchez donc de comprendre, à la fin! Taravant peut me donner des rôles, mille rôles, tous les rôles; et sachez-le bien, moi qui bois le Château-Margaux dans un verre que caressent des arabesques d'or, moi qui suis adorée et servie à genoux comme une reine, pour avoir un seul bon rôle je lècherais la boue du ruisseau, et je nettoierais le pavé — avec ma langue! »

LI. — PETIT MONDE

Dans leur taudis glacé l'homme et la femme sont saouls et endormis, elle sur la chaise dépenaillée, lui par terre. La chandelle prête à s'éteindre, dont la mèche rouge charbonne et qui s'écroule en cascades de suif, éclaire à peine d'une lueur rouge leurs visages déchirés et tachés de sang, car ils se sont battus, comme toujours, avant de tomber assommés par l'eau-de-vie. Assis

presque nu sur le bord du grabat sans draps, le pauvre petit de trois ans pleure de faim et de froid. Mais sa grande sœur, qui a six ans, vient, le prend, l'enveloppe dans un fichu à elle où il y a plus de trou que d'étoffe, et n'ayant pas autre chose à lui donner, calme sa faim et le réchauffe, et l'endort dans ses maigres bras, à force de baisers. Et grandie par le céleste amour, cette fillette aux grands yeux d'or et à la chair transparente est déjà belle et sérieuse comme une jeune mère.

LII. — FLEURISSEZ-VOUS!

On l'appelait Nini quand elle était jeune et belle comme une déesse, et on l'appelle encore Nini, à présent qu'avec des ongles furieux la Vieillesse a creusé sur son visage tanné mille profondes rides, et de dessous son madras tire des touffes de tignasse grise, pareilles à des touffes de laine qu'on tire d'un matelas. Les haillons de Nini, le caraco, le gilet de laine, les jupes n'ont plus ni forme ni couleur. Tout cela est déchiré, noué de nœuds hideux, raccommodé avec des bouts de ficelle. La vieille n'a pas de bas, et le bout de ses pieds nus sort de ses souliers d'homme, qui tirent la langue.

Cependant, en songeant au passé, Nini ne regrette ni les toilettes, ni l'hôtel, ni les meubles de soie, ni les fringantes voitures de son bon temps. La seule chose à

laquelle elle n'a pu se résigner, c'est de n'avoir plus de fleurs, elle à qui le prince de Messine envoyait chaque matin, à son réveil, une hotte de lilas ! Tout à coup elle voit par terre les débris d'un vieux bouquet de roses qu'on a jeté là dans la rue ; de ses doigts osseux elle ramasse des pétales effeuillés, les saisit encore tout tachés de boue, et voluptueusement — les respire !

LIII. — MUSIQUE DE CHAMBRE

C'est le dimanche du Grand Prix. Le soleil d'or a chassé la pluie soudainement balayée, et Paris sans voitures est gai comme une jolie ville de province. Tout seul dans sa chambrette misérable, le vieil Espirat est parfaitement certain qu'il ne possède même pas un sou pour acheter un petit pain ; mais cela lui est bien égal parce qu'il a son violon, et en effet, il joue du violon.

Au son de la folle musique apparaît la forêt verte, et Pierrot qui, assis sur l'herbe, se gorge d'un pâté de bécassines et tette à même un flacon de vin rose. Et peu à peu, jouant toujours, Espirat sent qu'il est lui-même devenu Pierrot ; il savoure le gibier délicat et la claire gelée transparente, couleur de topaze, aromatisée au genièvre. C'est en vain que, passant et repassant derrière lui, Arlequin barbu au visage de carlin, et Colombine en béret, en petit manteau bouton d'or, boivent entre

temps dans son verre et lui dérobent quelque morceau ; il n'en a pas moins la meilleure part. Mais tout à coup, crac ! la chanterelle se casse. Le vieux musicien n'a chez lui aucune corde de rechange ; celle-là est trop courte pour être raccommodée, et Arlequin, Pierrot, Colombine, le pâté, la forêt pleine d'oiseaux, tout se dissipe et s'évanouit dans la grise poussière de la chambre, sous la triste lucarne à tabatière.

— « Allons, dit Espirat d'un ton résigné, en rangeant son cher violon, décidément je ne déjeunerai pas aujourd'hui ! »

LIV. — ART POÉTIQUE

Les académiciens sont en séance. Ils parlent à mi-voix et s'expriment en mots choisis, et leurs visages rassérénés expriment une complète béatitude. Ils doivent décerner le prix de poésie à la meilleure œuvre composée sur ce sujet donné : *L'Influence de la Revue des Deux-Mondes dans l'extrême Orient*, et sur la proposition de l'aimable romancier Tonia, dont les favoris bien peignés ondulent comme le flot d'un ruisseau d'argent, ils vont accorder leur suffrage unanime au numéro onze qui, avec la plus touchante modestie, a adopté cette épigraphe : *Sinite parvulos venire ad* vos. Mais à ce moment-là se lève et surgit un séculaire académicien ense-

veli dans l'ombre. La salle est parfaitement éclairée par sa verrière; mais cette ombre, c'est le vieil Immortel qui l'a sécrétée autour de lui. Sec et brun, il semble avoir été sculpté dans une racine de buis, et il est si vieux que sur son crâne lisse, après les âges révolus, commencent à repousser de légers cheveux, blonds comme ceux d'un enfant. Et comme le délicat Tonia répète, avec une grâce que raffine encore une pointe de subtile ironie :

— « Oui, messieurs, j'ose croire qu'il vous plaira de choisir le numéro onze, sans trop vous demander si ce n'est pas ici la sauce — je veux dire l'épigraphe — qui fait passer les rimes, et que vous voudrez, en faveur de l'intention, couronner le poème...

— Mais, hurle alors le petit vieillard en agitant furieusement ses mains de bois, on ne peut pas le couronner, parce que dedans — IL Y A UN REJET! »

LV. — PROMENADE GALANTE

Ondoyante et agile comme une couleuvre et solennelle comme la Fatalité, délicieusement fardée et rosie, moulée expressément par sa robe de satin noir aux fronces caressantes qui la serre comme pour l'étouffer, — avec suite, avec patience, avec l'orgueilleuse résignation de l'esclave, la Fille de joie et de douleur, lançant comme

des flèches ses regards qui éveillent le désir, sans repos, sans trêve, sans lassitude, se promène de long en large devant la boutique du pharmacien où flambent, éclairés par le gaz, un bocal vert et un bocal rouge. Pourquoi la Fille de joie en sa marche éternelle ne dépasse-t-elle jamais la boutique du pharmacien? Les passants ne le savent pas, elle-même l'ignore, et peut-être en restreignant ainsi le champ de sa course errante, cette exilée de tout, dont les talons d'or sonnent à peine sur le bitume, obéit-elle inconsciemment à une nécessité symbolique?

Elle va lentement, d'une marche savamment rythmée et musicale, répandant autour d'elle le vide immense de sa pensée et le charme de sa grâce horrible. Elle passe tour à tour devant le bocal vert et devant le bocal rouge qui l'enveloppent de leur éclatant reflet, et comme si elle était déjà caressée et baisée par les flammes de l'enfer, sous cette double lueur qui la lèche, la Fille de douleur et de joie apparaît alternativement rouge et verte.

LVI. — DAME EN VISITE

Assis sur un escabeau, devant une petite table de bois blanc sur laquelle est posée une vieille tête de mort jaune comme l'ambre, le frère Foulques dans sa cellule déserte lit les *Exaples* d'Origène. Plus pâle que sa robe

blanche, la tête du moine, quoique jeune, est labourée par la Méditation, qui sur son front et sur ses joues a creusé de profondes rides, et son crâne sans cheveux est lisse comme une table d'ivoire. Cependant, sans que nulle clef ait été mise dans la serrure, la porte s'ouvre, tourne sans bruit sur ses gonds, et d'un pas léger et délibéré entre une Diablesse. Elle est jeune, belle, svelte, nue comme une roche dans la campagne ou comme un caillou dans le ruisseau d'argent, et la lumière joue sur les calmes blancheurs de son ventre. Un rayon de soleil caresse les ongles roses de ses doigts de pieds bien écartés et les bouts roses de ses seins, et elle est coiffée d'une chevelure rousse, qui n'est plus vapeur lumineuse et qui n'est pas encore flamme rougissante.

Elle est nue, et elle porte un collier et des pendants d'oreilles faits de saphirs et de perles noires. D'un air poli, mais sans interrompre sa lecture, Foulques fait un signe qui signifie : « Donnez-vous la peine de vous asseoir, » et la Diablesse s'assied en effet sur le second escabeau, resté vide. Elle sait qu'elle n'a pas le droit de parler au moine, à moins que lui-même ne lui parle ou ne laisse voir dans ses yeux l'éclair du désir; mais les minutes et les heures s'écoulent, sans que le frère accorde la moindre attention à cette indiscrète visiteuse. C'est en vain qu'elle épuise tout l'arsenal de ses coquetteries. Elle joue de la prunelle, elle croise et décroise ses jambes, elle s'évente avec son éventail couleur de lune; tantôt elle semble mourante, ou d'un geste pudique elle

cache son sein avec ses doigts transparents; d'autres fois elle est gaie comme un vol d'oiseaux et elle montre ses dents blanches. Mais devant toutes ses provocations le moine studieux ne grouille pas plus qu'une souche; il lit tranquillement, et la petite fenêtre de la cellule se reflète dans son crâne lisse. Enfin découragé, le démon femelle se décide à sortir comme il est entré, et disparaît, ne laissant après lui que le vague parfum de sa chevelure rousse. — « Aussi frivole qu'une femme! » dit à demi-voix le moine Foulques, et sans songer davantage à la Diablesse, il se penche sur le volume ouvert devant lui et continue assidûment sa lecture.

LVII. — ILE SAINT-LOUIS

Sur la berge du quai, près d'un saule dont les racines énormes sont violemment sorties de terre et rampent sur le pavé, le Pêcheur entouré de ses paniers, de ses engins, et tendant le grand roseau dans sa main plus immobile que si elle était de pierre, pêche à la ligne.

C'est le soir déjà; sur la rive opposée, dans la brume indécise, un être sec, désolé, jaillit du sol comme un lys qui serait noir, prend son élan, se précipite, et sur lui se referme silencieusement l'eau verte et sinistre. Le Pêcheur a parfaitement vu cet incident; mais pour cela les muscles de son visage n'ont pas bougé, la ligne n'a

pas tremblé dans sa main. Que lui importe qu'un mortel de plus ou de moins traîne le rude fardeau de cette vie et, comme un collier de perles fausses, enfile des mots inutiles? L'important pour lui, c'est de savoir si l'ablette mordra ou ne mordra pas. Il pêche; il est là, il y a toujours été; il était là sous le règne de Charles X, et il est facile de deviner qu'il y sera toujours.

Il a vu passer les républiques, les empires; il a entendu les chants de joie des fêtes, les rires éclatants des jeunes filles, et le bruit de la fusillade et les galops des lourds cavaliers sur le pavé sonore. Un jour, il a vu dans le ciel une grande lueur rouge et rose, quand Paris brûlait; mais il n'a pas cherché à savoir ce qui brûlait. Dans notre époque fiévreuse, où le drame est emporté à travers d'innombrables changements à vue exécutés par un machiniste pareil à une horloge détraquée, seul le Pêcheur à la ligne n'a modifié ni sa fonction ni son attitude. Il pêche à la ligne, et en lui se résument désormais l'esprit de suite et l'invincible continuité de l'âme française.

LVIII. — ESPAGNE

Au bal donné par madame la duchesse de Fernan-Nunez pour l'inauguration des salons de son nouvel hôtel, tandis que S. M. la reine Isabelle fait son entrée

au bras de l'ambassadeur d'Espagne, et qu'on admire sous leurs riches toilettes madame Velasco en rose pâle, madame la marquise de San Carlos avec le diadème au front, mesdames Penalver, de Cartagena, d'Urribaren, cent autres beautés triomphant dans le resplendissement des lumières, et les cavaliers aux habits couverts d'ordres et de plaques, — le poète ne se lasse pas de considérer deux hommes qui par leur aspect d'une originalité étrange et saisissante tranchent sur tous les autres.

L'un, qui ressemble au regretté et spirituel dessinateur Cham, et dont les moustaches se dressent furieusement, est maigre comme une latte, et dans ses yeux doux et bienveillants éclate la téméraire bravoure. L'autre, presque enfant encore, pâle sous sa longue chevelure noire, fort comme un lion et beau comme un dieu, a des regards chargés d'amour, de désir, traversés d'éclairs, brûlants d'une flamme irrésistible, et ses lèvres, que caresse à peine un léger duvet, sont comme des fleurs de pourpre. Sur son passage toutes les femmes, princesses, duchesses, jeunes filles aux fronts ingénus tressaillent comme des roses sous le vent d'orage ou comme des oiseaux palpitants et fous dans la nue électrique. Ces deux hommes, le poète les suit d'un œil curieux et ravi, mais il ne songe nullement à s'informer de leurs noms; car ces noms mêmes peuvent avoir été changés par des événements de famille ou par le caprice des rois; mais comment lui, poète, pourrait-il méconnaître, en ces deux figures héroïques, un descendant du

chevalier don Quixote, et le dernier fils, adoré lui-même, de l'adoré don Juan Tenorio!

LIX. — FEMME INTRIGUÉE

Au milieu du bal de l'Opéra, où déjà flotte, épaissie et lassée, la poussière lumineuse, est-ce un jeune homme qui se repose là sur une banquette du foyer, ou bien est-ce une femme en costume masculin? En tous cas, jamais plus belle créature et plus parfaite n'a été modelée dans là vivante argile. Sous son chapeau évasé par le haut, aux bords larges et retroussés, sa chevelure d'un or très foncé se masse, épaisse et courte; ses traits charment à la fois par la grâce la plus féminine et par la plus virile énergie. Les sourcils très purs sont infiniment soyeux, et au-dessus de la bouche pourprée, comme sur un fruit mûr, foisonne un impalpable duvet blond.

Au cou nu, qu'un col rabattu entoure sans le cacher, pas de trace de cette ignoble infirmité qu'on nomme la pomme d'Adam; pourtant, malgré les hanches accusées, le corps si ferme et agile est bien celui d'un garçon; et ne faut-il pas être véritablement un jeune cavalier, et non une fille travestie, pour porter si correctement l'habit noir? Mais quoique certainement vigoureuses, ces longues mains, finement gantées, sont évidemment des mains de femme, et voilà aussi des pieds de femme.

Enfin il y a dans toute l'allure du personnage quelque chose de décidé et de mâle qui achève de troubler ceux qui le regardent.

La grande Cora s'ennuyait à avaler sa langue; mais elle ne s'ennuie plus depuis qu'elle a vu ce bel être mystérieux. Elle s'est assise auprès de lui; elle lui parle tendrement, follement, spirituellement, avec émotion, avec larmes; elle défile son chapelet; mais déroulant les gammes d'une voix riche et mélodieuse, l'enfant bizarre répond en courtes paroles où se succèdent toutes les inflexions de l'indifférence, insensible aux mots comme un marchand de mots, et aux sentiments comme une vieille courtisane.

— « Ah çà, dit d'une voix étranglée la grande Cora, qui ne sait plus à quel diable se vouer et qui a vu le bout de son rouleau, — ah çà, décidément, êtes-vous un homme ou une femme?

— Ma chère, dit l'enfant assis, vous êtes bien curieuse. Je n'en sais rien moi-même! »

LX. — PREMIÈRES AMOURS

Éclairées par leurs lanternes accrochées à des clous roses de rouille, les quatre chiffonnières, la mince Lefol, madame Lœil au front tragique, la mère Bobillier, et Biribi vieille comme le monde, sont accroupies

sur le carreau, dans une chambre sale, noire et lépreuse, où le papier détaché par l'humidité flotte en banderoles, — et gaiement elles savourent un vague festin, plus affreux que celui de Thyeste, car les éléments en ont été ramassés dans l'ordure, au coin des bornes! Dans l'ombre, contre le mur, des bottes, des sacs et des crochets se dressent curieusement; et mises en joie par la bouteille de tord-boyaux qui circule et où elle boivent à la régalade, les bonnes amies se mettent à rire, montrant cinq ou six dents à elles quatre. Elles devisent folâtrement de ce qui plait aux dames et, de fil en aiguille, en viennent à convenir que chacune d'elles racontera sa première aventure et comment l'esprit lui est venu.

La mère Lefol, qui depuis a eu des malheurs, était la fille d'un épicier. C'est un ami de la famille, un employé décoré à qui ses parents la confiaient, qui, la tenant par la main, l'a emmenée promener dans les carrières, et là, tirant un pistolet, l'a menacée de la tuer si elle n'écoutait pas ses madrigaux. A quinze ans juste, madame Lœil a été mariée à un ouvrier zingueur; le soir des noces, il était saoul comme trente-six mille hommes, et c'est par les cheveux qu'il l'a empoignée à pleines mains, pour lui exprimer qu'il la trouvait jolie.

La mère Bobillier à douze ans avait si bien regardé par les trous des serrures et appris la vie, qu'à la suite de ces études elle s'était cachée dans une niche à chien avec son ami Zidore, un môme fûté comme un singe, pour jouer au mari et à la femme. Puis vient le tour de

la vieille Biribi, dont la jupe, qui se relève, laisse voir des bottes ! Mais elle a beau chercher, elle ne se rappelle pas ; elle fait un effort énorme, tend désespérément sa bouche stupide, et enfin, enfonçant ses deux poings fermés dans son crâne chauve, sur lequel se dresse une houppe :

— « Je ne sais plus, dit-elle. Je crois que c'étaient les Alliés ! »

SIXIÈME DOUZAINE

LXI. — LA DÉESSE

Dans une longue clairière, sous les rayons de la lune, la grande Artémis, rassasiée de carnage, est assise avec ses chasseresses guerrières. Elle voit en face d'elle un monticule, qui s'avance comme une presqu'île dans la mer, et où deux ruisseaux argentés ressemblent à des yeux qui la regardent effrontément. Aussitôt la Déesse fronce le sourcil, et sur la colline croît et jaillit un énorme feuillage noir, qui cache ces vagues prunelles indiscrètes. Alors heureuse, contente d'elle-même, fière de sa victoire et orgueilleuse de sa virginité horrible, — sur les biches mortes couchées à côté d'elle dans l'herbe, elle passe ses belles mains que les blessures de ses proies laissent ensanglantées, tandis que ses chiens lèchent avec volupté les flaques de sang.

Mais alors retentit un furieux bruit de cors, et frémissant de terreur, Artémis se sent déchirée jusque dans ses entrailles, en voyant passer dans les arbres une masse

noire qu'emporte une course échevelée, et en entendant hurler dans la nuit les meutes de l'épouvantable chasseur Amour!

LXII. — LES PETITES FEMMES

Dans l'avenue Trudaine, entre chien et loup, mais plus près du loup que du chien, marchent, en se tenant par la main, trois épouvantables fillettes, déjà vicieuses comme des femmes. Elles se carrent, jouent de la prunelle, et jettent autour d'elles des regards provocants.

Toutes trois, elles sont vêtues de haillons bizarres, mais avec mille recherches. Phrasie a un ruban rose au cou; Tapon est en chapeau; elle a attaché à son chapeau une plume qu'elle a ramassée au coin de la borne, et Coqueluche a fourré ses petites mains dans de longs gants de Suède. Un vieillard rasé, décoré, à la démarche furtive, les aborde, leur parle bas, et elles se mettent à rire orgueilleusement, se croyant de vraies demoiselles. Mais passe, avec son paquet sur le dos, car elle est trop pauvre pour avoir une hotte! la vieille chiffonnière Simon, ridée, noire, centenaire, dont le vent fait voler la grande mèche toute blanche. Elle lève au ciel son crochet indigné, et regardant le monsieur bien en face, hurle comme une louve dans le crépuscule, avec sa voix tragique :

— « Chiffons à vendre ! »

LXIII. — PLAISIRS D'ÉTÉ

La baronne Edmée a longuement médité son coup et choisi l'heure où elle tendra ses filets. Elle sait que sa plus intime ennemie, la marquise Thaïs, a un très grand pied, comme la Vénus de Milo et comme la réine Berthe, et par avance elle savoure la joie de l'humilier devant la comtesse Hermine et la comtesse Jeanne. A Étretat, par une après-midi d'été où le soleil tache d'or les lames des persiennes baissées, dans le chalet de la comtesse Hermine d'où l'on entend chanter la mer, les quatre femmes sont à demi couchées sur les divans de soie du boudoir rose, et avec une astuce infernale, Edmée amène la conversation sur ces jolies gouaches du dix-huitième siècle où de roses Eglés comparent la blancheur de leurs seins et la finesse de leurs jambes. Enfin, elle parle de comparer les pieds, jette sa pantoufle, et dans le bas d'un bleu pâle montre le plus joli tout petit pied qui se puisse rêver.

Après elle, Hermine et Jeanne font voir aussi des pieds chaussés de soie qui n'ont rien de vulgaire, et voilà donc enfin le moment venu où la marquise Thaïs va subir une angoisse cruelle ! Mais Thaïs ne se trouble pas, car elle sait tout ce que la très jolie Edmée porte sur sa tête, et comme le coiffeur y entasse les boucles brunes achetées chez le marchand de Cheveux pour Dames. Et

comme, d'un regard impérieux, Edmée semble lui dire :

— « A votre tour, maintenant !

— Non, dit-elle avec un calme orgueil, moi je ne montre pas mes pieds. Voilà ce que montre ! »

Et, détachant son peigne, elle jette, délivre et fait rouler sur son dos une avalanche de lourds, épais et fins cheveux blonds, pleins de flammes extasiées et d'ombres transparentes. Et, comme il y a là, sur une table de laque rouge, le tas d'or d'une quête pour les pauvres, elle prend une pièce d'or, et, comme si elle était de plomb, la ploie en deux avec ses fortes dents, et, triomphalement, elle ajoute :

— « Et ça aussi ! »

La baronne Edmée ne rit plus. Elle rentre honteusement sous sa robe ses tout petits pieds, d'un air penaud regarde l'ennemie avec ses prunelles vertes, et songe à part soi combien il serait doux de pouvoir la hacher menu comme chair à pâté.

LXIV. — LA NOTAIRESSE

Profitant du jour de fête, le notaire, monsieur Pin, est allé à la pêche, et comme il n'y a pas de voleurs dans cette jolie petite ville de Nioul, la servante, en partant pour faire ses commissions, a laissé la porte de la maison entr'ouverte. Si bien qu'arrivant avec la lettre de

son père, le jeune Saturnin Lorion, à peine âgé de seize ans, sonne en vain, prend le parti d'entrer, de gravir le vieil escalier, d'aller devant lui au hasard, et il arrive tout droit à la chambre de madame Rosine Pin.

La fenêtre est ouverte sur le jardin ; il fait un temps d'été, chaud et délicieux. A travers les persiennes baissées où le soleil dessine des fleurs d'or, montent mille parfums et mille murmures. Toute férue d'amour, tandis que son notaire de mari pêche à la ligne, la jeune femme déchevelée, à peine voilée d'une chemise transparente d'où sortent ses seins aux bouts roses, est vautrée sur un divan, une jambe de-ci, une jambe de-là, et un rayon vient caresser ses pieds charmants. Entré sur ces entrefaites, le jeune Saturnin Lorion ne sait que devenir, perd la tête, et se jetant sur madame Rosine comme la Pauvreté sur le monde, lui baise les mains, les bras, les yeux, les cheveux, et tout! Enlacé par deux bras de neige, il perd toute notion du juste et de l'injuste, roule éperdu à travers des abîmes de félicité, et cependant, quand la jolie dame revient à elle, éprouve, par scrupule, le besoin de justifier sa présence.

— « Madame, dit-il, j'apportais une lettre de mon père à monsieur votre mari. C'est moi qui suis le petit clerc.

— Hé! pas si petit! » dit la notairesse, en se pourléchant les babines.

LXV. — ROSES ET LYS

Dans le jardin du poète éclatent, fleuries en même temps, une grande corbeille de Roses et une grande corbeille de Lys. Les Lys et les Roses sont ivres de joie. Le doux vent d'été les caresse et le soleil les baise, et sur leurs corolles enlève les parties claires comme des feux de pierreries. D'une voix qui ne fait pas de bruit et qu'on entend pourtant, de la mystérieuse voix qui sort des choses crues inanimées, ils disent, en se baignant dans la lumière :

— « Nous, les Fleurs, nous sommes heureuses, parce que nous habitons le jardin de l'honnête poète, où nous accomplissons la fonction qui nous est propre, et où nous existons en tant que Fleurs, purement et simplement, sans craindre de fournir un prétexte à des tropes classiques, et d'être employées comme terme de comparaison. Et comme dans ce jardin ne viendra aucun philistin et aucun diseur de lieux communs, personne ne prétendra que nous avons des rapports quelconques avec les papillons ailés, ce qui est aussi bête que de supporter des amours entre les colombes et les crocodiles. Et nous, les Lys aux pétales droits et aux boutons verts, nous lèverons glorieusement nos pistils d'or; et nous, les rougissantes Roses aux cœurs extasiés, nous

fleurirons pour rien, pour le plaisir, comme Caussade a tué Latournelle, sans être contraints à affirmer la prétendue blancheur des femmes rouges ou vertes, et sans subir l'humiliation d'être comparés à aucune demoiselle ? »

LXVI. — LE JOLI COUPLE

A Saint-Meuris, au Café des Officiers, mademoiselle Zéphirine descend au comptoir, blanche, sentimentale, pareille à une sainte de missel, coiffée en bandeaux à la jolie femme, serrée dans sa robe à étouffer, et elle s'assied entre deux vases de fleurs, dans une pose irréprochable de keepsake. Ce n'est un secret pour personne que mademoiselle Zéphirine est follement éprise du lieutenant Adhémar de Saint-Saigne, le plus joli et le plus mince de tous les hussards connus. A tort ou à raison, mais à raison sans doute, elle se figure que ce ravissant jeune homme au doux visage de fille ne fera pas attention à elle, tant qu'elle ne sera pas parvenue à devenir aussi mince que lui. Elle est mince, elle est une abeille, mais Adhémar est une guêpe. En la voyant paraître, le gros major Ledurubey n'a pu retenir un cri d'admiration.

— « Corne et massacre ! dit-il, Zéphirine est encore

mieux ficelée qu'hier. Elle y arrivera, mille trompettes !

— Ou elle crèvera, » dit philosophiquement le capitaine Loiseau en posant le double-six.

Enfin, Adhémar entre. Il jette autour de lui des regards heureux, donne çà et là des poignées de main, demande son absinthe, et retrousse sa moustache mince comme un fil; mais il ne voit pas plus Zéphirine que si elle était à cent mille pieds sous terre. Puis Adhémar va au miroir et délicieusement s'admire. Strictement moulé dans son dolman bleu, il est mille fois plus mince que la demoiselle de comptoir. Il tiendrait dans les dix doigts d'une petite fille et passerait à travers une bague. Il se contemple, se trouve adorable, et cependant, par respect humain, n'ose envoyer des baisers à son image, réfléchie par une glace complaisante. Zéphirine, désespérée, remonte chez elle, casse vingt lacets, et arrive encore à se diminuer d'un centimètre. Mais une fois redescendue, elle comprend, en mesurant des yeux la fine taille du lieutenant, combien elle est loin de pouvoir lutter avec lui. Et comme Joseph, le garçon de café, vient de lui demander si elle ne désire pas qu'il lui serve son déjeuner, la mince demoiselle lève languissamment ses amoureuses prunelles, et regarde Adhémar, comme Ève chassée regarda la porte du paradis terrestre :

— « Non, dit-elle, donnez-moi seulement un petit verre de vinaigre ! »

LXVII. — LA COURSE DES HAIES

Avec un dédain pour les taureaux qui ne s'explique pas, le truculent coloriste Zardo est en chasse dans la plaine de Marlotte, vêtu de sa vareuse écarlate, et il fracasse les lièvres au lieu de peindre des études, ce qui retarde et ajourne d'autant son entrée à l'Institut. Passe le garde Juguelet, tordu et ratatiné par les ans, mais toujours obstiné au devoir et brave comme un lion, en dépit de son catarrhe. Il voit l'artiste, et ce géant au chapeau Rubens et à la barbe de fleuve, dont les jambes sont protégées par des cnémides violettes, ne lui faisant pas l'effet d'un homme qui doive être en règle, il l'aborde à brûle-pourpoint et va lui demander son permis de chasse.

Mais au moment où il ouvre la bouche, Zardo s'envole comme un aigle, comme un dard, comme une flèche sifflante. Juguelet s'élance sur ses pas, mais trop tard; le peintre est déjà loin. Il court comme Milanion poursuivi par Atalante et jetant ses pommes d'or; il dévore, engloutit, supprime l'espace. Juguelet toussant, anhélant et tout en eau, le suit avec désespoir, avec folie, avec l'angoisse de la lutte inutile, mais il le suit! Comme deux chevaux dans la course des obstacles, ils franchissent les haies, les roches, les ruisseaux, tout ce qui s'oppose à leur passage ; ils traversent des bois où il

fait froid, des steppes où l'on grille; Zardo rencontre un cheval et, s'appuyant sur les reins de la bête, saute par-dessus en faisant le saut périlleux, Juguelet passe sous le ventre de l'animal, et ils vont ainsi, emportés, lancés à fond de train, soulevés par un ouragan invisible! Tantôt Juguelet croit qu'il va atteindre Zardo; mais tout de suite il le voit en avant de lui, à deux cents mètres. Enfin il l'atteint, et, d'une voix brisée, étranglée, affreuse, plus mort que vif, hurle et soupire ces trois mots :

— « Votre port d'armes! »

L'artiste s'est arrêté net. Il tire de sa poche le papier demandé, et l'offre à son interlocuteur, avec la plus exquise politesse.

— « Mais alors, dit le garde fourbu, dont la poitrine ressemble à un soufflet cassé, pourquoi, en m'apercevant, vous êtes-vous mis à courir?

— Monsieur, dit froidement l'artiste, cette assertion n'est pas exacte. D'une part je vous ai vu, et de l'autre je me suis mis à courir, parce que j'aime à courir. Mais il n'y avait aucune liaison — entre ces deux phénomènes! »

LXVIII. — CRITIQUE LITTÉRAIRE

Vêtue d'une chemise de soie brodée de dessins capricieux, Josèphe Osti, enfoncée dans un fauteuil très bas couvert en point de Venise, lit le roman nouveau. A

terre, devant cette créole que le grand Paris courtise, est couchée nue sa suivante favorite Lyzie, cette belle fille de couleur, jaune comme l'ambre, dont les lourds cheveux dispersés font autour de sa tête une nappe noire. Josèphe pose sur ce tapis vivant ses pieds chaussés de bas roses, et, tout en fumant une cigarette de tabac indien, boit à petites gorgées un breuvage pimenté, composé par sa vieille négresse Hébé, aussi savante que Locuste.

Cependant, lorsqu'elle a replacé son verre sur le guéridon d'ivoire, elle reprend, parfois tout bas et parfois à voix haute, la lecture du livre. C'est l'effroyable roman nouveau, le volume terrifiant et sadique récemment paru, qui fait frémir les *naturalistes* épouvantés, et dans lequel un audacieux chercheur, qui ne recule devant rien, a cru peindre l'âme des courtisanes.

— « Eh bien! dit Josèphe dédaigneuse en fermant le livre, décidément les auteurs sont innocents!

— A en pleurer, murmure Lyzie, d'une voix lente et musicale.

— Oui, dit Josèphe, c'est des cerveaux intérieurement tendus de soie blanche! Mais que leur arriverait-il à ces pauvres êtres ingénus, s'ils pouvaient pendant une minute entrevoir seulement ce que nous pensons? Ne deviendraient-ils pas sourds et muets d'étonnement, et ne seraient-ils pas alors changés en oriflans à sept pattes et en crocodiles bleu de ciel? »

LXIX. — LA CACHETTE

— « Non, Agénor, mon cher petit mari, tu ne sauras jamais à quel point je suis fidèle ! » dit la jolie madame Léontine Astiés, dont la brune chevelure, qui s'éparpille sur l'oreiller, chatouille le nez du percepteur des contributions, en même temps que ces douces paroles lui chatouillent le cœur. — « Pour moi, ajoute l'aimable rieuse au nez retroussé, tout homme qui n'est pas toi me fait l'effet d'un crapaud. Ainsi comprends-tu qu'on puisse aimer un lancier, comme le font tant de dames de la ville ? Ah ! si un lancier devait seulement baiser le bout de mon gant, même quand je l'ai ôté, je préférerais être coupée en petits morceaux ! »

Le front et les cheveux mille fois baisés pour cette bonne parole, Léontine se lève et passe un peignoir; cependant Agénor ne se lasse pas de répéter : — « Ah ! quel bonheur d'avoir une femme si fidèle ! » Mais bientôt cette exclamation ne lui suffit plus ; il monte en pied sur le lit, et dans son extase, bondissant et sautant en mesure, se met à chanter sur l'air des *Lampions :* « Si fidèle ! si fidèle ! si fidèle ! » Alors la violence de sa chorégraphie décroche le ciel du lit, qui subsistait seul au plafond, les rideaux ayant été récemment enlevés, et dans un nuage de poussière, avec ce ciel de lit qui leur servait de cachette, pareilles à un vol de papillons et

d'oiseaux fous ou à un blanc tourbillon de neige furieuse, tombent, s'envolent, s'amassent par dizaines, par centaines, par milliers, par paquets noués de faveurs diverses, les lettres d'amour que madame Léontine y entassait depuis longtemps et depuis toujours.

Astiés en ouvre une, dix, vingt : c'est toutes des lettres de lanciers, qui appellent sa femme : « Ma petite chatte, mon petit lapin, » et « ma petite souris ! » Elle a aimé des lanciers, beaucoup de lanciers, tous les lanciers ! Sur le front et sur le visage du percepteur des contributions éclosent les lys pâles de la mort. Il tombe évanoui, comme s'il avait le cœur traversé par les lances de tous ces lanciers qui désignent sa femme par des noms d'animaux ; car, ainsi qu'il le comprend dans un dernier éclair de pensée, c'est à l'infidélité seulement qu'elle était fidèle !

LXX. — GENS DU MONDE

Plus serré et ficelé qu'une andouille de Vire dans son rigide veston, le beau, l'élégant, le divin concierge, monsieur Rodolphe Capitain, vautré dans un fauteuil en peluche brodé de fleurs de soie, caresse de ses doigts pâles sa fine barbe blonde, et fume un cigare également blond, comme la Belle aux Cheveux d'Or. Tout respire le luxe, la joie et la tranquillité du triomphe, dans la

loge tendue d'une rouge étoffe orientale à dessins jaunes, où un jeune marmiton en habits blancs couleur de neige fait cuire le miroton traditionnel dans une casserole d'argent.

Tandis que monsieur Capitain s'entoure de spirales bleues, sa femme Jane (par un A parce que c'est plus anglais) vient de fermer la *Revue des Deux-Mondes*, travaille à des vêtements pour les petits pauvres, et sur le piano à queue peint de petites roses sur un fond vert clair, sa fille Ada au col de cygne joue une Rêverie de Chopin, en levant ses prunelles d'un bleu désolé. Cependant, le fonctionnaire déchire nonchalamment la bande du *Journal officiel*, et parcourt la liste des distinctions accordées à propos de la fête nationale. Puis, jetant son cigare non éteint dans le crachoir de lapis-lazuli :

— « Allons ! dit-il, cela se passera cette année comme les autres. Je vois qu'ils n'ont encore pas décoré un seul concierge ! »

LXXI. — L'INTERROGATOIRE

Rue de Babylone, dans l'immense salon de l'hôtel de Pierre Fort, vaste comme un désert, où les tapisseries héroïques, les cheminées à manteau, les torchères dorées à l'or moulu, les meubles revêtus d'antiques damas, les portraits de capitaines en armure et en cravate blanche

et d'austères dames costumées en Dianes avec des écharpes de fleurs, évoquent les temps évanouis, tous les mâles de la famille sont constitués en tribunal et jugent un accusé.

L'accusé est un jeune Auvergnat de Joze, le porteur d'eau Chevenon, ingénu, robuste comme Hercule, coiffé d'une épaisse broussaille de noirs cheveux et dont une barbe naissante ombrage à peine le visage rose et bien portant. Voici les faits : Mademoiselle Yolande de Pierre Fort, belle comme un lys dans l'éclatante grâce de ses seize ans, a été séduite ; elle est grosse, et on a découvert que le coupable n'est autre que l'Auvergnat Chevenon. Évidemment ce misérable n'est là que l'instrument d'une intrigue savamment ourdie par d'audacieux spéculateurs, rêvant de s'approprier les vingt millions que la riche héritière doit réunir un jour sur sa tête.

Il s'agit de le confesser, de lui faire dire tout, de saisir à travers ses aveux le fil de la conspiration. Pour mieux intimider et troubler le jeune scélérat, les Pierre Fort ont revêtu leurs ordres, leurs plaques, leurs habits juridiques, sacerdotaux et militaires, et tous l'attaquent avec les ressources particulières de leur esprit professionnel. Le vidame Guy le crible de fines épigrammes, l'archevêque Mainfroi lui parle avec onction, le général Roland le menace d'une voix de tonnerre, et comme le président Yves, en cheveux blancs, magnifique sous l'hermine et la robe écarlate, le presse encore de dire à quel mobile compliqué il a pu obéir, Chevenon, rougissant

jusqu'aux yeux et tournant dans ses doigts son petit chapeau, répond à l'illustre magistrat :

— « Dame ! mochieu, je vas vous dire. La demoigelle me l'a demanda ; et alorche, moi, j'ai eu peur de perdre la pratique ! »

LXXII. — LA TOILETTE

C'est le samedi soir, après minuit déjà passé. Depuis le matin, la mère du Diable a travaillé comme un nègre, car c'est ce jour-là qu'elle a son grand tracas de ménagère. Elle a achevé de repasser et de plier son linge, et elle l'a rangé avec de l'iris dans les grandes armoires. Elle a récuré ses broches avec du sable, ses casseroles de cuivre jaune et de rosette avec du tripoli, ses casseroles de fer battu avec du blanc d'Espagne, et ensuite avec l'eau de sa lessive elle a lavé le pavé des salles, qu'elle a essuyé à mesure avec sa grosse éponge. Maintenant, elle s'occupe de son fils le Diable qui, bien qu'il soit fort vieux, lui fait toujours l'effet d'un enfant.

Elle l'a fait asseoir sur un petit escabeau, et elle lui peigne ses rouges cheveux avec un peigne de corail. Habituellement, le Diable subit cette opération avec la plus intime volupté ; mais cette fois, au contraire, il est agité par des tressaillements, et de longs sanglots s'échappent de sa poitrine convulsée. La vieille dame sait bien

pourquoi ; c'est que son fils s'est épris sur le tard d'une mince diablesse verte, qui lui fait toutes les misères possibles.

— « Eh bien ! dit-elle, mon pauvre petit, cette cruelle Tara t'a donc donné encore bien du fil à retordre ?

— Ah ! maman ! » soupire le Diable, et en entendant ce doux mot qui caresse son vieux cœur, la dame sent au coin de son œil quelque chose comme un pleur qu'elle va verser. Elle ne le verse pas, parce que jamais ces gens-là ne pleurent ; mais enfin, pendant la millième partie d'une seconde elle a eu les affres, le chatouillement, l'espoir et la délicieuse illusion — d'une larme.

SEPTIÈME DOUZAINE

LXXIII. — UNE MAUVAISE AFFAIRE

Telle que l'a costumée Prudhon, avec sa robe étroite et son caloquet à la grecque, la marchande d'Amours, tenant sa cage à la main, passe dans la rue d'Aumale, où la gracieuse Aurélie Flament prend le frais, assise à sa fenêtre du rez-de-chaussée.

— « Ma belle demoiselle, dit la marchande, achetez-moi un Amour, deux Amours ! Ils sont gentils, heureux, fidèles, doux comme l'agneau qui vient de naître, et je vous les céderai à bon compte. »

La rieuse fille regarde la cage et tous ces enfants ailés qui voltigent sur les frêles bâtons. Elle admire leurs yeux innocents, leurs cheveux pareils à un brouillard d'or, leurs jolies petites poses, leurs corps dodus, leurs membres gras, leurs ventres de financiers, leurs fesses roses, et toute leur chair avenante et fraîche, trouée de mille fossettes.

— « Ma foi ! dit-elle en donnant une grosse poignée d'or à la marchande, qui s'en va charmée avec un air sournois, j'achète la cage et tous les Amours ! »

Et elle s'enchante à voir les petits êtres ingénus. Mais aussitôt ils se transfigurent, et se mettent à prendre des mines scélérates et violentes. Farouches, menaçants, et les yeux cachés par les broussailles de leurs cheveux, qui sont devenus noirs, ils se montrent tels qu'ils sont en effet, cruels et altérés de carnage. L'un tient une coupe de poison, l'autre un couteau sanglant, un autre une torche fumante. Un, à rouflaquettes, est coiffé d'une casquette à pont, comme sur le boulevart des Batignolles, et ils parlent et chantent des chansons, dans un argot à faire frissonner les turcos d'Afrique.

Avec horreur, Aurélie détourne ses yeux de ce tas d'assassins. Mais, pour se consoler, elle a pris dans la cage un petit, tout petit Amour, à peine né celui-là, dont les prunelles sont pleines de ciel, et qui a encore sur ses lèvres roses une goutte de lait. Elle l'a posé sur son doigt, comme un oiseau favori, et elle lui dit, en le caressant de sa douce main de lys :

— « Venez, chéri, venez baiser maîtresse ! »

Mais le petit Amour s'est tout de suite redressé sur le doigt qui le porte. Il s'est campé, le poing sur la hanche, et entre ses lèvres s'est allumé un cigare, gros comme une pointe d'aiguille. Regardant la belle fille bien en face, il lui dit d'une petite voix canaille, mince comme celle d'un ressort de montre ;

— « Et d'abord, tu sais, toi, Aurélie, *faudrait pas nous la faire à la pose !* »

LXXIV. — CONSEIL

Au mois de juin, tandis qu'ailleurs fleurissent les roses, derrière un cabaret situé dans une petite rue qui coupe la rue de la Gaîté à Montparnasse, les croque-morts sont attablés dans le jardin. Et c'est bien le jardin qui leur est propre, car il n'y pousse rien de vivant. Les *bosquets* y sont uniquement composés de lattes pourries, et contre le mur noir et suintant est appliqué un treillage également pourri auquel rien ne s'accroche, si ce n'est des toiles d'araignées. Sur la terre battue et par endroits effondrée, traînent des pots à fleurs cassés et des cadavres d'arrosoirs : que pouvaient-ils bien arroser du temps qu'ils existaient?

La servante Eulalie, qui possède la confiance du maître de la maison, et qui, pâle, caduque et terrible, semble sortir d'une tombe, sert à ses hôtes ce qu'elle veut, et comme elle veut. En vidant les pichets violets et en s'escrimant contre des nourritures plus indestructibles que l'airain, les bonshommes noirs parlent femmes et racontent des histoires folâtres, mais sans que sur leurs visages disparaisse un instant le sérieux professionnel.

A côté d'eux est assis un comédien, si pauvre qu'il ne

peut se présenter chez le traiteur où mangent ses camarades, et il est vêtu, en 1882! d'une polonaise verte, qui n'a plus d'olives, mais qui en a eu! Avec l'intrépidité du désespoir, Florigny lutte contre une tête de lapin qui rira bien, parce qu'elle rira la dernière, et tandis qu'il s'acharne sur elle, un grand chien funèbre et jaune, vautré sous la table, s'acharne sur ses mollets à lui, et les dévore. Ennuyé à la fin, l'acteur allonge au chien un coup de pied; mais un regard de son voisin, le sage croque-mort Pastre, lui fait aussitôt comprendre l'imprudence de sa conduite.

En effet, ce fonctionnaire indique par un geste vite réprimé l'épouvante que doit inspirer à tout consommateur soucieux de ses intérêts la toute-puissante maritorne, et sans doute exprimant par une hyperbole saisissante et bien parisienne l'intense amitié avec laquelle les vieilles gens s'attachent à leurs bêtes, se penche vers Florigny et lui murmure tout bas à l'oreille :

— « Si vous voulez qu'Eulalie soit aimable pour vous, ne faites pas de mal au chien. C'est son amant. »

LXXV. — LA SYBARITE

L'adorable Isidore Nieul est voluptueusement couchée entre ses draps de toile de Flandre, qui, presque aussi doux que sa chair, l'enveloppent et la caressent. A la

fois éveillée et endormie, à la lueur de la douce lampe qui brûle dans un lustre de cristal, elle regarde, sur la soie lilas tendre qui revêt les murs de sa chambre, les oiseaux voltiger dans la grande forêt de fleurs, et les poissons aux écailles d'or nager dans le ruisseau d'argent. Elle savoure l'immense joie de régner, d'être belle, aimée, fidèlement servie, de se sentir nue dans le lit frais et parfumé, et d'être noyée dans sa fauve et ruisselante chevelure, éparse autour d'elle.

Mais, au milieu de cette paix profonde, quelque chose l'a meurtrie et blessée! Isidore pousse des hurlements, sa servante Jocette accourt, et la trouve tout en pleurs. L'agile caméristé examine le dégât. C'est la cuisse de la courtisane, c'est sa cuisse de déesse qui a été offensée cruellement; en effet, la place est toute rose! En voici la coupable : c'est une feuille de papier à cigarette qui, malencontreusement tombée dans le lit, a froissé la chair de neige et de lys, et fait ce ravage. La bonne pièce de Jocette, si drôle avec ses yeux fous et son nez de chien, se désole, plaint madame, et prodigue les : hélas ! Mais subitement et sans transition, la belle Isidore cesse de pleurer, et se met à rire de façon à se décrocher les mâchoires.

— « Ah! dit Jocette, que rien n'étonne et qui s'est mise à rire aussi, à quoi donc pense madame?

— Ma fille, dit la blessée, je pense au temps où, assise sur une borne, je dévorais à belles dents, — à très belles dents, comme tu vois, un quignon de pain ramassé

dans les ordures ; au temps où mes pieds étaient chaussés d'un trou, autour duquel il restait un peu de soulier, — d'un vieux soulier jeté au fossé par un invalide, et où je peignais mes cheveux rouges — avec un clou !

LXXVI. — HYPERBOLES

Sur la place du petit village, où il fait nuit déjà, dans une chambre basse dont la porte est toute grande ouverte, la vieille Nanette Migne achève de coudre une jupe d'indienne, à la clarté de sa petite lampe ; et assis loin d'elle devant une table ronde en noyer, le jeune notaire, monsieur Oscar Fourneri, un élégant, boit une bouteille de bière. Nanette Migne est couturière de son état, mais elle a un tonneau de bière dans sa cave ; le dimanche seulement, elle vend à boire à quelques paysans, et c'est pourquoi elle a fait placer au-dessus de sa porte une enseigne sur laquelle le charron, qui est vitrier en même temps, a peint de son mieux le mot : CAFÉ.

Monsieur Fourneri, qui habite exactement en face de la couturière, a de la bière toute pareille à celle de Nanette, achetée au même marchand, et rien ne l'empêcherait de boire dans sa propre maison. Mais comme il a été étudiant à Paris, qu'il regrette et où il a fait les cent dix-neuf coups dans les brasseries du quartier Latin,

il vient boire chez Nanette, à cause du mot CAFÉ écrit sur la porte. Cependant, la dévote madame Euphrasie Fourneri se désespère. Tragique et déchevelée comme une lady Macbeth, elle tord ses bras douloureux, et s'écrie avec une sombre angoisse :

— « O ciel ! que je suis malheureuse ! Mon mari est au Café ! Il n'a pas pu se déshabituer du Café ! *Il mène la vie de Café !* »

Et, trempant encore une fois son insuffisant mouchoir dans le flot de ses larmes, elle se demande à part soi ce à quoi elle devra se résoudre, si le Sénat, lassé de dire toujours : Non, se décide à voter la loi du Divorce.

LXXVII. — LA FILLE NAIVE

Le père Andoche, capucin, qui est venu à Vannes prêcher le carême, est un saint laid comme un diable. Son vieux visage semble avoir été taillé à la hache dans quelque tronc d'arbre noueux, et sa barbe griffagne est comme une herbe rare que les moutons ont déjà broutée. Mais comme il sait à merveille conduire ses ouailles où il veut, tantôt par la caresse d'une voix persuasive ou, d'autres fois, à bons coups de houlette, et que, fécond en ressources pour guérir les âmes, il n'est jamais pris au dépourvu, les pénitentes abondent à son confes-

sionnal, dans la vieille église, dont le clocher à jour s'élance en plein ciel.

Déjà il vient d'expédier force belles dames et paysannes, qu'il a renvoyées propres et blanches comme le linge séchant sur le pré vert après la lessive faite, lorsque devant lui s'agenouille la jolie Guillemette Josselin, dont le sein est soulevé par de profonds sanglots, et qui, sous ses broderies et sa coiffe d'or, pleure comme une petite Madeleine. C'est qu'elle a vu passer à travers les genêts le fils du seigneur, le jeune comte Olivier, monté sur son cheval syrien, et en le voyant si beau, elle a eu envie de l'embrasser. Maintenant, elle se croit damnée sans miséricorde, et de toute sa force d'enfant elle se frappe et meurtrit la poitrine. Le père Andoche ne cache pas à Guillemette que l'affaire est grave; toutefois il ne veut pas la mort de la pécheresse, et après lui avoir ordonné de réciter maintes oraisons et patenôtres, il ajoute encore :

— « Et comme votre péché a été de vouloir embrasser un beau jeune homme, vous embrasserez, pour votre pénitence, l'homme le plus laid et déplaisant qui se pourra trouver dans cette paroisse.

— Ce sera donc vous, mon père! » dit ingénument la fille un peu rassurée, mais qui devient toute rouge, comme si elle sentait déjà sur sa joue de rose fleurie la rude barbe du capucin.

LXXVIII. — LA BOUTIQUE BLEUE

Attiré sans doute inconsciemment par la couleur du ciel, le célèbre mathématicien et astronome Jacques Nisolle est entré, pour se faire raser, chez un barbier de la rue de Vaugirard, dont la boutique est peinte en bleu. Tandis qu'on l'asseoit comme un criminel, qu'on l'emprisonne dans la serviette, et qu'après l'avoir masquée d'une écume savonneuse, on commence à râcler sa vieille peau fauve, le savant poursuit ses problèmes transcendants et continue ses profonds calculs, poussant les X de ses algèbres jusqu'à l'azur des empyrées et jusque dans les cavernes d'or où dorment les Dieux.

Mais à un certain moment, il lui semble que quelque chose comme un grand oiseau voltige autour de lui, et le glace avec le vent de ses ailes. Il lève sa grande tête et regarde. Ce n'est pas un oiseau, c'est le barbier en personne qui voltige, absolument envolé, fouettant l'air de sa chevelure. Il s'élance, il bondit, saute comme un clown, toujours armé de son rasoir ouvert, et toutes ces voltiges, il les exécute autour de la tête du savant. Le vieux Nisolle comprend que s'il bouge, s'il fait un geste, son nez et ses lèvres, menacés par le terrible rasoir, vont être fauchés comme des coquelicots dans les blés jaunes. Sans sortir de son immobilité, il lève doucement

ses yeux aux énormes cils vers la dame assise au comptoir.

C'est une beauté de keepsake, une barbière élégante et sentimentale, qui roule des yeux de gazelle et fait la bouche en cœur. Elle voit la légitime curiosité du mathématicien, et, montrant son mari d'un geste aimable et gracieusement arrondi :

— « Ne faites pas attention, dit-elle, c'est qu'il est fou ! »

Et le fou recommence à sauter, à voltiger, à s'élancer comme d'un tremplin. C'est un fou méridional, au visage bleu et aux prunelles de phosphore. Parfois, il s'enlève comme un aérostat, sa tignasse noire touche le plafond ; puis il redescend, et toujours son rasoir exécute autour de la tête médusée un formidable moulinet de tranchants et d'éclairs. Mais sans transition, il se calme, achève la barbe avec une agilité de singe, et s'inclinant devant le vieillard avec une telle ardeur que cette fois ses noirs cheveux balayent le carreau :

— « Si vous êtes content (*contagne,*) dit-il, vous reviendrez ! »

Mais Nisolle n'entend pas. Il pose sur le comptoir une pièce d'argent, et s'en va sans attendre sa monnaie. Il a déjà oublié cette scène de massacre, et replongé ses profonds yeux dans les Infinis, parmi les Nombres vertigineux et le tas fourmillant des Astres !

LXXIX. — SCÈNE D'AMOUR

La belle et géante Pauline Roche, cette cantatrice bâtie avec des pierres cyclopéennes, est assise sur le tapis à fond blanc, aux pieds de Gabriel Artas, et dénouée, sa vaste chevelure blonde, fauve, dorée, enflammée, débordante, inonde les genoux de son amant. Tout à l'heure, Gabriel voulait caresser sa belle maîtresse, et lui parler d'amour, et la charmer de louanges; mais Pauline l'a arrêté d'un geste suppliant et impérieux.

— « Non, lui a-t-elle dit, ne m'embrasse pas, ne baise pas mes mains tremblantes! Laisse-moi me coucher à tes pieds, immobile, silencieuse, domptée comme une chienne fidèle, savourant l'anéantissement de ma volonté, et m'enivrant seulement de penser que je t'appartiens et que je suis une chose à toi! »

Le jeune homme, qui n'est pas contrariant, a laissé son amie faire ce qu'elle voulait. Mais, comme il n'est pas non plus romanesque, ayant vu à sa portée, sur une toute petite commode à grands pieds, un volume des *Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, il l'a ouvert et accoté sur d'autres livres, et il s'amuse à lire les aventures de d'Artagnan, tandis que sa grande amoureuse épuise les mystérieuses joies du *non-être*. Il ne se lasse pas de suivre par monts et par vaux le Gascon infatigable et ses amis,

Athos, Porthos et Aramis; et toutefois au bout d'un grand moment, étonné de la tranquillité stupéfiante de Pauline, il penche sa tête au-dessus d'elle, et voit alors que de ses doigts agiles, l'enamourée agrafe sa laine, fait manœuvrer diligemment le bout des longues aiguilles, et avec une dextérité merveilleuse — TRICOTE SON BAS !

LXXX. — UN PEU D'HISTOIRE

C'est en septembre 1982. Dans la jolie bonbonnière construite au milieu de la plaine de Fontainebleau (où, à ce qu'on assure, verdoyait jadis une forêt,) un million de spectateurs entendent facilement l'aimable conférencier Edgard Mour, si cher aux dames, grâce à l'ingénieux appareil, inventé récemment pour amplifier sans limite la voix humaine. Sous le regard du sympathique professeur, les crânes ondulent comme une mer de flots noirs, tous pareils et également touffus depuis qu'on a trouvé le moyen de semer et de faire pousser les cheveux comme de l'herbe.

Uniformément vêtus d'habits taillés dans une étoffe composée chimiquement, tous ces auditeurs paraissent avoir le même âge, grâce aux tablettes à l'aide desquelles on efface désormais les rides, comme on effaçait jadis le

crayon avec la gomme élastique. Pouvant ainsi se modeler eux-mêmes à leur fantaisie, les hommes apparaissent dans l'éclat de la force; mais, quant aux dames, aucune d'elle n'a consenti à avoir plus de seize ans, et sous l'éclairage sidéral de la lumière éthéréenne, on voit flamber et papilloter leurs robes de trente-deux couleurs, brodées de quarante métaux divers. Cependant on boit les paroles du charmant Edgard Mour; on l'écoute passionnément; et le silence est si profond, que dans cette assemblée séduite l'oreille d'un sourd entendrait voler un grain de poussière.

— « Oui, mesdames et messieurs, dit le conférencier rose, je ne crains pas de l'affirmer contrairement à la doctrine de mon honorable collègue Quinette, de l'Académie des Faits et Documents, le mot GUERRE, que nous trouvons si souvent reproduit dans les poèmes considérés longtemps à tort comme des histoires, n'a qu'un sens idéal et symbolique, et exprime purement et simplement la lutte des idées. Pouvez-vous croire en effet que, réellement et au pied de la lettre, deux troupes d'hommes, armées d'engins meurtriers comme ceux que nous employons à la chasse, se soient placées en face l'une de l'autre, avec mission de s'entre-tuer? Je ne veux pas, messieurs, abuser de l'avantage que me donnent les renseignements certains, et accabler sans générosité mon bien-aimé confrère: mais n'est-il pas évident que laissant pour compte ceux qui les conduisaient, ces troupeaux voués à la mort s'en seraient allés chacun de son côté,

les mains dans les poches? Sans quoi il faudrait admettre qu'ils préféraient quelque chose (mais quoi?) à leur propre conservation, ou que dans leur pensée, tout ne finissait pas pour eux avec la vie, hypothèse qui, même présentée conditionnellement, paraît absurde! »

LXXXI. — APRÈS LA NOCE

Ayant touché sa pension mensuelle, Robert Vic, le robuste étudiant normand à la blonde chevelure, s'en est allé dîner tout seul au café Anglais, où après avoir arrosé son copieux dîner avec cinq ou six bouteilles de grands vins, il a bu par-dessus son café une demi-bouteille d'eau-de-vie de derrière les fagots. Ainsi réconforté, il a marché jusqu'à l'avenue de l'Opéra, en fumant un cigare jaune. Et là, le jour se faisant tout à coup dans sa cervelle, il ne tarde pas à se rappeler qu'ayant, à la tête d'amis dévoués, traversé le tunnel sous-marin, il a conquis l'Angleterre; que maintenant il va épouser la fille d'un roi saxon, qui vole avec des ailes de cygne, et que la noce durera soixante jours, pendant lesquels on mangera des cerfs rôtis, et des bœufs entiers servis sur des plats d'or.

En levant les yeux, Robert Vic ne peut douter qu'il soit roi; car déjà dans les cieux on étend pour le réjouir,

des tapis de safran, d'écarlate, de pourpre violette; des nuages comédiens y jouent pour lui des tragédies de Shakespeare, et montées sur leurs hippogriffes, des guerrières en armures de cuivre rouge rompent des lances en son honneur. En songeant aux futures batailles et aux grands festins qui se succéderont chaque jour dans ses palais, Robert éprouve le besoin de s'appuyer sur une épaule, de conter sa joie à quelqu'un et d'opprimer un confident résigné. Causer avec les maisons lui semble assez grandiose, et il y songe d'abord; mais les maisons, en proie à une démence furieuse, s'enfuient d'une course effrénée, et pareillement les candélabres à gaz, les tramways, les omnibus, les fiacres eux-mêmes emportés avec une rapidité diabolique. En vain l'étudiant les menace de les arrêter et de les conduire au poste; ils n'en ont cure, et s'évanouissent dans le vague horizon. Les cheminées, les toits, le ciel, les nuées que pousse un fouet cinglant s'envolent aussi, et les passants, qui filent projetés au loin, comme la flèche que lance un arc solide.

Cependant, Robert Vic finit par en attraper un. Sans se laisser étonner par son uniforme et par le sabre-baïonnette qui pend sur son flanc, il le saisit, l'enlève comme un enfant dans ses bras d'Hercule, et le serrant précieusement sur son sein, comme une Nymphe sa corbeille de fleurs, il court, lui aussi, comme des candélabres à gaz et comme les maisons, et porte au poste de police le plus voisin — le sergent de ville!

LXXXII. — INTÉRIEUR

Le poète Henri Zandre s'en était allé passer quelques jours à la campagne, et il avait dit qu'il ne rentrerait pas chez lui avant le premier août. Mais le matin du 28 juillet, il a éprouvé un tel besoin de revoir sa maison, ses livres et ses poèmes commencés, qu'il a brusquement quitté Barbizon et la forêt. Il vient de rentrer, et il s'apprête à rouvrir les croisées, comme Hernani au cinquième acte, lorsqu'il entend le tumulte et le bruit d'un étrange tohu-bohu.

En effet, comptant sur son absence, les gens de la maison ont pris du bon temps et, sans se soucier de ses convenances à lui, se sont mis à l'aise. Un poète chinois, peint sur la lampe émaillée, vêtu de robes de crêpe avec un surtout de soie lilas pâle, et portant sur sa calotte le bouton de rubis, est descendu, et assis sur un coussin, écrit des vers avec son pinceau. Des dames japonaises aux nombreuses robes et aux épingles d'écaille ont quitté les crépons et causent sous des rideaux relevés par des cordons d'or. Les fleurs du velours d'Utrecht nacarat qui garnit les meubles ont glissé hors de l'étoffe, et se sont mises à fleurir dans le tapis. D'un tableau en soie s'est élancé un fleuve dont les flots tracés en sèches lignes d'or sont habités par des poissons verts, et ce fleuve coule devant une bibliothèque en écaille feu. Sortis de la gravure

d'après Watteau, les Amintes, les Églés et les Silvandres de l'Ile Enchantée causent devant le lac et les montagnes tranquilles qui eux aussi sont devenus réels, et ils regardent avec épouvante des gommeux de Forain et des drôlesses coloriées de Robida, qui évadés de la feuille de papier où ils ont été dessinés, mènent des vies de Polichinelles et de bâtons de chaise.

Un grand coutelas, quittant son fourreau, s'est planté dans le parquet, et la tête de malandrin, sculptée dans le cèdre, qui forme sa poignée, ouvre la bouche et respire avidement. Le lion de cuivre qui, marchant sur des rocailles, traîne une boule d'or sous son pied, et porte sur son dos le tambour qui contient la pendule et sur lequel est posé un oiseau embusqué derrière une guirlande de fleurs, se promène par la chambre avec tout son bagage, et le lion rugit et l'oiseau chante, avec de longs bruits de sonneries. Et les Satyresses de cuivre, qui portent les branches contournées de chandeliers, dansent en agitant lascivement leurs jambes de chèvres. Lorsque Zandre ouvre sa fenêtre, tous ces gens se hâtent, reprennent leurs places, rentrent très docilement dans la vie idéale. Seul, son confrère, le poète chinois, se fait prier. Il grimpe sur la cheminée en maugréant, et avant de se plaquer dans le fond laiteux de la lampe, parmi les feuillages couleur d'aigue-marine, dit à Henri Zandre d'un ton de reproche :

— « Tu avais dit que tu ne reviendrais pas si tôt. Je n'ai pas terminé le poème destiné à ma bien-aimée, et tu

vas célébrer la tienne, mademoiselle Juliette, — que tu ne sauras même pas comparer aux blanches fleurs étoilées du jasmin!

LXXXIII. — SOUS BOIS

La reine Titania est couchée au fond du bois sur un lit de mousse, et à ses pieds dort le bel enfant indien, qu'elle n'a pas voulu donner à Obéron pour en faire son page. Sur la tête de la grande Fée se baissent des rameaux chargés de fleurs, qui, tandis qu'elle repose, emplissent l'air de leurs divins aromes. Mais tout à coup, dans ces fleurs mêmes, dans leurs calices rougissants et roses et sur les brindilles qui les supportent, elle entend les minces roulements de mille et mille petits tambours. C'est tous les petits Sylphes qui s'avancent sur les branches en rang de bataille, ayant sur leurs ventres nus des petites caisses réglementaires, vêtues de beau cuivre jaune, pendues à leur cou par des bandoulières en peau de rat, et ils battent des marches avec un entrain sauvage.

— « Qu'est cela? dit Titania. Ne me laissera-t-on pas dormir?

— Différemment, grande Reine, dit le petit génie Goutte de Rosée, en imitant de son mieux le crâne accent du nommé Pitou, je demande pardon excuse à Votre Majesté, mais il n'y a pas moyen de dormir, et ce matin

il faut que nous fassions nos *ra* et nos *fla* et tout le tonnerre du tremblement, — parce que le général Farre est enfoncé, et qu'on a rétabli les tambours! »

LXXXIV. — SOLDATS DE PLOMB

Soufflant dans son noir clairon, la sinistre déesse Guerre cuirassée d'écailles a plané dans le sombre ciel. Les obus ont éventré les maisons et fracassé les villages. Les habitants ont été tués, les filles violées et égorgées. Les ruines incendiées fument vers la nue, les chemins sont pleins de soldats morts, aux yeux crevés, au nez meurtri. Brillants d'or et les panaches au vent, les vainqueurs galopent sur leurs chevaux rapides, les canons roulent sur leurs affûts, les fourgons chargés de butin suivent l'armée triomphante, et cependant à travers la campagne courent les taureaux fous, et on voit tournoyer des vols de corbeaux attirés par l'odeur du sang.

Mais cette belle comédie de la bataille étant finie, le fabricant de jouets remet à la fonte les soldats morts ou grièvement blessés, et range ceux qui se portent bien dans la boîte de mince sapin blanc. Cependant, lorsqu'il va prendre le chef orgueilleux, le terrible cuirassier au front chauve, dont la colère fait osciller le monde et qui mène tout d'un froncement de ses durs sourcils, celui qui fait marcher au pas les armées et les empereurs, et

trembler les rois au seul bruit de ses éperons, ce rusé capitaine se cabre et fait mine de vouloir organiser la rébellion.

— « Quoi! dit-il en prenant son air jupitérien, moi aussi dans la boîte!

— Oui, dit le fabricant de jouets en l'empoignant sans façon, toi aussi dans la boîte. Car si on vous écoutait, ça ne serait jamais fini, la boutique ne serait jamais en ordre. Et ne faut-il pas que je m'occupe de vernir mes arbres, mes bergeries et mes étoiles? »

HUITIÈME DOUZAINE

LXXXV. — RESSOUVENIR

Elle et Lui, les deux Ames, les deux Clartés, les deux Esprits bienheureux, Théro et Celmis, revêtus de leur grâce géante, unis, appuyés l'un sur l'autre, étroitement embrassés, ils s'avancent d'un pas et d'un vol rhythmiques à travers les clairs paradis. Ils ont traversé la ville de diamant dont les flèches s'enchevêtrent, et les hautes forêts de violettes, et le doux fleuve large comme vingt océans, sur la rive duquel est planté un rosier unique, dont les rameaux chargés de fleurs abritent sous leur ombre tous les vastes flots. Doucement ravis par la résonnance des parfums subtils et par les silencieuses musiques, ils sont maintenant dans une large clairière, d'où ils aperçoivent dans les éthers infinis tous les troupeaux de constellations et d'étoiles.

— « Tiens! dit Celmis, regarde au loin cette toute petite et fugitive étincelle. C'est la Terre. Te souvient-il encore que nous avons habité là? Oui, bien des milliers

et des milliers de siècles avant l'heure sacrée et triomphale, débordée de joie, où nous avons enfin vu, dans l'extase de la lumière brûlée d'allégresse, ce qui ne peut être exprimé, même par les mots célestes; avant que nous eussions habité, sans cesse renouvelés, rajeunis et grandis, tant de planètes et d'astres; avant que la longue persistance d'un mutuel amour nous eût rendus exactement pareils l'un à l'autre, si bien que mon visage réfléchit le tien comme un miroir, et que les yeux des Anges ne peuvent reconnaître l'une de l'autre nos deux pensées et les flammes de nos deux chevelures; oui, bien avant tout cela, nous avons habité ce tout petit point lointain et vague; et même, je le sais encore, nous y avons connu quelque chose qui se nommait la Souffrance; mais je ne me rappelle plus ce que c'était! »

LXXXVI. — L'ARBRE

L'arbre est condamné, parce qu'il a grandi tout à fait trop près de la maison, à laquelle il donne de l'humidité. C'est un pin énorme, droit et magnifique, à l'écorce jaunissante, dont les branches sont horizontales comme celles d'un cèdre, et dont la sombre verdure est mêlée de ses pommes encore vertes. Mais il est trop près de la maison, il faut qu'il meure, et voici le bourreau. C'est le père Pédroleau, un bûcheron très vieux, qui ne couche pas dans sa chambre deux fois par an, qui toujours

demeure dans la forêt, et lui-même ressemble à un vieil arbre. Depuis cinquante ans, il n'a pas fait autre chose que d'abattre des arbres; sa pâleur est verte, sa barbe taillée comme celle d'un chef grec devant Ilios a pris des aspects de feuillage et de mousse, et ses yeux résolus, épouvantablement clairs, sont comme les échappées de ciel dans la forêt.

Après avoir marqué de l'œil dans le pré voisin l'endroit où le pin devra tomber, Pédroleau l'attaque à grands coups de cognée, ouvrant des entailles sûres, enlevant les morceaux de chair avec une absolue précision; l'âme du pin gémit, crie, se plaint horriblement; mais l'impitoyable vieillard frappe toujours. Bientôt l'arbre s'affole, une dernière fois lève ses bras désespérés, et lancé dans l'air, vient tomber exactement à la place qu'a choisie Pédroleau. Et lui, le vieux, tant de fois mordu et souffleté par les orages, par le vent, par la bise glacée, il est droit comme le grand arbre à la sombre verdure l'était encore tout à l'heure, et comme lui, il attend, les pieds agrafés au sol, le fatal instant, l'autre Bûcheron, et l'inévitable cognée.

LXXXVII. — IDYLLE

Les oies marchent en troupeau, irrégulièrement, levant leurs becs orangés, ébauchant des mouvements dont elles ont tout de suite oublié la cause, et faisant des plans

chimériques pour passer à travers les haies bien bouchées. Derrière elles, dans le plein soleil, cuite, fauve et superbement éclairée, vient la petite gardeuse d'oies, vêtue de frustes haillons bleus et droite comme un I, sans rien de ce qui fait la visible gloire de la femme, et cependant noble et hiératique par la simplicité même de sa construction.

Elle est si mince et si droite qu'elle pourrait servir de thème à un I, pour un de ces journaux à images qui commencent leurs articles par des lettres ornées. Ses pieds nus brillent dans le sable de la route, jaunes comme des topazes; elle sourit vaguement de ses lèvres sans couleur, et elle fixe sur les bêtes ses yeux surnaturellement clairs et profonds comme un pâle ciel. Elle pousse les oies au blanc plumage, initiale et majestueuse elle-même comme une oie, et devant elle, comme pour célébrer sa beauté enfantine, de dessus un tas de cailloux érigé par l'administration des ponts et chaussées, une alouette s'envole et monte dans l'air charmé, en modulant éperdument sa jolie chanson triomphale!

LXXXVIII. — AUTRE DON JUAN

Il a volé au chat sa grâce agile, et au carlin sa bonne tête noire à moustaches. Il a pris au roi un morceau de sa robe de pourpre, au juif un morceau de sa robe jaune, au printemps un morceau de sa robe verte, et

avec ces lambeaux il s'est fait un habit de singe, qui colle sur son corps gracieux et envolé. Il a mis dans sa ceinture de cuir rouge une batte couverte de belle peau blanche, qui avant de frapper, chatouille et caresse; ses souliers rouges, dans lesquels il y a du vif-argent, tracent sans repos l'image d'une chanson effrénée, et il s'est taillé dans une nuée un chapeau ondoyant et divers, qui sans cesse change de figure.

C'est pourquoi, servi comme un roi, habile comme un juif, toujours jeune comme l'immortel Avril en fleur, il s'enfuit à travers les villes et les verdures, amoureusement suivi par les Colombes et les Colombines blanches qui, voyant qu'il a de quoi les étourdir, les éblouir et les battre, adorent ce monstre horrible et charmant. Lui cependant, voltigeant comme le papillon hideux aux brillantes ailes, il les embrasse de son bras flexible; il les amuse, les courtise, les caresse et les bat, et les entraîne dans sa danse vertigineuse parmi la nature enchantée et conquise, il les fait baiser son museau de chien noir, -- et c'est Arlequin!

LXXXIX. — LE TROUPEAU

En rang, conduites par des religieuses jaunes comme l'ivoire, passent les orphelines vêtues de leurs robes violettes à raies, coiffées de bonnets de linge, et portant au

cou le large ruban bleu auquel pend une médaille. Longues, masculines, droites comme des bâtons, tannées et baisées par l'ombre, par la brise et par le soleil, elles ressemblent à des garçons, parce que le charme ne leur a pas été enseigné, et parce qu'elles sont trop pauvres et déshéritées pour avoir appris la grâce. Une seule parmi elles, par quelque jeu absurde et fou de la destinée, est belle comme une jeune reine, onduleuse avec des traits impérieux et divins, pareille à un lys sauvage qui aurait poussé dans un champ de seigle.

XC. — SCIENTIA

Déjà las de la lutte, émacié, pâle et jaune, l'artiste Paul Héras est étendu dans un grand fauteuil de tapisserie. Il sent que la maladie l'a touché de son doigt cruel, et pourtant il voudrait vivre, pour sa chère femme fidèle, et pour ses petits, qui ont besoin encore de la becquée. En face de lui, chevauchant une *fumeuse*, papillonne, bavarde et s'admire son médecin Guy de Macroton, jeune, évaporé, las, revenu de tout, serré, ficelé, charmant. Sa coiffure où, comme Caussidière, il a fait de l'ordre avec du désordre, est un chef-d'œuvre; sa légère barbe voltige autour de son visage rosé; son complet d'une étoffe tendre, dans laquelle courent des raies bleu tendre et d'imperceptibles raies d'un rouge

rose, le font ressembler à une libellule. Guy fume un énorme, un invraisemblable cigare d'un jaune verdâtre qui, lui-même, semble fatigué par les veilles, et il regarde son malade avec une indifférence qui, à force d'intensité, devient touchante.

— « Eh bien! cher ami, que pouvez-vous pour moi? dit tristement Paul Héras.

— Peuh! fait dédaigneusement le jeune praticien, entre nous, cher, l'hygiène, les soins, la distraction, voilà le fond de l'affaire! Pourtant, si vous avez du goût pour une médication quelconque, ne vous gênez pas. Le bromure et le salicylate sont fort à la mode, et je connais de fort honnêtes gens qui sont fous des piqûres de morphine. Ou bien, avez-vous envie d'aller à quelques eaux thermales? Oh! mon Dieu! n'importe lesquelles; je ne suis pas là pour vous contrarier. Mais avant, de partir, vous viendrez à ma crémaillère; on inaugure mon petit hôtel! Oh! cher, quel amour! Pas un meuble. Rien que des tentures, des tapisseries, des éventails et des brûle-parfums. Et je reçois mes malades, non dans un cabinet de travail encombré de livres, mais dans un boudoir vert-pomme où il y a un aquarium en glaces roses, avec des poissons chinois : est-ce assez moderne! Oui, vous verrez! à moins que d'ici-là... Mais, au fait, pourquoi diable ne guéririez-vous pas? Les maladies ne sont pas si méchantes qu'on les fait, et il n'y a pas de raison pour qu'elles ne se guérissent pas... si on les laisse tranquilles!

XCI. — LA PETITE AMIE

Comme le poète Raoul Tavan avait encore trois sous, il a acheté un petit pain très bien cuit, parfaitement brûlé, et dans la boîte de cuivre du charcutier, brillante comme le bouclier d'Ajax Télamonien, il a choisi une saucisse brûlante; puis il a savouré dans la rue, en se promenant, ce confortable repas. Maintenant, pour goûter le plaisir de la buverie, il s'est installée devant une fontaine Wallace, et il tend la tasse de fer sous le clair filet d'eau qui coule. Mais dans ce filet d'eau irisé par un rayon de soleil, a soudainement paru, mince, anémique, bien parisienne, pâle et souriante avec des yeux battus, une petite Naïade, un peu honteuse de ses souliers de plomb, qui murmure et souffle au poète de belles gammes de rimes. Raoul Tavan boit la tasse d'eau et s'en va, réconforté, heureux, maître du monde, (car il a dans sa poche de quoi faire une très petite cigarette!) cependant qu'à travers les trous de ses souliers tout déchirés et riants, une brise errante caresse et rafraîchit délicieusement ses pieds légers.

XCII. — GENS DU MIDI

Enseveli dans les flots soyeux de sa barbe et de sa chevelure noires, le tout petit Marius Cabardos est assis devant une table où il vient de dévorer un cassoulet tout entier, et un pot de confit d'oie, et une jatte de fruits et des confitures d'épines-vinettes, le tout arrosé de vins généreux et de muscats dorés. Il a mangé seul, servi par trois magnifiques géantes, qui ressemblent à des statues de villes, Aminte et Laure aux tresses noires, et Hersilie, rouge comme un coucher de soleil. Hersilie lui verse lentement l'eau-de-vie dans son café, et cependant Aminte presse de ses lèvres la longue pipe turque, sur laquelle Laure pose un charbon, et elles la tendront au jeune sultan, dès qu'elle sera bien allumée.

Entre Cabardos père, marchand d'huiles à Cintegabelle, et Joséphin Gabarou, toilier, il a été convenu que Marius Cabardos épouserait une des demoiselles Gabarou, et Marius a été envoyé à Toulouse chez le vieux Joséphin, pour faire son choix. Par un bizarre caprice de l'amour, les trois géantes sont tout de suite devenues folles du sombre nain, et c'est pourquoi elles le servent en esclaves fidèles.

Mais Joséphin Gabarou est entré. D'un geste, il renvoie ces superbes amantes, et resté seul avec Marius :

— « Voyons, cher petit, lui dit-il, je pense que main-

tenant tu as assez étudié mes filles. Et donc, laquelle préfères-tu? Je te la donne.

— Té! grogne sourdement Marius, en faisant une moue féroce, et en expectorant un flot de fumée, qui entre dans sa barbe, et en ressort en filets bleus. Vos filles? Eh bien! je vais vous dire. Je me FLANQUE autant de l'une comme de l'autre? »

XCIII. — FAUSSE SORTIE

Au fond de la Thébaïde, sur la montagne, dans sa cabane de boue et de roseaux, saint Antoine s'est endormi un instant, et le cochon aussi. Quand ils s'éveillent tous les deux, la cabane a fait place à un vaste mélange de jardins et d'architectures, où brillent les ors, les marbres, les porphyres, les blanches nudités et les triomphes de fleurs. Des façades brodées à jour, des pilastres, d'audacieux escaliers s'élancent en plein ciel, et les lilas, les rosiers géants, les immenses lys fleurissent, en même temps que les arbres à fruit et les vignes succombent sous le poids des fruits mûrs. Et tout cela est plein de femmes nues aux volupteuses rougeurs, qui en mille poses lascives et effrénées montrent leurs corps impudiques. Les unes, accrochées aux balcons de marbre, se terminent en arabesques de vivantes fleurs; d'autres, dans les eaux, se terminent en queue de pois-

son, et toutes chantent, sourient déchevelées, et allument l'air de leurs yeux de braise.

Vêtues seulement d'une veste de chasseur, des chasseresses nues percent les gibiers de leurs flèches; d'autres pêchent dans les lacs des poissons monstrueux, et des femmes-cuisiniers, sans autre vêtement qu'une veste blanche comme la neige, accommodent ces victuailles.

Les tables du festin s'allongent à perte de vue, entourées de danses furieuses, et, sachant combien la laideur est immorale, d'autres démons font voir des fronts pointus et cornus, de longs nez absurdes et des ventres de crabes, tandis que mille animaux impurs grouillent dans la vase, et que dans l'air planent des milliers d'oiseaux vermeils et roses. Une belle reine, dont la chemise ouverte laisse voir la gorge pointue et dont un petit page porte la robe de clinquant et de pierreries, s'approche du saint et lui offre une coupe écumante. Mais lui, sans se laisser étonner, il dit à haute voix sa prière; aussitôt, comme un tas de feuilles sèches balayées par l'ouragan, les arbres, les palais ajourés, les femmes folles sont emportés dans le vent déchaîné, et la cabane assainie reprend son aspect ordinaire.

Mais un pauvre petit diable vert, encore innocent et jeune, ne s'est pas assez hâté. Il se trouve pris dans la porte qui s'est refermée violemment, et déjà le compagnon de saint Antoine lui grignote les mollets, avec une évidente satisfaction. Le saint fait tous ses efforts, et de son bras vigoureux délivre le jeune diable, qui cepen-

dant s'enfuit en poussant un épouvantable hurlement, car, pendant ce temps-là, le bon cochon — lui a mangé sa queue!

XCIV. — ZIMRI

Angèle Ritti a invité ses meilleurs amis à venir chez elle lui souhaiter sa fête. Ils sont là tous, la fleur du panier, Arlès, Madriat, Louis de Triger, le comte Dorido, *et la compagnie!* Mais elle leur a donné un si bon dîner, avec des coulis réels! et le boudoir est si tiède, si bien éclairé, si confortable; on y est tellement à l'aise sur les fauteuils de satins japonais, sur les coussins à fleurs d'or et sur les tapis de Perse que ces messieurs, trop heureux, ne songent même pas encore à tirer de leur poches les écrins qu'ils ont apportés, fument avec égoïsme les cigares dorés offerts par la maîtresse de la maison, et stupidement causent politique, Arabi, affaires d'Égypte, comme des portières. Cependant le petit chien Zimri, que son maître le peintre Joseph Croix a pris la liberté d'amener, et qui, lui aussi, a dîné comme un diplomate; l'étrange petit Zimri à la tête de Chimère, dont le regard diffus cherche l'infini, et dont la moustache frisée et l'aigrette, qu'il porte entre les deux yeux, semblent avoir été faites avec de la barbe de plume grillée au four; le fantasque Zimri n'entend pas de cette oreille-là, et se

montre profondément agacé par de telles conversations bourgeoises. Après avoir aboyé furieusement, il saute sur les genoux d'Angèle, puis grimpe encore, et résolument se met à caresser, à baiser et à lécher de sa langue rose la gorge nue de cette charmeresse.

— « Eh bien! Zimri! » s'écrie Joseph Croix d'une voix fâchée, pour ramener cet audacieux à une plus stricte observation des convenances.

— « Mais non, laissez, » dit tranquillement la belle Angèle. Et elle ajoute avec douceur, en montrant le petit chien : « Monsieur me semble être le seul qui, pour le moment, — soit dans la question! »

XCV. — LA PAUVRESSE

La belle comtesse Josèphe de Lammers marche à côté de son amant Raoul de Sima, dans une sombre allée du Bois, où déjà, à travers le feuillage noir, le soleil s'enfuit dans le ciel rougi et rosé, derrière des bandes cuivrées et violettes. Leur pas fait crier les feuilles sèches; le jeune homme parle à de rares intervalles, d'une voix émue et virile, mais sa maîtresse l'accuse et le querelle en paroles hautaines, pressées et rapides. Madame de Lammers a accordé à Raoul un de ces rendez-vous si rares et dont il est si avide; mais ce n'est pas pour l'entendre causer d'amour; c'est pour le harceler sous le

prétexte le plus frivole, et pour lui entrer dans le cœur les mille aiguilles de la cruelle ironie. Il suffirait de les regarder tous deux pour voir que le jeune homme est parfaitement innocent, et que la dame le torture à plaisir; mais plus il proteste de sa franchise fidèle, plus elle l'accable d'inventions sans queue ni tête, en l'aveuglant avec ses yeux d'or, et avec les roses et les blancheurs de son méchant sourire.

A ce moment paraît dans l'allée une femme presque en haillons, coiffée d'un mouchoir, qui évidemment a été belle, fêtée, adorée, et qui est retombée violemment dans l'enfer des pauvres. Elle voit la scène, et marchant droit à madame de Lammers :

— « Ah! lui dit-elle avec l'effroyable sérénité des êtres qui savent tout, ne tourmentez pas un homme qui vous aime! C'est si court, la vie, et on s'imagine que ça ne finira jamais! J'ai eu, moi aussi, des hommes agenouillés devant moi; et l'amour, je me figurais que ça ne s'use pas, qu'il y en a toujours; je ne m'en souciais pas, je le dédaignais, je faisais la petite bouche, et à présent — *j'en prendrais sur la tête d'un teigneux!*

XCVI. — LE FESTIN

A une table immense dont on ne voit pas les bouts, le festin est servi sur une nappe blanche comme la neige, où éclatent les cristaux, les argenteries, les surtouts d'or

représentant des chasses, des fêtes dansantes et des guerres de Dieux dans les Olympes. Assis entre des femmes aux gorges nues, les convives mangent et dévorent. Devant eux s'élèvent les pyramides de fleurs et de fruits, et voici, pour assouvir leur faim, les cerfs, les porcs dans des plats d'or, les paons rôtis, les poissons monstrueux, les sauces vertes et roses, et les pâtés semblables à de hautes citadelles, avec leurs tours, leurs canons et leurs ponts-levis. Les gibiers fument dans les plats, et cependant on entend au dehors les cris, les cors, les hallalis de chasseurs qui tuent, pour mettre à la place de ceux-là, d'autres gibiers encore.

De belles filles nues, autour desquelles voltige une légère draperie de soie écarlate, tiennent les flambeaux; des maîtres-queux découpent les viandes sur des tables d'or; mille valets s'empressent, et le service est fait par les pages aux longues chevelures. Des chants, des musiques, des danses entrevues au lointain égayent le repas, et parfois un poète se lève, prend son luth, et dit quelque glorieux poème, qu'on écoute avec des transports de joie. Parfois aussi, sur un plat serti de diamants et de saphirs, une femme nue est servie sur un lit de fleurs, et tout de suite emportée, dès que les yeux se sont rassasiés de sa beauté irréprochable. Et toujours le festin continue, et les minces verres irisés se vident et s'emplissent.

De moment en moment, devant une des portes qui est noire, apparaît une femme pâle, couronnée d'une

bleuâtre verdure. Silencieusement elle fait un signe, et plusieurs convives, habituellement des vieillards aux chevelures blanches, mais aussi des femmes et des hommes les âges les plus divers, se lèvent et la suivent. Ils ne reviennent jamais, et on ne les revoit plus; seulement, à leurs places viennent s'asseoir de petits enfants aux regards avides, aux cheveux dans les yeux, qui fourrent leurs mains dans les plats, mordent le sein de leur voisine et se barbouillent de crème!

NEUVIÈME DOUZAINE

XCVII. — FANFRELUCHE

La plus mince, la plus délicate, la plus svelte, la plus idéalement impalpable des Parisiennes, après et peut-être avant — celle que tout admire, la divine Luce Dam se promène, entourée de sa cour, dans les allées du Jardin d'Acclimatation. Elle est blanche comme une feuille de nacre, rose comme une rose du Bengale, couronnée de cheveux frémissants comme de l'or en fusion qu'on aurait jeté dans l'eau froide. Et magnifiquement vêtue! car sachant que sur son corps lisse et uni comme une baguette d'ivoire, aucune inégalité indiscrète ne gênera l'essor de leur fantaisie, les étoffes, les satins, les peluches, les damas extasiés et riches s'en donnent à cœur joie, foisonnent, s'enflent dans le vent, retombent en cascades, s'étagent en escaliers hardis, ou s'envolent comme dans ces portraits du dix-septième siècle où les seigneurs et les financiers se montraient fastueux, même dans les accessoires prodigués autour de leurs images!

Luce porte sur son poing le petit chien tout blanc Fanfreluche, gros comme une souris. Cet animal inutile est paré d'un collier plat en argent bordé de diamants jaunes, sur lequel un patient graveur a représenté les Nymphes dans les bois du Taygète, le tour du lac au bois de Boulogne, le triomphe de Bakkhos à son retour des Indes, et les clowns des Folies-Bergère.

Luce de temps en temps égrène un petit rire de perles, ou jette un mot quelconque dépourvu de sens, ou une simple interjection, et les seigneurs et les seigneuresses qui la suivent se pâment, comme s'ils entendaient une chanson inédite de Mozart. Enfin, on arrive aux animaux de plaisance; la mince souveraine déclare qu'elle veut monter, et monter seule — sur l'éléphant. On la hisse en effet sur le palanquin, comme une plume légère au haut d'une citadelle, et l'antithèse est si crue et violente que les bourgeois promeneurs en demeurent stupéfaits.

Mais en voici bien d'une autre, à quoi on ne s'attendait pas! Ironiste comme un vieux Parisien, l'éléphant rusé fait semblant de haleter, de ployer, de succomber sous ce fardeau frivole. Il mime sa scène comme eût fait le grand Deburau, simulant des luttes, des contorsions, des efforts désespérés; finalement, tombe sur ses genoux, comme s'il ne pouvait aller plus loin, puis se relève et part au galop, pour bien montrer que tout cela n'était que jeu et plaisanterie.

— « Mon cher, dit Maride à son ami Bergeroo, voilà

un animal qui produit des *mots*, comme vous et moi. Pour en faire de belles et bonnes épigrammes, il suffirait qu'il sût, comme dit Boileau, les orner de deux rimes.

— Et encore ne faudrait-il pas l'en défier, dit Bergeroo. Car l'éléphant, si bon pour les tout petits, fait tout ce qu'il veut, notamment le ménage, et il possède foncièrement cet instinct de l'ordre et de la symétrie qui est le caractère essentiel du poète ! »

XCVIII. — ENFANTILLAGE

Deux invalides, le sergent Picquenard et son camarade Gachet, se promènent devant leur hôtel, sous un torride soleil de juillet, qui suffirait à griller les lézards et à les cuire à point, mais qui réchauffe agréablement le sang de ces vieux braves. Picquenard avait seize ans en 1798, lorsqu'il a fait ses premières armes à la prise de Fribourg, sous le maréchal Brune. Aujourd'hui, il est centenaire ; sa tête sans dents et sans cheveux est devenue noire comme celle d'un mulâtre ; ses sourcils sont épais et longs comme des broussailles, et sa jambe réelle est devenue si semblable à sa jambe de bois, qu'on ne les reconnaît plus l'une de l'autre. Calciné en Egypte, adoré en Allemagne, fusillé en Espagne, gelé en Russie, ce fantassin à la peau de crocodile a été tanné et gaufré de façon à vivre toujours. La profonde balafre

qui coupait son visage en deux blanchit et s'efface, et les souvenirs, les légendes, les rêves se mêlent confusément dans sa vieille caboche de bois. Gachet, l'alerte manchot qui est un enfant auprès de lui, car il n'a pas plus de soixante-dix ans, écoute son supérieur avec tout le respect militaire, et aussi avec la naïve ingénuité d'un Jocrisse.

— « Oui, mon petit, continue Picquenard, comme je vous le disais, j'étais couché, avec mes souliers et tout, sur un canapé de satin blanc, et la princesse de Chypre me versait du vin avec une cruche d'or. Et puis elle me mettait ses bras au cou, et elle me disait : Ne t'en va pas, ou je fais un malheur; j'ouvre la fenêtre, et je me FICHE dans la mer!

— Et vous, sergent, dit Gachet affriandé, qu'est-ce que vous répondiez à ça?

— Moi, reprend Picquenard en faisant claquer ses lèvres noires, je lui disais : Ma petite mère, l'amour et tout ça, c'est très gentil, mais il faut que j'aille conquérir des villes. Et si je m'amusais ici à la bagatelle, comme un fainéant, au lieu d'entrer dans les capitales, qui est-ce qui ferait un nez? Ça serait l'Empereur! »

XCIX. — IMITÉ D'ÉSOPE

L'infatigable musicien, le vieux cygne octogénaire, Tizoles est debout, entouré de femmes, de nymphes, de fillettes, dans son joli hôtel de la rue Saint-Georges, dont

les satins, les ors, les tentures ont vieilli avec lui, et comme lui se défendent, amas de choses effacées, mais jeunes et charmantes. Le maître aussi est jeune, ou du moins, il le serait sans la coupe de ses favoris, taillés comme ceux de monsieur Scribe, et tout ce petit peuple qui autour de lui rit, babille et foisonne, troupe ailée de la Danse et du Chant, les Alida, les Anty, les Michelin 1re, les Goguelu 2e, jette sur son pâle visage le reflet rose et pourpré de cent bouches rougissantes. Ainsi grisé de parfums, d'aimables voix, de chair vive, Tizoles se rappelle nettement les amours, les verts sentiers foulés, les ivresses des vingt ans, l'églogue à deux sous, les sentiers de Meudon. *Et quand je dis Meudon, suppose Tivoli !*

Tout cela, il se le rappelle si bien qu'il veut le raconter à la petite Morize, la mettre de moitié dans ses souvenirs, et à ces causes, il l'entraîne dans le petit boudoir voisin, tendu de rose, dont le blanc tapis a été effleuré, quarante années auparavant, par les pieds légers de Fanny Ellsler. Mais au moment redouté, le bonhomme sent couler dans ses veines une si implacable glace qu'il s'épouvante, et ne peut articuler un mot. C'est en vain qu'il s'efforce; en lui tremble et gémit l'âpre hiver, et dans son désespoir, Tizoles fait comme le bûcheron d'Ésope ; il appelle la Mort à son secours.

Elle vient, mais souriante, attifée, adoucie. C'est une Mort d'opéra-comique, avec une jolie perruque sur son crâne, du rouge sur ses joues de squelette, et une pâle fleur à son corsage. Elle est enveloppée d'un léger voile,

parée de joyaux, et maquillée avec soin. Car elle n'a pas voulu faire peur à un épicurien que tout le monde aime tant, et qui s'aime tant lui-même.

— « Me voilà, dit-elle. Que me veux-tu?

— Moi? répond Tizoles, violemment surpris et montrant avec embarras la petite Morize, je veux que tu m'aides à...

— Ah! pardon, murmure la visiteuse, qui déjà s'enfuit, moi je ne me mêle pas de ça : je fais tout le contraire! »

C. — PROPOSITION DÉSHONNÊTE

Avec son guide infatigable, à la légère barbe frisée et au visage brun, qui le mène par les sentiers de chamois, le poète Josz est arrivé brisé, sanglant, mais ivre d'espace et d'air pur, au sommet de la haute montagne. Les deux voyageurs ont sur leurs fronts l'orgueil de la victoire; les aigles volent au-dessus de leurs têtes, et sous leurs pieds s'entassent les nuages, déjà pleins du souffle effrayant de la tempête. A ce moment, Josz voit que, de brun qu'il était, son guide devient tout noir, avec des yeux rouges de braise et des lueurs phosphorescentes dans sa chevelure. Et ce bizarre compagnon sourit de la façon la plus engageante, mais en montrant de petites dents délicieusement vertes, comme les premières tendres feuilles du printemps.

— « Oui, dit-il, ne t'étonne pas, je suis en effet le Diable. Vois en bas dans le vague lointain, les campagnes, les cités, les villes, l'absurde forêt des hommes. Veux-tu tout ce qu'il y a là-dedans, l'or, les palais, le repos, le luxe, les parcs pleins d'ombrages et d'eaux vives, des femmes merveilleusement belles, vêtues et parées à souhait, compliquées comme des casse-tête chinois, et la gloire, le laurier, l'Académie, le *Journal des Débats*, la *Revue des Deux Mondes*, les éditeurs qui baiseront tes genoux, la Comédie-Française qui t'appartiendra, comme la maison d'Orgon à Tartuffe? C'est très facile!

— Mais encore, dit Josz, qu'est-ce que ça me coûtera?

— Oh! presque rien, répond le Diable. Il ne s'agit que de faire les vers comme...

— Comme qui? » demande Josz d'une voix ferme, en regardant le Diable entre les deux yeux.

Le tentateur est visiblement embarrassé; il n'ose pas accoucher du mot indécent. Cependant, il fait comme les dévotes, qui profitent de la minute où monsieur le curé se mouche. Il saisit l'instant où l'ouragan souffle avec sa furie, où les éclairs sillonnent le ciel, où la foudre éclate avec fracas, et au milieu du tumulte des éléments déchaînés, il prononce timidement le nom abominable.

— « Eh bien, non! dit le poète, c'est trop cher! J'aime encore mieux les journaux qui ne payent pas, les chambres où il pleut, les femmes initiales, et les biftecks en bois! ».

CI. — LE COMÉDIEN

La chambre est à la fois un cabinet de travail et un cabinet de toilette. Au mur, sur la tenture sévère, sont accrochés des panoplies, des épées colossales de tous les temps, de nombreux portraits représentant la même figure sous des costumes divers, et dans leurs cadres fastueux, des couronnes d'argent et d'or, avec de longs rubans, souvenir des triomphes obtenus à Liège, à Castelnaudary, à Nice, et dans d'autres villes.

Sur un fauteuil en tapisserie sont négligemment jetés un costume de velours noir et un chapeau à plumes, et pêle-mêle, sur une table de la Renaissance, un volume de Molière, un exemplaire broché de *La Tour de Nesle*, et divers rôles manuscrits, appartenant tous à des pièces de William Busnach. Sur une étagère sont alignées au moins quarante paires de bottines, dont les grandeurs sont différentes, et qui cependant semblent appartenir au même homme, comme s'il devait avoir le pied tantôt grand et tantôt petit, au gré de certaines convenances particulières.

Assis et parfaitement seul, Montferrat, le plus grand des grands premiers rôles, est en proie à une épouvantable douleur. Ses traits sont convulsés, des gémissements et des sanglots soulèvent sa poitrine, et de

grosses larmes tombent de ses yeux sanglants et coulent dans sa noire moustache. Cependant l'acteur est assis devant une table de toilette couverte de fioles, de couleurs, de pinceaux, de cosmétiques, d'estompes, de crayons de pastel, et tout secoué et brisé par le plus réel désespoir qui fut jamais, il s'occupe néanmoins à peindre son visage. Il met de la terre d'ombre sur ses paupières, il éteint avec du blanc gras le rouge de sa bouche, il dessine d'un trait hardi un pli qui fait tomber ses lèvres, et par instants il donne un mouvement désolé et roide à sa longue chevelure. Et en même temps, il ne cesse de gémir, bouleversé par une émotion qui le dompte et l'abat, comme un arbre terrassé par le vent d'orage.

Sur la pointe du pied est entré le comique Blime, chauve, rasé, résigné, dont le regard doux et la lèvre pâle expriment une affectueuse bonté d'honnête homme.

— « Que fais-tu là ? demande-t-il au grand premier rôle.

— Tu le voix, mon vieux, dit Montferrat, qui sanglote plus fort, et qui en même temps jette sur sa joue avec l'estompe un trait décisif, *je me fais ma tête* — pour aller à l'enterrement de mon frère ! »

CII. — LE LUXEMBOURG

Au bois j'irai seulette, L'Amour m'y compt'ra ! Roses, folles, échevelées, ingénues, toutes petites, les fillettes dansent en rond en chantant : *Giroflé, girofla !* et c'est

une joie de les voir, plus fraîches que les autres fleurs dont se pare le Luxembourg, où l'air s'emplit de parfums. De bien loin arrivent les accords de l'orchestre militaire qui joue une marche triomphale, et les deux musiques ne se gênent pas l'une l'autre : au contraire. Il y a une toute petite qui mène la danse, et dont les yeux profonds ressemblent à des violettes. Les grenadiers, dont on ne voit pas les caisses, cachées par la terrasse, font éclater leurs fleurs de pourpre ; près d'eux les lauriers-roses fleurissent par groupes comme au bord d'un ruisseau céleste, et les plumages des cygnes resplendissent dans la lumière.

L'Amour m'y compt'ra! Il les y compte en effet. Un couple de nouveaux mariés, jeunes, épris et également beaux, s'arrête pour regarder la danse, et déjà, avec l'instinct de la maternité dans le cœur, la jeune femme adorée admire et compte les fillettes rouges de plaisir et coiffées d'une blonde toison, qui plus tard, une à une, iront au bois où le ruisseau murmure et où gémissent les tourterelles.

Ceyras, le vieux mathématicien illustre, qui a soulevé tous les voiles, mais qui, voué à la Science amère et divine, n'a jamais été père, s'est arrêté, lui aussi, pour entendre la chanson : *Si l'Amour t'y rencontre, Giroflé, girofla!...* Il écoute les fillettes roses, puis soupire et s'éloigne, et les yeux fixés sur le soleil couchant, dans le grand ciel ensanglanté, devant les murs de cuivre et les citadelles d'airain, il regarde, de ses yeux qui per-

cent la nuée, les chevaux échevelés, le choc des armures et les horribles batailles des Dieux.

CIII. — LA FEMME DU DIABLE

Ordinairement, comme on le sait de reste, le Diable est écarlate de la tête aux pieds, comme un cardinal dont l'habit serait collant, et dont le visage aurait été taillé dans la même étoffe d'où on a tiré son habit. Mais en ce moment, il est rouge comme la braise dans l'âtre, d'un rouge aigu, pelucheux, rosé et blanchissant, et sa lèvre fume comme un réchaud, parce que sa femme le tire vertigineusement et avec une incroyable dépense de force — par sa longue queue à panache, qui passe sous son correct veston, — le seul de nos vêtements qu'ait pu consentir à adopter le Diable, réfractaire aux autres pièces de notre costume. Lui, le Diable écarlate, et elle, sa femme, vêtue à la dernière mode parisienne, il est vrai avec une robe dont l'étoffe est du feu allumé, tous les deux courbés en arc, lui en avant et voulant s'évader, elle en arrière et tirant toujours, ils donnent le spectacle d'un ménage effroyablement uni.

— « C'est trop, c'est trop ! dit enfin le pauvre mari flamboyant, pourpré, carbonisé, suant d'ahan. Laissez-moi, de grâce, respirer.

— Ah ! dit la dame, tirant plus que jamais, soyez

juste, mon ami ! Nous ne pouvons pas vivre de la flamme du temps, ma maison ne marche pas avec rien, et les domestiques sont, vous le savez, devenus impossibles. Pour maintenir vos relations utiles avec les autres Enfers, et pour satisfaire les ministres qui les représentent, enfin le corps diplomatique, il faut bien que je donne de temps en temps quelques dîners. Or, j'ai beau offrir à ces gens-là des filets momifiés d'après la méthode suisse, de faux foies gras fabriqués dans les prisons, et des vins dont le bouquet et l'arome sont imités selon le procédé enseigné à l'institut de Klusternenberg (Autriche,) je n'arrive pas à joindre les deux bouts.

Sans compter mes samedis de réception et mes thés de cinq heures, où mesdames les Démones me consomment moins de thé que de picrate. Enfin, mon ami, vous êtes le Diable, et au prix où sont les loyers, les femmes de chambre, les amants, les légumes, les robes de notre couturier Nessus, et le beurre, et même la margarine, comment ferais-je pour ne pas tirer le Diable par la queue ! »

CIV. — LE BON CHASSEUR

Dans la jolie salle à manger de sa propriété des Clochettes, assis devant une table sculptée au temps de François Premier, autour de laquelle court et s'enlace

une guirlande de vignes, le bon vieux père Loze, en attendant le vrai repas, fait son petit goûter. Sous son couteau s'effondre et diminue peu à peu un château fort éventré, qui est un pâté de poires à la crème, et soulevant sa dame-jeanne au large flanc qui tient cinq ou six litres, il emplit fréquemment son énorme verre de cristal gravé, digne d'être comparé à la botte de Bassompierre.

— « Eh bien ! mon cher voisin, dit, en entrant, au vieillard, son jeune ami Jean Saphore, comment vous trouvez-vous ce matin?

— Mais, dit le père Loze, maigre, tanné comme un cuir de Cordoue, superbe dans son habit de chasse, vous le voyez, je suis encore vert et je porte bien mes quatre-vingt-trois ans. Bien que j'aie laissé deux doigts à la bataille, je suis assez sûr de mon coup de fusil ; et hier, avec mon brave chien Darius, j'ai tué six perdrix et deux lièvres, dans le taillis de Chantelaube. J'ai bon pied, bon œil, l'appétit persiste. Il n'y a qu'une chose qui ne va plus très bien : c'est les femmes. *Je ne sais pas pourquoi !* »

CV. — CONFESSION

Vers deux heures du matin, chez Hill's, Séraphine Disse est assise à une table, toute seule, expressément seule. Elle mange des India pickles à la moutarde pareils

à des pieuvres rouges, et de temps en temps une écrevisse, qu'elle broie tout entière de ses petites dents de chien, avec la carapace, le tout mêlé de quelques cigarettes, qu'elle pose allumées sur le bord de son assiette. Et elle boit un breuvage effrayant, pareil à l'eau noire du Cocyte, mélangé selon ses instructions, et qui brûle le verre.

— « Je vous trouve enfin! dit le jeune Émile Pommera, qui est entré, pâle comme un linge, et s'est assis près de la jeune femme. O Séraphine! aimez-moi, et aimez-moi fidèlement, car si je ne vous possède pas à moi seul, je mourrai désespéré, ayant dans ma poitrine tous les enfers! »

Séraphine est blonde, jolie, charnue, avec un teint de Hollandaise, impudemment rose; ses prunelles grises et vertes sont d'une couleur céruléenne, et sa voix musicale résonne avec une abominable justesse.

— « Tenez, dit-elle, vous m'intéressez, à la fin. Je vais vous montrer mon cœur tel qu'il est, — si c'est un cœur! J'aime le mal, sans passion, car je n'éprouve aucune passion, mais avec une apathie obstinée. Je trahis pour trahir; je ne sais ni ne veux dire un mot qui ne soit pas un mensonge; deux frères, qui étaient mes amants, se sont entre-tués pour l'amour de moi, et ça ne m'a pas même ennuyée. Je m'éveille en me demandant ce que je pourrais faire de cruel et d'absurde, et je le fais, sans joie! avec une froideur glaciale, uniquement par dépravation. Et voilà, cher ami, la jolie petite femme que vous désirez,

— Oh ! non, murmure Émile d'une voix étouffée et tremblante. Dites-moi que vous avez voulu m'épouvanter, et que tout cela est un rêve, un mensonge, une affreuse comédie !

— Allons ! dit Séraphine Disse, prenant son parti, avec la fatigue exaspérée d'une actrice qui pour la cent millième fois met son rouge, vous avez raison, Émile. Tout cela n'est que jeu, et je plaisantais. » Et elle ajoute, avec un mauvais sourire : « La vérité, c'est que je t'aimerai, — et je te serai très fidèle ! »

CVI. — JUSTE RETOUR

Le jeune Roger Pierril est venu voir son illustre maître Castri, dont on peut dire qu'il est un grand poète, même dans le siècle de Victor Hugo. L'enfant trouve ce demi-dieu effaré et stupéfait dans sa barbe noire de Zeus olympien, car il écoute une visiteuse accourue de loin pour l'admirer, madame Henriette Bouderis, de Verdun, dont le fabuleux discours étonne celui qui pendant trente ans a étonné le monde.

Cette provinciale est un colosse de force et de beauté. Son petit front que dévore une noire chevelure, ses yeux à fleur de tête, son nez dont la ligne est impitoyablement droite, ses lèvres et son menton classiques, son cou en tour d'ivoire brun, semblent avoir été indûment

dérobés dans un musée. Il est facile de voir qu'elle ne porte aucune espèce de corset, et il s'en faut bien peu que ses seins purs, turbulents, hardis, révoltés comme des Spartacus, ne percent la robe.

— « Oui, dit-elle, en regardant fixement le vide, j'ai voulu vous connaître, parce que c'est si *flatteur* de causer avec un homme d'esprit! Nous chanterons des romances, et vous me direz des calembours. Moi, j'en sais aussi. Savez-vous quelle est la sainte qui n'a pas besoin de jarretières? »

Devant cette grue surnaturelle, le maître reste silencieux. Mais Pierril, qui le devine et le connaît sur le bout du doigt, *l'entend* dire mentalement à l'idiote michelangesque : — « Va, continue, donne-t-en à plaisir, sois bête comme une troupe d'oies. Mais tout à l'heure, quand le petit jeune homme sera parti, j'aurai mon tour, je prendrai ma revanche au point de t'en donner l'onglée, et je te serrerai si longtemps et si fort entre mes bras — que tu ne diras plus rien du tout! »

CVII. — AMICUS PLATO

A demi couchée sur les blancs coussins de soie à fleurs d'or piqués de points d'un vert tendre, Célestine Oddo ressemble bien plus à une déesse qu'à une femme; car malgré ses belles chairs, sa pâleur lui donne l'air imma-

tériel, et plutôt que d'avoir été achetées chez une couturière, ses molles et flottantes robes lamées d'argent paraissent avoir été tissées diligemment dans quelque paradis.

— « Vous voilà, dit-elle à Henri Spever, qui entre timidement dans le petit salon obscur; c'est donc que vous acceptez mes conditions, et comme j'en suis touchée et vraiment fière ! Ah ! cher, quel bonheur en effet de s'aimer dans la silencieuse union des âmes, de penser que pour exprimer les extases qui nous enveloppent la musique même est un langage trop grossier, et de savourer avec leurs délices infinis des voluptés exemptes de souillures! Oui, nous goûterons l'ineffable plaisir de nous adorer, et de savoir que nous ne le disons pas...

— Oui, répond Henri, nous nous aimerons à votre mode ! » Et, tirant de l'enveloppe de soie dans laquelle il l'a apporté, un accessoire de théâtre colorié de tons crus, jaunes et rouges, un superbe gigot en carton, il ajoute d'un ton élégiaque :

— « Et puis ensuite, si nous avons faim, nous mangerons ça ! »

CVIII. — TOUTE LA FEMME

Sous un implacable ciel d'acier, dans un sable nu où ne pousse pas un brin d'herbe, les mornes Danaïdes,

désespérées et lasses, puisent l'eau sinistre du fleuve muet, et sans cesse vidant et remplissant leurs urnes, tâchent de remplir les tonneaux sans fond, d'où sans cesse l'eau s'échappe, avalée et bue par le sable aride. Et elles se désolent, tordant leurs bras douloureux, et accomplissent en gémissant leur besogne horrible. Mais voici que, fendant l'air, un messager ailé aux cheveux d'or, plus beau qu'Herméias, et sur son jeune visage montrant l'orgueil du triomphe, met pied à terre et s'arrête près d'elles. C'est l'irréprochable Astérios. Il fait un signe de sa baguette d'or, et aussitôt le travail de ces misérables cesse d'être vain, et l'eau ne s'enfuit plus.

— « O chères têtes! dit le jeune dieu, vos maux sont finis. Les Dieux-Titans ont vaincu; la race d'Iapet et de Clymène aux beaux talons a détrôné ses fils rebelles, et Prométhée, délivré de ses liens, a quitté le noir rocher où le vautour lui dévorait le foie. C'en est fait de votre supplice et, voyez, les tonneaux sont pleins! »

Il dit, et les Danaïdes, Hippoméduse, Glaucippe, Céléno, Stygné, Amymone, et leurs autres sœurs, bien loin de faire éclater leur joie, se regardent entre elles, d'un air confus et désappointé. Enfin Néso, la première, rompt le silence :

— « Les tonneaux sont pleins? dit-elle en caressant tristement ses cheveux roux; eh bien! QU'EST-CE QUE NOUS ALLONS FAIRE, A PRÉSENT! »

DIXIÈME DOUZAINE

CIX. — L'OUVRIÈRE

Elle a ouvert un grand, un immense trou dans la terre molle, qu'elle creuse agilement avec ses doigts de squelette, et penchant son torse ajouré et son blanc crâne ras, Elle entasse, glacés et pâlis, dans cet abîme, des vieillards, de jeunes hommes, des femmes, des enfants roidis, dont Elle ferme silencieusement les paupières.

— « Oh! s'écrie le songeur, qui, triste et le cœur gonflé, la voit faire sa besogne, maudite, maudite sois-tu, destructrice des êtres, détestable et cruelle Mort, et puisses-tu être débordée et désolée par le flot toujours renaissant de l'immortelle Vie! »

La fossoyeuse s'est relevée. Elle se retourne; elle est faite maintenant de chairs roses et charmantes; son front ami est couronné de corolles rosées. Elle porte dans ses bras de beaux enfants nus qui rient au ciel, et elle dit doucement au songeur, en le regardant avec des yeux pleins de joie :

— « Je suis en effet l'Ouvrière qui accomplit sans trêve et sans fin la transformation de tout. Sous mes doigts les fleurs devenues cendre refleurissent, et je suis à la fois celle que tu nommes la Mort et que tu nommes la Vie ! »

CX. — ACADÉMIQUES

« Ah ! dit à l'évêque de Golconde madame Jeanne Thory, si charmante encore malgré les fils blancs qui se glissent dans ses cheveux châtains, vous arrivez à propos, monseigneur, pour savoir notre pensée, car bien décidement nous donnons notre voix à Emmanuel de Just. Au bout du compte, c'est un jeune homme aimable, qui sait son monde sur le bout du doigt, et qui nous a vraiment amusés cet été, à Saint-Enogat, avec les anecdotes qu'il raconte si bien. Le sort en est jeté : nous votons pour lui.

— N'en faites rien, madame, dit monseigneur Eucher. Je vois qu'en effet j'arrive à propos, mais pour vous éviter une faute grave. Monsieur de Just a commis un acte mauvais, dont les conséquences rejailliront sur toute sa vie ; car on ne quitte pas une femme, et il a notoirement quitté madame la duchesse de Pouyet-Maillefer pour cette petite évaporée : madame de Sines. Monsieur le duc de Pouyet-Maillefer ne pardonnera jamais cet

éclat, et il aura raison. Mettez-vous de son parti ; vous gagnerez ainsi toutes ses voix, lorsqu'il s'agira de faire nommer monsieur de Glise, ce à quoi il faudra bien vous résigner un jour ou l'autre ; mais, croyez-moi, pas tout de suite ! Certes, continue l'évêque de Golconde en baissant la voix, vous êtes, madame, de celles dont la beauté justifie une amitié durable ; mais la jeunesse est cruellement ingrate. Vous serez prudente en ne hâtant pas la candidatnre de monsieur de Glise, et en ne lui permettant pas de se donner des armes, notamment un talent qui le rendrait sûr de lui-même. Aussi devez-vous le laisser à la Revue le plus longtemps possible ! Car là, du moins, vous êtes certaine qu'il n'apprendra pas à écrire...

CXI. — LA BAGUE

Vers huit heures et demie, au moment où on quitte la table, la femme de chambre Juliette, grande, mince, correctement serrée dans sa robe, est au haut de l'escalier tendu de tapisseries antiques et orné de nègres en marbre noir qui portent des torches flamboyantes, lorsque les yeux un peu allumés par le Rœderer et par le sherry brandy, monsieur le marquis de Magnol passe par là, pour aller à son appartement.

— « Ce soir, dit-il, je le veux, entends-tu, tu viendras

un moment chez moi, vers une heure, quand je rentrerai.

— De chez votre maîtresse! dit Juliette.

— Et pourquoi pas? dit philosophiquement le marquis Joseph. Ah! vois-tu, mon enfant, ces drôlesses de grand style font terriblement leurs embarras, et en les quittant, c'est une vraie joie de trouver à point une fille aimable, naturelle, et qui sent la fraise des bois! »

En parlant ainsi, le marquis, spirituel à ses heures, rentre chez lui, après avoir glissé à Juliette un petit portefeuille en cuir de Russie très gonflé, que la soubrette fait prestement disparaître. Aussitôt sort, on ne sait de quelle cachette d'ombre, le cocher Félix, rouge, insolent, superbe, coiffé de sa toque écossaise, et qui a tout l'air de vouloir chercher une mauvaise querelle.

— « Diantre! murmure-t-il en tournant sa bouche de côté, il me semble que monsieur le marquis vous en dégoise bien long!

— Monsieur Félix, lorsqu'on a, comme vous, de grande ambitions, et qu'on veut s'établir carrossier à Decize, il ne faut pas chercher des poux par la paille, ni demander avec quoi le cuisinier fait sa cuisine! Vous serez sans doute assez heureux d'avoir une bonne femme qui saura tenir la maison et recevoir les clients, et à qui on ne fera pas prendre des vessies pour de la lumière électrique!

— Méchante! Un baiser du moins?

— Après la noce, » dit mademoiselle Juliette, qui chasse à temps son mari futur, car au même moment

accourt, tout pâle et tremblant, le collégien Lucien, neveu du marquis.

— « Ah! dit-il à la grande soubrette, si vous vouliez m'écouter et m'entendre! Mais vous ne saurez jamais ce qu'il y a dans mon cœur de passion et de désir, et de trésors d'amour! »

Puis, affolé par la courbe voluptueuse que dessine la robe de Juliette, l'enfant lève et penche vers le sein emprisonné une main téméraire.

— « Tiens! s'écrie la femme de chambre, toujours à la réplique, vous avez là une bien jolie bague!

— Oui, dit Lucien, en regardant le rubis entouré de diamants, dont rien ne peut empêcher désormais la destinée inéluctable, c'est ma tante Herminie qui me l'a donnée! »

CXII. — UTOPIE

Le petit vicomte de Salar et Coralie Bredo reproduisent assez exactement le tableau célèbre où, debout et songeant, le roi d'Espagne Philippe II, en costume de cour et coiffé de la toque à plumes, contemple sa maîtresse nue, couchée sur un lit de repos. Seulement, comme les mœurs se sont épurées depuis ce temps-là, Coralie est couverte d'un léger voile transparent, et le petit vicomte, entaché d'impressionisme et de japonaiserie, porte un costume de ville entièrement violet qui, depuis le cha-

peau et la cravate jusqu'aux chaussettes de soie et aux souliers, parcourt toutes les gammes symphoniques du violet, et chante sa musique silencieuse avec le plus parfait dandysme.

Quoique très exentrique et singulier, Anatole de Salar est très innocent, ce qui se voit, et il adore Coralie avec un sentimentalisme emprunté aux écoles abolies. Il admire en silence les belles formes étalées sous ses yeux, et tout à coup, avec un long soupir :

— « Chère! dit-il à son amie, je voudrais — sur votre cou, sur votre front, sur vos bras divins, trouver à baiser une place, si petite qu'elle fût, que nul n'ait touchée ou baisée avant moi! »

La courtisane se relève, ébouriffée par une si audacieuse prétention. Mais, après tout, comme elle a été étudiante dans le quartier Latin, et comme les problèmes scientifiques ne lui déplaisent pas, elle se décide à admettre la fabuleuse hypothèse, et répond tranquillement, avec une philosophie douce.

— « Au bout du compte, dit-elle, ça se peut bien et je ne jurerais pas que non, car tout existe dans la nature! »

CXIII. — LA REVANCHE

Accablé par la chaleur de midi, le vieil helléniste Maurial s'est endormi sous un hêtre, et sur sa poitrine

a roulé, tout ouvert, son cher Pindare, couturé et zébré de notes marginales, écrites à la main. Tanné, ridé, modelé par l'Etude implacable, ce savant est horrible et beau; ses sourcils touffus sont comme des crinières; son long nez est encadré par des rides profondes, et son menton ressemble à une grosse pomme. Sa cravate blanche en corde, son habit noir meurtri et fouetté par les nuées, n'ont plus forme humaine ou inhumaine; mais tout cela est comme éclairé et transfiguré par la flamme du génie.

Les Nymphes de la forêt, qui de loin ont aperçu le vieux songeur, accourent, les bras levés, les seins au vent, les chevelures rousses dénouées, et nombreuses, pressées, souriantes, mènent autour de lui leurs danses rhythmiques, afin qu'il soit charmé, et croie seulement les avoir vues en rêve. Mais, prenant pour une grosse fleur pouprée la lèvre du savant où voltigèrent tant et tant de fois les chants divins, une abeille lui pique la bouche. Et subitement éveillé, Maurial voit, penchées encore sur lui, des Nymphes qui viennent de baiser ses paupières et son vieux front parcheminé, plein de rêves.

Mais ces danseuses ne se troublent pas pour si peu. Elles regardent le savant avec un bon rire ami, et parlant pour toutes ses compagnes, Théano, dont les joues rougissent de plaisir, dit, en lui faisant une belle révérence :

— « Excusez-nous, monsieur et ami, nous entendons le grec! »

TAYLOR INS.

CXIV. — LA PETITE SAVANTE

Comme c'est la fête de sa maman, et comme il y a ce soir-là festin de gala et grand bal chez son père le ministre, on a exceptionnellement permis à la petite Lili de paraître au dessert, de regarder les guirlandes, les camellias, les gerbes de lumière et les massifs de fleurs dans les salons, et les bosquets du jardin, illuminés par une clarté féerique. Mais la fillette admire surtout son vieil ami Maas, qui disparaît sous les rubans, les croix, les étoiles, les cordons et les plaques. Elle le connaît depuis longtemps, depuis toujours; elle est habituée à fourrer ses petits doigts dans les profondes rides qui labourent son visage, et à jouer avec sa douce chevelure blanche. Mais aujourd'hui seulement, elle a entendu dire une chose qui l'intrigue, et sautant sur les genoux du vieillard, elle lui demande s'il est bien vrai qu'il soit un grand savant.

— « Hem! répond Maas, dans une certaine mesure. Et toi, es-tu savante, dis?

— Certainement, fait Lili, toute rouge et souriante.

— Eh bien! dit son ami, sais-tu ce qu'il y a dans ma poche?

— Tiens! dit Lili, c'est des bonbons pour moi, des fondants, et tu les a achetés roses, parce que je suis

rose! A ton tour, maintenant. Sais-tu à quoi pensent les poupées?

— Non.

— Sais-tu dans quels livres les petits oiseaux apprennent leur leçon?

— Non, mon enfant.

— Sais-tu en quoi est fait le bon Dieu?

— Hélas, non!

— Oh! murmure Lili, indignée et déconcertée. Eh bien, qu'est-ce que tu sais, alors? »

CXV. — LA COUR D'ASSISES

Le président vient de prononcer l'arrêt, et les gendarmes vont emmener les condamnés. Toute la famille Ladureau, pères, mères, fils, filles, cousins et cousines, les uns voués au couperet, les autres au bagne, à l'exil ou à la détention perpétuelle. Cependant ces misérables ne semblent ni désolés ni terrifiés. Rien n'a troublé leur tenue abominablement décente, et on les voit seulement contrariés. Leurs têtes ignobles n'expriment rien autre chose que la niaiserie et la plus vulgaire platitude.

— « Ah! dit à son confrère Remary le vieil avocat Leil, dont le visage ridé et spirituel pourrait appartenir à un avocat de Daumier, regardez ces empoisonneuses et ces dévergondées, plus scélérates que Messaline et

que Locuste; ces cuisiniers, raffinés comme Thyeste; ces voleurs, ces incendiaires, ces faussaires, toute cette famille plus chargée d'horreurs, de crimes et d'incestes que celle des Atrides! Et voyez que ces êtres ne sont nullement effrayants, et qu'ils ressemblent à des fonctionnaires d'une très petite ville, allant rendre leurs visites.

— En effet, dit Remary. C'est qu'ils possèdent comme nous le libre arbitre, et que n'ayant été assiégés ni par la faim, ni par la misère, ni par les passions dévorantes, ils n'ont eu à soutenir aucune lutte, et ils ont embrassé la carrière du meurtre froidement, comme on entre dans un bureau. Pour être sinistres, il leur manque la pourpre, le remords, la bravoure et l'inévitable colère des Dieux. C'est comme des cabotins dépourvus de talent et de mémoire, qui jouent une tragédie héroïque en habits bourgeois, et — *sans avoir fait leurs têtes!* »

CXVI. — L'ILE ENCHANTÉE

Enivrés par la vue des marbres et des ombrages, vêtus de satins, et assis avec leurs amantes près du morne fleuve transparent, les amants pâles, accablés sous l'extase, oublient les caresses et les baisers, et savourent voluptueusement l'immense tristesse de la joie. Au lointain, ils entendent parfois de légers murmures, des chants

éteints, des sanglots étouffés, de vagues bruits d'armes; là-bas sont la vie, la lutte, la patrie; mais eux, les amants emprisonnés dans le bonheur, comment pourraient-ils se mêler aux fêtes et aux batailles, puisque entre eux et le reste des hommes se dresse une haute montagne escarpée, qui se perd dans l'azur? Cependant, au fond de leurs âmes, ils savent bien que s'ils marchaient jusque-là bravement, la montagne s'évanouirait et se dissiperait dans la nuée. Mais ils aiment mieux se forcer à croire qu'elle est infranchissable, et comme dans les gouffres ouverts, ils noient leurs pensées et leurs désirs dans les vertigineuses prunelles des Cidalises, où roule, ensommeillée et plaintive, une imperceptible poussière d'astres.

CXVII. — LA VIEILLE

Ah! la vieille, la vieille, la vieille, Qui croyait avoir quinze ans! Ainsi le terrible caricaturiste Mattio fredonne en plein bal l'ancienne *Ronde séculaire,* au milieu d'un groupe qui vient de rire à se tordre, en écoutant l'histoire de Fonfride et de madame de Brielle. Car il n'y a pas à atténuer les choses! Lucien, pauvre comme Job et beau comme un ange, a épousé au fond du Poitou, pour son argent et non pour un autre motif, une vieille, vieille, très vieille dame, qui n'est pas venue à Paris depuis bien des années, et qui est certainement vieille

comme les rues et comme les monuments; car des Parisiens, qui sont là présents, se souviennent parfaitement de l'avoir vue, et saluée et courtisée à la première représentation des *Burgraves*, le 7 mars 1843! On sait que les mariés bizarres ont été invités à ce bal, et qu'ils ont accepté l'invitation, et qu'ils vont venir, et vous pensez si l'on attend leur entrée avec une impatience frémissante.

Ils paraissent enfin. O déception, ô surprise, ô triomphe de l'impossible et du surnaturel! Sont-ce des perruques, des étoffes, des cosmétiques et le génie du couturier qui ont pu réaliser un tel fabuleux miracle, et transmuer ainsi une Parque en nymphe Salmacis? Non, il ne faut rien vouloir expliquer par des raisons si simples et élémentaires! Mince, frêle, toute petite, une de ces tailles du dix-huitième siècle que Richelieu tenait entre ses dix doigts, un visage enfantin, éveillé et fûté, aux petits traits délicats et voluptueux, des joues plutôt blanches et rouges que roses, de petits yeux de feu, un nez tapageur, des lèvres arquées, une oreille de néréide, une chevelure (ou une perruque : mais qu'importe!) du blond les plus séduisant et folâtre, telle est cette troublante merveille; et avec ses vingt-cinq ans et sa soyeuse barbe noire, Fonfride n'est que tout juste assez beau garçon pour ne pas paraître laid à côté de son adorable femme.

Bien vite et en moins de rien, tous les hommes nobles, riches, illustres, célèbres à un titre quelconque se sont

empressés autour de la petite vicomtesse, et les femmes ont pâli, en cherchant en vain le défaut de sa toilette irréprochable. Le cou entouré et caressé par un collier de primevères, madame Céline de Fonfride porte un corsage en satin rose pâle broché d'argent. La jupe est courte, lilas à fleurs rose et argent, avec une grosse ruche déchiquetée dans le bas, alternativement de satin rose et lilas et d'étoffe d'argent.

Toutes les coutures et tous les bords de cette robe princière sont cachés et couverts par des guirlandes de primevères sans feuillages. Les bras sont entièrement couverts par de très hauts gants anglais en peau rosée, fermés par des boutons de diamants. Enfin, excentricité charmante et empruntée à un portrait fameux du temps de Louis XV, le corsage un peu montant est, sur la poitrine, troué de trois crevés, d'une grâce alléchante et irritante. Des joyaux anciens formés de très claires améthystes et de coraux d'un pâle rose montés en argent, des souliers en toile d'argent et des bas lilas tendre, un éventail en plumes brodé de primevères, complètent la parure de cette femme idéalement capiteuse, qui en un instant vient de rendre Paris fou d'amour.

Les autres femmes? il n'y en a plus! Les hommes, ils l'adorent tous, et tous, d'un geste, d'un demi-sourire, d'un clin d'œil, d'un mot qu'elle laisse tomber, elle les tient là, charmés, séduits, enchaînés, captifs. Puis, après Faure et mademoiselle Krauss! elle va au piano, et chante. Avec une verve, une justesse, une mesure, un esprit

incomparables, elle chante une chanson de vieille; mais tous affirment que si son chant est parfait et ressemble à un collier de lumineuses perles qu'on égrénerait dans la nuit, elle n'a pu forcer sa jeune voix d'or à imiter la vieillesse. On danse; et la jolie Céline est la reine des danses, vive, pleine de grâce, légère comme la brise et la poussière envolée, et comme la plume au vent. Puis on soupe; et il n'y a plus de parleurs, de diseurs, de Parisiens spirituels; on ne veut plus voir et entendre que la petite vicomtesse. Elle tient tête à tout et à tous, aux hommes, aux femmes, aux mets délicats, à la mousse du champagne, à l'éclat des flambeaux; elle est la joie, l'ivresse, la folie, la gloire de cette fête.

Mais tandis qu'elle lève son verre pour répondre à un toast qui lui a été porté, il semble que tout à coup son corps se rétrécisse et diminue; son visage pâlit, s'efface; ses yeux s'éteignent; elle tombe inanimée et roide. Ainsi finit par cette catastrophe le bal bien vite déserté, au milieu d'un effroyable et sinistre tumulte.

— « Enfin, dit Mattio en descendant l'escalier, qu'est-ce? Une congestion soudaine? la rupture d'un anévrisme?

— Non, monsieur, lui répond de sa voix de bronze le célèbre docteur Cloquemin, ce rude octogénaire, fort comme un chêne. Madame Céline de Fonfride, qui vient d'expirer ainsi à nos yeux, est morte — DE VIEILLESSE! »

CXVIII. — LE JUIF-ERRANT

Sous la pluie, sous les ouragans, sous les fureurs du ciel en délire, sans arrêt, sans repos, sans trêve, le Juif est toujours emporté à travers les champs, les forêts, les châteaux, les cités, les capitales, les plaines désertes; non plus à pied, comme autrefois, mais au galop des chevaux noirs attelés à sa berline de voyage. Il n'est plus vêtu de la blouse rouge et du tablier de cuir, et on ne voit plus tourbillonner autour de son front, sous le souffle de la tempête, une longue chevelure épouvantée, comme lorsqu'il fut rencontré par des bourgeois de Bruxelles en Brabant. Aujourd'hui le baron Isaac de Laquedem est devenu complètement chauve, comme un rocher poli, et sa barbe grise, un peu longue au menton mais tout à fait courte sur les joues, est taillée à la dernière mode.

Bien qu'il ne doive s'arrêter à aucun bal, puisqu'il ne s'arrête nulle part, le baron Isaac est, sous son élégant pardessus garni de fourrure, en grande tenue officielle, ganté, cravaté de blanc, et sa chemise bien empesée et son habit noir disparaissent sous les rubans, les crachats, les grands cordons, les colliers, les croix, les plaques et les étoiles de tous les ordres de l'univers. La foule ébahie le regarde passer, comme un dieu, et même quelques

imbéciles se font écraser sous les roues de sa voiture. Les femmes lui envoient leurs meilleurs sourires, et au bout de leurs doigts roses de jolis baisers, et à toutes, sans préférence, le baron jette un chèque! Un chèque, un chèque, un chèque, exactement semblable au précédent, et toujours de cinquante millions; car lui qui autrefois n'avait que cinq sous, maintenant il n'a que cinquante millions; seulement, il les a toujours.

Lorsqu'il passe devant leurs palais, bien vite les Rois, espérant qu'il mettra pied à terre, font déployer des tapis de pourpre; même la reine de Saba l'interpelle, et toute brillante dans son habit de pierreries, lui dit de sa fenêtre : « Veux-tu monter, joli garçon? je serai bien aimable! » Peine perdue; toujours les chevaux galopent furieusement, et sur le pavé que leurs pieds brûlent, font jaillir des gerbes d'étincelles.

Cependant le Juif-Errant meurt de soif, et souvent demande à boire. Si quelque gamin ou quelque fille de ferme sont assez agiles pour lui tendre à point un verre d'eau ou un verre de piquette, il le saisit au vol et se désaltère, et à Gothon et à la reine de Saba, comme aux ducs et aux princes, il jette en passant son chèque de cinquante millions, n'ayant pas sur lui d'autre monnaie.

Et, de minute en minute, dans sa course vertigineuse, il regarde son chronomètre à calendrier, pour voir si les mille ans sont bientôt finis; et parfois aussi, il allume et fume impatiemment un blond cigare très sec, en attendant — le Jugement dernier!

CXIX. — LES GAIS VOYAGEURS

Couché sur le dos au pied de la montagne, le Monstre immense ouvre son énorme gueule embrasée, gouffre d'où sortent des flammes, et il bâille de faim, mais sans trop d'impatience, car il sait bien comme il sera nourri et rassasié tout à l'heure.

En effet, sur l'étroit chemin qui serpente jusqu'au sommet de la montagne verte, s'avance au milieu des chants, des cris et des rires et au bruit des instruments, une foule dansante, ivre, joyeuse, bariolée : soldats sur leurs chevaux, princes aux longues robes d'or, juges vêtus d'écarlate, artisans portant leurs outils, merciers comptant leurs sacs d'écus, jeunes gens et fillettes coiffés de chapeaux de fleurs, voluptueux caressant les jeunes filles aux gorges nues, enfants cueillant des fleurettes, rhythmeurs faisant résonner des luths, vieillards augustes couronné de lauriers.

Sans ralentir leur marche, des écuyers et des échansons leur servent des mets délicieux qu'ils savourent, et leur versent à boire des vins pourprés, et des pages leur offrent, pour essuyer leurs mains, l'or de leurs chevelures blondes. Et riant, causant, chantant, d'un pas toujours plus pressé et joyeux, ils arrivent au haut de la montagne escarpée, et de là, un à un, comme des mil-

liers de cailloux lancés par une invisible main, — tombent dans le gouffre.

CXX. — L'INEFFABLE

— « Quoi! murmurent les Ames humiliées et se regardant avec horreur, nous chargées de fautes et de haines et souillées de taches funèbres, nous sommes accueillies, ô pitié! dans la rafraîchissante clarté du Vrai et dans le ravissement qui ne doit jamais finir!

— O chères Ames, dit le doux Enfant vêtu de blancheur dans la clarté, calme et levant son doigt victorieux, comme lorsqu'il parla devant les docteurs, ne comprenez-vous pas que le pardon est un fleuve toujours débordé? Ah! ne frissonnez plus d'épouvante, mais au contraire élancez-vous d'un vol sûr vers la candeur des chastes lys et vers la gloire immortelle des roses! Car Celui qui vous a pétries de ses mains peut aussi laver et effacer vos crimes dans le flot de son immense amour. »

Et tandis que s'effacent et s'évanouissent, dévorés par la lumière extasiée, les murailles de fer, les tristes lacs glacés, les citadelles d'airain, les rouges brasiers fumants et les cercles effrayants de la Nuit, — azur eux-mêmes, les arches, les escaliers, les pilastres du paradis s'entassent les uns sur les autres dans l'azur, au loin, toujours se dressant vers les palais et les jardins de joie, ouverts,

frémissants, ravis, emplissant le jour diamanté des innombrables Infinis; et sous l'éclair blanchissant des myriades d'astres, des Ames, comme un vol fourmillant de papillons bleus, montent, charmées par le rhythme de l'ode triomphale, jusqu'à la blancheur embrasée où frissonne et commence déjà le vague reflet de Ce qui ne peut être exprimé avec des paroles humaines.

Mesdames et messieurs, c'est pour avoir l'honneur de vous remercier. Si vous êtes contents, faites-en part à vos amis et connaissances. Je vais maintenant vous saluer et disparaître en tant que montreur de Lanterne magique; mais je ne tarderai pas à rentrer par une autre porte, sous la figure d'un joaillier, fabricant et marchand de Camées. Car dans ce temps difficile où si rarement les alouettes tombent du ciel toutes rôties, il faut, pour vivre de sa seule intelligence, cumuler beaucoup d'industries et de petits métiers. Moi qui vous parle, en cet âge de vieil homme où je suis maintenant venu, j'ai durement travaillé, peiné et courbé l'échine : et quand me reposerai-je!

Non, à ce que je pense, sur cette planète besogneuse; mais après mon dernier trépas, Celui qui daigne avoir pitié des oiselets virtuoses et des plus petits insectes éphémères, saura bien, s'il veut, me donner un bon

emploi. Et qui sait s'il ne me permettra pas de retourner à mon premier état de rhythmeur? car peut-être pourrais-je rendre quelques services, pour composer et rimer très exactement les Odes qui sont chantées par les tout petits Anges, dans les cieux inférieurs. Quant aux Chérubins vêtus de lumière et entourés de leurs grandes ailes géantes, je sais bien qu'Orphée et Pindare, Hugo et Gautier ne sont pas de trop pour eux : mais à chacun selon son mérite.

Ah! certes, dans les jardins de délices où les lys de diamant fleurissent, je voudrais bien voir Celui qui, éveillant sa grande lyre, force les lions et les tigres soumis à pleurer d'amour; et aussi le bon Ronsard, vêtu de pourpre, comme il souhaita toujours de l'être, et jetant des roses dans son vin savoureux. Je voudrais voir les grands Français : Rabelais, avant tous; Villon qui, jouissant de l'éternelle béatitude, ne craint plus d'être pendu; Clément Marot, délivré du vilain masque méchant que notre adoré Maître lui a mis sur le visage, et la Fontaine qui, en gravissant les bleus escaliers des cieux, n'a pas eu à apprendre la sagesse, puisqu'il la savait déjà! Et surtout je voudrais voir Henri Heine et Aristophane sous leurs blancs vêtements, marchant embrassés comme deux frères, et au bord d'un Eurotas aux flots d'argent bordé de lauriers-roses, admirant la splendeur héroïque d'Hélène aux beaux cheveux et la tête vénérable, lisse comme ivoire, du soldat Eschyle.

Mais cependant, si à cause de mes méchancetés et des

fautes de prosodie que j'ai pu commettre, le bon seigneur Dieu ne me juge pas digne d'entrer dans les vrais paradis, peut-être me permettra-t-il d'habiter l'Ile enchantée de Watteau, où avec mes camarades les petits poètes, (entre autres Glatigny,) nous passerons gaiement le temps de l'éternité.

Sous les feuillages, à l'ombre des fontaines de marbre jaillissantes, dans l'herbe où sont galamment assises Églé et mademoiselle Aminte en robes de satins cassés, tenant sur leurs genoux les cahiers de musique oblongs aux coins chiffonnés, nous entendrons des concerts de voix et des symphonies de flûtes et de guitares. A ce que je pense, nous rencontrerons aussi dans quelque clairière verte Arlequin, Mezzetin, Scaramouche, le blanc Pierrot aux souliers noués avec des rubans roses, et les autres acteurs, sans oublier l'âne pensif aux prunelles humaines, qui, pour nous réjouir par leurs jeux gracieusement enfantins, exécuteront devant nous force danses et pantomimes.

CAMÉES PARISIENS

INVOCATION

Je fuis les arts chimériques et vains
Faits de mensonge et d'inutiles ruses.
Mais tout s'éclaire avec les mots divins
Que dans les bois, près des roches camuses,
Aux doux chanteurs ont enseigné les Muses.
Vous, mots sacrés, maîtres de l'univers,
Musiciens, qui par vos sons divers
Peignez le lys et la sanglante rose,
Je vous invoque! enchantement des vers,
Prêtez aussi votre gloire à ma prose.

CAMÉES PARISIENS

A ALFRED DEHODENCQ

Excepté ceux pour qui un vrai peintre a créé l'immortalité, comme tu viens de le faire pour ton enfant si beau, dans un portrait que Lawrence eût signé avec orgueil, lequel de nos contemporains peut se flatter que l'Avenir saura quels furent son être physique et son visage?

Les penseurs, les observateurs se réjouiraient sans doute d'avoir, sur la physionomie des personnages célèbres des temps passés, une note vive, rapide, sincère, écrite au courant de la plume par un poète impressionnable qui ait eu de bons yeux. Voilà ce que je me suis dit, et ce que j'ai essayé de réaliser pour indiquer aux penseurs des âges futurs l'attitude et l'expression de quelques figures illustres, ou simplement curieuses, qui vivent à présent.

Mais (pourras-tu m'objecter, non sans raison) tu crois donc posséder ce don inestimable du Style, qui, seul, peut faire qu'un livre dure? — Non, par la glorieuse pantoufle de Rabelais! je ne me berce pas complaisam-

ment d'un tel rêve incongru; mais je crois en revanche que nos bibliothèques publiques ont des dimensions très cyclopéennes, et qu'un humble volume, oublié dans un coin de leurs rayons, peut y demeurer intact, s'il ne moisit, et être retrouvé là, dans un siècle peut-être! par quelque bon fureteur désœuvré.

S'il plaît au Hasard d'épargner celui-ci jusqu'à l'époque où nos petits-fils étudieront respectueusement tes ouvrages comme ceux d'un des plus puissants et des plus harmonieux coloristes de l'École Française, ton nom, écrit sur sa première page, attestera alors que parmi les admirateurs de ton talent, aujourd'hui si élevé et toujours grandissant, nul n'aura été plus ardent et plus sincère que ton vieil ami.

Première Douzaine

1. — ERNEST RENAN

Une tête très-jeune, savante, modeste, chercheuse, puissante, toute spirituelle, mais il faut bien le dire, — écarlate. La bouche interroge et persuade, l'œil veut percer la lumière et les ténèbres, les cheveux sont aplatis pour ne pas gêner et pour ne rien déranger à ce perpétuel travail. Mais l'auteur de *la Vie de Jésus* a *piqué une tête* dans les flammes de la pensée, et il en est resté tout allumé. Le fervent et poétique apôtre de l'Incrédulité est rouge comme Falstaff, tant il est vrai que les extrêmes se touchent! Le vin de l'Idéal a cardinalisé le nez d'Ernest Renan, comme le vin d'Espagne celui de Bardolphe. O nature, grande ironique!

2. — MADELEINE BROHAN

Les yeux larges et brillants sous de riches sourcils, la bouche sensuelle et chaste, la lourde chevelure, le profil

serein et superbe, tout est d'une beauté rare. Le nez seul est peut-être un peu, — mais ceci est une nuance, — un tout petit peu, un très petit peu fort; mais l'éclat des trente-deux dents blanches est irrésistible. Des mains royales. La stature et la poitrine beaucoup trop accomplies pour une comédienne, car la vraie actrice doit être maigre comme un manche à balai, pour représenter un bon mannequin à costumes! Mais on fait ce qu'on peut.

3. — ALPHONSE DAUDET

Une tête merveilleusement charmante, la peau d'une pâleur chaude et couleur d'ambre, les sourcils droits et soyeux. L'œil, enflammé, noyé, à la fois humide et brûlant, perdu dans la rêverie, n'y voit pas, mais est délicieux à voir. La bouche voluptueuse, songeuse, empourprée de sang, la barbe douce et enfantine, l'abondante chevelure brune, l'oreille petite et délicate, concourent à un ensemble fièrement viril, malgré la grâce féminine. Avec ce physique invraisemblable, Alphonse Daudet avait le droit d'être un imbécile; au lieu de cela, il est le plus délicat et le plus sensitif de nos poètes. Pourquoi n'est-il pas né *milliardaire* comme Rothschild? Il ne lui en coûtait pas davantage, pendant qu'il était en train de faire du — paradoxe!

4. — MADAME THIERRET

Une brune, — brune comme l'intérieur d'un tunnel. S'il n'était évident qu'elle est bonne enfant, elle semblerait terrible. On dirait que la vraie tête est ailleurs, et celle qu'on voit a l'air d'un mascaron joyeusement bouffon, qui se moque avec esprit de la vraie tête. Les yeux, expressifs, quoique taillés en boule de loto, sont une rareté d'un effet heureux. La bouche, accentuée comme une épigramme d'Alphonse Karr, est entourée par le cercle bleu de la barbe, car madame Thierret a la barbe bleue, et se rase! Le nez est interrogateur et caustique. Mais, en 1835, quand la future excentrique jouait Dafne dans *Angelo*, que faisait-elle de cette barbe follement bleue? Victor Hugo a toujours eu l'art de tirer des acteurs l'impossible : peut-être avait-on obtenu que madame Thierret se fît épiler la barbe! Comme son masque, sa voix singulière est un trésor pour les trouvères du Palais-Royal, car elle est à la hauteur des plus orageuses démences.

5. — HENRI DELAAGE

Éloquent, onctueux, étonnant, étonné, mince, brun, chevelu, calin et *gnan-gnan*, il tient le milieu entre saint

Jean-Baptiste et Jocrisse. On ne sait pas s'il descend du ciel ou s'il sort d'une boîte. Il est prêt à vous décrire le paradis en témoin oculaire, et à vous demander combien il y a de doigts dans la main. Les traits, maigres et *peu réels,* rappellent certains bonshommes crayonnés en marge sur les cahiers. La barbe est peut-être postiche, la tête aussi. Delaage, qui entre dans les tables et parfois cause avec le bon Dieu, pourrait éclairer Ernest Renan sur la religion et lui dire décidément ce qu'il en est. Souvent, on le voit s'envoler : est-ce comme cerf-volant ou comme ange?

6. — LA VÉNUS DE MILO

Plus solide que le précédent. C'est par les soins du marquis de Rivière qu'elle est devenue Parisienne, à la fin de la Restauration. Doré par le soleil de l'Orient, le marbre dans lequel est taillée cette figure victorieuse a pris les couleurs de la vie, mais de la vie immortelle! Le côté méprisant de sa bouche juge nos artistes mieux que le jury; le côté souriant dit aux Parisiennes : « Vous avez beau faire, il arrive toujours une minute où il faut payer comptant! » Son ventre droit, poli, sans aucune saillie infirme, est une épigramme impitoyable qui atteint tout le monde, et son sein exprime un mépris sans bornes pour les corsetières. Les suggestions de

Delaage au sujet de la vie future semblent aussi la laisser froide.

7. — POLICHINELLE

Ancien Romain, naturalisé d'abord citoyen de Naples, puis Parisien de Paris. Un scélérat joyeux. Nez rouge, cheveux en houppe à poudre de riz, chapeau d'or, habit rouge, bleu et jaune, sabots écarlates. Même tête que Henri Monnier et monsieur Thiers; mais monsieur Thiers est plus sérieux, et Henri Monnier plus pâle.

8. — MADAME PORCHER

Pour ses mains, voir dans la collection de ses albums des strophes de tous les poètes contemporains, qui ont employé leurs rimes les plus attendries et les plus sonores à célébrer ces mains, réellement magnifiques. Ce sont des mains longues et pâles, avec des doigts en fuseaux. Le regard est vague. La tête, régulière, imite un peu le marbre légèrement grêlé de la Vénus de Milo. Yeux mourants. L'attitude est celle de la *fleur penchée* des premières poésies romantiques. Madame Porcher, toujours rêveuse, semble se dire en elle-même : J'ai vu jusqu'à présent beaucoup d'auteurs dramatiques; mais, dans tout cela, où est le génie?

9. — GUIZOT

Son masque hautain et froid, d'une si fière attitude et si noblement éclairé par la Pensée, montre bien que dans nos âges modernes le visage est tout l'homme, puisque monsieur Guizot, vénérable à tous les partis, reste imposant avec un petit ventre pointu et une perruque verte. Toujours calme aux heures les plus sinistres, Guizot est le seul qui n'ait pas sourcillé quand, l'autre jour, à propos du poète latin Térence, monsieur le duc de N... s'est écrié en pleine Académie : « Térence! c'est possible... mais j'ai un peu oublié MON GREC! »

10. — RIGOLBOCHE

Ce n'est qu'une crinière, mais quelle crinière! Il suffit de la tordre n'importe comment pour avoir une coiffure énorme et rousse, magnifique, et si Rigolboche a reçu de la nature ces fiers bras d'athlète, c'est parce qu'il faut qu'elle les lève toujours pour tordre ses cheveux. Et le petit nez facétieux a l'air de dire : Voilà comme j'ai les cheveux; c'est ce qui me distingue d'Émile Augier, de Maubant, de Bourdin, du roi saint Louis et des billes de billard.

11. — BACHE

Fantoche taillé au couteau par un prisonnier artiste, il a l'allure des bonshommes à la sanguine de Watteau, porte des habits de son grand-père et *n'est pas superstitieux*. Quand on le regarde de face, on le voit de profil. Son nez est une ligne géométrique. Il donne l'idée d'un spectre élégant qui aurait gardé les grandes façons de l'ancienne cour, tout en professant les « immortels principes de 89 ». Bache est en deuil de Sophie Arnould, et, à cause de cela, ne quitte pas l'habit noir. S'il avait des jambes, elles seraient fines! Mais Bache est un pur esprit, qui chante et joue la farce. Comme il faudrait être myope pour le confondre dans la rue avec le docteur Véron!

12. — DÉJAZET

Une joie, une gaieté, un délire, une raillerie, une chanson, vingt ans éternels, la fatuité de Lauzun, l'esprit de Richelieu, la curiosité de don Juan! Ces regards savent tout; si elles le voulaient, ces lèvres minces et longues pourraient tout dire. L'œil est petit, charmant, effronté, le front pensif, le menton mâlin, la femme

légère comme une plume, l'imagination rapide comme une flamme. Si nous n'étions pas devenus des croque-morts, Déjazet s'appellerait chez nous : Gaudriole! Elle peut encore s'appeler : Gaieté et Bon Sens. Son esprit est le gamin qni se moque d'un temps abêti; son corps! elle en a le moins possible. Elle n'en a pas besoin, elle n'en a jamais eu besoin, elle voltige comme un couplet et comme une strophe ailée. On peut la loger et la coucher dans le gant d'un cavalier. D'ailleurs, Déjazet est fée et passe, quand elle le veut, par le trou d'une aiguille.

Mesdames, ici finit la première Douzaine des Camées Parisiens. — L'humble lapidaire a de son mieux entremêlé les figures d'hommes et de femmes dans l'intérêt de la variété, et il continue patiemment son travail, qui est de ciseler des babioles au son de la flûte légère, comme Amphion, au son du luth, bâtissait des villes!

Deuxième Douzaine

13. — ESPINOSA

Mesdames, je continue. Je ne crois pas qu'il faudrait un calculateur à cette place; cependant, celui qui l'obtient est un danseur, — nommé Espinosa. De petits yeux de feu, un nez violent, fastueux et fou, qui, d'un grand entrechat furieux, s'élance aux étoiles. Dans l'homme, exilé du ciel, quelque chose toujours veut revoler à la patrie : chez le fantoche Espinosa, ce quelque chose est le nez! O nez chevaleresque, chimérique, insolent, avide d'espace! Ah! ce n'est pas là un nez bourgeois, vaincu, résigné à la terre, comme le nez colosse d'Hyacinthe! Non, celui-là, plein de vif-argent, bondit, s'envole, se jette lui-même par-dessus les moulins, et crève l'azur! Il a la foi : il croit à sa pesanteur, à ses plans inclinés, et tutoie l'orage, comme le ballon de Nadar!

14. — GEORGE ALINE, TRAVESTIE

Désespérée comme la Vie, avec ses yeux tristes sous d'épais sourcils, ses joues allongées et un peu creusées sous ses cheveux noirs coupés courts, cette chanteuse de café-concert, habillée en homme depuis dix ans, ne sait plus si elle est femme, et son pâle visage, profondément résigné, raconte toutes les mystérieuses angoisses parisiennes. Ses dents étroites, blanches, trop transparentes, sont, comme celles de Frisette, piquées de quelques points noirs, et il le faut, car *c'est un signe!*

15. — AUBER

Après qu'on a vu ce fier visage où se lisent encore l'amour de la lutte et tous les nobles appétits, on comprend combien il est absurde de dire que les grands hommes doivent mourir jeunes, car leur ferme et sereine vieillesse peut avoir la splendeur d'une nuit paisible! Cette tête d'une grâce si séduisante en sa pâleur de marbre, avec ses yeux clairs, le nez aminci, les légers cheveux blancs, la bouche longue et fine dont l'âge a un peu aplati les contours, et tout entière colorée dans les

gammes très-claires, prouve bien, par la mâle et persistante vigueur qu'elle exprime, que la Couleur n'est qu'une harmonie. En effet, sans un seul ton violent, avec ces épais sourcils pâles, ces yeux et cette bouche pâles aussi, il ne lui manque rien pourtant pour affirmer la vie et la force créatrice. Toutes ces blancheurs sont parées à merveille par l'ample habit noir sur lequel brillent des plaques de diamants.

16. — AMÉDINE LUTHER

Un or si doux, jaune, vivant, frissonnant, d'une couleur qu'on ne retrouvera plus jamais, encadrait et ornait son riant visage tout éclairé des plus belles joies enfantines. Oui, elle était l'enfant, la fillette, le *baby* que la pensée du rêveur Musset caresse en ses comédies poétiques. Et c'était cette beauté délicieuse et tendre dont on sait gré à celles qui la possèdent, comme d'un bienfait qu'elles vous accordent. Tout cela, blanches neiges, roses fleuries, était d'une nature éthérée : pourtant, que ce petit nez hardi et droit, que ces yeux brillants sous les sourcils droits bien fournis et plus foncés que les cheveux, que la petite bouche aux lèvres bien dessinées et d'un rose exalté disaient bien une âme d'héroïne ! — Elle était séparée en simples bandeaux plats sur le petit front large et puissant, et, dans cette simple allure,

était plus touffue et plus éclatante que les coiffures compliquées des femmes d'à présent, — l'adorable, la blonde, la soyeuse, épaisse et jaune et fine chevelure de cette regrettée, de cette radieuse petite Belle aux Cheveux d'Or, Amédine Luther !

17. — CANUCHE

Cet infatigable et ingénieux, — mais honnête, — Sbrigani est bien connu des bourgeois et des littérateurs qui fréquentent le café du théâtre des Variétés. Possesseur d'une des têtes les plus étranges qui soient, tortillée, torturée, tordue en tire-bouchon, n'en finissant pas de longueur, fine pourtant, singulière, farouche et égayée par je ne sais quelle ironie cachée, Canuche semble avoir été modelé par un statuaire qui avait la goutte, ou qui s'était trop impatienté à attendre une femme qui ne venait pas. Petits yeux enfoncés et enragés. Barbe et cheveux plantés à la diable par un jardinier ivre. Ces temps derniers, quand Canuche, à cause de la chaleur, voulut se raser, Paris s'aperçut avec stupéfaction que, sous la barbe, son visage était blanc comme une serviette !

18. — LA JOCONDE

Plus belle que le précédent. Elle est à jamais naturalisée chez nous, cette mystérieuse et redoutable fiancée du Vinci, car elle est devenue une des maîtresses du sultan Paris, qui, à propos de ses femmes, ne plaisante pas. O troublant et sombre enchantement de ce front démesuré, de ces yeux étroits et profonds sans sourcils et sans cils, de ces lèvres un peu tordues dans un indicible et cruel sourire! O contour prestigieux du visage, chairs mates, fauves, noyées d'une ombre transparente et bleue, poitrine où dort le secret inouï, chaste voile, robe plissée en petits plis par mille fées, grandes mains où la Volupté sommeille, bleu et dangereux paradis-labyrinthe, caché derrière elle, et où ses regards nous attirent! Oh! qui de nous ne sera un peu damné pour l'énigmatique et froide et brûlante Monna Lisa! — Après tout, cela vaut mieux que de manger son bien avec Turlurette!

19. — ADOLPHE GAIFFE

C'est le nom d'un tel bel archer, qui était dieu, ajouta Gringoire. — Créé et mis au monde pour afficher un air de parenté avec messire Phébus de Chateaupers, capi-

taine des archers de l'ordonnance du roi, ce très-beau jeune homme au petit front droit et bien modelé, à la forte chevelure bouclée et ondoyante, au grand œil volontaire, au nez énergique et régulier, montre le sourcil dru, les grands cils féminins, la moustache caressante, les lèvres pourprées et gracieuses, le menton césarien, le col tragique et vigoureux des dompteurs de femmes. Il est, à Paris, un personnage aussi rigoureusement légendaire que Tristan ou le roi Arthur. La Fortune aussi est devenue amoureuse de lui. En 48, au foyer de la Comédie-Française, deux femmes illustres jouaient aux cartes pour savoir laquelle des deux lui dirait la première : « *Cher Seigneur, je t'aime.* » Il descend de Waïffer, duc d'Aquitaine.

20. — MADAME MANOEL DE GRANDFORT

Ici, nous sommes en pleine mythologie. Madame Manoël de Grandfort, dont les cheveux crespelés cachent à demi une bandelette de pourpre, est coiffée et a raison d'être coiffée comme Ploutô aux grands yeux, Télestô au péplos couleur de safran, ou Doris aux beaux cheveux, cette fille du superbe fleuve Océan. Le front bas, le sommet de la tête très-arrondi, les beaux grands yeux à fleur de tête, que protège la ligne inflexible du sourcil, le nez d'une coupe grecque, la bouche placidement souriante, le menton superbe, le cou qui, avec les épaules, forme une

grande ligne d'une ampleur royale, l'oreille un peu grande, mais d'un beau dessin et ornée d'une longue perle, ont des sérénités décourageantes et font songer à cette noble Io d'Eschyle, qui, après que les Dieux lui eurent rendu sa forme première, avait gardé quelque chose de naïvement placide et bestial dans la victorieuse harmonie de sa parfaite, implacable et divine beauté.

21. — NADAR.

Dans des incarnations précédentes, il a été Apollon (dont il garde un faux air) et don Juan. Comme dieu solaire, il est resté un peu rouge sous sa pâleur mate, et de son esclavage chez Admète il a gardé l'amour innocent des bêtes et le goût des lézards ramassés dans la forêt. Le jour où il a été englouti, en qualité de don Juan, dans l'église du couvent de San-Francisco, à Séville, il a été si cruellement roussi, qu'il en est resté coiffé de flammes mouvantes; le long signe de sa joue est fait lui-même avec du feu, et, dans cette histoire-là, son regard bienveillant et spirituel a pris pour l'éternité une nuance d'étonnement. Il a gardé de ses relations fantastiques avec don Gonzalo d'Ulloa, commandeur de Calatrava, un si mauvais souvenir, que depuis lors il déteste le marbre. On voit qu'il songe à retourner sur le mont Olympe, à l'aide d'un nouvel appareil d'autolocomotion aérienne.

22. — ALPHONSINE

Avant de jouer la comédie au Petit-Lazari, elle était gardienne de joujoux chez un marchand de joujoux. Un jour, en rentrant chez lui, le marchand vit que la maîtresse des poupées était devenue poupée aussi. Une belle bouche souriante peinte au vermillon, un joli petit nez de poupée tout retroussé, des bras énormes, terribles, une perruque blonde ! Fou d'étonnement, le marchand donna un coup de couteau à Alphonsine, et de la blessure il sortit du beau son jaune ! Alphonsine est redevenue femme ; son nez à la Marton, sa lèvre stupéfaite et ses joues folles se moquent gaiement de son teint d'ambre et de sa chevelure noire. Au théâtre, sous la perruque blonde, elle redevient elle-même. Quand le chant la fatigue, vous la voyez porter la main à son cœur : c'est qu'elle souffre du coup de couteau que lui a donné en plein cœur l'imbécile fabricant de joujoux, dans le temps où elle était poupée !

23. — MICHELET

Celui-ci est un homme, une conscience. Quelle vie, quelle animation, quelle flamme dans ce visage maigre,

ridé, brûlé comme celui d'un missionnaire et d'un apôtre, sous cette forêt de longs cheveux blancs si vénérables et si rassurants à voir! Sa bouche sans lèvres parle, menace, sourit, caresse, adore, discute, persuade; son regard voit, cherche, interroge, devine, suit les astres, perce les voiles, déchire les horizons, défie la nuit et le passé, et, quand il est ravi dans une extase, s'épuise à contempler les choses qui ne sont pas encore. Cette face lumineuse, au menton voltairien, d'où vient le feu qui de tous les côtés à la fois l'embrase et l'éclaire? De l'esprit, n'en doutez pas. Et si pour un instant le songeur se tait, c'est qu'il écoute les plantes soupirer et les oiseaux parler. On a dit de lui : C'est un fou! — Un fou en effet, comme Albert Durer et comme Dante, un visionnaire!

24. — LÉONIDE LEBLANC

Les bras, le torse, les épaules et le sein d'une bergère-déesse de Coysevox. Une expression languissante et suppliante. Qui donc supplie-t-elle? La Destinée, hélas! — Cette enfant éblouissante et belle en la fleur de ses jeunes années nous ramène à Balzac, et nous fait songer comme le monstre Paris est féroce, puisqu'il a besoin de dévorer de telles créatures. Sa bouche est un fruit pourpré; son nez aquilin avance un peu; sa peau semble une caresse; ses yeux ont gardé les étonnements de

l'enfance! Avec leurs grands cils, leurs sourcils impérieux et purs, ces yeux, saillants et pourtant allongés, sont de velours noir. Quand elle baisse sa paupière transparente, à travers cette paupière on voit le feu noir de sa prunelle! — Un tas, un monceau de cheveux charmants. Avant sa gloire, ses diamants, ses pendeloques, oh! qu'elle était plus attrayante encore ! Sans poudre de riz, noire, naïve et tous ses grands cheveux emmêlés, délicieuse alors, elle avait l'air d'une petite sauvagesse !

Mesdames, ici finit la deuxième Douzaine des Camées Parisiens; si elle ne vous a pas déplu en sa fierté de bijouterie naïve, j'espère encore mieux de la troisième Douzaine, qui, résolûment, va commencer par la représentation d'un dieu.

Troisième Douzaine

25. — EUGÈNE DELACROIX

La force, la dédaigneuse tranquillité, le calme du lion, se lisent sur cette tête osseuse, vigoureusement modelée, dont le nez est carré et droit, dont les sourcils sombres, épais, soyeux, les yeux enfoncés et profonds, sont pleins de nuit, tandis que sur le front, plutôt large qu'élevé, éclate la lumière. La chevelure, lourde, épaisse et presque sauvage, — brune, longue, relevée sur le front, est celle des hommes de 1830, car les lutteurs de cet âge épique n'avaient pas inventé d'être faibles et chauves; il semblait que le génie, comme un puissant élixir, eût versé dans leur sang une âpre et durable jeunesse. Cette bouche avancée, longue, à lèvres minces, dont les coins baissent un peu, elle est immobile, mais on sent comme facilement elle s'indignerait si elle ne s'était pas étudiée à se contenir devant l'éternelle Sottise et devant l'incurable Injustice. La moustache qui la surmonte, taillée comme celle d'un serrurier ou d'un tambour de la garde nationale, est d'abord incompréhen-

sible, ainsi que la petite barbe ; mais voici ce qui l'explique. En 1830, il fallait la moustache comme protestation virile contre les eunuques de l'Académie ; et, d'autre part, les bouches de ces maîtres qui créent, ordonnent, expliquent leur œuvre, ne peuvent être cachées. C'est pourquoi, forcé une fois en sa vie de prendre une demi-mesure, Delacroix s'y résigna d'une façon violente !

26. — GEORGETTE OLIVIER

Cette enfant au visage virginal, d'une morbidesse si suave et mélancolique, avec ses grands yeux étonnés, ce nez long et droit qui heureusement esquive la forme aquiline, sa bouche triste qui pourtant sourit, son menton d'une finesse étrange, avec son allure de tourterelle gémissante, avec l'enchantement frêle de sa démarche, sa toison hardiment emmêlée, qui semble se dénouer et s'affaisser de fatigue, est une belle louange adressée au génie poétique du monde parisien, puisqu'il arrive à créer des actrices qui ont l'air d'être des enfants de duchesse élevés au Sacré-Cœur !

27. — AURIOL

Débarbouillez cette face blanchie, semée de pois écarlates, bleu de ciel, jaune vif, et regardez. Une vieille

femme, à petites moustaches follement noires, ridée comme une peau d'éléphant ! En la voyant, on a l'idée qu'une mine de poudre, placée dans ses entrailles, vient d'être allumée, et que la vieille femme va sauter en l'air : ce n'est pas une vieille femme, c'est un clown, c'est Auriol ! Ne riez pas du gilet de velours mordoré et céleste, des six chaînes d'or, de corail, d'argent, de ces montres, de ces cassolettes, de ces épingles, de ces bagues ! Sans cela pas de clowns : c'est le symbole témoignant que leur profession est toute physique. Le petit œil est de feu, la bouche étincelle, si habituée à penser vite, car lorsque le clown prendra son élan pour disparaître par une trappe anglaise pas plus grande que son chapeau, et qui à l'appel de son pied s'ouvre tout au plus une seconde d'avance, il se briserait le front sur les planches, sans cet éclair de pensée rapide !

28. — GEORGE SAND

Elle est vraiment ELLE dans le miraculeux portrait de Calamatta qui la représente en costume d'homme, avec des habits lâches et trop larges et une cravate négligemment nouée, superbe alors de jeunesse et d'héroïsme. Cette petite tête que les cheveux ondés entourent par larges masses caressantes, le visage ovale, le front plus bombé et paraissant plus élevé au milieu que

vers les tempes, l'œil brun un peu rapproché de la racine du nez, noyé, lumineux, coupé en amande, et dont la prunelle est saillante; le regard qu'anime un mélange de bonhomie et de malice; le nez aquilin aux narines fines, relevées, mobiles et moqueuses; une oreille extrêmement petite et bien coquillée; la bouche plantureuse aux lèvres d'un rouge foncé, charnues et se découpant en relief, surmontées d'une ombre de duvet; les dents très blanches, étroites, un peu longues et bombées; le menton un peu potelé, mais où on sent un os d'arrêt très ferme; le col majestueux, le buste ample, riche et bien modelé, les toutes petites mains délicates dorées par le baiser du soleil, expriment magnifiquement l'amour des splendeurs visibles, l'enthousiasme pour les choses créées, l'orgueilleux appétit de toutes les nobles joies. — Qui eût dit, à cette rose et flamboyante aurore de son génie enfant, qu'elle écrirait, en réponse à Octave Feuillet! des romans abstraits dirigés contre le sacrement de la pénitence, et peuplés de personnages filandreux qui n'ont rien de la vie!

29. — GAVARNI

L'historien du dix-neuvième siècle s'est représenté lui-même dans une immortelle *Étude* par laquelle l'avenir connaîtra qu'en cet âge puissant l'artiste gagna sa noblesse,

devint grand seigneur, put, lui aussi, exprimer par sa personnalité physique toutes les élégances qu'il créa, et connut l'art de porter comme Lauzun la cravate blanche qui fait si triomphalement valoir son visage de héros d'amour, sa chevelure voltigeante, sa barbe fauve, et cette vareuse de velours qu'il transforme en un vêtement royal. Pourtant, regardez un peu plus attentivement le dandy-poète : vous trouverez le prophète et le penseur, le Jérémie atteint d'une tristesse éternelle sous son personnage en apparence si délicieusement insoucieux et frivole, car il faut toujours finir par avoir l'air de ce qu'on est, — et la seule vérité vraie au fond est la vérité mathématique!

30. — MADAME MATHILDE STEVENS

Une aimable tête mince, élégante, un peu juive, coiffée d'un or bruni frisé en buisson sur le devant, et qui par derrière forme casque. Cette Parisienne artiste, à la taille svelte, à l'allure savamment séduisante, est une de celles qui montrent comment la pensée moderne sut créer dans la réalité vivante des types de beauté, tandis que les anciens n'avaient pu inventer les leurs que dans la poésie et la statuaire. C'est une de ces perfections conscientes, une de ces femmes de Balzac qui se veulent telles qu'elles sont, et, créatrices d'elles-mêmes, se com-

plètent miraculeusement à force d'intuition, ordonnant à leurs cheveux châtains d'être blonds pour obtenir une antithèse à des yeux noirs, et, par une inspiration hardie, donnant l'harmonie absolue de la grâce à des traits que la nature avait seulement dessinés délicats et expressifs. Je vois un roman intitulé *L'Amant de carton,* et je m'évertue à me figurer un tel assemblage de mots errant tout effaré sur ces jolies lèvres pensives!

31. — CHARLES FECHTER

Il y a ainsi par siècle un ou deux de ces hommes dont le visage, où triomphe la gloire de la Ligne, a été modelé pour exprimer une jeunesse immuable, absolument indépendante de l'âge qu'ils ont, et dont émane une séduction infinie. Ce profil d'une pureté antique, cette pâleur transparente et chaude, cette bouche vive, rose, charmeresse, ont fini par être bien placés au service de Shakespeare. Dans *Claudie*, adolescent à peine, vêtu de sa blouse bleue, ses épais cheveux châtains emmêlés et pleins d'épis, il justifiait la folie de la femme célèbre qui portait à son cou un de ces épis enfermés dans un médaillon. Pour expliquer cette idolâtrie, elle le donnait comme venu des prémices de moissons bénies par notre Saint-Père le Pape. Charles Fechter a seul pu rendre à Hamlet la candeur virile d'un jeune prince pâli

en naissant sous le baiser glacé de la Fatalité, et une prunelle limpide qui s'emplit de ciel.

32. — CAROLINA, LAPONNE

Tout Paris a connu au théâtre des Funambules cette grosse naine, miniature absurde et farouche, que le hasard s'était plu à développer en femme de Rubens. Elle avait de petits traits, de grosses joues, des pieds et des mains en boule, une poitrine comme celle de mademoiselle George. Elle était haute comme une botte et fière comme une reine. Elle aimait un géant, à qui elle disait : « Mets-moi sur la table, et approche-toi pour que je te donne un soufflet. » Le géant posait Carolina, Laponne, sur la table, et s'approchait; elle lui donnait un soufflet à décorner un bœuf. Puis elle lui disait : « Maintenant, pose-moi à terre. » Le géant la prenait dans ses bras et il la posait à terre. Il était calme comme un mouton, elle furieuse.

33. — PIERROT

Le plus cher favori du peuple parisien, plus délicat que ne le furent jamais les Alexandre le Grand et les Adrien; car, décidé à adorer ce personnage bouffon que l'Italie lui avait envoyé gras, balourd, grimaçant, gour-

mant et imbécile, — par la toute-puissance de l'esprit il l'a transformé, il en a fait un valet gentilhomme, svelte, élégant, songeur, caressant, railleur, aimé des femmes, spirituel, malin comme une nonne, gracieux, plus poétique désormais que le Gille de Watteau, et laissant flotter sur son corps divinement aristocratique une souquenille aux plis de marbre, cannelée par les mains hautaines de la Fantaisie!

34. — ROSA BONHEUR

Regardez-la, et vous serez convaincus à jamais qu'une Abstraction peut vivre, car cet être au vaste front pensif, à la face large et puissante, aux grands yeux, au nez osseux, à la bouche ferme et grave, au cou robuste, à la massive chevelure d'homme séparée sur le côté, vêtu d'un gilet fermé et d'un petit paletot à boutons qui tombe droit, que nulle ondulation ne tourmente, et dont les manches s'ouvrent sur des mains un peu carrées comme celles du statuaire, n'a rien de mâle ni de féminin. Il n'est que l'Artiste, une pensée qui se nourrit de la nature, se l'assimile, la crée à nouveau, et, tout entière à cette chaste volupté, se renouvelle en ces laborieux et nobles enfantements pour lesquels le monde spirituel embrasse et pénètre le monde visible. Les œuvres palpitantes de vie sont sa progéniture, comme

Épaminondas disait qu'il avait pour filles les batailles de Leuctres et de Mantinée. Le nom de la grande artiste est symbolique, car, s'il existe ici-bas un BONHEUR complet, n'est-ce pas celui qui consiste à se dégager des liens de la Matière, à se donner sans retour aux créations de l'esprit et à vivre avec l'Art dans un hymen dont rien ne trouble l'implacable et mystérieuse sérénité !

35. — JULES DE PRÉMARAY

Il est petit, comme Balzac exigeait que les penseurs le fussent, et, chez lui, l'expression, le regard, indiquent l'esprit et la hardiesse d'esprit. A le voir ardent, obstiné, volontaire, on devine un travailleur acharné, un observateur convaincu, un inventeur dramatique, vraiment né pour cet art robuste qui, en poésie, est le mâle et le soldat. Une tête irritée, comme l'homme, qui est irritable. Une chevelure noire, aujourd'hui un peu mêlée de quelques fils argentés, très abondante et frisée en coups de vent. Le nez est plus qu'aquilin, le teint fauve et coloré aux pommettes. Des yeux noirs, doux quelquefois, le plus souvent sombres. Par quel caprice le hasard s'est-il plu à donner à cet artiste énergique des mains d'infante et une merveilleuse petite oreille, semblable à la célèbre oreille de mademoiselle Forster chantée par

Théophile Gautier? La nature rappelle toujours au poète le plus barbu qu'il est femme par quelque bout, et c'est là une de ses plus puissantes ironies.

36. — MIMI

C'est l'enfant, morte si jeune, que Mürger a fait vivre pour jamais dans les *Scènes* et dans la comédie de *La Vie de Bohème*. J'ai connu à l'hôtel Merciol, dans la rue des Cannettes, cette douce et tremblante héroïne, qui a eu, comme les Laure et les Béatrice, la gloire de rencontrer un amant qui pouvait lui donner l'immortalité. Elle était mince, fluette, transparente, toute petite : la bonne déesse Pauvreté, dont parle George Sand, lui avait donné un si rude baiser que ses pauvres lèvres en étaient restées glacées et blanches. Elle était née avec une tête rieuse, gaie, avec le nez retroussé, les yeux bleu tendre et la bouche en arc des fillettes de Greuze; mais la Souffrance avait jeté sur tout cet ensemble de folles grâces une délicatesse tendre et mourante. Ses cheveux, peu abondants, étaient d'une finesse idéale. Sous le titre de *Scènes de la vie de Bohème,* Mürger écrivit alors dans le feuilleton du *Corsaire* ses jeunes amours à mesure qu'il les vivait; si bien que Mimi, affaissée et déjà songeuse, lisait chaque matin son histoire de la veille, revêtue du charme de la poésie, et ressemblait à la naïade qui

regarde sa vie s'écouler avec chaque flot qui tombe de son urne gémissante!

Ici finit la troisième Douzaine des Camées Parisiens; l'ouvrier, mesdames, se recommande à vos bontés.

Quatrième Douzaine

37. — MONSEIGNEUR DUPANLOUP

Cette face large aux traits césariens, aux pommettes saillantes, au nez d'aigle, presque sans narines, détaché par deux rides magistralement tracées, à la bouche sculpturale, aux yeux longs, enfoncés, ombragés d'un sourcil droit, épais et violent, au menton d'athlète, qu'une hardie fossette rend spirituel, est celle d'un combattant, d'un guerrier, d'un porteur de glaive, et toutefois, par une séduisante transformation, l'esprit chrétien y a jeté ses douceurs infinies. Les cheveux naturellement s'arrangent comme les veut le statuaire. Ce soldat de Jésus, dont la vie est un combat, est près de s'irriter au spectacle des luttes sans trêve qui l'attendent, mais il se remet à sourire lorsque, en baissant les yeux, il voit briller sur sa poitrine le seul de tous les symboles qui soit une consolation : la croix!

38. — MADAME VICTOR HUGO

Belle comme la muse même du Romantisme, il semblait que son front grand et un peu bombé, que ses yeux si ouverts, si enflammés, si brillants sous des sourcils en arc, que son nez d'une coupe aquiline, droit pourtant, mais séparé du front par un creux décidé, que sa bouche fière, noble, vivante et souriante, et calme, que son menton où la plus belle rondeur n'exclut pas une majesté imposante, que ses joues larges aux plans superbes, que son col magnifique, impérieux, que sa hautaine chevelure noire frisée en boucles droites, que tout cet ensemble de traits robustes, caressant et d'une incroyable richesse de vie, fut l'exacte image de la poésie lumineuse, enchanteresse, mais, avant tout, guerrière et victorieuse du jeune maître qui sur les premiers exemplaires de *Hernani* signait implacablement *Hierro*.

39. — ARSÈNE HOUSSAYE

La Nature est romantique, procède par partis pris audacieux, se borne à un caractère saillant qu'elle affirme avec une profusion shakspearienne de détails, et tout au

plus indique le reste, pour l'amour de l'harmonie! Cette théorie à la Delacroix a cela pour elle qu'elle est vraie : la tête d'Arsène Houssaye en est un exemple décisif et plein de charme. La Nature lui a donné toutes les grâces, tout l'entraînement, toute la séduction de la chevelure, et ce grand parti pris a suffi pour l'embellir d'une beauté suprême, et pour le revêtir d'une jeunesse qui ne peut périr. Sa barbe, longue et douce comme celle du fleuve Scamandre, est plus dorée et plus soyeuse que la plus féminine des chevelures de femme, et le flot des cheveux d'or est mille fois plus soyeux que la barbe. Avec cela qu'importent la pâleur un peu mate, les yeux un peu rêveurs, la bouche un peu fine? Le nez a beau être dessiné en arc, le front a beau être ample comme celui d'un penseur, on leur voit la coupe grecque la plus idéale parmi l'enchantement de cette barbe ensoleillée et de cette chevelure!

40. — MADAME LA COMTESSE D'AGOUT.

Sa fille, madame la comtesse de Charnacé, l'a représentée en un portrait idéal et d'une vérité suprême, que, d'un burin léger, Léopold Flameng a délicieusement gravé pour les lecteurs de Daniel Stern. Ce beau, ce pur profil romain, d'une jeunesse divine; cette chevelure en longs bandeaux roulés, le grand front pensif couronné

de longues fleurs aux corolles délicates, le nez long, droit et un peu aquilin, l'œil curieux, avide, aux larges prunelles, aux grands cils; la bouche spirituelle, aimante, ingénue; le menton, dont la ligne, d'abord toute droite, s'arrondit avec une grâce enchantée; le col long, sans maigreur, sur lequel retombent les extrémités de la bandelette antique, eussent vaincu les dompteurs des Victoires à la cour d'Auguste ou de Tibère. Il y a eu un temps de bonheur et de poésie où madame la comtesse d'Agout a pu et dû ressembler à ce portrait. Aujourd'hui, la pensée, la lutte politique, les deuils cruels, ont accusé davantage les plans et ont rendu sa tête plus expressive encore et plus sérieuse, — mais non moins belle.

41. — COQUELIN

Un jour que le bon Dieu était très pressé et qu'il venait d'achever une fournée de mortels, il s'aperçut qu'il avait oublié de faire un comédien. Pour ne pas perdre de temps, il recopia vite, vite la tête de Molière : le même œil enfoncé, vif, curieux, observateur, perçant les âmes, les mêmes sourcils trop appuyés, les mêmes lèvres charnues et charmées, les mêmes narines largement ouvertes pour aspirer les pensées; seulement il était si, si pressé, il fit le bout de ce large nez... *facétieux et fol*, et ne s'en aperçut pas. Même il ne trouva pas dans sa mémoire d'autre nom

que celui de Poquelin, et se borna à changer le P en C, disant qu'en somme cela irait bien ainsi. Sous sa chevelure châtain foncé, épaisse et violente, Coquelin a une face qui pétille d'esprit et une jeunesse indicible. On lit sur ses lèvres qu'il a un appétit à tout dévorer : les fleurs de la terre et les étoiles du ciel, l'art, l'amour, tous les travaux, tous les rôles! Un joli teint. C'est la tête d'un enfant hardi qui joue trois pièces tous les soirs, et qui se repose en étudiant, ivre d'amour pour la muse couronnée de raisins; et comme dit Corot, une parcelle d'amour en plus, le cœur se briserait!

42. — MADAME SAQUI

L'âge, hélas! a jauni sa peau, qui fut douce et charmante, gravé son visage de cent mille rides, rapproché violemment un nez et un menton qui semblaient pouvoir s'allonger pendant des éternités sans se toucher jamais. Là, tout est deuil et ruine. Mais l'œil! la paupière a beau vouloir tomber sur lui, l'œil! cet œil d'enfer, noir, farouche, vif, exalté, amoureux, intrépide, rien n'a pu l'affaiblir, rien n'a pu l'éteindre; il adjure, il prie, il menace, il s'exalte dans le souvenir du triomphe! Il raconte ces jours d'orgueil et de gloire, où, après une ascension solennelle, Napoléon Ier, voyant madame Saqui tout en sueur et le col nu, jetait le châle d'une princesse

du sang sur les épaules de la grande funambule. Et cet œil, il explique, il justifie tout! Il fait comprendre que, si elle a tort de les porter à présent, il y a eu un temps où elle avait le droit de porter cette cuirasse d'argent et ce casque de guerrière ombragé de plumes affolées, couleur de rose!

43. — ROSSINI

Il a été beau, comme tous les Italiens, et en plus il avait la splendeur tranquille que le génie donne au visage humain. Un beau nez aquilin, une bouche aimable et spirituelle, un menton plein de finesse, l'air d'un Almaviva ayant l'imagination poétique, ou d'un Figaro élégant, — avec les petits favoris de l'emploi et des cheveux en toupet frisé, crânement relevés. Il était bon et superbe à voir, et gai comme un dieu. La bouche est rentrée, les yeux ont rapetissé, et toutefois la beauté régulière des traits n'a pu disparaître, ni ce sourire olympien et plein de bonhomie d'un Gulliver sublime égaré dans un canton de Lilliputiens. Quant à l'affreuse perruque si invraisemblable adoptée par Rossini, il la porte par ironie, certainement, et il semble dire aux faiseurs d'apothéose : « Voilà le coup que je vous ménageais; tirez-vous de là comme vous pourrez! » A coup sûr, elle n'eût pas embarrassé le grand Rubens; mais nos peintres!

44. — ALICE LA PROVENÇALE

Voilà un amusant rappel de couleur, qui eût ravi le peintre des *Femmes d'Alger*, c'est que, dans cette jolie tête de Basquaise, les dents si gaies sont du même blanc que le blanc des yeux! Ah! ces yeux, tout petits, mais si bien fendus, si noirs, qu'ils sont caressants et fous en leur grâce alerte et vive! Quelles cabrioles ils exécutent pour s'amuser, et comme ils font bien les affaires du diable! Les pommettes sont très saillantes; le petit nez droit va bien avec la petite bouche; le sourire surtout est mignon sur ces petites lèvres bien découpées et peu charnues. Le visage est ovale, pâle; le front est petit; les cheveux, relevés à la chinoise, sont épais, lourds et d'un noir bleu. A voir le portrait seul de la tête, on doit deviner comme cette femme petite est menue et souple, et comme ses mouvements ont de l'ondulation. Et si je n'eusse eu la crainte de dépareiller ma collection régulière, j'aurais dû tailler ce camée-là en pied, pour faire voir à la postérité des jambes de jeune déesse, justement célèbres!

45. — INGRES

Une tête que l'Énergie doit avoir fait elle-même, tant elle y a laissé son empreinte? Le front n'est pas colossal,

mais on dirait qu'il a été bâti avec le même marbre que ceux des Titans. Les yeux enfoncés, mais dont la prunelle est d'une intensité sans égale, semblent dire à l'univers : Arrête-toi et pose. Les coins des lèvres tombent maintenant; le nez, aux narines ouvertes, est un peu trop loin de la bouche; mais tout cela exprime une patience d'airain, et les joues semblent avoir été sculptées dans un roc. A soixante-quinze ans, le grand Ingres sépare au milieu de sa tête sa forêt de cheveux gris pour ressembler au jeune Raphaël, mais il ne parvient pas à être ridicule. Son visage auguste et obstiné ne peut pas plus faire rire que la massue d'Hercule ou le maillet de Michel-Ange.

46. — ANAIS FARGUEIL

Sur cette tête éclate l'intelligence, — c'est le mot exact, — une intelligence immense, démesurée, universelle comme celle du gamin de Paris, qui, de même que les Dieux, connaît tout, a tout vu, tout pressenti, tout deviné, l'avenir et le passé lui-même. Cette intelligence, fouettée par une volonté suprême, est devenue... tout : esprit, grâce, jeunesse, charme. Elle a éclairé ces yeux de muse; elle a pétri ce petit nez distingué et moqueur, cette bouche mélancolique et persuasive, ce bel ovale, ce front haut et pur, ces oreilles malignes, cet arc de

sourcils ; elle a tordu cette puissante et forte chevelure. Mademoiselle Fargueil, je le redis, sait tout, tout, même dire la prose, même jouer la comédie. Je ne connais guère que Gœthe et Humboldt qui en aient su plus qu'elle, et encore ! Et voyez quelle pose de tête si savante et ravissante, et ingénue !

47. — ALFRED DE VIGNY

Dans la vie de tout poète, il y a toujours un grand côté symbolique. Celui-ci a porté sur ses traits, purs comme ceux d'un Grec du temps de Périclès, élégants comme ceux d'un prince d'Angleterre, la distinction que tous les poètes ont dans leur âme. Il fut comme un signe vivant et visible de notre noblesse. Ce profil si doux, si arrêté pourtant, si pur, — ces yeux innocents et braves, cette longue et angélique chevelure blonde, allaient bien au gentilhomme, au guerrier qui fut de notre race, et qui jetait son manteau de comte sur le corps débile et nu des poètes morts à l'hôpital. Grand artiste, il fut aussi un gentilhomme et un homme, partout fidèle ! L'épée et la plume étaient dignes de sa main royale ; s'il souffrit toujours, c'est parce qu'il ne voulut jamais rester étranger à la misère des siens, et nulle mauvaise pensée ne troubla l'ineffable sincérité de son beau sourire !

48. — MARIE GARCIA

Celle-là encore est une de nos mortes, et de toutes la plus poétiquement belle. Hoffer a su peindre pour la postérité cette rêveuse tête d'Ophélia, mais d'Ophélia étonnée, heureuse, montrant sur sa peau de rose le duvet pourpré de la jeunesse! La chevelure noire, ondée et tumultueuse comme la mer, se ploie en bandeaux irréguliers, et s'échappe en longues boucles d'un prestigieux caprice. Étroit, décidé, découpé par une joue en fleur, terminé par une narine délicieuse, le nez est celui de la Polymnie, avec plus de vie et de charme. Les yeux baissés, aux grands cils, semblent des têtes de colombes. La bouche! c'est le vivant carmin des lèvres que peint Mignard, mais plus charmeresse mille fois : comme elle est enfantine et femme! Le menton parfait, mais sans dureté, — je voudrais oser dire : sans pédantisme, — et si frais et si suavement jeune, comme il se rattache par une ligne grecque adorable au col puissant d'héroïne, dont le Cantique oriental eût dit : « Votre cou est comme une tour d'ivoire! » Les mains blanches, — longues, longues et divines, déchirent une fleur avec curiosité, et l'on voit les épaules d'une Cypris et la naissance d'un sein pétri avec la neige des sommets sacrés!

Ici finit sur l'image de cette martyre, de cette princesse d'amour, la quatrième Douzaine des Camées Parisiens. Excusez les fautes du lapidaire! Comme voici le Printemps qui ouvre sa boutique parmi les jardins riants, je laisse jusqu'à nouvel ordre ma bimbloterie, pour aller voir comment mon confrère cisèle des joyaux légers, frissonnants et vivants, couleur d'améthyste, de saphir, de rubis, d'hyacinthe, de topaze et de chrysoprase, couleur de lune, couleur de soleil, couleur d'espérance et couleur d'aurore, dans les bois et dans les pourpris; mais à l'hiver sans doute, je reprendrai mes outils pour continuer les Camées, et à nouveau je vous demanderai votre précieuse et chère indulgence — pour ces babioles!

Cinquième Douzaine

Mesdames, je reviens à ces Camées, copiés sur la nature, que vous n'avez pas dédaignés la première fois que je vous les ai offerts. Comme précédemment, je cisèle les visages de quelques Parisiens illustres, ou au moins étranges, encore vivants aujourd'hui, et aussi ceux de quelques morts, dont les âmes semblent être demeurées parmi nous, par un miracle de génie et d'amour. Excusez les fautes de l'auteur, car ses fautes, c'est lui-même! Je commencerai aujourd'hui par l'image d'un grand homme et par celle d'une Reine, afin que la beauté de mes modèles m'inspire des images saisissantes, et me donne cette grâce de vous plaire qui est mon cher désir!

49. — VICTOR HUGO

Lorsque je regarde les deux bustes par David, dont l'un fut surnommé Hugo-Dante et l'autre Hugo-Virgile; l'un, jeune, grave et doux, exprimant l'amant passionné de la nature, — l'autre triste, farouche, baigné par une longue chevelure et couronné du laurier épique des victorieux, et que je revois dans ma mémoire, pour le leur comparer, le Hugo actuel, non plus blanc et pâle, à la chair un peu molle, mais ferme, hardi, tanné et basané par le vent de la mer, à l'œil de feu, au nez plus aquilin, aux cheveux librement envolés, à l'oreille exquise, à la barbe blanche si accentuée par la moustache et l'impériale longues, soyeuses et très-noires, — je ne puis m'empêcher de trouver le Hugo actuel plus beau et *plus vrai* que celui de 1835, comme aussi je préfère au poète des *Feuilles d'Automne* celui de *La Légende des Siècles*. Le front lui-même, moins excessif qu'autrefois, s'est modelé à nouveau avec plus de fermeté. Au temps de ses triomphes romantiques, Hugo n'était qu'un dieu : aujourd'hui, c'est un homme.

50. — LA REINE MARIE-AMÉLIE

Une Reine, une sainte, une femme vaillante, résignée, austère, fidèle : en la voyant, on devinait et on admirait

la trempe de cette âme de diamant, dont rien jamais ne ternit la blancheur sacrée. Sous leur couronne de cheveux frisés en boucles un peu grosses et régulières, les lignes droites, sévères et pures de ce long visage au nez long et droit, aux beaux grands yeux, à la bouche petite et d'un arc harmonieux, au menton gracieusement arrondi, exprimaient, comme en un poème parfait où tout concourt à l'ensemble, la piété, la bonté, la vraie grandeur dont rien ne peut dépouiller les justes. L'âge et la douleur avaient profondément ridé, sans pouvoir les flétrir, les traits de cette souveraine que nous revoyons si calme et affable en ses premiers portraits gracieux crayonnés par les Devéria, aux jours où elle savait encore sourire!

51. — MONSIEUR THIERS

Sur un corps presque carré, aussi petit que ceux de Triboulet ou de Pépin le Bref, posez une tête aquiline d'empereur romain. Surmontez cette tête d'un large front et de cheveux blancs coiffés à une mode devenue aujourd'hui ridicule. Puis, enfermez-moi ce petit héros dans une tribune, et que violemment, magistralement, il parle en capitaine, en administrateur, en politique, de la paix, de la guerre et des destinées du monde. Que sera-t-il? Ridicule, assurément! — Non, sublime. Tant

il est vrai, comme disait Lekain à un de ses détracteurs, qu'on a toujours le physique d'un rôle quand on en a l'âme!

52. — LA POLYMNIE

Nulle Parisienne n'est plus Parisienne que cette blanche statue accoudée, couronnée de fleurs délicates, et qui, sous une draperie transparente et vivante, laisse voir des formes délicieuses, allongées, d'une grâce toute moderne, car l'Antiquité sut tout créer et tout deviner.

C'est elle qui a appris à Rachel et à toutes les grandes Parisiennes à porter un châle, ce qui est plus difficile que de faire passer un riche par le trou d'une aiguille! Et combien de leçons de tenue, d'allure, de visage penché, de séduction silencieuse lui ont demandé nos grandes dames et nos courtisanes fameuses, les Carabine, les Josépha, les Jenny Cadine! Si l'Académie s'avisait de quelque chose, n'aurait-elle pas dû donner depuis longtemps à la Polymnie le prix pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs? car la pudeur et la décence dans la volupté sont le vrai salut des civilisations par trop luxuriantes. Quand on demande quels sont les ennemis de la famille Benoiton, la Polymnie peut répondre avec ses lèvres chastement amoureuses : Moi seule, et c'est assez!

53. — GUSTAVE DORÉ

Ce joli visage enfantin, arrondi, aux petits traits si aimables, si gais et si spirituels, a une telle expression joyeuse et unie, qu'il est de ceux dont les écoliers donnent très-bien l'idée en faisant un petit rond avec trois points dedans. Si Gustave Doré a l'air si content, c'est que son pensum l'amuse! Et voici l'histoire de ce pensum. Comme, étant enfant, il griffonnait des dessins sur les marges de tous ses livres d'études, une méchante fée l'a condamné à griffonner des dessins sur les marges de tous les livres qui ont été écrits depuis le commencement du monde, et à rester enfant jusqu'à ce que cette besogne fût achevée. Mais elle va être achevée bientôt. Et qui sera bien attrapé alors? La méchante fée. On dit qu'elle se propose de commander à Doré le portrait en en grandeur naturelle de tous les sapins qui existent! mais Doré a déjà fait en cachette tous ces portraits, qu'il met, en attendant, chez ses amis.

54. — FANFAN BENOITON

Bien moins jeune que le précédent, mais d'une nature infiniment plus compliquée. Regardez son grand front

à la Hugo, ses yeux pensifs noyés d'ombre, ce nez aristocratique d'un Lauzun ou d'un Richelieu, ces petites joues roses, fermes, rebondies, cette bouche bien arrêtée que l'esprit et l'ironie enflamment déjà, cette chevelure à la mode amoureuse du dix-huitième siècle, qui s'arrange comme dans un portrait de Latour, avec les grandes boucles tombantes! Je crois que Fanfan Benoiton qui a, chère adorable fillette! l'innocence d'un lys et d'une colombe, pourrait apprendre beaucoup de choses à Ernest Renan; car un enfant vraiment parisien respire avec l'air une science infinie, variée et profonde, qu'un savant enterré dans les livres n'a pas toujours, même en revenant d'Antioche!

55. — EDMOND ABOUT

Un enfant aussi, un enfant gaulois, à l'œil vif, malin, interrogateur, effronté, charmant; sur ses lèvres voltige un bon mot féroce, mais sans fiel. Le front a été solidement construit; le nez un peu retroussé, aux narines ambitieuses qui veulent tout aspirer, est de ceux qui disent : A moi le monde! Les dents, parfaitement blanches, parent bien le gentleman et le railleur qui vend, avec un dandysme exquis, des VESSIES peintes de couleurs vives, sur lesquelles il a écrit le mot : LANTERNES! Vigoureux et fortement bâti comme un Français du temps

de Guilleri et des *Cent Nouvelles nouvelles*, Edmont About, violemment barbu et chevelu, montre coquettement aujourd'hui, dans ces élégantes broussailles, quelques poils blancs, qu'il a dû obtenir à l'aide d'une teinture; car il est peu probable que la Vieillesse consente jamais à adopter cet enfant turbulent, qui, malicieusement et par jeu, s'amuse à porter la queue de la robe de Voltaire, comme à la première représentation d'*Œdipe*, Voltaire, enfant, portait, avec mille gracieuses singeries, la queue de la robe du grand-prêtre!

56. — ADELINA PATTI

Adorable petite tête, fière, enfantine, joyeuse, effarouchée, naïve : le front droit des plus belles statues, grands yeux flamboyants pleins d'intelligence et d'ardeur. Sourcils magnifiques, chevelure énorme, dont cette glorieuse virtuose, qui veut être libre, se débarrasse en rejetant en arrière le plus possible ses ondes merveilleuses, et qui par derrière forme un chignon splendide. Col jeune, pur, flexible : un menton un peu long et avancé, arrondi pourtant, et qui se détache bien. La bouche charmeresse, d'une coupe exquise et riche, mais très étonnée, a l'air de dire : Qu'est-ce que c'est donc que tous ces gens-là, qui ne sont pas des rossignols?

57. — SAINTE-BEUVE

Ce poète qui, lorsqu'il était jeune, n'a pu obtenir rien de ce qu'il désirait, si ce n'est le don d'écrire de beaux vers, a tout obtenu dans son âge mûr : popularité, gloire, honneurs, et même la beauté, car le succès, le contentement intérieur, la joie du devoir accompli, ont éclairé sa tête naguère souffrante, poli l'ivoire de ses joues, allumé son regard et tendu ses lèvres aussi spirituelles, ses fiers sourcils — qui, très victorieusement, le dispensent de toute chevelure, — aussi beaux que ceux de Boileau. D'ailleurs, dans le paradis des poètes, ce critique-poète qui a si bien connu, pénétré et peint de main de maître le dix-septième siècle, n'aura-t-il pas le droit, si cela lui convient, de s'asseoir à côté de ses maîtres, et de porter comme eux, pour achever d'ennoblir son nez tout moderne, la majestueuse perruque blonde à la Louis XIV?

58. — RACHEL

La Misère, qui, mieux que Delacroix et Tassaërt, s'entend à composer des figures élégiaques, les chansons dites dans les cafés borgnes avec le triste accompagne-

ment d'une guitare malade, les robes en loques, les chaussures déchirées, l'ambition sans pâture, l'incertitude de l'avenir, avaient fait la première Rachel que nous avons connue, la Rachel au front bombé, aux petits bandeaux plats, aux yeux d'ombre, au menton pointu et avancé, aux bras minces, à la poitrine maigre et souffrante. Mais ce sont l'Art, la Poésie, l'Amour, le Luxe, l'Or invincible, Paris tout entier attaché à sa charmante proie, qui ont fait la grande Rachel reine et déesse, triomphante sous ses voiles, dont les traits droits, fins, d'une pureté antique et d'une expression profonde, eurent toute la grâce de l'Orient et de la Grèce enchantée; dont les bras, les mains et les pieds divins furent ceux d'une Vénus Anadyomène; qui fit de la pourpre, des perles, des saphirs, des diamants les accessoires naturels de sa beauté sacrée, et de la langue rhythmée et mélodieuse de Racine, la langue légitime de sa pensée douloureusement passionnée. Celle-là, l'implacable Mort n'a pu s'empêcher de baiser amoureusement son beau front, en y attachant le sombre laurier immortel.

59. — LISZT

On sait combien ce tumultueux pianiste eut toujours d'esprit au service de son génie. Doué d'un visage romantique aux traits longs, au nez de héros byronien, à l'œil

fatal, à la bouche mélancolique, à la chevelure énorme de saule, droite comme des baguettes, cet Allemand si profondément Parisien, comprit qu'après la chute du Romantisme un visage romantique se trouverait déplacé partout, excepté dans le giron de l'Église, qui en tout temps garde le pur sentiment de toutes les beautés. Aussi sa résolution fut-elle un trait de génie! L'Église, qui ne veut que des perfections, a sculpté plus vigoureusement les traits si poétiques de Liszt, et leur a imprimé un grand caractère, un peu dur et farouche, qui ne leur nuit pas. Par un hasard singulier et fantasque, ces irrégularités de la peau, qu'on nomme vulgairement des grains de beauté, se sont multipliés sur la figure du grand virtuose au moment où il perdait la fleur de beauté de la jeunesse : avec les hommes de mil huit cent trente, la Nature, sachant qu'ils le lui rendront bien, ne se gêne pas pour abuser de l'antithèse!

60. — LA PRINCESSE MATHILDE

Cette même Nature, qui se rit de nos hiérarchies et de nos conventions, fait des princesses où et quand il lui plaît, et se divertit parfois à nous montrer sous de pauvres haillons ses créations les plus achevées et les plus souveraines. Mais comme elle a le droit d'aborder tous les genres d'effets, y compris ceux qui sont prévus, elle n'est pas embarrassée non plus pour faire naître quand elle

veut, sous le diadème et sous la pourpre, de vraies princesses de beauté, aux traits héroïques et purs, aux formes accomplies, et qui eussent partout régné par la grâce toute puissante de la démarche. Telle est celle-ci, dont le bienveillant, pur et superbe profil, si bien fait pour les diadèmes de perles, dont le front large, l'œil, le nez gracieux et délicat sont tout aristocratiques, mais dont la bouche ferme et fière exprime une bonté exquise, et dont le menton, avec sa belle ligne opulente, caressée par la lumière, éveille une idée de sincérité et de joie, en affirmant un esprit assez artiste pour comprendre les magnificences de l'Art et celles de la Vie. J'ai vu à la princesse Mathilde un joyau antique trouvé à Pompéi : une abeille d'or ciselé et émaillé, ouvrage conçu on ne peut plus simplement, et où la vie est exprimée par la seule indication des lignes initiales. Aujourd'hui, seule peut-être entre toutes les femmes, la princesse Mathilde pouvait porter noblement ce bijou d'un grand caractère, qui, sur le cou vulgaire d'une bourgeoise, n'aurait été qu'un vil morceau d'or!

Ici finit la cinquième douzaine des Camées Parisiens : veuillez, mesdames, par votre toute-puissante bonté, encourager le lapidaire, qui humblement poursuit son œuvre, en s'efforçant de ne manquer ni de résignation ni d'enthousiasme!

Sixième Douzaine

61. — HENRI HEINE

Avec quelque chose d'un Être plus immortel et plus divin, que je ne puis nommer à propos du poète d'*Atta Troll*, son visage serein, éclatant, d'une beauté sidérale, reproduisait, transformé par la voluptueuse grâce hébraïque, celui d'Apollon, mais d'un Apollon endiablé, dont toutes les pensées étaient ironie et poésie à la fois, et sa barbe blonde, naturellement séparée en deux pointes, faisait merveilleusement valoir une bouche toujours étincelante d'amour, de raillerie et de joie. Oui, de joie, malgré toutes les souffrances! Heine, à qui un oncle Midas avait offert un million pour qu'il renonçât à percer les sots de ses flèches d'or, comme son aïeul Aristophane, et qui avait refusé ce prix insuffisant, ne devait-il pas être gai comme le soleil? Qui fut aussi riche que lui, puisqu'il l'avait été assez pour se donner, comme *gracioso* égayant ses poèmes lyriques... monsieur de Rothschild! Aussi avait-il toujours l'air du dieu des vers au moment où il

vient d'écorcher le satyre Marsyas; et, à voir son sourire, on eût dit qu'il portait en effet sous son bras la peau de Marsyas toute sanglante. De là l'ineffable contentement qui brillait sur son front baigné de lumière!

62. — MADEMOISELLE GEORGE

Une fois par siècle à peu près, le grand Statuaire a la bonté de remettre sous les yeux de la race humaine un échantillon de ce qu'elle était avant de s'être modelée elle-même à l'image de ses vils appétits et de ses passions hideuses. De là les beautés suprêmes, grandioses, pures, parfaites, réunissant en elles la force, la joie, la jeunesse, la proportion des lignes, l'éclat des chairs, la finesse de la peau, la belle couleur riche du sang, la flamme de la prunelle, la grande nuit d'une chevelure amoureuse, la hautaine fierté du front, l'ovale parfait du visage, les sourcils longs, soyeux, droits, la narine hardiment ouverte, la bouche aimante et charnue, à l'arc voluptueux et redoutable, l'oreille achevée et petite, le menton long et fin malgré sa rondeur, et l'ensemble inouï de majesté sacrée, — comme fut la beauté de mademoiselle George, à l'époque où Gérard peignait son portrait au long col héroïque et puissant, aux magnifiques épaules nues, aux bras et aux mains de reine idéale (avec des fossettes!) où le sein, mieux que celui d'Aphro-

dite! apparaît fait pour servir de moule à la coupe où tous les Dieux réconciliés boiront l'ambroisie, quand la Paix définitive régnera enfin sur la terre et dans le ciel!

63. — ÉMILE DE GIRARDIN

Avec ou sans la mèche, et quoi qu'on en ait dit, l'auteur du *Supplice d'une Femme* ne ressemble pas à Napoléon. Le nez un peu éloigné de la bouche rusée et fine, les narines découpées très profondément, le regard vif, curieux, inventif, résolument fixé sur les choses qui se passent, et non pas sur une étoile invisible! Ôtent toute réalité à cette prétendue ressemblance. Une pénétration inouïe et une prodigieuse souplesse dans la pensée, voilà les qualités visiblement écrites sur ce visage où respire l'amour de toutes les choses terrestres, et qu'une continuelle attention n'a pu rendre sévère, car, en le voyant, on devine que l'étonnamment spirituel inventeur de la presse à quarante francs ne refuserait pas au besoin quelques empires et quelques royaumes, s'il trouvait l'occasion de les acheter sans nuire à personne, au moyen d'une ingénieuse combinaison financière.

64. — THÉRÉSA

Cette célèbre cantatrice n'est certes pas laide; on ne saurait l'être avec ce regard intelligent, avec ce sourire affable, et avec la conscience de posséder un talent de virtuose, qui, à cinq pour cent, représente un capital de trois millions; mais, enfin, ce n'est pas non plus sous cet aspect un peu mâle et abrupte de figure comme taillée au couteau qu'on se représente Psyché enfant ou Salmacis! Il ne faut pas non plus demander à Thérésa les bras de mademoiselle George, ce serait une indiscrétion; mais tels qu'ils sont, un peu fins et nerveux sous la poudre de riz, les siens lui suffisent pour enlever chaque soir le tas d'âmes d'une foule énorme. Naïvement ironique, avec son sourire bon enfant, elle a l'air de dire : Ah! peuple imbécile, tu es indifférent pour les chefs-d'œuvre! Ah! tu ne veux pas admirer la beauté immortelle? — Eh bien! voilà ce que je te chante, *La Femme à Barbe*, et voilà comme j'ai le nez fait!

65. — VICTORIEN SARDOU

En dépit de la légende, Victorien Sardou ne ressemble pas plus au général Bonaparte qu'Émile de Girardin ne ressemble à Napoléon empereur. Un poète trop peu

connu, Jules Lefèvre-Deumier, a écrit cet admirable vers : *On meurt en plein bonheur de son malheur passé!* Sardou ne meurt pas, Dieu merci! mais sa tête pâle, souffrante, ses yeux enfoncés et inquiets, sa bouche tourmentée, son grand front plein d'orages montrent clairement que riche, heureux enfin, maître de son succès et de son art, propriétaire d'un beau château et d'un nom qui voltige sur les bouches des hommes, roi absolu du théâtre du Gymnase et du théâtre du Vaudeville, assez affermi dans sa tyrannie légitime pour pouvoir ne faire qu'une bouchée d'Edgard Poe et de Cervantes, et pour contraindre les poètes morts à lui gagner les droits d'auteur, — il ressent encore les souffrances passées du temps où les directeurs de spectacles, aujourd'hui ses esclaves! lui refusaient ses pièces. Il semble qu'il soit sorti meurtri de sa lutte avec cette pieuvre énorme et horrible appelée le Travail littéraire, et ses beaux cheveux sont de ceux qui consolent les gens chauves d'être chauves, car on voit que cette noire, lourde, charmante et fabuleuse chevelure le dévore!

66. — LA FEMME A BARBE

J'ai vu à la foire de Saint-Cloud ce triste phénomène, dont s'est emparée si glorieusement la poésie lyrique... de Thérésa! A la simple énonciation de ces mots « la

Femme à Barbe, » on se figurerait une femme ayant un visage de femme, et ayant sur ce visage une barbe : erreur profonde! la barbe ne ressemble pas du tout à une barbe et la femme ne ressemble pas du tout à une femme. Le pauvre Être résigné, triste, aux yeux humides comme une chèvre sauvage en captivité, a toute sa peau d'un brun jaunâtre plus ou moins velue, et ce sont ses cheveux qui continuent à foisonner sur sa joue fauve, comme sur ses bras aussi et entre ses maigres épaules. O Cléopâtre, perle du monde nourrie de perles! ô Phryné sans voiles, bras blancs, tresses d'or, lèvres de rose, Jocrisse a-t-il vraiment raison de dire que toutes les femmes se valent?

67. — CATULLE MENDÈS

Avec son jeune visage apollonien, et son menton ombragé d'un léger duvet frissonnant que n'a jamais touché le rasoir, rien n'empêcherait ce jeune poète d'avoir été le prince Charmant d'un des contes de madame d'Aulnoy, ou mieux encore d'avoir été dans la Sicile sacrée, à l'ombre des grêles cyprès et du lierre noir, Damète ou le bouvier Daphnis, jouant de la syrinx et chantant une chanson bucolique alternée, si ses yeux perçants et calmes, et sa lèvre féminine, résolue, d'une grâce un peu dédaigneuse, n'indiquaient tous les

appétits modernes d'un héros de Balzac. Son front droit, bien construit, que les sourcils coupent d'une ligne horizontale, est couronné d'une chevelure blonde démesurée, frisée naturellement, et longue comme une perruque à la Louis XIV. C'est sans doute d'une pareille chevelure dorée, ensoleillée et lumineuse qu'était coiffé le fils de la muse Calliope, quand cet excellent musicien déménageait les arbres tout venus par un procédé élégant et économique, dont il n'a malheureusement pas légué le secret à nos jardiniers actuels.

68. — LA SOURCE, D'INGRES

Une des adorées de Paris, qui l'a aimée exclusivement et follement pendant toute une année. Ah! quel rusé vieillard que cet homme de génie appelé Ingres! — Vieillard, lui dit son siècle, abandonne tes songeries raphaëlesques et mets-toi un peu à ma dernière mode. Ne vois-tu pas que la beauté, c'est les frisons postiches, le carmin aux joues, les chignons en faux crêpé, un corps maigre dans une cage de fer, la farine déguisée en poudre de riz, et toute cette jolie cuisine diabolique des Cerisette et des Souris qui fait furie et fanatisme jusque chez les honnêtes femmes! — Sans doute, tu as raison, répond Ingres avec une résignation hypocrite; sans doute la beauté est bien ce que tu dis : mais il y a aussi

cela! (et il montre cette merveilleuse ligne du torse vivant, ce jeune sein fleuri, ce bras gracieusement levé sur la tête où le tachent les ombres des feuilles, tandis que l'autre soutient l'urne d'argile; cette tête vierge, enfantine, ingénue, ces dents de lys, cette lèvre, pareille à une corolle, cet enchantement, cette fraîcheur, ce silence, une eau de diamant, une Nymphe nue et divine dont la bouche sourit et dont les yeux rêvent, un miroir glacé où se reflètent des pieds charmants, une calme retraite frissonnante où nos yeux devinent un murmure délicieux : la Source!)

69. — MICHEL LÉVY

Son œil calme est celui de tous les dompteurs, et en effet il a dompté tous les monstres modernes, Paris, le Succès, la Concurrence, le Journalisme, et jusqu'à l'Argent tout puissant et invincible! Michel Lévy, qui est âgé de quarante-deux ans, pourrait dire qu'il en a vingt-cinq, tant sa bouche est rouge, fraîche et souriante de joie, tant ses dents sont blanches, tant sa barbe blonde est jeune et légère : à quel propos vieillirait-il et s'affligerait-il, étant le maître du monde? Quand on se mêle d'être chauve, il faut l'être comme lui, avec un crâne aussi poli, propre et brillant que le ventre de la Vénus de Milo. La couleur rose de ses joues et son abord parfaitement

aimable tiennent à ce qu'il a la certitude qu'à un moment donné sa caisse-Fichet aux cent gueules avides aura attiré, fasciné et englouti sans rémission tous les millions qui existent au monde, y compris ceux de monsieur de Rothschild, à qui Michel Lévy servira alors une pension alimentaire proportionnée à ses besoins, — c'est-à-dire : de huit cent francs !

70. — ALICE THÉRIC

Rien de plus populaire à Paris que l'image de cette mille fois jolie femme qui a, comme on sait, voyagé de la Comédie-Française au théâtre du passage Choiseul en passant par la Russie, et qui a porté partout l'aimable petit air surpris, effaré et effarouché dont elle garde la recette. Ses grands beaux yeux brillants, pleins de diamants, *regardent vaguement quelque part*, selon une expression célèbre de Victor Hugo, et sa bouche bien dessinée, couleur de pourpre, exprime si peu de malice qu'elle a trouvé le moyen d'être une bouche distraite, dont la moitié est encore sérieuse quand l'autre s'est déjà mise à sourire ! C'est la splendeur d'une jeune divinité, mais c'est aussi la surprise et la grâce inconsciente d'une gazelle dans les bois. On dirait que cette douce personne a été éveillée en sursaut dans le Paradis, et qu'à l'heure qu'il est elle n'a pas encore achevé tout à fait le rêve qu'elle

y faisait sous les plafonds d'azur; aussi a-t-elle toujours l'air de ne pas savoir ce dont il s'agit. Ce qui semblerait le prouver, c'est que son nom de famille étant le seul qui lui appartienne pour tout de bon, c'est elle-même qui s'est volontairement choisi le joli prénom d'Alice!

71. — HONORÉ DAUMIER

Celui-ci est un robuste ouvrier. Regardez attentivement la tête bonne et pensive de ce grand railleur, vous la trouverez aussi belle de clémence que celles de Rabelais et de Molière. Qui pourrait être méchant après avoir observé les hommes d'une manière assez décisive pour se convaincre que la plupart d'entre eux bâtissent en l'air une maison de fumée, ou écrivent au hasard sur l'onde fugitive et pourraient prendre un enfant innocent pour maître d'école? Malgré les yeux petits, mais si perçants et si vifs; malgré le nez un peu retroussé, la bouche grande et le collier de favoris coupé comme ceux des cochers de fiacre, quel grand caractère le génie et la bonté souveraine ont donné à cet honnête visage calme, que couronnent si noblement des cheveux d'une blancheur divine, que le vent de l'inspiration éparpille violemment autour d'un front haut, puissant et ferme, plein de créations et plein de rêves!

72. — MARIE DUPLESSIS

C'est-à-dire la Dame aux Camellias. Même après le roman et le drame dont elle est l'héroïne, que de chefs-d'œuvre a inspirés cette Parisienne d'une élégance si rare, dont la mort éveilla une profonde tristesse, et qui, par un miracle impossible à renouveler jamais, avait su conserver dans sa triste vie quelque chose de la simplicité et de la grâce virginales! Quelques lignes impérissables de Nestor Roqueplan la montrent petite enfant, coiffée d'une tignasse ébouriffée et dévorant une grosse pomme rouge devant la boutique des pommes de terre frites. Et si vite elle allait devenir cette jeune fille dont le visage gracieux et chaste sous ses bandeaux plats, dont le long col de cygne, dont les grands yeux doux et rêveurs nous donnent malgré tout une idée de pureté, et dont le corps souple et mince semble si bien à l'aise dans cette robe collante et sans ornements, à pèlerine plate, dont la forme ne convient qu'à une nonne ou à une duchesse! Ah! la Comédie moderne est d'autant plus compliquée et difficile, que personne n'y porte plus le costume ni même le physique de son rôle. Mais ici le visage ne ment plus, car cette blanche Marie Duplessis est vraiment devenue, dans la légende passionnée et

vivante, quelque chose de mystérieux, de tendre et de suavement délicat et fragile, comme une fleur !

Ici finit la sixième Douzaine des Camées Parisiens ; c'est à vous, Mesdames, que je les dédie encore, car il vous appartient de faire de rien quelque chose, par un seul regard tombé de ces beaux yeux où sont la douce flamme inspiratrice et les rayons qui donnent la vie.

Septième Douzaine

73. — HONORÉ DE BALZAC

Du même bloc géant où elle avait sculpté la tête du dieu Rabelais, forgeron épique, la grande Ouvrière tira cette tête large et puissante, où le front a les bosses terribles du génie ; où la chevelure inextricable, relevée en haute brosse sauvage, retombant en masses épaisses, droites, vivantes, est plantée dru comme les arbres dans la forêt ; où, sous les sourcils profonds, les yeux curieux, superbes, calmes, interrogateurs de la Vie et de l'Infini, miroir de tout, boivent l'univers spirituel et physique et le reflètent. Le nez, large à sa naissance, puis aquilin, se continue lorsqu'on le croit fini, étend ses ailes robustes, et largement, d'une belle ligne ironique et railleuse, s'ouvre en deux narines avides, qui veulent tout flairer, tout savoir. Comme chez l'autre frère de Shakespeare, Poquelin, la bouche ombragée d'une légère moustache noire est rouge et coupée en bouche sensuelle, quoiqu'elle soit celle d'un buveur d'eau ! mais de même que

les joues rondes, le cou d'athlète et le double menton fort et délicat, elle est là seulement pour protester contre le mépris de la Matière. Quant à la robe de moine, c'est un symbole ! Elle dit ce qu'il faut de recueillement, d'abnégation et d'études patientes pour créer d'immortels chefs-d'œuvre, en apparence frivoles. Pourquoi Balzac n'a pas été de l'Académie ? Ah ! c'est qu'en s'asseyant, le joyeux Grandgousier eût brisé en miettes les fauteuils chimériques, et sa femme, sa muse, sa bonne Gargamelle eût d'un coup de tête, sans y penser, crevé le plafond !

74. — MARIE DORVAL

On a dit qu'elle était laide, le front trop grand et plein de pensées pour celui d'une femme, le visage un peu court, ramassé, écrasé, la bouche grande. O douleur, beauté, génie, extases de la poésie vertigineuse, qui ne se rappelle l'expression divine, surhumaine de ce visage désolé, ces lèvres folles de passion, ces yeux brûlés de larmes, ce corps tremblant, palpitant, ces bras, minces, pâles, brisés par la fièvre, et l'idéale musique de cette voix quand elle disait : *Hernani, je vous aime et vous pardonne, et n'ai Que de l'amour pour vous !* Hélas, je revois encore ces longs bandeaux châtains, la rose rose sur le côté, et la gracieuse tête, penchée comme une fleur ! O

Tisbe, Kitty Bell, muse, martyre, voix éloquente, chère morte sacrée!

75. — NESTOR ROQUEPLAN

Je songe aux célèbres canons de Hugo, que le fondeur avait faits en mettant dans son moule de sable du cuivre et de l'étain, et... l'oubli du vaincu! De même, pour faire le visage de Nestor Roqueplan, le fondeur a mis dans son moule de la chair bien vivante et saine, — et de l'esprit, et de l'esprit, et de l'esprit, et encore de l'esprit. Ce visage exprime, ce n'est pas assez de dire qu'il exprime, il est — l'horreur du lieu commun! Le front est beau sans développement excessif, pour ne pas *poser au poète;* l'œil est vif, rapide, fabuleusement intelligent, mais sans brasier de flammes, pour ne pas *poser au penseur;* le nez, la bouche, la ligne des joues, d'une élégance parfaite, sont en même temps d'un modelé ferme, presque violent, et le visage aime mieux être franchement rouge que de tomber dans la pâleur du cabotin et du malade!

On voit le mot spirituel, comme une traînée de fluide, d'abord étinceler dans l'œil, frémir vaguement sur la ligne du nez, puis imperceptiblement éclairer les lèvres, où il va éclore comme une fleur de feu. Roqueplan, qui a évité tous les ridicules, est chevelu dans un siècle de gens chauves. Il a été question de supprimer l'Académie...

française, et de la remplacer par une Académie des gens d'esprit, qui aurait été composée de Roqueplan et de Laurent-Jan, mais ce projet n'a pas eu de suites!

76. — MADAME DE METTERNICH

Une grande dame chez qui le plus gracieux, le plus brillant, le plus imprévu, le plus excellent esprit s'allie à la noblesse de la naissance et à celle de l'âme, n'appartient-elle par de droit à l'Art et à la Poésie, et pouvons-nous oublier que dans cette soirée horrible du *Tannhauser* où deux cents gandins égorgeaient un Cygne, celle-ci, justement entourée de l'admiration et du respect de tous, protesta seule par son attitude violemment indignée?

Aussi voudrais-je pouvoir ici, d'un outil assez industrieux et fin, ciseler son aimable visage, au front intelligent, aux petits traits que pare une grâce enfantine comme un peu âpre et sauvage, tout éclairé, illuminé et resplendissant d'un esprit d'ange! Par une élégance raffinée qui n'est pas permise à tout le monde, cette jolie tête aristocratique se passe d'une bouche aux lèvres trop minces, et se contente d'une belle chevelure coiffée en bandeaux légèrement ondés et crespelés, sans aucune de ces violences de toison introduite chez nous par une mode récente. O bonheur de posséder cette suprême distinction, la perle sans tache, qui permet d'être simple!

77. — COROT

Dans un paysage de matin, tendre, vaporeux, idéal, où la transparente verdure s'éveille en frissonnant de joie, où imperceptiblement les feuillages tremblent et s'agitent dans la douce lumière indécise, les Nymphes deminues, écartant les branches d'une main furtive, accourent silencieusement près de la noire fontaine, qui déjà blanchit et s'azure ! Derrière elles, curieux et pensif, voyez clignant les yeux et marchant à pas de loup, mais droit comme un chêne, ce gai vieillard au visage un peu rouge, aux petits traits naïfs où se lisent tant de bonté joyeuse et tant d'amour, à la petite bouche aimable et sérieuse, aux beaux cheveux de neige relevés et épars ! Qu'il y a là de passion, de génie, de simplicité, de force durable, de résignation tranquille ! Pourquoi cet amant de Naïades couronnées de glaïeuls a-t-il la grosse blouse bleue agrémentée et le bonnet de coton à raies roses du paysan ?

Chut ! ne le trahissez pas, c'est un grand homme, c'est un créateur, c'est Corot : il a pris ce déguisement pour qu'on ne pense pas à le faire officier de la Légion d'honneur et membre de l'Institut. Gardez-vous de le troubler : laissez-le (seul avec son ami Théocrite !) s'enivrer du calme des bois, de la pénétrante odeur des feuilles, du mystérieux murmure des sources froides ?

78. — MARIE DELAPORTE

Dans l'aimable tête de cette ingénue de théâtre, sans afféterie, simple, d'un charme mille fois plus pénétrant que le — joli — vulgaire, n'y-a-t-il pas avec celle de la grande dame que j'exquissais tout à l'heure quelque chose comme un rapport vague, fugitif, très vrai pourtant, dont l'artiste a le droit de s'emparer? Oui, en leur âpre saveur, ces deux natures où domine la pensée, qui si rapidement transforme, transfigure, éclaire, de loin se rappellent l'une l'autre et sont de la même famille; sans compter que lorsqu'il plaît à Meilhac de vêtir de robes triomphantes la jeune fille qui, elle aussi, a le droit d'être simple, elle porte avec la plus belle aisance magistrale ces joyaux, ces pierreries, ces rubans excessifs, ces flots de lourdes étoffes ruisselantes, — car en ces matières, qui peut le moins peut le plus; et, quand on a su être reine et duchesse avec une robe unie et des cheveux en bandeaux, n'est-ce pas un jeu enfantin d'ennoblir les dentelles aériennes, les ruches, les rubans d'or, les nœuds d'émeraude et les lourds damas de pourpre vermeille!

79. — JULES JANIN

Un fin et excellent médaillon en ivoire, qu'on voit encore chez lui montre que Jules Janin, tout jeune, a eu, avec la chevelure d'un jeune Grec, les traits d'une régularité parfaite. L'embonpoint qui volontiers nous assiège, nous autres pauvres écrivains sédentaires, a pu dénuder son large front, élargir un peu ses joues et doubler son gracieux menton d'abbé; mais il ne lui a ôté ni ses beaux sourcils, ni son aimable regard, ni ce sourire exquis du galant homme qui nous a tous charmés, ni ses dents d'une beauté proverbiale, plus blanches que des amandes nouvelles, qu'il soigne, avec raison, comme de véritables joyaux.

Ce qui fait que Jules Janin, malgré la goutte qui le tourmente, a gardé une physionomie si heureuse et si gaie, c'est qu'Horace, La Fontaine, Diderot et Richardson ont été les seuls qui lui aient donné leurs voix, — le jour où il s'est présenté à l'Académie!

80. — LOUISE COLET

Comme l'époque où nous naissons nous joue parfois de singuliers tours! Madame Louise Colet, poète d'un grand et vrai talent, a balbutié ses premiers essais dans un temps de névrose romantique où il fallait être pâle,

fatal, poitrinaire et *lys penché*, sous peine de mort. Aussi fut-elle tout cela, comme l'exigeaient impérieusement la mode et les convenances; mais quels démentis cruels donnaient à ce parti-pris nécessaire son beau front droit, ses grands yeux plus éveillés que les cloches de matines, son petit nez retroussé comme ceux qui changent les lois d'un empire, et l'arc de sa jolie bouche, et son menton rose, et ces énormes boucles de cheveux clairs, lumineux, couleur d'or, tombant à profusion sur un buste dont les blanches, éclatantes et superbes richesses chantaient glorieusement à tue-tête la gloire de Rubens, ivre de rose! Un des héros de Siraudin s'écrie en une bonne phrase macaronique : *Ma fille est droite comme un I, sauf quelques inégalités..... que tu ne blâmeras pas!* Et certes, il faudrait avoir l'esprit bien mal fait pour ne pas s'associer à la pensée qu'il exprime si judicieusement et avec une si naïve confiance; mais de quel solide foi romantique ne devait pas être animé le statuaire qui avait représenté madame Louise Colet, splendide alors et épanouie comme les Néréides du maître d'Anvers, sous la figure d'une jeune femme rêveuse et mourante, étendue près d'une fontaine, et intitulée : *Penserosa!*

81. — ALEXANDRE DUMAS

Qu'il y a eu de Dumas! plus innombrables que les feuilles des bois et que les vagues de la mer, depuis

celui de *Henri III* et de *Christine à Fontainebleau,* jusqu'à celui des Conférences, — et tous si gais, si inépuisables, si bons enfants! Mais le plus original, le plus spirituel de tous n'est-il pas celui qui est représenté en pied dans une estampe, aujourd'hui rarissime, de son ami Devéria?

La tête presque enfantine est aimable, jolie, souriante, ornée d'une chevelure en nuage et d'une toute petite barbe noire, folle, éparse, tendre comme un duvet naissant; le nez est encore vague, la bouche est celle d'un adolescent qui voit l'aurore! Dumas, étendu sur un de ces lits de repos dont les Devéria avaient le secret, moitié grec, moitié hôtel garni, nous regarde avec la sérénité d'un jeune combattant avide de blessures qui, sans fatigue, vivra mille vies et écrira mille volumes. Mince comme un dandy-poète pris tout vif dans un passage des *Jeunes-France,* il est vêtu de l'amusant costume de 1830; habit droit avec collet à la Gœthe, gilet dont la partie inférieure étend des ailes, lorgnon suspendu à une longue chaîne, pantalon moitié collant et flottant. Un des bras est levé et la main caresse les cheveux, l'autre bras s'envole, avec un des coussins, au bout de l'estampe et au bout du monde! En ce temps fabuleux, Dumas avait déjà écrit trop de livres pour ne pas s'être fermé irrévocablement l'Académie française; mais comme ces gens-là, poètes et dessinateurs, avaient l'aspect sain et vigoureux de révolutionnaires qui ont une révolution à faire et qui la feront! car alors chacun, tout simplement et avec bonne humeur, — faisait son ouvrage.

82. — MADEMOISELLE DUVERGER

Sous les éclairs, les irradiations, les blanches flammes, les terribles et tranquilles étincelles de ces astres, de ces voix lactées, de ces constellations, de ces jardins d'étoiles, de ces clairs éclatants, silencieux diamants éblouis, qui en nœuds, en thyrses, en agrafes, en liens amoureux, en floraisons triomphales absorbent la lumière de la salle et font rougir la lueur du gaz, — la belle tête, pâle déjà, mais vraiment jeune encore, avec le regard désabusé de tout et triste d'une science infinie, tandis que la bouche a gardé quelque chose de tendrement naïf qui toujours charmera, — est celle d'une Parisienne moins ignorante que Maury et que monsieur de Humboldt, sachant sur le bout du doigt ce que coûte un kilogramme de diamants et un plat de langues de phénicoptères! *Si mes confrères savaient peindre!* grogne le lion de la Fontaine. Ne pourraient-elles pas en dire autant, ces déesses d'amour qui tant de fois ont pu lire crûment dans les âmes, et si, elles pouvaient écrire ce qu'elles savent, quels poèmes épiques elles griffonneraient, en marge de *La Comédie Humaine!*

83. — THÉOPHILE GAUTIER

Dans cette tête brune, chevelue, aux joues larges et d'un pur contour, à la barbe légère, — calme comme celle d'un lion, fière comme celle d'un dieu, aux yeux doux, profonds, infinis, où le front olympien abrite la connaissance et les images de toutes les choses, où le nez droit, large à sa naissance, est d'une noblesse sans égale, où sous la légère moustache écartée avec grâce, les lèvres rouges, épaisses, d'une ligne merveilleusement jeune, disent la joie tranquille des héros; dans cette noble tête aux sourcils paisibles, qui si magnifiquement repose sur ce col énergique de combattant victorieux, superbe dans ce blanc vêtement flottant et entr'ouvert sur lequel est négligemment noué un mouchoir aux raies de couleurs vives, — Phidias lui-même (qui savait bien les secrets de son art) ne serait pas arrivé à tailler une tête d'académicien à perruque verte; car il y a parfois un obstacle impérieux dans la nature des choses, et pour faire un marchand de parapluies ou un employé du Mont-de-piété, vous n'auriez pas l'idée de prendre l'immortel Indra sur son char traîné par les coursiers d'azur, ni le Zeus Clarios de Tégé, à la fois dieu de l'éther et de la lumière!

84. — L'ACADÉMIE

Quoi! on me refuserait le droit de sculpter en bas-relief ce triste portrait symbolique, lorsque Hésiode a bien pu représenter les vents et les nuages sous la figure de géants difformes, appelés Titans! — A son exemple, je personnifierai l'Académie. Par exagération, pure calomnie et erreur volontaire, on a prétendu que cette vieille dame avait une tête de bois, un nez d'argent et un abat-jour vert : il n'en est rien. La vérité est que son nez mince et tordu, sa peau de parchemin collée aux os, sa perruque de chiendent, ses lèvres plus blanches que les neiges de la Jungfrau, ses sourcils roses en broussailles, ses oreilles aplaties et ses yeux couverts d'innombrables taies forment un ensemble plus sérieux que folâtre, et moins réjouissant à l'œil qu'un jardin de rosiers tout paré de mille roses fleuries. A tout cela ajoutez une dent, une seule dent, longue comme un jour sans pain et noire comme l'âme d'un huissier, — avec laquelle la vieille dame Académie tâche sans cesse de mordre cette jeune fille au sein nu, la belle nymphe Poésie qui, d'un pied bondissant et libre s'en va par les gazons naissants, en laissant flotter joyeusement dans l'air son impétueuse chevelure d'or, toute dénouée!

Mesdames, ici finit la septième Douzaine des Camées Parisiens, par le portrait de cette personne âgée, qui n'a absolument pas d'autre beauté que la vilaine beauté du Diable. Les Dieux me sont témoins que j'aurais mieux aimé avoir à décrire, au lieu d'elle, la belle Cythérée couronnée de violettes, reine de Salamine, qui a reçu en partage les citadelles de la maritime Cypre! Mais ne me tiendrez-vous pas quelque compte de ce que, renonçant à la légende pour n'adopter que la vérité réaliste, je n'ai pas montré la vieille dame Académie avec une tête de bois et un nez d'argent, comme c'était mon droit, et peut-être mon devoir?

Huitième Douzaine

85. — ALFRED DE MUSSET

Je voudrais le montrer, non tel que l'a dessiné Gavarni en cette lithographie exquise où le dandy-poète, déjà fatigué de la lutte, pâli par les veilles, ferme à demi ses yeux et regarde tristement le fantôme de la vie; — mais fier, charmant, jeune, beau comme dans le médaillon où David nous conserva l'image de son enfance adorable, et tel qu'il apparut à cette soirée chez Charles Nodier, où il lut pour la première fois les *Contes d'Espagne et d'Italie,* et d'où il sortit célèbre. Sans barbe alors, et tout resplendissant d'une grâce juvénile, ce nez aquilin trop long et trop busqué, d'un caractère si étrange et hardi, ces yeux ingénus et profonds, cette petite bouche aux lèvres amoureuses, faites pour les baisers, ce puissant menton byronien, et surtout ce large front modelé par le génie, et cette épaisse, énorme, violente, fabuleuse chevelure blonde, tordue et retombant en onde frémissante, lui donnent l'aspect d'un jeune

dieu. Le cou long, charnu, démesuré, est d'un lutteur, et, en effet, le poète de *Rolla* avait été doué de la vigueur héroïque, pour que la Passion et la Douleur, ses vraies amantes implacablement chéries, eussent de quoi s'acharner sur leur proie.

86. — MARIA FAVART

Cette grecque au petit front, née aux temps homériques, dont la chevelure a l'air d'une grappe de raisins noirs, dont la lèvre est comme une fleur sanglante, et dont les traits inexorablement divins annoncent une fille de Zeus qui lance la foudre, — cette Athènè superbe et menaçante, née uniquement pour porter, comme dans sa statue à Égine, le casque de guerrière aux trois panaches terribles, cette nymphe armée, cette victorieuse, — est, sous l'habit d'une dame moderne, sous son costume de velours gros bleu à appliques de guipure blanche, aussi absolument et strictement déguisée que nous le serions nous-mêmes s'il nous prenait la fantaisie de nous travestir en Turc, avec un soleil dans le dos et un pot de fleurs sur la poitrine. Maria Favart de Sparte, compatriote de l'Eurotas et des lauriers-roses, est, sous le petit chapeau contemporain, aussi chimérique et invraisemblable que le serait par exemple Antinoos, s'il se passait le caprice de faire courir à la Marche, sous l'é-

quipement d'un gentleman à la mode. Irréprochablement ganté, frisant sa moustache, et habillé par Bonne. Il y a comme cela des gens qui, sans le savoir, font l'école buissonnière hors de leur siècle légitime. Maria Favart s'est évadée assurément d'une médaille antique, dont quelque collectionneur déplore la perte : ne la trahissons pas, et jouissons égoïstement de ce rare et curieux spectacle.

87. — LOUIS JOURDAN

Une tête maigre, osseuse, enflammée, à l'œil embrasé, fixe, à la bouche souriante et fine, que l'âpreté de la lutte fiévreuse, les chagrins amers, les soucis, les triomphes chèrement achetés, la popularité exigeante ont fatiguée et desséchée sans pouvoir lui ôter rien d'un charme sympathique dont l'influence est irrésistible. Il y a du génie dans ce regard distrait qui vous échappe, et dans ce front puissamment développé, où toujours on voit flotter une idée acharnée et l'ombre de quelque rêve. Le teint basané, fauve, est celui d'un colon; la barbe très courte et soyeuse a quelque chose de celle des Arabes. Les cheveux longs, naturellement frisés et crespelés et qui, à la moindre brise, se soulèvent et s'envolent, offrent alors une anomalie bizarre; car blancs en dessus et comme poudrés de neige, ils sont en dessous

parfaitement noirs, comme pour signifier que Jourdan restera éternellement jeune, et que la vieillesse ne sera jamais qu'un leurre et qu'une vaine apparence chez ce polémiste si vigoureusement trempé, qui a apporté l'âme infatigable d'un héros dans les dures batailles de la Pensée.

88. — CORA PEARL

Ceci est une tête amusante, non pas belle comme celles de Niobé ou d'Hélène, — car ces petits yeux de feu enfoncés et rapprochés des sourcils, ce nez au vent, ce front un peu large, cette bouche aux plans accusés, ne constituent qu'une beauté de fantaisie, — mais aimable, originale, assaisonnée par tous les piments du ragoût moderne. L'énorme tresse qui fait diadème sur les bandeaux ondés par le fer, représente bien le diadème d'une reine de la mode, et cette robe, tout envahie par une dentelle au dessin singulier et fastueux, tel qu'aurait pu le faire une araignée qui serait fée, agace agréablement l'œil comme une muraille de l'Alhambra. Puis, ô gloire sans égale! Cora Pearl a introduit au monde cette teinture, grâce à laquelle une femme brune peut se donner le plaisir d'entendre un poète comparer ses cheveux, devenus rouges ou roses, à une rose du Bengale et à un voile de pourpre. Ne fût-ce que pour l'amour du rouge, ô Cora Pearl, je vous salue!

89. — PHILIPPE RICORD

A force de bienveillance et de douceur, — car la grande science donne une bonté infinie, — ce grand homme est devenu beau. Quel regard aimable et quel fin, gracieux, ravissant sourire! Certes le Temps s'est bien trompé dans son calcul en pâlissant ce noble visage et en y traçant, de son ongle jaloux, de longues rides légères, car dans chacune de ces rides éclate davantage le prestigieux, rapide, séduisant, inépuisable esprit à la Schéhérazade qui nous a tant charmés. Fécond autant qu'un poète en images saisissantes, justes, et qui peignent au vif, inventeur comme ceux qui ont créé *Les Mille et une Nuits*, Philippe Ricord, même en toque et en robe noire, ne saurait avoir l'air pédant, et il est le plus Parisien de tous les Parisiens qui existent : voilà pourquoi son visage est arrivé à cette sérénité placide, car il n'ignore rien et il comprend tout. Par une touchante obstination, Ricord, homme de 1830, garde ses cheveux longs et ses joues rasées, bien que ses cheveux commencent à s'éclaircir. A sa boutonnière brille un ruban de plus de cent couleurs : tous les rouges, tous les verts, tous les orangés, tous les noirs, tous les blancs, tous les violets, tous les bleu de ciel, tous les roses, tous les ponceaux, tous les jaune vif se poussent et se culbutent pour y trouver une

petite place, car l'illustre médecin est si conciliant et si bon qu'il n'a voulu désobliger aucun souverain.

90. — EUGÉNIE FIOCRE

Voulant se montrer aux gens de Paris, qui avaient totalement oublié son existence, le dieu Amour, par une boutade heureuse et des plus spirituelles, suscita, pour jouer ici son personnage, cette jeune fille au beau front, aux yeux mutins, au nez malicieux et charmant, au menton railleur, aux lèvres plus jeunes que la Jeunesse même, à la lourde chevelure. Par cette supercherie ingénieuse, l'archer de Thespies trouva le moyen de rajeunir d'une façon vraiment originale son type un peu usé et effacé, et de faire fanatisme jusque parmi les notaires aux bedaines majestueuses, qui, pareils à des citrouilles vêtues d'habits noirs, mûrissent aux rayons du gaz sur la scène de l'Opéra. Pour le charme imprévu, pour la beauté piquante, pour la plus délicieuse saveur des grâces enfantines, c'est tout dire que de dire : Eugénie Fiocre !

91. — DELAUNAY

Doué de la jeunesse éternelle, avec ces traits d'adolescent-poète, avec cette lèvre gracieuse, avec ce regard

qui s'emplit de ciel, avec ces dents qui ont l'air d'amandes blanches, il eût été beau, d'une manière abusive : aussi le Statuaire, considérant qu'il y avait là un excès, lui fit le teint un peu rouge et foncé, et inclina un peu de côté le nez, sculpté d'ailleurs avec une grâce irréprochable. Mais le soir, avec le blanc, ce visage redevient divin : c'est celui de l'Amour, celui de Dorante, celui de Cœlio, celui de Fortunio, celui de Perdican et celui de Valentin, éclairé par la pure flamme de la Poésie. Aussi, en voyant ce jeune homme dont l'attitude est rhythmée comme une vibration de lyre, trouve-t-on juste de penser que, devant une foule assemblée, sous l'éclair des lustres, il aura l'honneur inouï et fabuleux de pouvoir dire en se désignant lui-même : Je suis Fantasio, bourgeois de Munich !

92. — MARCELINE DESBORDES-VALMORE

Ne me demandez pas comment, née à une époque où la Poésie s'était faite romance et chantait les hussards vêtus d'azur, — où les robes étaient, comme dans *Marie*, des « robes de bergère, » cette Muse, cette femme amoureuse et désolée, n'a pu être entachée par le ridicule environnant : ceci prouve seulement que le Génie est une flamme pure, inextinguible, qui redonne à tout la splendeur native ! Oui, dans le premier et célèbre portrait, malgré la robe du moyen âge de pendule, malgré

la coiffure à la Ninon, malgré la lyre venue de chez le luthier, la grande Marceline, avec ses beaux yeux enflammés et humides, avec ce front droit et ces sourcils fièrement tracés, avec ce nez si caractérisé, aux bosses hardies et spirituelles, avec ce menton pointu, finement pensif, ces lèvres épaisses et si arquées, ce col énergique, attire, charme et retient le regard qui se sent en face d'une pensée et d'une âme. Et plus tard, dans le célèbre médaillon de David, vue de profil, — avec les mêmes traits, mais devenus si sérieux et si calmes, avec la grande paupière baissée, avec cette chevelure toujours courte qui s'arrange en masses dignes de la statuaire, — comme à ce moment-là elle est épique et vraiment imposante! Alors elle a laissé échapper tous les sanglots, toutes les larmes de son cœur déchiré, et pâle, austère, silencieuse, elle se repose un instant d'avoir loyalement exhalé vers les cieux tant de cris immortels, tant de plaintes désespérées!

93. — FRANCISQUE SARCEY

Quand l'Ours de La Fontaine eut tué, d'un coup de pavé, son compagnon l'amateur de jardins, il voulut du moins conserver un souvenir de cet ami brusquement enlevé à sa tendresse. Comme il put, naïvement, à coups de bêche, il tailla et sculpta son pavé pour en faire le

portrait souhaité. Un nez, une bouche, une barbe, il figura tout cela dans la mesure de ses moyens, et même, après avoir modelé les oreilles, pensa oublier les yeux. Or, l'image sculptée par l'ours avait l'air si honnête et si conciliant, que Jupin, le bon Jupin des Fables, touché d'un tel effort ingénu, anima ce consciencieux travail, lui donna l'innocence des gazelles effarées, l'agréable murmure du ruisseau qui coule dans l'herbe, la fidélité des colombes, et nomma le tout : Francisque Sarcey !

94. — LA JEUNE ÉLISA

Henri Heine a dit quelque part : Le malheur est que l'école romantique et l'école plastique n'aient pas pu s'entendre. La beauté de la Jeune Élisa, qu'on montre encore aujourd'hui dans les baraques de la foire, n'était pas un terrain propice à cette réconciliation désirée, car, assez colossale pour ne pouvoir être admirée autrement qu'en perspective, elle incline décidément du côté de la plastique. Orgueilleuse sans faste, la Jeune Élisa est coiffée en bandeaux plats ! Oh ! que ses yeux, que son nez, que sa bouche, rouges, vernis, régulièrement dessinés comme dans les cahiers de dessin, avaient une expression modestement triomphante, tandis qu'à grand' peine un tambour-major entourait de ses bras une partie du mollet, enfermé dans un bas de coton blanc qui res-

semblait à une Alpe de neige! Son cou, — ô burgs bâtis sur la cime des rochers foudroyés! — ressemble non pas à la tour d'ivoire, mais à une autre tour Saint-Jacques, autour de laquelle on pourrait, sans en altérer sensiblement la forme, établir une balustrade sur laquelle on poserait aussi l'Ange, le Lion, le Taureau et l'Aigle; — et, en parlant d'elle, son cornac dit d'une voix éteinte et doucement attendrie : Cette jeune personne!

95. — AUGUSTE PRÉAULT

Lui aussi, il était, sous je ne sais quel nom oublié aujourd'hui, un Esprit en révolte, un ami et complice intime de Celui qui vola le feu du Ciel. A eux deux, ils se hâtaient de modeler en argile tous les types de Beauté destinés à vivre, et Prométhée lui disait sans cesse : Si tu veux plus tard habiter sur la terre, n'oublie pas de te faire un corps pour toi; voici que l'argile diminue! — Oui, oui, disait Préault, et toujours il pétrissait des figures nouvelles. Enfin débordé et acculé, à la dernière minute, Préault fatigué modela à la diable cette tête au front magnifique et démesuré, au nez rabelaisien, à l'œil petit et enfoncé, à la bouche un peu charnue que surmonte une moustache en brosse, au menton à demi fuyant, mais ruisselante d'invention, de génie, d'esprit, de malice aristophanesque, de poésie entrevue, de pen-

sée rapide, et, pressé d'étendre sur l'argile ses linges mouillés, dit négligemment : Ça sera toujours assez bon pour moi !

96. — PAULINE VIARDOT

O puissance de l'esprit, puissance de l'âme ! cette lèvre serait sensuelle, ce front, ce nez pareil à celui de la Malibran, ces yeux pensifs, mais avides d'émotion, exprimeraient l'appétit du bonheur réalisé, si la pensée souveraine ne transformait et n'idéalisait pas toute cette poétique figure. Et qui mieux qu'elle eût été Orphée, le charmeur des ruisseaux, des arbres immobiles et des tigres à la gueule sanglante ? Oui, quoique si évidemment femme et féminine, elle est elle-même avec cette noire chevelure indécise, sous ce laurier sombre, sous ce blanc vêtement de héros et tenant à la main cette grande lyre d'écaille. Et plus le sexe est indécis et plus elle est elle-même, aussi bien Sappho la poétesse que l'argonaute Orphée : ou plutôt elle n'est pas un être défini, elle est et doit être cet Ange médiateur, ce symbole vivant dont l'existence vraie et chimérique durera à travers tous les âges. Éloquente, passionnée, farouche, frémissante de l'amour du dieu, elle est cette vision à jamais immortelle et touchante : l'Être qui porte la Lyre !

Mesdames, ici finit la huitième Douzaine des Camées Parisiens, par le portrait de cette pieuse charmeresse qui a réveillé chez nous le luth adorable du chevalier Gluck! Et je ciselais cette dernière image attendrie, précisément à l'heure où, après s'être depuis si longtemps rendus indignes de la Poésie, les hommes de ce temps se sont rendus indignes même de la Musique! en acclamant, sous le nom trompeur de Chansons, des beuglements d'animaux en délire, vociférés dans des endroits où l'on boit une bière, — brassée avec le buis tordu que le grand Lenôtre taillait classiquement en formes de turbans, de lions, d'obélisques et de pyramides.

Neuvième Douzaine

De nouveau, l'artiste se recommande à vous, en vous apportant d'autres portraits encore, ciselés par lui dans le coquillage aux tendres nuances de chair et dans la pierre dure aux couleurs superbes. Le premier que vous verrez cette fois porte sans doute la trace des larmes de l'ouvrier, car c'est l'image d'un grand homme qu'il aimait fraternellement, et dont la vie ici-bas fut une lutte, une agonie et un martyre. O misère! il est mort immobile et muet; la Douleur avait terni son regard de héros; elle éteignait déjà son visage rayonnant de force et de joie, et il est tombé vaincu, faible, mais triomphant aussi, car déjà se reflétait dans ses vives prunelles l'aurore des sphères mystérieuses, où maintenant, voyant et libre, il s'enivre des parfums aimés et perçoit par des sens nouveaux la tranquille gloire de la Beauté et la silencieuse musique des astres!

97. — CHARLES BAUDELAIRE

Un portrait peint par Émile Deroy, et qui est un des rares chefs-d'œuvre trouvés par la Peinture moderne, nous montre Charles Baudelaire à vingt ans, au moment où riche, heureux, aimé, déjà célèbre, il écrivait ses premiers vers, acclamés par le Paris qui commande à tout le reste du monde! O rare exemple d'un visage réellement divin, réunissant toutes les élégances, toutes les forces et les séductions les plus irrésistibles! Le sourcil est pur, allongé, d'un grand arc adouci, et couvre une paupière orientale, chaude, vivement colorée; l'œil long, noir, profond, d'une flamme sans égale, caressant et impérieux, embrasse, interroge et réfléchit tout ce qui l'entoure; le nez gracieux, ironique, dont les plans s'accusent bien, et dont le bout arrondi et projeté en avant, fait tout de suite songer à la célèbre phrase du poète : Mon âme voltige sur les parfums, comme l'âme des autres hommes voltige sur la musique! la bouche est arquée et affinée déjà par l'esprit, mais à ce moment-là pourprée encore et d'une belle chair qui fait songer à la splendeur des fruits; le menton est arrondi, mais d'un relief hautain, puissant comme celui de Balzac. Tout ce visage est d'une pâleur chaude, brune, sous laquelle apparaissent les tons roses d'un sang riche et beau; une barbe

enfantine, rare, idéale de jeune dieu, le décore; le front haut, large, magnifiquement dessiné, s'orne d'une noire, épaisse et charmante chevelure qui, naturellement ondulée et bouclée comme celle de Paganini, tombe sur un col d'Achille ou d'Antinoos? — En 1848, nous voyons, dans le portrait peint par Courbet, Baudelaire, rasé alors, coiffé de cheveux courts très noirs, et dont le visage, transfiguré par plus de foi et plus d'ironie encore, est déjà celui d'un créateur et d'un sage. Mais comme la beauté de cette face puissante s'était achevée et complétée tout à fait dans les dernières années de la vie du poète, alors que pâle et tranquille sous ses longs, rares et fins cheveux blancs, il regardait enfin la vie avec calme et déjà ne cessait plus de sourire!

98. — MARIE ROZE

Non-seulement ce joli et sérieux petit visage au beau front, aux yeux vifs, aux regards d'enfant, à la bouche pensive, est couronné d'un gracieux fouillis de cheveux blonds, mais les traits eux-mêmes et le col élégant et fin sont d'une harmonie blonde. Sous les costumes de théâtre, on devine un corps d'une beauté riche quoique si mince et flexible, et voilà bien la nymphe grecque des poètes, à qui on voudrait un de ces noms : Hymnis, Mélitta, Eudore, Myrtium, plein des murmures et des

lumineux frissons de l'Ilyssos, si, malgré le Z, son nom de Marie Roze ne la peignait si bien, car, en la voyant, on songe à la chair rosée d'une églantine ou à ce titre de Musset, plus divin que les titres de toutes les odes qui existent : *Sur trois marches de marbre rose!*

99. — JULES FAVRE

Ce titan en habit noir dit-il quelque chose en effet, lorsque plus bruyant et plus terrible que ses collègues Brontès et Stéropès, il fabrique et débite ses foudres dans la célèbre armoire aux paroles, à côté du verre d'eau sucrée? Pas toujours peut-être; mais qu'importe? Ce front bosselé, ce nez indigné, cette lèvre inférieure qui va au devant de l'objection, cette prunelle tranchante, ce sourcil en zigzag de feu, ce tas de cheveux irrités, cette joue mobile sont mieux que des traits éloquents, ils sont l'Éloquence même; ils forgent la foudre et foudroient pour le plaisir, pour rien, comme Caussade a tué Latournelle. Ne voyez-vous pas que cette barbe étrange s'agite autour du visage comme les serpents de l'éclair ou comme les furies d'un ouragan déchaîné? Et toute cette tête hautaine et singulière ressemble à celles que Flaxman, dans sa *Théogonie*, donne aux géants qui représentent les révoltes des Forces aveugles et les convulsions désordonnées du Chaos!

100. — MARIQUITA

Éclair, flamme, feu follet, vision de paillettes frissonnantes et de diamants d'un regard noir envolés dans le tourbillon de la danse folle, cette toute petite fée endiablée, tantôt séduisante et furieuse, bondit, s'enfuit, glisse sur les feuilles peintes et, comme une poussière d'or, s'élance et voltige dans un rayon; et de là, elle vous sourit avec son regard de feu, avec sa toute petite bouche écarlate; et la lumière des flammes de la rampe, les éclairs du lustre, les flûtes amoureuses, les violons semblent danser avec elle et, pris de vertige, l'appeler tous à la fois de son nom vif et dansant : Mariquita!

101. — EUGÈNE GIRAUD ET SON FILS

Celui-là, Eugène Giraud, dont les portraits valent mille fois ceux que mon outil essaye ici de faire vivre, est bien l'homme de la peinture et de la poésie qu'il aime. Comme son œil aimable est brave! comme sa chevelure d'un dessin bien accusé, comme son nez hardi, sa lèvre virile et affable, cette taille déliée, svelte et mince, et cette moustache, et ce bouquet de barbe si récemment

devenu blanc par une coquetterie du hasard, sont bien d'un heureux capitaine d'aventure à la Dumas, fait pour triompher toujours en se jouant, intrépide comme une épée, gai comme une chanson, ingénieux et varié comme les tons délicieux d'une riche palette! Et son jeune fils dont la beauté est comme un superbe épanouissement de force et de joie, avec son œil calme, son cou robuste, son visage de lutteur où foisonne un léger duvet, et sa chevelure bouclée, aux larges masses gracieuses et farouches, nous donne l'idée de ce que fut Héraclès enfant lorsque le vigilant Eurytos lui enseignait à tendre l'arc et lorsque l'Eumolpos Philamonide l'instruisait à assouplir ses doigts sur la lyre de buis!

102. — MADAME ARNOULD-PLESSY

Des traits aristocratiques dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire d'un grand caractère et faits pour les apothéoses durables de la Statuaire. Ces yeux proéminents et si bien fendus, ce nez un peu long, à la bosse spirituelle, ces lèvres épaisses, minces du haut, fortement arquées et formant une toute petite bouche, ce menton fin, mais où pourtant la chair s'affirme, ce contour du visage qui échappe à l'ovale vulgaire, méritent que le sculpteur couronne sa belle tête d'une de ces coiffures immortelles et compliquées, faites de touffes, de tresses

et de boucles, comme celle de la Diane de Poitiers, que le génie seul invente et qui semblent avoir existé réellement, tant elles sont plus vraies que la nature! Oui, c'est ainsi que les Germain Pilon, les Jean Goujon et les Coysevox représentaient dans leur gloire les amantes des rois, grandes, fières, portant sur leur cou divin quelque joyau étrange et tenant dans leur longue main, aux doigts en fuseau, l'arc d'or de la déesse Diane. A la Comédie, Silvia, Célimène et Cidalise, madame Plessy (qui de son vrai nom se nomme Sylvanie) a toujours l'air d'être prête à dire au héros qui va entrer les mots magiques : « Je vous aime, » avec toute l'affectation qu'ils comportent, et nous devinons sans peine qu'en l'affaire dont il s'agit, ce Dorante ou ce Mario sera tout bêtement un Jocrisse, malgré sa triomphante mine de Chérubin adoré et son merveilleux habit luisant, sur lequel vient d'éclore tout un jardin de fleurs!

103. — L'ACTEUR FÉLIX

Non, vous dis-je! au contraire, il est mince, il est pâle; il ne les a pas, ces traits heurtés dont vous parlez; car ce diable d'homme aux petits yeux de feu, vif, souple, éloquent, insensé, dompteur de peuples et de gandins, a en lui un millier de démons, je ne sais quel vif-argent, bien plus! Paris lui-même! Il fait ce qu'il veut,

il est ce qu'il veut, Richelieu, Diogène, Lauzun, Chérubin si vous insistez : sa parole et sa cravache sifflent ; il ponctue de son immortel *sapristi!* une phrase piquée de la tarentule, qui dure cinq actes, tape sur le ventre du père, démasque l'intrigant, affole les demoiselles, épouse l'ingénue, laisse pousser ses favoris, passe sa main dans ses cheveux, tient tête à mademoiselle Fargueil, boit le lait des bravos furieux, traverse les ronds de papier du paradoxe et de l'idéal, et s'écrie enfin, haletant, mais non rassasié : Applaudissez, Athéniens, c'est du Barrière!

104. — LA FEMME AU PERROQUET

Tout le monde a vu passer dans les rues du Quartier latin une femme, quelque chose, un fantôme dont l'aspect inouï vous prend aux cheveux et vous traîne vivant dans la vague nuit du Rêve. La tête étroite, terreuse — elle est coiffée d'un vaste chapeau qui a dû appartenir à madame de Cayla, — est d'une invraisemblance shakspearienne (le crâne a disparu, usé sans doute par la lime du Temps!) et s'est réduite à la simplicité des bonshommes au trait que dessinent les enfants épris de chimères. L'œil regarde où regardent les yeux des statues. Le corps : un piquet sur lequel flotte un tas de haillons divers, devenus harmonieux à force de traîner dans la pluie du ciel! Et sur sa main, couleur de terre brune,

d'où toute chair est bannie, cet Être impersonnel porte un perroquet, un perroquet vivant, qui peut-être a baisé les lèvres roses de la Pompadour. Oh! quelle ode triomphante à la gloire du Superflu, cet oiseau de flamme et d'émeraude promené par cette ombre, qui elle-même n'existe pas, et qui a un oiseau!

105. — LES CLOWNS PRICE

Coiffés de toupets rouge feu et bleu faïence, tachetés de chrome et d'écarlate, vêtus de maillots où tantôt flambent Orion et Sirius, où d'autres fois brille une Lyre absurde, ils s'envolent dans les airs, se prennent, se mêlent, retombent sur le front l'un de l'autre, deviennent un monstre à deux têtes, jouent du violon au milieu de tout cela, s'effacent comme des fantômes, reparaissent étincelants de paillettes et d'astres; puis, de nouveau, sont lancés, flèches vivantes, par je ne sais quel arc invisible; et ces adolescents aux visages de Deburau-Apollon flânent violemment dans l'éther, comme des oiseaux, avec le sérieux d'une satisfaction enfantine. Parfois, — nous l'avons tous vu, — ils jouent et se désarticulent le même soir à Paris et à Marseille; j'imagine qu'ils sautent de l'une à l'autre de ces villes, grâce à leurs bonds prodigieux. Des réalistes expliquent cette ubiquité des Price en prétendant qu'ils sont quatre au lieu de deux; mais je hais ces transformations bourgeoises des faits

surnaturels! Ajoutez que nos deux clowns sont peintres, musiciens, gentlemen accomplis, et qu'ils lisent dans son propre idiôme... qui? le poète des poètes, Homère!

106. — LA DUCHESSE DE MORNY

Entre les grandes dames de France, madame la duchesse de Morny, — une femme de Balzac! — est assurément, quoique née en Russie, la plus Parisienne de toutes par l'infinie et inépuisable variété des formes que revêt en elle la Grâce toujours mouvante et diverse, comme la vie ondoyante de cette mer d'Ionie où le poète voyait naître et s'enfuir de délicieuses lignes féminines. Les petits traits si nobles, d'une si délicate finesse aristocratique, imposent l'admiration, sans doute, mais une admiration charmée, naïve, car ils ont, comme les allures du corps lui-même, cette mobilité enfantine, heureuse, jamais lassée, qui n'exclut pas le sérieux et qui est comme la floraison de la bonté ineffable. Madame la duchesse de Morny n'est pas grande et paraît l'être, tant le bel ensemble de sa personne, où toutes les lignes sont arrondies, donne cependant une expression de mignonne et fière sveltesse. La bouche, aimable et bienveillante et d'une distinction suprême, est assez parfaite pour que l'œil de l'artiste soit heureux de ne pas la voir trop petite; l'œil étincelle et brille sans dureté; sur le front, où réside une intelligence souve-

raine, les cheveux châtains s'éclairent d'une lumière blonde, et d'eux-mêmes s'arrangent en diadème. Et, modèle désespérant et idéal, dont la façon d'être change sans cesse et se transforme, et qui ne quitte une pose que pour en prendre une plus belle, cette admirable femme, qui eût été reine dans *La Comédie Humaine*, s'arrête souvent, par une lutte inconsciente qui pour elle est un triomphe, à l'attitude irrésistible de la Polymnie appuyant sur sa petite main éclairée de rose sa tête jeune et charmante.

107. — PHILOXÈNE BOYER

Un de ses portraits, par un rare bonheur, nous le rend dans une attitude qui fut bien la sienne, et avec son expression la plus vraie. La pose est celle d'un voyant, d'un inspiré! le haut de la tête, où vivent la Pensée et l'Enthousiasme, est tout entier dans la lumière, et la bouche triste et indignée que ne peut cacher la longue moustache transparente, le menton indécis qui montre combien ce poète fut peu destiné à l'action, se baignent dans l'ombre, ainsi qu'une partie de la joue, un peu creusée déjà, mais d'un contour si jeune. Le nez droit, court, arrondi, est l'intelligence même; mais voyez, toute la tête, c'est ce large front lumineux plein de pensées, que semble éclairer la vision des choses éternelles; c'est cet œil d'un gris bleu, si brillant toutefois et si

désespérément levé vers le ciel; c'est cette longue chevelure appauvrie, mais si fine, si sensitive, et exprimant par son mouvement une vie si intense; c'est ce regard qui, énergiquement rassemblé, prend quelqu'un à témoin et dit : Vous savez si j'aime le vrai, le juste, la splendeur du Génie, la Beauté éternellement calomniée! — Sois tranquille, nous aussi, nous le savons, et nous savons aussi comme la fièvre de l'admiration a desséché ta vie en sa fleur. O jeune homme dont les premiers chants furent pénétrés d'une tendresse si émue, victime que l'Étude avait choisie pour montrer comme elle est une maîtresse jalouse, ô poète, cœur brisé, ô prunelle avide et curieuse, ô subtil esprit en éveil, ô mon frère endormi, chère âme!

108. — LA POÉSIE

Oui, elle a été une Parisienne, j'en atteste l'esprit du divin Musset, la sanglante raillerie du grand Heine et la forte et saine tristesse de Baudelaire. *Elle a été* et *elle sera*, car c'est sa destinée de renaître sans cesse et toujours plus belle et plus glorieuse; mais pour le moment hélas! il est bien vrai que son grand cœur semble avoir cessé de battre. J'ai contemplé de mes yeux cette morte héroïque, dont le front était souillé de boue; et sa chevelure traînait autour d'elle, emmêlée dans les larges feuilles de laurier. Si horrible à voir près de la pourpre

cruellement éclatante, sa pauvre lèvre entr'ouverte était devenue plus blanche qu'un lys, et à travers ses mains se jouait la lumière rose. Cependant le tragique dominateur de ce grand siècle, le célèbre monsieur Prudhomme, dont l'œil est celui d'un hibou et dont le nez décrit exactement un quart de cercle, Prudhomme, dont le chapeau est comme une tour d'ébène, dont le faux col escalade les cieux et dont les lunettes vertes ressemblent à la vaste mer, était penché sur sa victime avec l'expression d'une joie féroce. Du bout de son parapluie rouge il lui crevait l'œil, et il lui défonçait le front à grands coups de talons de bottes, tandis que, pareilles à l'écharpe d'Hamlet, les basques de son habit noir s'envolaient désordonnées, furieuses et fougueusement tordues par le vent du Nord !

Mesdames, ici finit la neuvième Douzaine des Camées Parisiens, par l'image de cette morte que j'ose adorer encore, à l'heure même où les Philistins ont fait connaître que la maison est à eux, et où la rieuse Julia Baron, coiffée d'une perruque aux anneaux de soie blonde, comme les poupées de Huret, chante *La Polonaise et l'Hirondelle,* avec sa flèche en diamant qui lui sort de l'œil !

Dixième Douzaine

Mesdames,

Je continue, avec une humilité dont vous me saurez gré sans doute ; car, pour pouvoir achever en effet avec la simplicité et la perfection des choses durables cette galerie de portraits parisiens qu'il aura du moins l'honneur d'avoir entreprise, il faudrait que l'humble artiste fervent qui vous offre ici son ouvrage eût à son service la flamme même de l'inspiration et le flot vivant de la lumière, dont il embraserait et ferait rayonner la gemme rebelle ! Mais, cette fois encore, j'espère que votre bonté magique, très-puissante et mère de tous les miracles, suppléera à l'insuffisance de l'ouvrier, et qu'en touchant seulement ces cailloux mal égratignés par mon outil, vos petites mains transparentes et vos doigts de fées en feront des pierres véritablement précieuses !

109. — PAUL DE SAINT-VICTOR

En regardant le célèbre auteur d'*Hommes et Dieux*, ne songe-t-on pas à un de ces portraits du seizième siècle, au visage pâle, mieux accusé encore par des vêtements noirs; à *l'Homme au-gant*, par exemple, qui laisse dans l'esprit une impression si profonde? Il y a dans ces traits fortement accentués et qui restent calmes ; dans ce nez d'aigle, mais dont l'arête est large; dans cette bouche ferme où parfois s'ébauche un rapide sourire, la froideur du gentilhomme, très sévère pour tout ce qui touche à sa dignité, et jaloux de garder sa vie contre le flot des sottises courantes. En même temps, le front haut et vaste, malgré les ondulations d'une belle chevelure ; les yeux grands, saillants, lumineux, prompts à s'impressionner; les sourcils larges et fins pourtant; les tempes vastes décèlent le grand artiste qui, en d'autres temps, peintre ou poète, eût donné la véritable mesure de sa force créatrice, mais qui, aujourd'hui, en cet âge de doute où péniblement s'enfante je ne sais quel avenir, croit avoir le droit de garder une sorte de réserve hautaine, et de montrer seulement par quelques échantillons, parfaits comme les plus pures médailles antiques, son incontestable parenté avec toute la vaillante race des inventeurs et des génies.

110. — DELPHINE DE GIRARDIN

Elle eut la majesté d'une reine. Et, en réalité, elle fut reine du royaume le plus difficile à conquérir, le plus périlleux à gouverner, le plus impossible à conserver : reine de ce Paris épique, magnanime, railleur, excellent, qui fabrique la poésie de notre siècle et tout ce qui se nomme Esprit dans le monde entier. L'esprit ! ne semblait-il pas qu'elle l'avait inventé, qu'elle en était la souveraine maîtresse et que, par pure bonté d'âme, elle en dispensait à ses amis la part qu'elle voulait bien leur laisser, sans toutefois appauvrir son rare et fabuleux trésor ? Oh ! lorsque si blanche, si brillante sous sa chevelure d'un blond cendré, véritable couronne dominatrice, dont les longues boucles soyeuses paraissaient être en effet le complément d'un riche diadème, elle donnait ses ordres, son génie, sa pensée à ses ministres, qui n'étaient rien moins que Méry, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Gérard de Nerval et le grand, l'immortel Balzac, comme il étincelait, ce féerique et éblouissant esprit, sur son large front de muse, dans ses grands yeux transparents et doux comme les lacs d'Italie, sur ce nez long, gracieux et si idéalement aristocratique, sur les belles lèvres arquées de cette bouche si bonne aux coins malicieux, sur ce menton délicat, sur ces épaules magnifiques, sur

ces bras si splendides qu'on ne pouvait se les représenter autrement que nus, sur ces mains longues, fines et véritablement royales!

III. — COMTE DE NIEUWERKERKE

Oui, dans notre enveloppe physique il y a quelque chose de fatal qui, invinciblement, décide et trace notre destinée. Si l'on observe le comte de Nieuwerkerke, chez qui l'intelligence universelle, le vif esprit parisien, la bienveillance élégante s'allient si curieusement à l'énergique puissance des traits et à la haute stature du gentilhomme des âges anciens, on comprend que, né pour recueillir, selon les temps, ou les honneurs mondains ou le renom de l'artiste, son étoile n'a pu, en notre âge compliqué et mixte, opter décidément pour l'une ou l'autre de ces hautes fortunes, et qu'il a été justement ce qu'il devait être, un grand seigneur artiste, gouvernant ses états du Louvre avec toute la courtoisie d'un homme bien né et avec toute la sagacité d'un travailleur qui, lui-même, a fait œuvre de ses dix doigts et n'ignore pas ce que toute création exige de labeur et de génie. Son front droit, haut et large, ses yeux profonds, sa barbe et ses cheveux, *d'or jadis*, *de neige maintenant*, rejetés en arrière et d'une grande tournure, tout un ensemble de traits majestueux et fiers, permettent

au comte de Nieuwerkerke ce sourire toujours affable, si nécessaire à un homme qui a tant de choses à accorder et à refuser, et qui voudrait pouvoir donner chaque matin les deux milliards de monsieur de Rothschild !

112. — CHRISTINE NILSSON

Je lis dans *Les Niebelungen :* Voici venir Brunehilt. Elle est armée comme si elle voulait combattre pour la terre d'un roi. Elle porte sur son vêtement de soie de nombreuses lames d'or. Sa brillante fraîcheur éclate à ravir sous cet appareil. Et plus loin : Voilà qu'on apporte à la vierge une pique lourde et grande, large, énorme, forte, invincible, et dont le tranchant coupait terriblement. C'était celle dont elle se servait toujours. — L'œil de Christine Nilsson, tantôt vert, tantôt d'un bleu limpide et parfois à reflets d'or, a la froide et cruelle beauté des soleils aveuglants et transis sur le Falberg toujours couronné de neige et de glace, et il ressemble aussi à ce gouffre du Maelstrom à propos duquel Edgar Poe nous parle de l'étrange et ravissante sensation de nouveauté qui confond le spectateur. Chose étrange ! de loin vague et fuyante apparition, nuit couronnée d'étoiles, cette svelte figure du Nord, quand on la voit de près, montre des traits taillés largement, comme dans les statues primitives ; les joues et le menton sont solides

et rassurants comme la Force ; les roses y brillent sur une neige frappée d'argent, et les immenses boucles blondes à la lumière grise et rose qui, par derrière tombent jusqu'à la ceinture, semblent être la crinière vivante et farouche d'un casque invisible posé sur la jeune tête souriante.

113. — ALFRED DEHODENCQ

Il semble que les chauds soleils de l'Andalousie, que les ciels brûlants de l'Afrique aient laissé leurs flammes dans l'œil éclatant, fixe et dominateur de ce grand peintre, où l'on voit passer l'ombre des pensées dont son front déborde. La bouche, désabusée et navrée, par moments retrouve un sourire d'une fraîcheur et d'une jeunesse adorables. Quand Dehodencq partit pour l'Espagne, sa chevelure brune, épaisse, presque courte et d'un jet si rebelle, donnait à son visage césarien une sauvagerie charmante ; les souffrances, les travaux, qui ont dénudé son front, n'ont pu ôter à ses traits le grand caractère que leur conservent encore une pâleur mate, un menton d'une fière ligne romaine et le regard de feu. On se demande quel nuage obstiné voile ce masque fiévreux, éloquent, mobile et d'une vie si intense ; mais quelle tristesse ne doit pas séjourner dans l'âme d'un artiste merveilleux, qui après avoir peint là-bas tant de

chefs-d'œuvre pour les princes d'Orléans, n'a pu retrouver au retour son rang et sa place, même après les plaidoyers passionnés qu'a, dix fois de suite, écrits à sa louange le maître glorieux, le juge impeccable, Théophile Gautier !

114. — JUDITH GAUTIER

Voyez comme les nobles lignes de ce visage primitif, auquel nos yeux rêvent les bandelettes sacrées, ressemblent à celles des plus purs bas-reliefs d'Égine ! La ligne du nez continue celle du front, comme aux âges heureux où les divinités marchaient sur la terre, car il a été donné au poète que ses filles fussent véritablement créées et modelées à l'image de sa pensée. Les cheveux noirs sont légèrement frisottants et crespelés, ce qui leur donne l'air ébouriffé : le teint d'un brun mat, les dents blanches, petites et espacées, les lèvres pourprées d'un rouge de corail, les yeux petits et un peu enfoncés, mais très vifs, et qui prennent l'air malin quand le Rire les éclaire, les narines ouvertes, les sourcils fins et droits, l'oreille exquise, le col un peu fort et très bien attaché, sont d'une sphinge tranquille et divine, ou d'une guerrière de Thyatire, dont la beauté simple, accomplie et idéalement parfaite ne peut fournir aucun thème d'illustration aux dessinateurs de *La Comédie Humaine*. Telle

fut sans doute aussi cette mystérieuse Tahoser, que le poète nous montre coiffée d'un casque formé par une pintade aux ailes déployées, et portant sur la poitrine un pectoral composé de rangs d'émaux, de perles d'or et de grains de cornaline. Judith Gautier a écrit, et cette strophe délicieuse et savante évoque son image, bien mieux que je n'ai su le faire : *Derrière les treillages de sa fenêtre, une jeune femme qui brode des fleurs brillantes sur une étoffe de soie, écoute les oiseaux s'appeler joyeusement dans les arbres.*

115. — HENRY HOUSSAYE

Ce jeune homme a raison d'écrire, après l'histoire d'Apelles, l'histoire d'Alcibiade; car, n'est-ce pas le seul écrivain aujourd'hui vivant qui ait pu se proposer de peindre un pareil héros sans avoir rien à envier à son modèle? Sa mère, si admirablement belle, et qui si prématurément disparut d'un monde où elle régnait par la toute-puissance de la grâce, eut sans doute les meilleures fées pour amies, car elles étaient présentes autour du berceau de Henry Houssaye, et elles se sont plu à lui donner la beauté, l'esprit et le reste. Il a déjà le front du penseur, et ses yeux, où l'arcade sourcilière est avancée et hardie plus que dans aucune tête contemporaine, donnent quelque chose de mâle et de viril à ses

traits de jeune pâtre syracusain que réclamerait l'Églogue; ses lèvres sont charnues, presque toujours entr'ouvertes, et d'un rouge vif. Un nez fin et droit, un peu serré au bout, atteste la résolution et la bravoure; la barbe, vierge, soyeuse et crespelée, est fournie, tandis que la moustache naît à peine. Grand, élancé et savant à l'escrime, Henry Houssaye a quelque chose d'un fils de Byron, — et c'est par là seulement qu'il se sauve de ressembler à Daphnis; quant à la toison blonde qui fait que sa tête ressemble par l'arrangement à celle de Lucius Verus, le mot chevelure ne la désigne que bien imparfaitement. Énorme, touffue, ébouriffée, emmêlée comme les cheveux de l'archer dont le nom signifie à la fois Épouvante et Lumière, il faudrait vraiment, pour la peindre au naturel, les épithètes ensoleillées de la Pléiade, et les mots violents du seizième siècle, tels que les forgeait Ronsard; car avec ses colères et ses sauvageries hautaines, elle arrive résolûment à la crinière démesurée du jeune dieu!

116. — SUZANNE LAGIER

Rien de plus joli, de plus lumineux et de plus sain à voir que le beau rire éclatant de ces petites dents magnifiquement blanches de Suzanne Lagier. Oh! comme ici la tradition est outrageusement violée! car, avec son grand front haut et large et ses cheveux bien plantés,

Suzanne a de très grands yeux, qui cependant sont vifs et pleins d'intelligence, et une bouche qui, bien que petite, a de l'esprit comme un diable, — anomalie absolument nouvelle et créée pour cette circonstance spéciale. Musicienne dont l'oreille n'affecte aucune petitesse, Suzanne avait inventé, dans une farce récente, un bien délicat et amusant rappel de couleur, fait pour réjouir les vrais amants de la palette : une perruque rose d'une fraîcheur de ton enivrante, et parfaitement raccordée au ton de sa robe rose. Le corps de Suzanne (quand je pense que nous l'avons vue mince à tenir dans un bracelet !) est, je crois, une puissante ironie de la nature.

Par là, sans doute, cette grande Nourrice raille cruellement l'abominable maigreur de notre esprit moderne, et rappelle à notre souvenir la bonne reine Gargamelle, qui d'une seule fois mangea tant de tripaille, à savoir seize muids, deux bussards et six tupins. O la folle comédienne ! sur son visage éclate une joie immense, surnaturelle ; pour plaire aux hommes, elle a tout, et, par un autre caprice de la destinée, elle a, pour désarmer aussi les femmes, un nez... qui est le nez même de Bressant !

117. — L'ACTEUR HYACINTHE

Un nez, et rien de plus. Mais, au lieu de se cacher dans le perfide cheval de bois, l'armée tout entière des

Achéens aurait pu tenir à l'aise dans ce nez aux flancs sonores, qui ressemble à quelque mont Athos taillé par un statuaire géant. Ne pas prendre au sérieux le petit front fuyant, les yeux percés à la vrille, et le crâne sur lequel voltige un rare duvet blanc; la chevelure naturelle d'Hyacinthe est sa perruque de Jocrisse, et sur son nez blanc, pourpré, éclatant, dont les ailes sont ouvertes et effrayantes comme celles de l'oiseau Roc, une déesse Fantaisie, comme Célestin Nanteuil les dessinait pour Renduel, mignarde, longue et vêtue d'un voile tremblant, est accoudee dans une pose romantique, et tient à la main un drapeau, sur lequel je lis couramment : Nommons Labiche ! Mais quand le fils de l'Eurotas expirait sous le disque d'Apollon, il ne soupçonnait pas, sans doute, que son nom de fleur serait porté en même temps par un prédicateur célèbre et par un comédien bouffon, élève de madame Louise Fusil !

118. — HORTENSE SCHNEIDER

Oh ! qu'elle a raison de demander à l'art, d'arracher à la nature vaincue ces crépons, ces frisons, ces neiges, ces nappes de chevelures, ces boucles, ces coques, ces tire-bouchons en délire qui lui font une couronne, une coiffure, un manteau, un vêtement de muse parisienne affolée et affolante ! — Ses traits ! on n'a jamais que

ceux qu'on paraît avoir : malins et délicats, ils empruntent une séduction étrange à l'œil tantôt glauque ou noir, et parfois tout en feu. Cette Bordelaise, — voyez quels ragoûts savants et compliqués! a la bonne humeur madrée et gauche d'une commère normande; sa gaucherie infiniment gracieuse est le tremplin sur lequel bondit insolemment la gaudriole inattendue; puis voyez-la, par moment brutale comme un couperet, ou fine, blasée et emporte-pièce, comme toutes les Parisiennes en une seule! Ce n'est pas sans raison que, décolletée dans le dos jusqu'à la ceinture, avec le collier à quatre rangs de perles, elle porte ce manteau traînant et cette couronne de duchesse régnante; car, en effet, elle est l'incarnation même de ce qui règne sur l'antique tréteau sacré; elle est en chair et en os, parole et musique, la dernière forme de notre art national : je veux dire l'Absurdité dédaigneuse et folâtre!

119. — LE PÈRE HYACINTHE

Le mot de Figaro, affirmant que la misère l'a engraissé, est empirique peut-être, mais non pas tant qu'il le paraît, puisque ni les austérités, ni les veilles, ni les fatigues de l'étude n'ont pu empêcher le léger embonpoint qui, par une antithèse singulière, donne un caractère d'originalité inattendu au visage sérieux et

sévère du père Hyacinthe, si calme et réfléchi dans les moments où les ardeurs et la passion de l'éloquence ne lui communiquent pas cette vie tumultueuse dont l'effet est irrésistible. La largeur des joues dissimule un peu celle du front, vaste et lumineux pourtant sous sa courte et mince couronne de cheveux plats; mais la bouche, où la lèvre supérieure se montre de beaucoup la plus développée, est toute spirituelle; le menton, comme l'oreille fine, achevée et délicate, dénote une intelligence prodigieuse, et l'œil, quoique gonflé et rapetissé, est éclairé par je ne sais quelle puissante vision. L'illustre prédicateur a commencé par être poète, et en lui, comme en tout orateur digne de ce nom, il y a un grand comédien : quel comédien doit être celui dont la parole a pu convaincre Marguerite Thuillier et Sylvanie Plessy, ces deux charmeresses qui donnaient la flamme et ne la recevaient pas!

120. — LIA FÉLIX

C'est ainsi, avec une singulière puissance magnétique du regard clair et doux, avec la bouche dédaigneuse et triste quand un sourire voulu ne l'anime pas, mince, élégante, faite de rien et d'une aristocratie suprême, qu'on se représente la chère création de Balzac, l'adorée duchesse de Maufrigneuse, soit lorsque, transfigurée en

ange dans les flots vaporeux de mousseline, elle inspire au jeune d'Esgrignon, d'un premier coup d'œil profond et virginal, le furieux désir de la faire descendre du ciel, — soit à ce beau coup de théâtre du dénoûment, lorsque, travestie en homme, une rose du Bengale à sa boutonnière, elle traverse avec lui en tilbury la rue Saint-Blaise, « tous deux gais, riant, causant! » Lia Félix a la distinction d'une duchesse, et elle est du peuple par l'inénarrable expression de ses lèvres où se lit le ressentiment d'une longue souffrance; et une fois emportée par les tourments du Drame, cette sœur de Rachel a des sanglots, des épouvantes, des cris, des éclairs de passion à la Dorval. Rien qu'à la voir, silencieuse et calme, un observateur devine la beauté de sa voix musicale, si merveilleusement nuancée et timbrée pour dire les vers, comme nous l'avons entendue quand elle récitait avec un enthousiasme hautain l'harmonieuse tragédie de Lamartine.

Mesdames, ici finit la dixième Douzaine des Camées Parisiens. Après qu'il a nommé ces dieux, Lamartine et Balzac, le patient ouvrier de ces futilités ne conserve aucun prétexte à parler de lui-même, fût-ce en un mot, et pour réclamer comme toujours votre indulgence. Toutefois, vous dont l'âme est exempte de tout sentiment vulgaire, n'imitez pas ces envieux qui, pour accorder leur admiration aux bons poètes, attendent que la

grande Gloire les ait irrévocablement sacrés, car une telle conduite n'est ni généreuse ni prudente, et le Mélésigène a très justement dit aux potiers de terre : *Si vous me donnez une récompense, ô potiers, je me mettrai à chanter : Viens ici, Athénè, protége ce fourneau !*

Onzième Douzaine

Mesdames,

Je reprends ma petite œuvre inachevée, après quatre années bien plus longues que quatre siècles, car depuis le temps où je m'amusais à ces babioles, des évènements affreux ont changé la face du monde, et un roi barbare, devenu empereur depuis lors, mais qui n'apprendra pas l'élégance parisienne, est venu ici coiffé d'une casquette, sur laquelle aucun statuaire, si habile qu'il soit, ne parviendra jamais à arranger congruement la couronne de laurier. L'horrible Guerre au rouge panache mouvant a dévasté nos campagnes sanglantes; vieux, nous avons repris le fusil et le harnais du soldat; les meilleurs d'entre nous sont morts, hommes du peuple, ouvriers des métiers, princes aussi et ducs ayant dans leurs veines le brave sang de leurs aïeux, et aussi des artistes divins, tels que celui-là, si jeune, qui accourut pour remplir son devoir d'homme et de citoyen, rapportant dans sa prunelle l'éblouissement de l'Orient, et sous son front tout

le chœur impatient des chefs-d'œuvre futurs. La balle qui l'a frappé au front nous a tous éclaboussés de son sang; et ensuite, Paris a brûlé comme une allumette, sans même servir de prétexte à quelque Domitius à barbe de cuivre rouge, désireux de chanter un poème lyrique sur la destruction d'Ilios. Continuons cependant de créer et de vivre selon nos petits moyens; car la meilleure vengeance que Paris puisse tirer de l'Allemagne, c'est de s'obstiner à être Paris, et le géomètre qui travaille pour le roi de Prusse n'obtiendra pas que ce monarque se fasse livrer l'esprit français, comme il s'est fait livrer, ô douleur! la vaillante ouvrière Alsace, et le généreux pays sur lequel plane encore la figure de la guerrière Jeanne d'Arc!

121. — ALPHONSE KARR

Tel que je l'ai vu à Nice, il y a peu d'années encore, sous le noir plafond de rosiers qui s'étendait devant sa maison, quel visage spirituel et robuste, tourmenté dans le calme, exprimant bien la force herculéenne de celui sur lequel la Sottise a toujours compté pour tuer les monstres de ses marais et pour nettoyer ses étables, en y faisant passer un furieux fleuve de Bon sens, qui emporte tout dans son flot rapide et sonore! Le large front, si ferme et hardi, sans bosses vides! bien décou-

vert aux extrémités sous une chevelure drue, noire comme l'Erèbe et tondue de près, les yeux non démesurément ouverts, mais lumineux, sagaces, avec une étincelle de flamme et bien abrités sous leurs sourcils presque droits, le nez osseux, torturé, à l'arête large, aux narines coupées très hardiment, et s'enflant un peu au bout comme celui des grands penseurs, les joues solides, hâlées par le soleil et le vent de la mer, accusaient une énergie invincible, et la bouche ironique, bienveillante, sensuelle, aux lèvres pourprées, éclatait de vie dans une longue barbe ondoyante et tortueuse comme celle de Clément Marot. Ensemble heureusement accompagné par la cravate de soie blanche qui entoure son cou, et par la veste de velours noir qui habille son corps d'athlète. — Plus vrai encore fut l'Alphonse Karr de la première jeunesse, maigre, nerveux, vêtu d'une blanche robe de moine, irrité par le spectacle de la Bêtise humaine, et ne portant alors qu'une légère et noire moustache de Scaramouche, qui semblait ponctuer la poésie de son génie railleur, venu en droite ligne d'Aristophane. Aujourd'hui, après qu'il a neigé sur ce chêne formidable! Alphonse Karr ressemble au Pape des Sages, car sa très longue barbe, qu'il porte en éventail, est devenue blanche comme le plumage d'un cygne, et sur son visage quelques légères rides sont les coups de griffe que lui donne en s'enfuyant l'insaisissable Chimère!

122. — MALVINA BLANCHECOTTE

Balzac, si obstiné à trouver l'Allégorie moderne, eût vu chez cette Parisienne, à qui la pureté de son rêve a conservé l'air aimable de la jeunesse, l'image même de la Volonté unie à la Résignation. Il eût admiré que cette chevelure châtain foncé aux reflets doux, que ces magnifiques sourcils, que ce front tourmenté par des violences de pensée, que ces yeux bruns expressifs, si brillants et si mobiles, souvent fermés à demi, que cette coupe de visage d'où une expression ineffable de bonté et de douceur exclut la vulgarité, que cette bouche où la lèvre très prononcée et la mâchoire large rappellent que Saint-Vincent-de-Paul faisait ses œuvres charitables avec sensualité, et que ce menton qui timidement se retire, aient pu s'harmoniser dans le calme obtenu par un constant effort, et aient reçu de la majesté du devoir infatigablement accompli une grâce délicate et suprême. Car ce visage de poète, comme celui de certains prêtres, a quelque chose de l'ingénuité de l'enfance, récompense d'un ordre surnaturel et presque divin que Dieu accorde à ceux de ses serviteurs qui humblement tracent un droit sillon, sans songer un moment à se parer de leurs souffrances et à se glorifier de leur génie!

123. — HENRI ROCHEFORT

Qu'il y a de bonté, de naïveté, de folie, d'intrépidité, et quels trésors de tendresse dans cette tête inquiète de Don Quichotte, modelée à la diable, fine, maigre, osseuse, un peu grêlée, au vaste front haut et bombé, à la légère barbe noire enfantine, aux moustaches minces, à la haute chevelure noire, crêpée, touffue et furibonde, au nez arrondi, mollement régulier, à la bouche incisive, nette et songeuse, aux yeux flamboyants et obscurs, cachés dans des cavernes noires! Tel Shakespeare avait vu son Mercutio, si follement spirituel, si insoucieux, et qui cependant appartenait, marqué d'avance, à la Fatalité tragique. Et c'est sans doute à propos de ces destinées-là que pendant les longues nuits au bord de la mer, on entend le vent aigu et les flots tumultueux que sillonne un invisible fouet, rire de leur rire épouvantable.

124. — SARAH BERNHARDT

Elle est la seule Comédienne que le Statuaire ait faite exprès pour exercer l'art de la Comédie, car elle est grande comme Rosalinde, et assez mince pour pou-

voir porter tous les costumes! De plus, elle est si bien faite pour exprimer la Poésie que, même lorsqu'elle est immobile et silencieuse, on devine que sa marche, comme sa voix, obéit à un rhythme lyrique. Un statuaire grec, voulant symboliser l'Ode, l'eût choisie pour modèle.

Une véritable actrice doit pouvoir jouer Juliette et lady Macbeth, Iphigénie et Ériphile, Chimène et Pauline, et par conséquent ne doit être ni blonde ni brune. Aussi Sarah Bernhardt, avec son beau teint de Hollandaise, n'est-elle ni blonde ni brune; car ses cheveux sont blonds si elle les mouille, et bruns si elle les pommade! et, de plus, si bien frisés, ondés et crespelés naturellement en tignasse idéale et en divine crinière de Déesse, à la façon de la chevelure de Diane de Poitiers emmêlée par Jean Goujon, qu'il n'y a qu'à y fourrer le poing et à y planter une épingle pour leur imposer la plus élégante et la plus compliquée de toutes les coiffures. Que Henri Heine ne l'a-t-il connue lorsqu'il a peint dans *Atta Troll* son Hérodiade! Avec quel amour il eût copié son visage de reine de Cappadoce ou de Néréide, qui fait songer à la nacre des mers, son front étroit avec la peau très tendre et très luisante, ses sourcils un peu rapprochés et plus touffus à la naissance du nez, ses yeux bleu foncé très longuement fendus et peu ouverts, ordinairement langoureux, mais quand elle s'anime, s'éveillant et sautillant comme des diamants noirs; et cette prunelle excessivement petite, qui, lorsque la Comédienne dit un mot ironique, semble se jeter hors

de l'œil et vous percer; le nez hébraïque et pourtant très gracieux par un bridage de la narine, qui semble enlevé par la petite bosse qui est au milieu du nez et qui signifie poésie et lutte; et, sans oublier le menton bien arrêté, résolu, la bouche gracieuse aux lèvres rouges, très fines, qui laisse voir un magnifique et terrible éblouissement de dents blanches! Et, jusqu'à la fin des âges, toujours l'image de Sarah Bernhardt sera évoquée lorsque Ruy Blas dira : *Elle avait un petit diadème En dentelle d'argent!*

125. — FRÉDÉRICK LEMAITRE

Qu'il fut beau! c'est avec une tête d'Apollon, avec la chevelure d'un dieu et avec un corps d'Antinoos souple comme celui d'Arlequin-Protée qu'il jouait Edgard de Ravenswood et Robert Macaire, et il n'avait eu qu'à s'habiller en Napoléon, sans rien changer à son visage réel, pour réaliser un Napoléon plus antique et plus idéal que celui de Gros et pareil à une pure médaille, car sa beauté était si prodigieuse qu'elle pouvait même être portée avec emphase! Plus tard, l'Ironie que ce grand railleur avait dans l'esprit modela son propre visage, éclaircit ses cheveux sans rien leur ôter de leur élégante furie, ouvrit ses paupières toutes grandes, releva démesurément l'arc des sourcils, tira le nez en

avant et en releva le bout, et des deux côtés de ce nez creusa deux rides violentes et railleuses; douloureusement abaissa les deux coins de la bouche, dont parfois un des coins se relève sans attendre l'autre, de sorte que cette bouche, alors tordue, a l'air de dire, comme celle de Marguerite d'Écosse mourante : Fi de la vie! qu'on ne m'en parle plus! Et par instants, dans un rapide éclair, on voit redevenir olympien et héroïque ce visage fatigué par mille créations, mais qui d'ailleurs, même dans les contorsions et dans l'accablement, ne peut pas exprimer autre chose que la poésie et le génie, car avec lui comme avec Balzac, les galériens et les portiers eux-mêmes ont du génie!

126. — CÉLINE CHAUMONT

Potelée et bien faite pourtant, et avec de beaux bras et une poitrine et des épaules, car le corsage de cette miniature n'a rien à envier à celui de bien des femmes dont les puissantes dimensions atteignent à la peinture d'histoire, elle est plus petite et plus mignonne que Déjazet, qu'elle a modernisée, et que l'oiseau colibri et que l'oiseau-mouche. C'est — n'y cherchez rien autre chose! — une bouche fine et lumineuse, d'où la chanson et le bon mot s'envolent, ou plutôt elle est une Épigramme de l'Anthologie traduite par Henri Meilhac et faite femme.

Très femme, par exemple. Si l'ovale du visage, d'une ligne trop rapide court au petit menton arrondi ; si la chevelure à la mode cache un front puissant ; si les yeux ne laissent voir que leur étincelle, s'enfoncent et n'ont qu'un point de lumière, comme les sourcils n'ont qu'un point d'ombre ; si le nez malicieux et arrondi au bout semble un peu large et court, c'est qu'il faut que tout laisse le premier rôle à ces lèvres spirituelles, enfantines et féroces, d'où la Raillerie ailée s'enfuit victorieusement comme une flèche rapide !

127. — LE MARÉCHAL BAZAINE

Dans ce large visage d'airain aux lueurs cuivrées, dans ce front chauve orné seulement de quelques cheveux blancs et plats, il y a certainement une volonté indomptable. Les sourcils se relèvent ; les yeux demi-fermés, habitués à contempler la figure des batailles, regardent au loin ; le nez est osseux et hardi sans tourner à l'aquilin ; la moustache, encore noire, n'ombrage que les coins des lèvres et laisse voir la bouche nette et rusée, comme cela est indispensable chez un chef qu'on doit non seulement entendre, mais *voir* commander. La longue, claire et légère impériale ne cache que très peu la largeur du menton et des mâchoires, exprimant les vastes appétits, et qui se retrouve dans les têtes de tous

les rois et de tous les chefs triomphants, comme dans celles des capitaines d'aventure. L'oreille est très petite chez ce soldat, comme celle d'une Impéria ou d'une Cléopâtre. Le torse qui est de bronze, comme le visage, porte bien l'uniforme de maréchal de France et les broderies, et l'on admire combien le fondateur de la Légion d'honneur a été ingénieux en mettant sur la poitrine des Grands Officiers, à côté du cordon rouge dans lequel les Grecs auraient vu le ruisseau de sang que fait couler la Guerre implacable, la plaque étincelante, diamantée, ruisselante de calmes feux comme les froides étoiles, qui du moins représente les mystérieuses joies et les éblouissements vertigineux de la Victoire.

128. — BLANCHE PIERSON

Née impératrice, reine et duchesse, et même comédienne, ce qui est plus difficile, il n'y a pas dans Paris, à la comédie ni dans la vie, une figure plus aristocratique et plus souveraine que celle-là, qui, par sa ferme, délicate et élégante beauté, où triomphent à la fois la ligne et la couleur, met à néant la vieille querelle de la Peinture et de la Statuaire. Façonnée, encore mieux que Sarah Bernhardt, pour être une actrice, elle peut être à son gré, et toujours avec style! une vierge ou une courtisane, ou, ce qui est le dernier mot de l'art et

de la vie, une dame parisienne. Lorsqu'elle joua dans *La Princesse Georges* le rôle de madame de Terremonde, elle avait mis sur elle des tas de diamants et des tas de grosses fleurs de toutes les couleurs, comme pourrait le faire une dame de la Halle deux ou trois fois millionnaire qui voudrait étonner ses voisines, et avec cela elle était simple! Les cheveux d'un blond célèbre; le front large et lisse; les sourcils droits, plus foncés que les cheveux; les yeux bleus, pleins de regards et de profondeur, malgré ce bleu, qui est non pas froid et mort comme le pâle azur des prunelles de dompteur, mais étincelant comme le soleil dans la mer Tyrrhénienne; le nez droit et fin, projeté en avant, avec les narines très fines, transparentes et d'un rose nacré, et (caractère très remarquable et délicieusement étrange!) une petite fente sur le bout du nez, très nette et très accusée; la bouche discrète et rose; les dents très belles et d'un blanc doux et bon; le menton petit, mais ferme; l'oreille allongée, merveilleusement bien ourlée; tel est le froid programme d'un spectacle que pourrait seul reproduire le Vinci, du pinceau dont il peignait la Joconde. Mais quant à cet impérieux, délicat et presque invisible duvet qui si tendrement estompe d'une ombre vague et légère la lèvre supérieure, ne demandez pas ce qu'il signifie, car vous forceriez le frivole artiste de ces caprices à se pencher sur l'inconnu formidable et sur les attirants abîmes de la Physiologie!

129. — HENRI REGNAULT

Le visage apparaissait olivâtre mais lumineux dans le farouche encadrement de cette barbe noire, touffue et légère, et de cette chevelure noire naturellement frisée, demi-courte et relevée comme dans un buste antique. Le front ferme, large, où tout est équilibré, éclatant de génie, était bien d'un créateur ; les yeux droits, profonds, embrasés, pensifs, rapprochés des sourcils ; le nez impérieux et tranquille ; la bouche calme, reposée, dessinée d'une ligne puissante et pure, exprimaient à la fois la volonté furieuse et la résignation indomptée de l'ouvrier dont la pensée visionnaire contient des mondes, et sur le torse élégant et fin du dompteur de chevaux, naturellement le paletot rejeté en arrière formait le revers d'un de ces habits du seizième siècle que peint Titien. Sur le si jeune et mâle visage de ce héros qui revivra dans de blanches statues, il y avait la sereine tristesse de l'artiste qui doit emporter avec lui la moitié de son œuvre, mais aussi l'insconsciente et formidable joie des pures victimes destinées à une mort sanglante !

130. — LA COMTESSE DASH

MARQUISE DE SAINT-MARC

Il aurait fallu reproduire sa charmante image il y a quelques années, alors qu'elle offrait le mélange curieux et contrasté d'une très grande dame et d'une piquante beauté brune. Sur son front si beau, on croyait voir passer les pensées. Ses yeux noirs, et spirituels et bons comme des yeux qui ont tout vu et qui ne se sont lassés de rien, étaient d'une mobilité étrange qui ne fatiguait pas, tant les regards avaient de douceur, et le visage doré, couleur d'ambre, le nez petit, mutin, gracieux, la bouche d'un beau rouge, creusée aux extrémités de petites fossettes, le petit menton d'un ferme et joli dessin, étaient divinement aimables. Deux lourdes nattes noires encadraient alors cette chaude et lumineuse pâleur. Plus tard, la comtesse Dash portait deux grosses touffes poudrées, et ses joues dont la coloration s'était modifiée et adoucie, apparaissaient roses dans cette neige. Avec ses jolies petites dents qu'elle avait gardées, elle a été une des rares femmes dont la vieillesse s'éclaire de la tranquille et heureuse lumière d'un beau sourire.

131. — HENRI LITOLFF

Ah! refus des directeurs, envie des rivaux, haine des imbéciles, travail dans les chambres froides, misère, souffrances de ceux qu'on aime affreusement mêlées à la fièvre de la création, emportements, délires, amours, efforts surhumains, démons acharnés contre le génie de l'homme, malheurs, accidents, ennuis ridicules, crimes du sort! non, impuissants que vous êtes, vous n'êtes pas non plus parvenus à enlaidir celui-là, et c'est même en vain que vous avez essayé de dénuder son vaste front de poète, sur lequel il y avait une telle chevelure crespelée et farouche que, malgré tout ce que vous en avez arraché, elle est encore inextricable et profonde comme une forêt! C'est en vain que vous avez plongé dans les joues de Litolff vos doigts furieux comme ceux d'un statuaire romantique; c'est en vain que vous avez creusé cruellement de vos ongles ses yeux victorieux, que vous en avez cerclé le dessous et que vous avez voulu rapprocher l'un de l'autre son nez et son menton; en dépit de vous, il est beau! Et beau d'une beauté qui n'a rien de trop résigné, car dans ces traits convulsés et calmes habite, cachée en des replis imperceptibles, la rafraîchissante et vengeresse Ironie. Et comment n'y serait-elle pas? car lorsqu'enfin on eut ouvert à Litolff un petit

théâtre, et qu'il y eut fait entrer (comme le cheval de bois dans Ilios) la divine Lyre soigneusement cachée dans l'étui d'un chapeau chinois, il se souvint alors que depuis vingt années, lui fermant obstinément leurs portes, les directeurs avaient voulu tuer en lui la virilité de l'art, la puissance créatrice; mais il borna sa vengeance contre eux à composer un chef-d'œuvre de musique bouffe, dont le héros fut la victime de Fulbert, Abélard!

132. — L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

La tête bienveillante et pensive de l'Impératrice Eugénie est merveilleusement parée d'une superbe chevelure blonde aux reflets rouges, et les deux boucles tombantes qui complètent la coiffure sont disposées comme celles de Marie-Antoinette. D'ailleurs, dans le port gracieux et noble de l'Impératrice, quelque chose en effet rappelle la démarche de la Reine, et avec l'amère volupté qu'on ressent à accueillir les pressentiments effrayants, elle se plaisait à accentuer par des détails de costume cette vague ressemblance qui existe seulement dans les attitudes, car l'Impératrice a l'air mélancolique et brisé d'une femme qui souffre et que tout désabuse, tandis que Marie-Antoinette était presque rolde de majesté et de fermeté. Le front de l'Impératrice

paraît plus haut que large. Elle a les yeux d'un brun rouge, très rapprochés du nez et bridés vers les tempes, ce qui donne au regard quelque chose de fatal. Ses sourcils épais, mais beaux et droits, se rejoignent. Elle a le nez long du penseur, l'oreille belle et de forme allongée, la bouche d'un beau dessin, presque grande et très gracieuse, avec un sourire contraint qui toujours accuse de douloureuses pensées. Les joues admirables naguère, maintenant tombent un peu, et le menton, alors trop peu saillant, s'est accentué; de même que la Volonté, qu'il représente, a dû, en des crises imprévues, grandir et se développer soudainement comme une fleur hâtive. Au théâtre ou dans les fêtes, l'Impératrice, adoptant la seule simplicité qui lui fût permise, portait presque toujours un joyau unique, le plus souvent un collier de diamants, dont nul n'a jamais songé à voir même la fastueuse richesse, tant les froides splendeurs des pierreries étaient naturellement effacées par la femme qui les portait, car le juge suprême de la Beauté idéale et vivante, Théophile Gautier! comparait avec raison aux harmonies des plus belles statues grecques la magnifique ligne de son cou et de ses épaules.

Mesdames, ici finit la onzième Douzaine des Camées Parisiens. Les autres ont été faits sous l'Empire, et je cisèle ceux-ci sous la République, dont volontiers j'eusse donné ici l'image brillante de force, de jeunesse et de

joie, que j'eusse à mon gré coiffée du laurier invincible, ou de la blonde couronne d'épis, ou du casque d'airain de la guerrière Antiope, si je n'eusse craint qu'une lettre de monsieur Barthélemy Saint-Hilaire ne vînt me désavouer, et que le Président de la République n'annulât brusquement la décision que j'aurais prise, comme il a fait souvent pour celles des conseils municipaux. Et de sa fière lèvre écarlate, pareille à celle de la déesse Athèna, elle eût semblé dire : France! ne désespère jamais, puisque tu es le pays de la cithare et de l'épée; puisque tu es la terre de ceux qui savent travailler industriellement, et qui tous, pour que tu ne meures jamais, veulent bien verser à flots leur rouge sang, et mourir!

Douzième Douzaine

Mesdames,

Je commence à présent la douzième Douzaine des Camées Parisiens; mais loin de négliger mon petit travail de ciseleur parce qu'il approche de sa fin, je vais au contraire m'appliquer à achever et à polir, du mieux qu'il me sera possible, ces derniers échantillons qui vont sortir de mes mains, afin qu'il ne soit pas dit que ma mercerie est celle d'un mauvais marchand, qui donne de la besogne d'apprenti contre de bon or trébuchant et sonnant, luisant comme la lumière du soleil.

Pour cela faire, je regarde bien dans mon souvenir la vivante image de mes modèles, et je vous prie en même temps que votre bonté gracieuse continue à m'encourager comme elle a fait déjà, car je ne saurais pas soulever mes outils et surtout les manier d'une main ferme et agile, si je ne suis réconforté par la clarté précieuse de vos sourires, qui du plus obscur des hommes peut faire un Achille ou un Cyrus, et à plus forte raison un bon orfèvre. Ceci dit, et pour me porter bonheur, je

mettrai en tête de cette dernière Douzaine l'image d'un chanteur très bien aimé des Muses, et qui a bu, comme les sages Orphées d'autrefois, à leurs sources inspiratrices.

133. — LECONTE DE LISLE

L'auteur des *Erinnyes* ne manque pas au premier devoir du poète, qui est d'être beau. Sa tête a un aspect guerrier et dominateur, et tant par la ferme ampleur que par le développement des joues, indique les appétits d'un conducteur d'hommes, qui se nourrit de science et de pensées, comme il eût mangé sa part des bœufs entiers au temps d'Achille, et qui, s'il n'est qu'un petit buveur dans la réalité matérielle, peut vider d'un trait le grand verre, pareil à la coupe d'Hercule, dans lequel Rabelais nous verse la rouge vérité. Le front, très haut se gonfle au-dessus des yeux en deux bosses qui ne font guère défaut dans les têtes des hommes de génie ; les sourcils bien fournis sont très rapprochés des yeux, et ces yeux vifs, perçants, impérieux et spirituels sont comme embusqués au fond de deux cavernes sombres d'où avec impartialité ils regardent passer tous les Dieux.

Le nez osseux est creusé à sa racine, et à l'extrémité avance assez violemment avec des airs de glaive ; la bouche rouge, charnue, que surmonte un plan net et

hardi, est ferme, fière et malicieuse, très accentuée d'un pli railleur qui la termine; le menton légèrement avancé, gras et un peu court, se double déjà, (pour exprimer que tout grand travailleur a quelque chose du moine cloîtré, ne fût-ce que l'isolement et la patience!) avant de se rattacher à un cou solide et pur comme une colonne de marbre. Lorsque songeant à traduire Eschyle et à créer une *Orestie* française, Leconte de Lisle se promenait, en causant avec le vieux combattant de Salamine et de Platée, dans le pays idéal de la Tragédie, tout à coup il s'aperçut que son compagnon de voyage était chauve à ce point que les tortues pouvaient prendre son crâne pour un rocher poli. Alors, ne voulant pas humilier ce titan, et d'autre part ne renonçant qu'à regret à un ornement dont l'indispensable beauté ne saurait être méconnue, il se résigna à prendre le parti de devenir chauve par devant, tout en gardant sur le derrière de la tête la richesse soyeuse et annelée d'une chevelure apollonienne.

134. — LA COMTESSE DE PARIS

Cette Princesse, dont la tête très jeune est aimable, ingénue et comme hésitante, a de beaux cheveux blonds à reflets d'or, qui sont disposés de façon que l'on voie leurs racines, et par derrière forment de belles tresses

épaisses et serrées. Elle a le front haut, lisse et un peu fuyant, les yeux bruns, grands et beaux, un peu étonnés. Et si tout le monde est nécessairement un peu étonné au milieu des cataclysmes effrayants et bizarres que nous traversons, qui a le droit de l'être plus que les princes qui déménagent de châteaux en châteaux, emportés comme dans un scenario arbitraire de Labiche ; qui ont toujours à ouvrir la main pour prendre ou pour lâcher le sceptre, et sur lesquels plane toujours, tantôt envolée et irritée dans la nue, tantôt debout et menaçante derrière un trône, l'ombre silencieuse de l'Exil ?

Un nez busqué, une jolie petite bouche aux deux coins retombants, un menton mignon qui ne s'accuse pas encore, peuvent au premier abord faire croire à quelque chose de dédaigneux dans la physionomie de la Comtesse de Paris, tandis qu'en réalité cet air un peu contraint est simplement l'expression de l'incertitude chez une personne qui, pour regarder avec maturité le drame et les acteurs de la Vie, attend que le Destin ait un peu ralenti ses vertigineux tours de roue et prenne une attitude moins paradoxale. Sur le fond où se détache l'image de la jeune Princesse, on doit voir, à côté de ses propres armoiries, celles de la noble Ville impérissable dont elle porte le nom, ce vaisseau d'argent qui se dessine sur un ciel constellé de lys et qui flotte toujours sans que jamais le flot le puisse engloutir; et certes il faut qu'il ait été ajusté par un bon constructeur de nefs, pour que tant de boulets aigus n'aient pas pu entamer sa coque nette

et luisante, qui brille joyeusement au soleil, comme les boucliers étincelants des argyraspides !

135. — LÉON GAMBETTA

Le profil du jeune dictateur affecte un peu la figure d'un losange, comme les boucliers des Amazones Scythes, où comme les tombeaux qu'on éleva dans l'Attique à celles d'entre elles qui y furent vaincues et tuées. Le front beau et large, peu élevé, est d'une ferme structure et tout d'une pièce : la belle chevelure noire rejetée en arrière et exaspérée en ouragan, est celle d'un dominateur. L'œil, bien encadré dans l'arcade sourcilière et très-couvert par la paupière, est de ceux qui à la fois implorent et ordonnent ; il y a aussi de la supplication et de la tyrannie, du commandement et de la caresse dans les lignes du nez très creusé à sa naissance, violent et indécis, à la fois aquilin et droit, et de la bouche menaçante et persuasive, dont seule la lèvre inférieure, rouge et charnue, se voit bien sous une moustache noire légèrement relevée en croc. La joue est large et la pommette saillante : mais que peut être le menton, seul signe certain de la volonté ? Comment le saura-t-on jamais, et comment saura-t-on jamais ce que cache cette large, épaisse et luxuriante barbe noire, qui ne laisse pas voir le visage comme celle du subtil meurtrier d'Argos, mais qui est

touffue comme celle du Scapin italien et comme celle de Charlemagne? Enfin, si jamais il coupe cette sombre forêt, sous quels traits verrons-nous apparaître Gambetta, et alors, comme le fabuliste disait du bloc de marbre de son statuaire, *Sera-t-il dieu, table ou cuvette?* Ce n'est pas sans raison qu'on avait pris contre les avocats la précaution, aujourd'hui tombée en désuétude, de les obliger à se raser la face; car la voix est une musicienne qui chante ce qu'elle veut, mais on n'a pas si facilement raison des muscles du visage, qui obstinément disent la vérité, comme Alceste. Pendant le siège de Paris, un dessinateur enthousiaste avait publié une lithographie représentant Gambetta en paletot civil, avec un sabre de cavalerie par-dessus, et cela avait une assez grande tournure; mais par un point de vue analogue à celui-là, on pourrait dessiner un Mac-Mahon, par exemple, qui, pour commander une bataille, remplacerait son bâton de maréchal par une serviette d'avocat fashionable, en cuir de Russsie!

136. — MADEMOISELLE SILLY

Svelte et grasse, mince et potelée, Mademoiselle Silly offre ce phénomène bizarre qu'en elle tout est rond et que tout paraît allongé, par la grâce de la grâce. Dans certains jeux de physionomie, ses yeux voluptueux, malins et embrasés, s'ouvrent tout ronds comme des soleils; et

ils accompagnent alors avec une indicible crânerie la mutine révolte d'un joli petit nez, qui a été modelé et chiffonné sans aucune ligne droite! La bouche petite, qui montre des dents d'une neige irréprochable et des gencives bien roses, encadrées dans des lèvres amusantes, bien dessinées, aimables et d'une belle pourpre, peut aussi s'ouvrir toute ronde comme un O initial dessiné pour les publications elzéviriennes, ou se fermer comme un bouton de rose ; mais, au repos, elle est jolie et distinguée, et s'accorde bien avec l'ovale élégant du visage et avec le petit menton rond comme une pomme.

Les féroces auteurs de Mademoiselle Silly se plaisent à la montrer costumée en *Maguin*, avec des robes à fleurs, à manches à gigots, des tabliers de soie, des coiffes et des tignasses frisées de villageoise de Fouilly-les-Oies, ou encore à la déshabiller en maillot de soie couleur chair, rose-thé pâle, sans lui laisser d'autre vêtement officiel que le caleçon brodé d'argent du clown américain. Cependant cette charmante personne, qu'ils déguisent ainsi en Gothon excentrique ou en faiseur de tours qui va se faire casser des pavés sur le ventre, porterait tout aussi bien qu'une autre les robes de Frou-Frou et de Cidalise, et pourrait même appliquer aux chefs-d'œuvre sa diction fine et jolie. Mais les femmes, comme les livres, ont leurs destinées ; et celle-là, née peut-être pour boire l'ambroisie, en est réduite à se désaltérer avec l'infernale piquette des vaudevilles à la douzaine, qui doit lui agacer les dents comme le jus d'un citron vert.

137. — LESUEUR

La tête de cet excellent comédien n'a jamais été finie, et c'est exprès, le Statuaire ayant compris à quel point il était nécessaire que Lesueur pût toujours la modeler à nouveau, pour en faire à son gré des têtes de vieillards, de jeunes hommes, de ganaches, de beaux cavaliers, et de tout ce qu'il veut! Qu'au théâtre il soit à son gré monsieur Poirier, Méphistophélès, don Quichotte, le jeune jocrisse Amédée, ou ce beau et triste buveur d'absinthe qu'on voyait dans *Les Fous,* de Plouvier, pâle sous sa longue moustache dorée, cela ne serait encore rien, car le don de la transformation, Lesueur l'a reçu à ce point que, lui parlant, à midi, sous le soleil, dans la rue, un jour qu'il s'était exprès déguisé en vieux mendiant, sa propre mère ne l'a pas reconnu et lui a donné un sou! Mais à la ville, sans le secours des perruques et des coloriages, il est à son gré cent personnages divers, nés de sa propre fantaisie, et il joue à lui seul toute *La Comédie Humaine.* Tantôt ridé, grisonnant, il nous montre un œil éteint, un nez qui avance en pied de marmite, une bouche découragée qui n'a plus de forme, un menton pauvre, et alors on pense au père Gigonnet; d'autres fois, sur son beau et large front sa riche et épaisse chevelure foisonne; le nez s'est redressé; l'œil,

qui n'est plus du même bleu! s'est avivé et ralluméé, et sur la bouche souriante du comédien et sur son menton s'effilent d'élégantes moustaches et une barbiche de dandy qui le font ressembler aux amants triés sur le volet de madame d'Espard et de madame de Maufrigneuse. Cette barbe n'est pas fausse, bien certainement; mais quand a-t-elle poussé? J'aime à croire que Lesueur n'a aucun péché mortel sur la conscience; mais s'il en avait, et s'il voulait néanmoins se faire ouvrir par ruse la porte du paradis, il n'aurait qu'à se présenter, parfaitement grimé en élu, devant le bon saint Pierre, et alors qui serait bien embarrassé?...

138. — MADAME LEROY (URBAIN)

Je voudrais indiquer d'un trait net et résolu une des figures qui se sont imposées à l'attention pendant que se déroulait la Tragédie étonnante et sinistre qui a suivi l'horrible poème de la guerre, et celle-ci ne me semble pas manquer des conditions particulières de beauté qui doivent tenter le regard curieux de l'artiste. Madame Leroy est une blonde énergique, c'est-à-dire qu'elle se rapporte à l'un des types les plus compliqués et les plus inattendus de la race humaine. Son visage attire par une remarquable expression de force calme. Le front est large, presque carré; l'œil est brun avec une pupille

très dilatée; le sourcil suit l'arcade sourcilière et protège cet œil intrépide. Le nez un peu large à sa naissance, s'enfonce entre les deux yeux pour ressortir, je dirais violemment, s'il n'avait l'esprit de s'arrondir, comme un nez de caractère ferme, mais pas méchant. La bouche bien arquée et belle, est très sérieuse, car la lèvre supérieure, par un plan qui s'ombre nettement, domine un peu la lèvre inférieure. Le menton arrêté affecte pourtant de la rondeur et une certaine bonhomie; mais les pommettes saillantes et les joues larges de madame Leroy viennent montrer que cette femme, fidèle à son dessein, est dévorée de toutes les soifs et armée de toutes les volontés. Aussi devait-elle jouer un rôle pendant le moment, affreux comme tout un siècle, où l'Histoire a ressemblé à une horloge dont le grand ressort est cassé, et qui court vers rien du tout avec une rapidité vertigineuse!

139. — FRANÇOIS COPPÉE

Ce poète a un profil digne d'être gravé sur une médaille, car avant qu'il ait atteint sa trentième année, la Pensée, qui visiblement habite son front large et bien construit, et la bonne déesse Pauvreté qui fut sa première nourrice, lui ont donné des traits arrêtés à un âge où on n'en a pas encore. Il est d'ailleurs en bronze

florentin, comme le Chanteur sculpté qu'il lui a plu d'animer dans *Le Passant*, et ce teint brun avive le gris bleu de ses yeux résolus et caressants, bien encadrés par l'arcade des sourcils. Le même hâle couvrait le maigre visage du Premier Consul, à qui Coppée aurait ressemblé, s'il l'avait voulu ; mais avec la délicatesse d'un lyrique dont l'âme répugne à toute allusion trop attendue, il a résolument coupé ses longs cheveux droits pour éviter ce lieu commun. Le nez un peu fort, aux arêtes accentuées, aurait occupé Grandville, qui, à toute force, voulait trouver dans chaque homme la ressemblance d'un animal, car il aurait évoqué dans son cerveau l'idée d'un svelte et fringant cheval arabe. Le visage de François Coppée est vraiment ovale, ce qui est plus rare qu'on ne pense, et sa bouche bien dessinée et charmante est tout à fait celle du jeune homme qui parle une langue harmonieuse. Sa tête presque toujours inclinée en avant, a en général une expression triste, que parfois éclaire et déchire, en dépit de tout, le confiant sourire de la jeunesse, et pour dernier trait, j'ajouterais, si ce n'était abuser même des privilèges excessifs de l'hypothèse, qu'en le regardant silencieux, je songe irrésistiblement aux quatrains adressés en 1829 *à Ulric G.* par Alfred de Musset : *Toi si plein, front pâli*, etc., et pour trancher le mot, il a, en 1873 ! quoique avec la simplicité et la tenue élégante d'un parfait gentleman, quelque chose de foncièrement romantique !

140. — ANNA JUDIC

Une tête ravissante et on ne peut plus étrange, car elle est le contraire de ce qu'elle est; le front large, les yeux éclatants et peu grands, le petit nez droit, bien dessiné, arrondi, un peu serré, la très petite bouche dont cependant les deux lèvres sont charnues, le menton bien rond, le bas du visage presque large, auraient quelque chose de tranquille et de matériel, si tous ces traits n'étaient pas exaltés, dilatés par je ne sais quelle poésie expansive, qui n'est peut-être que le désir et le besoin d'être adorée par tout ce qui existe! Au contraire du tyran qui désirait que le genre humain n'eût qu'une tête, cette belle diseuse de chansons voudrait que la folle Humanité eût encore plus de têtes qu'elle n'en a, pour pouvoir crier silencieusement aux innombrables foules subjuguées : Aime-moi et prends-moi! Voilà en effet ce que disent ses regards noyés, ses lèvres entr'ouvertes, son superbe corps de guerrière qui ploie et s'affaisse comme celui d'une fillette, et toute sa personne, qui a été façonnée, finie et parée par un Ouvrier excellent. Ses prunelles, des abîmes qui eussent ébloui et stupéfait l'innocente Monna Lisa! contiennent des Caprées et des paradis célestes, et quant elle dit n'importe quoi, elle a l'air de sous-entendre... tout! mais sans le vouloir et

sans le savoir, par la seule force des choses. Il n'y a pas un spectateur de *La Timbale d'Argent* qui, s'il lui arrive ensuite de tomber amoureux, ne se figure (et peut-être a-t-il raison!) qu'il fait une infidélité à madame Judic : c'est là ce qui donne à cette vivante Odelette Anacréontique une telle expression de joie invincible et surnaturelle.

141. — MOUNET-SULLY

La Nature, qui se plaît toujours à prouver que les objets de luxe sont indispensables, (et pour voir qu'elle raisonne ainsi, il n'y a qu'à regarder ses floraisons, ses troncs morts couronnés de feuillages et ses folles verdures dans les bois,) la Nature a façonné avec le plus grand soin et avec un amour d'artiste, dans cette époque utilitaire! un jeune homme plus beau que Talma et qui, sans rien changer à son visage, peut être Hamlet, ou Roméo, ou Oreste, ou Rodrigue. Mounet-Sully est-il un Argien des temps héroïques, ou un seigneur italien du XVIe siècle! C'est comme on veut; il appartient à toutes les époques où les artistes ont su trouver un idéal dans le visage humain, et il fournirait même à Balzac son Lucien de Rubempré en chair et en os, si le grand Inventeur revenait pour faire monter sur la scène la plus chérie entre les créatures auxquelles il a donné

l'être. Mounet-Sully a un grand front de poète et de penseur, qui serait trop lourd à porter pour les amants de Shakspeare; mais il peut si bien le cacher sous sa noire et débordante chevelure, sombre, soyeuse, superbe, et qui est d'un héros! De très grands yeux dont le noir est une flamme, dont le blanc est chaud et lumineux, et qu'ombragent de très près des sourcils d'une ligne presque droite; un nez osseux, un peu serré, aux narines relevées, mais que l'inspiration ou la passion dilatent; des joues d'une pâleur fauve, aux plans droits qui naturellement s'éclairent; une bouche de pourpre dont les lèvres sont charnues sans être épaisses, et qui, en s'ouvrant, laisse voir des dents régulières, d'une éclatante blancheur de neige et d'ivoire, sont adoucis par une rare expression de patience et de bonté. Mais un simple froncement de sourcils fait de ce visage volontaire le masque terrible du personnage tragique, dont les yeux alors lancent de sauvages éclairs enflammés, parce que tout a été combiné pour cela. Mounet-Sully porte toute sa barbe, une barbe brune, longue, soyeuse, merveilleusement bien plantée; car, ainsi que le disait Roqueplan, ce n'est rien d'être beau si on ne l'est pas à la mode de son temps, et il fallait que cette pure médaille syracusaine portât le millésime : 1873!

142. — AIMÉE DESCLÉE

En la voyant, je vois Dorval, quoique certainement Aimée Desclée ne ressemble pas du tout à Dorval; mais chez celle-là comme chez celle-ci, les traits n'étaient qu'un programme, dont l'âme et l'inspiration ont fait un poème magnifique. Ce front suffisamment régulier, mais peu accidenté; ces yeux petits, où tout à l'heure passeront tant d'orages et tant de flammes amoureuses, ce nez serré, ces lèvres petites et gracieuses mais presque sans lignes; ce menton court, c'est Aimée Desclée et ce n'est pas elle du tout; car vous allez voir sa tête, fièrement posée sur un cou royal et que fait valoir une haute stature d'une grâce infinie, devenir celle d'une Imogène, d'une Impéria, d'une Cléopâtre. Mais ce n'est pas assez dire! Elle est surtout femme, plus que toutes les autres femmes réunies; haletante, l'œil avide, cherchant sa proie vivante à dévorer, elle interpelle elle-même le Serpent sous l'arbre. et elle lui crie d'une voix brisée et pleine d'angoisses : Est-ce que tu ne vas pas me dire où est la pomme! D'ailleurs la pomme n'est pas plutôt mangée, qu'Ève sanglotante et pleurante persuade à Adam que toute la faute vient de lui, et que c'est le lapin qui a commencé! Brûlez *La Comédie Humaine,* et qu'on ne sache plus rien de la vie moderne; que

l'Oubli emporte dans le néant les longues douleurs des vierges délaissées, le martyre des épouses, les superbes révoltes des courtisanes, les amours raffinées des grandes dames, qui vivent comme les Dieux dans une sphère idéale interdite aux regards mortels, les supplices des Érinnas qu'a touchées l'aile brûlante de la Poésie; effacez, anéantissez ces trahisons, ces passions, ces fureurs, ces patiences résignées, ces aspirations désespérées, ces haines, ces colères, ces amours, ces joies délirantes, vous retrouverez tout le poème dans les prunelles fixes et sur les lèvres frémissantes d'Aimée Desclée. Et, comme le Hasard se complaît aux paradoxes les plus fabuleux, il a emprisonné au Gymnase, dans la maison de monsieur Scribe, cette forme souverainement élégante, cette femme imprévue et mystérieuse, au front échevelé, dont les sourcils semblent dessinés à l'encre de Chine, et dont les complications auraient troublé Balzac lui-même!

143. — ALEXANDRE DUMAS FILS

Avec sa tête puissante émergeant victorieusement de ses larges épaules, Dumas fils qui a reçu, comme les Dieux solaires, le don de la clarté, a l'air d'un titan qui s'apprête toujours à débrouiller le Chaos. En effet le Chaos est son ennemi intime, et, loin de renoncer à le

débrouiller, il l'embrouillerait plutôt, pour l'éclairer ensuite à la flamme fulgurante de la foudre, qui éclate en plein ciel! Le front de ce tueur des Hydres est absolument superbe, mais recule à son avantage les bornes d'un taillis broussailleux et vierge de cheveux blonds crespelés. Les sourcils se rapprochent violemment par un pli, le pli du penseur qui s'abstrait en lui-même, à la naissance du nez droit, bien fait, qui se contracte, se resserre au milieu et se dilate aux narines. Les yeux bien fendus à fleur de tête, ont des prunelles larges et claires qui s'élancent vers vous pour voir vos pensées et pénétrer votre âme. Les joues larges et amples recouvrent des pommettes saillantes et des mâchoires dévorantes de désirs et de volonté. Le teint a la blonde pâleur de l'ambre, et sous une moustache fine, impétueuse en ses caprices, sourit à demi une bouche aux lèvres épaisses, bonnes, charitables et généreuses. Un menton petit et résolu s'avance en cariatide pour arrêter et soutenir ce visage de faiseur de travaux. D'où vient la sérénité de Dumas fils? De ceci, qu'ayant soigneusement interrogé la vieille forme dramatique, pour savoir ce qu'elle contenait en somme, il a constaté que cette magicienne sacrifiait à Aricie ou à Chimène les intérêts les plus sacrés des peuples et des cités. Il a alors écouté la voix de sa conscience, qui lui criait : Tue-la! En effet, il l'a tuée, et depuis ce temps-là il marche léger comme un Oreste qui a accompli, par l'ordre des Dieux, un crime utile. Lorsque j'étais enfant, au Collège Bourbon,

après la classe, j'apercevais bien loin en face de moi, sous les arcades, mon contemporain Dumas fils qui était dans les rangs de sa pension, comme j'étais dans les rangs de la mienne. Il avait alors une jolie petite tête intelligente et déjà sérieuse, d'une blancheur transparente comme celle de la nacre, et je voyais tomber sur ses épaules, longs comme une perruque du temps de Louis XIV, les anneaux dorés et ensoleillés de sa blonde chevelure!

144. — MADEMOISELLE ÉVA GONZALÈS

On sait pertinemment aujourd'hui, grâce au savant poète et mythologue Louis Ménard, que les Ames ne viennent pas sur la terre et ne s'incarnent pas dans des corps terrestres sans y avoir consenti, ce qui explique bien des choses! Car en admirant la beauté surhumaine de certains peintres, comme Raphaël ou Van Dyck, par exemple, on devine qu'avant de naître au monde ils ont dû faire leurs conditions, et exiger des corps façonnés d'après leurs propres dessins! Et sans une si vraisemblable hypothèse, il serait difficile de comprendre la beauté à la fois enfantine et exquise de mademoiselle Éva Gonzalès; car ne semble-t-il pas que son visage charmant ait été emprunté à l'un de ces tableaux où elle atteint la parfaite harmonie avec la science et l'in-

spiration du coloriste? Ce sont des formes accomplies, et c'est le visage d'une jeune fille : n'est-ce pas indiquer d'un mot une de ces créations complexes que l'Art réalise, mais dont il ne saurait demander l'étrange secret à la Nature? La lumière caresse avec joie ces cheveux châtains, magnifiquement relevés sur les tempes et massés au sommet de la tête en larges coques retenues par un haut peigne d'écaille à l'espagnole. Et, riante, elle joue sur un large front, sur lequel de petites boucles de cheveux évaporés jettent des ombres douces, qui font valoir la blancheur du teint et le velours noir des prunelles. De longs sourcils droits, étroits, protègent les grands yeux, très ouverts, chercheurs, curieux, pénétrants. Il y a une innocence et une loyauté adorables dans ce beau regard de jeune fille, qui va droit devant soi sans hypocrisie et qui ingénument est avide de voir. Le nez droit et arrondi se relève à l'extrémité par des méplats charmants et des narines mutines. La bouche hardiment et gracieusement dessinée et d'une vive couleur de rose s'entr'ouvre en se retirant, comme par l'espièglerie de l'enfant qui retient son haleine pour voir et pour guetter, et cette bouche curieuse accompagne merveilleusement bien le regard observateur de l'artiste, toujours en éveil. Le menton ample, ferme et arrêté qui s'arrondit par une belle ligne; l'oreille d'une pureté classique, bien attachée et que ne dépare aucun joyau; les joues déjà parfaites et finies, pleines quoique allongées, et avec des plans insensibles d'une délicatesse

idéale, seraient d'une femme, si tout cela n'était éclairé par la divine lumière de la jeunesse. Et comme, par bonheur, il se trouve qu'à ce moment même mademoiselle Éva Gonzalès a le menton appuyé sur sa main, j'indique d'un trait décisif et rapide cette main d'une très belle forme, qui est une main ferme, agissante et créatrice, et non pas la petite patte blanche et molle des femmes oisives, que Gavarni a quelquefois trouvé le moyen d'idéaliser, mais qui ne saurait servir de thème ni à la Poésie ni à la Statuaire.

Mesdames, ici finit la douzième Douzaine et aussi la collection complète des Camées Parisiens, car voici que j'en ai patiemment achevé douze Douzaines, ou, commercialement parlant, une grosse, et je pense que je ferai bien d'en rester là. Certes, dans cette galerie de poche, il manque bien des profils parisiens absolument célèbres et d'une importance indiscutable; mais ce qui caractérise nos œuvres, c'est surtout ce qu'elles ne contiennent pas, et le propre de tous les travaux humains, c'est d'être incomplets; car cette vie terrestre n'est qu'une gare, que les artistes traversent en cherchant de belles concordances de lignes, et les Anglais en tenant leur couverture de voyage, pliée et roulée dans une courroie. D'ailleurs j'ai hâte de retourner à mes chan-

sons et à mes rimes, en vrai rhythmeur que je suis; car si je m'attardais plus longtemps à ces ouvrages qui ne sont pas de ma profession, je finirais par éprouver moi-même des doutes à propos de ma position sociale, comme le roi Apollon, qui du temps qu'après avoir tué les Cyclopes, il s'était fait pasteur chez le roi Admète, ne savait plus à la fin s'il était joueur de cithare ou gardeur de vaches. C'est pourquoi je vous dis : à Dieu, vous adjurant si vous trouvez sur votre chemin un jeune poète endormi, de le baiser en mémoire de moi, comme la femme du bon dauphin Loys fit au secrétaire Alain Chartier, et vous demandant aussi très humblement de ne me point oublier dans vos prières.

Treizième Douzaine

Mesdames,

Après avoir ciselé jadis dans le coquillage nuancé un grand nombre de ces portraits, que vous avez daigné accueillir avec quelque faveur, j'avais promis et, je le crois bien, juré d'arrêter là ma collection, d'y renoncer pour toujours, et de me montrer désormais aussi discret et réservé que les Turcs, à qui Mahomet a défendu expressément de produire par artifice des images de la figure humaine. Cependant, en songeant aux nombreux oublis que j'ai faits d'hommes illustres ou bizarres et de femmes très belles; et d'autre part, en voyant les fronts justement orgueilleux qui se sont élevés depuis ce temps-là au-dessus de la foule, et les fleurs de beauté qui sont nouvellement écloses dans le jardin miraculeux de la Cythère parisienne, je me décide insidieusement à me manquer de parole à moi-même et à dire que mon serment fut un bon serment d'ivrogne, toujours ivre des belles lignes pures et de la toute-puissante Grâce victorieuse. Veuillez donc, cette fois encore, pro-

téger ma petite mercerie, que j'ai de mon mieux polie et achevée, dans le seul désir de ne pas être un rêveur inutile, ne sachant faire autre chose que de rhythmer, et jouer amoureusement du luth ou de la flûte champêtre. Cela dit, je commence, par le portrait d'un héros et par celui d'une enfant, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a encore de divin sur la terre noire.

145. — GUSTAVE FLAUBERT

Celui-là fut un chef, et il suffit de voir sa tête de héros et de conquérant pour deviner qu'elle s'appuie sur un corps géant et robuste, fait pour supporter les luttes, les fatigues et les horribles travaux sans merci et sans relâche. Son doux et fier visage exprime (car je le vois encore vivant!) la sérénité et la certitude, et la foi, l'invincible foi, l'amour effréné du beau le rendent invulnérable et le revêtent comme d'une invisible armure. Son vaste front est celui d'un créateur; son nez droit, avancé, un peu gros du bout, aspire l'air avec des narines avides. Ses yeux à fleur de tête, grands et bleus avec des reflets argentés, soudains comme les éclats du flot qui se brise, ou bien troubles et regardant en dedans, contiennent, en leurs claires prunelles, quelque chose d'infini et de vague comme la mer tranquille. La bouche rouge, hardie, superbe sous une moustache

tombante aux très longues pointes comme envolées, est faite pour le commandement. Elle s'ouvre bien pour laisser passer une voix haute, pleine et si vibrante, qu'on croit entendre un écho lointain dans la poitrine du poète de *Salammbô*. La tête volontiers se baisse, pour mieux écouter la voix de la rêverie, et alors laisse voir un crâne d'un dessin grandiose. Flaubert est chauve, mais il n'y consent pas, et porte très longues ses rares mèches grises, qui jouent encore leur rôle de chevelure, et gardent le souvenir des temps romantiques. Dans sa jeunesse, le grand écrivain avait été beau jusqu'à l'insolence, et aimait follement la parure. Lors de ses voyages en Orient, ceux qui le voyaient, brillant cavalier et vêtu de costumes splendides, l'appelaient : Monseigneur et Prince. Aussi, lorsqu'il fut de retour, s'habitua-t-il difficilement à être simplement traité de : Monsieur. Il était de ceux pour qui la vie réelle est une fiction, et qui sont toujours déguisés tant qu'ils ne portent pas, comme c'est leur droit, des vêtements d'or et de pierreries.

146. — MADEMOISELLE JEANNE HUGO

Cette petite personne, en qui tout exprime la plus grande sincérité et la plus belle et limpide innocence, est une déjà grande demoiselle, bien portante, gaie et

souriante. Ses beaux cheveux châtain clair, lourds et souples, sont la splendide parure de son frais visage, dont ils encadrent magnifiquement le gracieux ovale. Son front blanc, lisse et pur, son regard clair et joyeux laissent voir jusqu'au fond de son âme. Sa jolie petite bouche, rouge comme une cerise, est parfois boudeuse ou dédaigneuse; mais jamais pincée ni maligne. Son petit nez inconscient ne sait pas encore quel parti prendre. Il ne sait s'il doit devenir très noble en se busquant encore un peu, ou bien s'il doit rester ce bon petit nez des femmes Louis XV, si gai, si franc, si osé, qui va si bien à son joli visage tout blanc et tout rose. Et pour justifier son indécision, il allègue que l'enfant, il est vrai, deviendra une femme, mais que, dans les vers immortels du grand aïeul, elle sera toujours la petite Jeanne aux mains pleines de fleurs!

147. — LITTRÉ

Prévoyant que le savant positiviste ne lui accorderait qu'une médiocre confiance, le Statuaire, sans doute pour le punir à l'avance de ses restrictions, avait modelé sa tête avec une sorte de dédain désordonné et violent; mais ne se tenant pas pour battu, ce penseur l'a repétrie et modelée à nouveau par un effet d'amour, de douceur et de vertu. Aussi a-t-il fait de la laideur qui,

primitivement, lui avait été imposée, une sorte de beauté farouche, sur laquelle la pensée jette une vive lumière, et semblable à celle que Balzac donne à ses prêtres. C'est que la foi, quelle qu'elle soit, produit les mêmes miracles, et dompte l'impuissante fatalité. Rien que par le constant et intense exercice de ses facultés, le philosophe a élargi son front bas, que le choc intérieur des idées a bossué et que voudraient dévorer ces cheveux emmêlés, hirsutes, inextricables, tourmentés par la main fiévreuse de l'infatigable travailleur. Admirez les yeux embrasés par la flamme du génie! Vifs et brillants comme l'éclair du glaive, et embusqués sous les rudes broussailles des sourcils, ils effraieraient par leur éclat surhumain, si de longues joues tombantes et sillonnées de profonds et nombreux plis ascétiques, ne venaient accuser la persistance dans les renoncements. Les mâchoires très larges des appétits immenses sont bien assises sur un menton solide et volontaire. Elles sont recouvertes, pour nous rassurer une fois de plus, par de grosses lèvres pareilles à celles de Saint-Vincent de Paul, mais lippues! car l'étude obstinée des mots, l'enthousiaste amour du Verbe ont leurs enivrantes voluptés, dont les angoisses et les extases créent des jouissances d'un ordre supérieur. Ainsi cette tête héroïque a trouvé son charme particulier, mais si étrange qu'en la décrivant sur un passe-port, le plus encroûté des plumitifs ne trouverait pas le moyen de placer une seule fois le mot : *ordinaire!*

148. — MADEMOISELLE ABBÉMA

Voici une figure bien moderne, d'une saveur étrange, nouvelle, et nullement classique. La tête arrêtée et précise de cette artiste au cœur viril exprime la décision et l'indépendance des idées. Les cheveux noirs et lisses, le teint brun foncé et qui pourtant semble être pâle, le front très large arrêté par des sourcils noirs dessinés en arc, n'ont rien d'efféminé et de vague. Les yeux brillants et noirs prennent par instants un éclat et un scintillement extraordinaires. Le nez en quart de cercle ressemble de profil aux nez des personnages qu'on voit dans les images japonaises, et les pommettes des joues sont très saillantes. Le menton et le bas du visage sont allongés et pointus, tandis que le haut en est très large. Mademoiselle Abbéma, qui ressemble si bien à son nom bizarre, se coiffe volontiers d'un petit chapeau masculin, et revêt un manteau ressemblant à un paletot d'homme. Être charmant et énigmatique, elle est assez femme pour trouver au bout de sa brosse les plus délicates harmonies de la couleur; mais il y a en elle assez de l'homme pour qu'elle puisse être un ami! C'est pourquoi elle inspire la même curiosité raffinée que le diamant jaune et la perle noire.

149. — JULES GRÉVY

Il y a dans cette tête réfléchie beaucoup de calme, de volonté et de force tranquille. Le troisième président de la République a cela de commun avec monsieur Thiers et avec monsieur Scribe, qu'il ne ressemble pas à ses portraits et qu'il ne saurait leur ressembler. En effet, son vaste front chauve qui peut-être manque de plans, ses rares cheveux plats, ses yeux pleins de pensée, mais trop rapprochés des sourcils, dont le dessin est tourmenté, son nez droit et un peu busqué, très éloigné de la bouche fine et bienveillante, son menton arrondi, qu'entoure une courte barbe, sans moustaches, taillée à l'américaine, forment un ensemble de signes qui, dans les images est irrégulier ou violenté par les ombres, tandis que dans la réalité, une belle harmonie de couleur pâle et claire donne à tout ce visage une sérénité qui attire irrésistiblement le respect et la sympathie. La ligne est une belle invention de l'homme, mais la Nature qui est une artiste romantique, dédaigne parfois cette abstraction, et se passe le caprice raffiné de dessiner avec la couleur et avec la lumière.

150. — JEANNE GRANIER

Cette fauvette métamorphosée en femme est un gamin de Paris, mieux que cela, une Parisienne des faubourgs. La grâce, la fantaisie, la gentillesse, l'espièglerie en personne. Une petite tête gouailleuse, enlevée de verve en une fois et modelée avec amour par le dieu Caprice. Les cheveux blonds, châtains et mutins, le front malicieux, l'œil futé, s'ouvrant en long pour mieux se glisser en coulisses, brûlant, brillant, pétillant de tous les feux de l'esprit, le nez presque droit aux narines ouvertes et mobiles, sont effroyablement jeunes. La bouche un peu grande, fraîche, rieuse, railleuse, est ornée de très belles petites dents de jeune loup, et un aimable menton rond termine gaîment l'ovale parfait du visage. Ces jolis traits conviennent à merveille pour représenter la jeune fille innocente et inconsciente, également prête à jouer aux billes avec les petits polissons et à manier l'éventail en habit de princesse, qui rit follement quant le vent caresse sa chevelure, et ne sait rien mais devine tout par son génie instinctif, comme Agnès et Gavroche!

151. — SAINT-GERMAIN

Au moment de saisir l'outil pour fixer les traits de ce visage turbulent, inutile de lui dire, comme le photographe : Ne bougeons plus! car bouger est précisément sa fonction, et la mobilité effrénée constitue sa manière d'être. Ce n'est pas un visage d'acteur, c'est un visage qui, acteur lui-même, joue la comédie, raconte, prie, implore, menace, apaise, fait des gestes avec les yeux, le nez et la bouche. En *voyant* Saint-Germain réciter un rôle, un sourd comprendrait très bien tout ce qu'il dit; il ne perdrait que l'émotion, la sensibilité, les modulations, la justesse infinie d'une diction prodigieusement habile. Naturellement indécise, sa tête, celle de Protée, se mue et transforme en mille têtes diverses, et, selon ce qu'il lui plaît d'exprimer, change de caractère et d'accent. L'ingénieux Scapin du Gymnase a les cheveux châtains, lisses et plats. Son œil petit, brun, couvert, étonné, devient très incisif et très brillant quand il lance le trait, ou souligne un mot pour le public. Le nez, qui ne se relève que d'une narine, est irrégulier et variable, un excellent nez d'acteur comique, puisqu'il peut faire semblant d'être un nez droit, mais non jamais aquilin! La bouche, longue et mince, est cependant charnue au milieu, a des con-

tractions très amusantes, très fines, et accompagne fidèlement le regard dans toutes ses intentions. Le menton assez large, et orné d'une fossette, a de la décision, et dans le feu de l'action, le teint couleur de miel s'avive, s'anime et se colore sous le blanc de théâtre. En voyant le subtil comédien faire tenir dans un regard toute une phrase éloquente, les vieillards se rappellent le temps où, pour remuer une salle, mademoiselle Mars et Monrose n'avaient besoin que d'échanger un clin d'œil, et dédaignaient alors la parole devenue inutile, et bonne pour les poètes!

152. — LOUISE MICHEL

Cette tête exaltée, poétique, pensive, est une belle tête d'homme par le haut, avec lequel le bas ne s'accorde pas, car elle exprime à la fois de grandes aspirations idéales et des appétits, de violents désirs qui peuvent être ceux d'une immense charité. L'épaisse chevelure est irritée et rebelle; le front très haut et fuyant est resserré vers les tempes, et là comme écrasé par un doigt impérieux, pour arrêter l'essor impatient de l'idée. Les joues sont dessinées par un large plan, et le nez long est d'un beau caractère; mais il est un peu éloigné de la bouche longue, large, épaisse, venant en avant, qui, ainsi que le menton, obstiné plutôt que

volontaire, et les pommettes saillantes, montrent l'âme inassouvie. Le cou est long, ferme, viril, et porte sans faiblir la tête pleine de colères et de rêves. Que regardent fixement devant eux, protégés par d'épais sourcils, ces yeux qui interrogent l'espace, et sur lesquels remonte avec révolte la paupière inférieure? Sans doute le vague avenir frémissant déjà sous ses voiles, ou là-bas, sous les tristes cieux déjà vus, le tumulte effaré et fou de la mer gémissante.

153. — LÉON CLÉRY

La tête longue, spirituelle et fine, au menton pointu, de ce beau diseur, est celle d'un parfait gentleman; mais lorsqu'il s'agit de débiter des lazzis qui emportent la pièce, elle peut devenir celle d'un gamin de Paris ou d'Athènes, forçant son accent à devenir faubourien, pour protester contre l'éloquence figée et les phrases à rallonges! Beaucoup trop artiste pour s'affubler des favoris bourgeois de l'avocat, Léon Cléry, à moins qu'en voyage il ne porte toute sa barbe, se montre entièrement rasé, comme Napoléon et Pierrot. Et même, pour ne pas être exposé à se coiffer en avocat, il fait couper très courts ses cheveux bruns, déjà rares. Le front, épanoui comme un front sûr de lui-même, et qui se connaît pour une bonne boîtes à malices, n'est pas dé-

menti par le regard, qui, au repos, fait le bénin, mais qui flambe comme du picrate quand la bouche lance un mot qui doit porter. Cette bouche est elle-même très bien machinée. Elle rentre pour donner plus d'élan à la parole, et sourit avec de belles lèvres, ou montre dans son rire les plus petites dents du monde, petites jusqu'à l'inutilité : l'orateur mâche si peu ses mots! Avocat tant qu'il vous plaira; mais en dépit du réalisme, (ou naturalisme,) la seule toque dont le fidèle artiste puisse consentir à coiffer cette aimable tête, c'est encore la toque bariolée de Fantasio!

154. — JULIA BARTET

La Comédie moderne qui touche au poison et au glaive tragique avec des gants à douze boutons, a créé, exprès pour son usage, cette personne mince, appliquée et petite, mais qui paraît grande, aux toilettes d'une simplicité somptueuse ou d'une splendeur éteinte, aux élans contenus, aux effusions discrètes, aux douleurs décentes, à la passion concentrée tout au fond de son être charmant et correct. Distinguée et parfaite comme la Considération ardemment invoquée dans un vers célèbre, elle est une irréprochable jeune princesse de la dynastie des Nucingen, et l'élégance parisienne l'a marquée de sa griffe tyrannique. Ornement de sa tête

résolue et sérieuse, les yeux ont plus de charme à eux seuls que tout le reste du visage. D'une belle forme, expressifs, tendres, vifs, ils savent sourire mille fois mieux que la bouche, et expriment en leur clair langage une grande franchise, une superbe loyauté. Le port de la tête est droit, un peu raide; les cheveux châtains dorés, le front lisse et pur, le nez busqué, la bouche mince, le sourire singulier, compliqué, un peu amer, disent les tristesses de la vie regardée telle qu'elle est, et le menton un peu sec est dissimulé, ainsi que les pommettes saillantes, par les contours gracieux de la jeunesse. Image exquise et tranquillement idéale de l'heure présente, la jeune comédienne est une vivante illustration de la comédie de Sardou; aussi a-t-on commis un véritable sacrilège contre la modernité, le jour où l'on a jeté sur ses frêles épaules le péplos qui doit embrasser de ses plis farouches le corps de la princesse Iphigénie, fille du sanglant Atréide!

155. — LÉON GÉROME

La Science et le Génie semblent s'être disputé cette tête très longue, maigre, fine, à la fois correcte et fougueuse, couronnée d'une chevelure déjà blanchissante, d'une belle et héroïque tournure. Le front haut et surtout large, très développé aux tempes, est celui d'un voyant, d'un penseur et d'un inventeur; les sourcils

plus que droits se relèvent aux extrémités, et les yeux grands, très couverts par les paupières, brillent d'une flamme ardente. Le nez mince, très droit, aux narines bien ouvertes, est d'un modelé net, serré et d'une rare élégance. La moustache drue et solide se retrousse plastiquement, vraie moustache de peintre; le menton bien rond, les joues étroites aux plans délicats et très fermes sont d'un dessin excellent. On voit que le Statuaire se donnait ici la peine de modeler une tête d'artiste, enlevée avec inspiration, et cependant très poussée.

La bouche et le regard sont attentifs comme suivant de prodigieuses visions épiques ou bouffonnes; et en effet ce regard a vu Phryné magnifiquement nue, et Dante revenant de l'enfer, et le Golgotha foulé par les pas indifférents des soldats, et le dieu Homère chantant la colère d'Achille, et, après le meurtre de César, tandis que les sénateurs s'enfuient éperdus, laissant là le cadavre sanglant, ce vieux sénateur obèse qui s'éveille et ne sait pas de quoi il est question, pour montrer que la Farce inconsciente et naïve se glisse, avec une impartialité shakespearienne, dans toutes les grandes catastrophes tragiques.

156. — MADAME JULIETTE ADAM

Tout élégance et tout charme, cette enchanteresse est trop artiste pour ne s'être pas modelée elle-même;

aussi son visage, toujours attirant et d'une grâce irrésistible, est-il tout ce qu'elle veut qu'il soit. Nous l'avons vue naguère, dans le salon de Victor Hugo, svelte, grande et blonde, avec ses longues boucles crespelées parsemées d'étoiles de diamants. Aujourd'hui son teint est animé, ses cheveux ont voulu être plus bruns et ils le sont devenus, sans aucun artifice, uniquement parce que les caprices et les jeux de la lumière obéissent à sa pensée, dominatrice comme celle d'une Cypris et agile comme celle du divin Mercure. Passionnée pour la terre sacrée des lauriers-roses, l'auteur de *Galatée* a nécessairement une tête antique; cependant, le nez très grec montre un petit bout mutin et moderne, pour ne pas copier servilement celui des déesses de marbre.

Les yeux paraissent tantôt bleus, verts ou bruns; je les ai vus lancer des éclairs noirs, et d'autres fois, d'une nuance céleste. Le regard est ce que les Anglais appellent un regard d'ange; c'est-à-dire que souvent un des yeux cherche l'azur, tandis que l'autre s'attarde sur nos misères; mais cela est fugace et changeant comme le flot de la mer Tyrrhénienne. La bouche est belle, sensuelle, rouge; les lèvres d'un dessin très pur sont grasses, spirituelles et bonnes. Le menton est volontaire sous un aspect gracieux, tant l'ovale du visage est pur! Et cette aimable tête s'accorde à merveille avec de blanches épaules faites pour briller sous la clarté des lustres, mollement caressées par une triomphale écharpe de fleurs.

Ici finit la treizième Douzaine des Camées Parisiens. Veuillez, Mesdames, par votre si précieux suffrage, soutenir l'humble ouvrier qui jamais n'a eu tant de besoin de vos encouragements. Vos clairs, divins et fugitifs sourires ne sont-ils pas le seul et définitif jugement suprême, dans un temps affolé où tout est remis en question, où souvent la Critique elle-même bat la breloque, où toutes les vessies prétendent être acceptées comme lanternes, et où il suffit de ne pas être élève de Paganini pour s'écrier effrontément : Je joue un peu du violon !

Quatorzième Douzaine

Mesdames,

Je continue, avec le glorieux espoir de divertir un instant vos yeux, ces effigies des plus curieuses têtes contemporaines, modelées par le Génie, par la Beauté ou par la Douleur, et parmi lesquelles je mêlerai aussi parfois un personnage bouffon, comme cela est nécessaire pour représenter au vif notre humanité, qui toujours variée et complexe, a compté parmi ses innombrables acteurs Cléopâtre et Polichinelle. Et pourquoi ne vous amuseriez-vous pas un instant avec ces joyaux soigneusement fouillés, que d'autres fois nous n'avez pas jugés trop indignes de vous être offerts? Je sais bien qu'il faudrait plutôt s'occuper à des choses utiles; mais il y a temps pour tout. On ne saurait cueillir des roses pendant ces mois de pluie et de neige où il n'en fleurit pas, si ce n'est dans la boutique de madame Prévost, et, comme le roi Louis XV s'en désolait avec raison, on ne peut malheureusement pas mettre une heure à pro-

noncer les trois divins mots : Je t'aime, ce qui est cruellement regrettable. Donc, faute de mieux, regardez un peu ces portraits nouveaux, qui sont fidèlement sincères et qui, taillés dans le transparent coquillage teinté de rose, empruntent un peu de vie à l'éclat du jour, dont ils boivent et reflètent en leurs contours le mystérieux éblouissement et la pure lumière!

157. — JULES BARBEY D'AUREVILLY

Ce visage de guerrier, de héros, au nez busqué en bec d'aigle, est couleur d'or fauve, et il semble que le poète l'ait brûlé et recuit dans le feu de sa propre pensée. Le port de tête est noble, fier, impérieux, et s'accorde bien au beau mouvement de la chevelure. Le front large est fuyant vers le sommet; les sourcils aux poils longs sont presque droits; les yeux à fleur de tête sont pénétrants et noirs; le regard assuré, vif, jeune, brillant, lance des fusées claires lorsqu'il plaisante, et enfonce des dards noirs lorsqu'il se fâche. Tous ces traits sont d'un chef, né pour jouer dans la vie les premiers rôles — ou rien!

Fine, petite, rose, merveilleusement dessinée en forme d'arc tendu et exprimant une infinie bonté, la bouche est encadrée par une moustache qui, séparée au milieu par un sillon creusé hardiment, laisse les lèvres à découvert, et continue sur la joue, avec un accent farouche et

singulier. Dans un portrait de Barbey d'Aurevilly peint aux premiers jours de sa jeunesse, le front paraît démesurément large, et le menton étroit et pointu. Le doigt patient de la Vie a adouci tout cela et réprimé ces insurrections, en gardant à cette tête modelée et rassérénée par le génie son caractère d'élégante bravoure. En achevant cette image d'après le sincère historien du Dandysme, n'est-il pas permis à l'artiste, dont le caprice est ici d'accord avec la réalité, de laisser voir sous le fin menton un bout de cravate en étoffe d'or ou en satin pourpre, garnie d'une malines délicate ou d'un miraculeux point de Venise?

158. — MADAME JULIETTE DROUET

Ce visage de reine, sérieux et calme, est magnifiquement couronné par des cheveux qui sont du même blanc satiné que les pétales d'un lys. Les yeux bruns, vifs, spirituels et aisément attendris, le nez droit, petit et délicat, la bouche un peu éloignée du nez, un peu douloureuse et qui fait ses plaintes sans parler, ont un charme exquis et pénétrant. Le menton est large et ferme. Toute la construction de la tête, solide et carrée, révèle bien l'origine bretonne; mais le modelé des chairs est si gracieux, si finement caressé, si élégant, qu'il éveille une idée d'apaisement et de sérénité. Et comme la vraie

Beauté ne saurait être troublée par rien et reste semblable à elle-même, il persiste vrai et fidèle, ce portrait tracé par Théophile Gautier jeune homme, et dont les Heures qui s'envolent n'ont fait qu'adoucir et harmoniser la couleur éblouissante : *Le nez*, disait-il, *est pur, d'une coupe nette et bien profilée, les yeux sont diamantés et limpides, peut-être un peu rapprochés, défaut qui vient de la trop grande finesse des attaches du nez ; la bouche, d'un incarnat humide et vivace, reste fort petite même dans les éclats de la plus folle gaieté. Tous ces traits charmants en eux-mêmes sont entourés par un ovale du contour le plus suave et le plus harmonieux ; un front clair et serein comme le fronton de marbre blanc d'un temple grec, couronne lumineusement cette délicieuse figure ; des cheveux noirs abondants, d'un reflet admirable, en font ressortir merveilleusement, par la vigueur du contraste, l'éclat diaphane et lustré.* N'était-il pas inévitable et fatal que cette vivante image de la Grâce apparût mêlée au clair et victorieux resplendissement de la Poésie ?

159. — FRANÇOIS GOUNOD

Cette large face à la barbe farouche, au front dénudé et superbe, aux clairs yeux rapprochés, enfoncés sous les orbites ; le nez droit, un peu creusé et qui au bout s'arrondit, les joues fortement modelées, la bouche à peine

entrevue, interrogative, désabusée, triste et enthousiaste cependant, sont d'un prophète, que la tyrannique inspiration emporte volontiers dans l'ouragan, par delà le monde réel. Mais n'est-il pas facile de voir que ce trouveur d'infini emporté sur des chariots de feu, est en même temps un Parisien spirituel qui, au retour de ces voyages éperdus, trouve en lui assez de finesse et de bon sens pratique pour réaliser et fixer son rêve, avec l'habileté sans laquelle il n'est pas de grand artiste? Cette bouche pensive, contemplatrice, qu'on devine plutôt qu'on ne la voit sous la moustache, juge, commente, résume, tandis que le regard perce l'invisible espace, et que l'élégante oreille, bien encadrée par des cheveux qui naturellement s'arrangent en boucles, écoute dans le silence une lointaine musique, et les voix tendres, gémissantes, ironiques et victorieuses de l'éternelle Symphonie.

160. — MADAME ÉMILE BERGERAT ET TOTO

Voici une tête bien moderne, car la douleur ne lui est pas inconnue, et belle cependant comme si elle eût pu sourire dans les âges bénis où les pieds blancs des Immortels marchaient dans les chemins des hommes et foulaient avec ravissement la terre fleurie. Cette jeune femme, née d'un sang à jamais illustre, ne dément pas sa noble origine. C'est la victorieuse, la Vénus de Milo,

adoucie, attristée et brune, avec quelque chose d'enfantin et d'étonné. Voilà bien le beau petit front caché sous les cheveux ondulés, les yeux tristes et doux, rêveurs et charmants, le nez droit, plein, charnu, irréprochable de forme, aux narines mobiles exprimant encore quelquefois le dédain quand l'œil s'ouvre fixe et impérieux, et les belles lèvres rouges, d'une forme divine. Le menton seul dans ce visage triomphant, le menton un peu gras indique l'abdication de la volonté souveraine, la compagne bonne et douce, et la Déesse métamorphosée en femme, devenue une tendre mère. Car, tournant vers elle de grands yeux expressifs, son fils Toto, le petit-fils de Théophile Gautier, agite son épaisse chevelure, montre son grand front effrayant de poète, et en attendant qu'il fasse résonner la grande Lyre, se livre à une musique plus initiale, et dans le tumulte de sa joie effrénée, tape à tour de bras sur un tambour!

161. — JULES LEFEBVRE

Tout exprime la lutte, l'ardeur, la volonté, l'emportement, dans cette tête de travailleur obstiné, d'infatigable chercheur, solide, décidée, tenant ferme sur un cou d'athlète. Ces traits infiniment jeunes et qui resteront jeunes, sont ceux d'un croyant acharné à son œuvre, et qui n'a rien donné au tumulte affairé de la

vie : aussi n'y voit-on nulle trace de découragement ni fatigue! L'œil bleu doux, tendre au repos, s'ouvre large, ardent, dévorant dans l'action. Les sourcils épais suivent l'arcade sourcilière, les cheveux châtains hardiment plantés et libres, le front bombé, renflé vers les tempes, affirment la certitude. Le nez petit, légèrement busqué, aux narines bien ouvertes, est plein de fierté et d'ardeur; les joues pleines et fermes recouvrent agréablement des mâchoires avides comme celles de tous les créateurs; la bouche charnue, sensuelle, aimable, est à demi cachée par une longue moustache blonde. Le menton énergique et volontaire se relève en bille; le teint changeant, tantôt couleur de miel, tantôt rouge et enflammé, varie et s'anime à mesure que l'artiste poursuit d'un plus impérieux effort la mystérieuse beauté de la ligne idéale, et forçant la couleur à chanter, lutte éperdûment avec les chastes et divines transparences de la Chair!

162. — MADAME PASCA

Voici la tête étrange et charmante de la Sphinge qui ne dira pas son secret, et qui peut-être l'ignore? Quelles douleurs, quelle désillusion, quel étonnant rêve a rendu grave et sévère ce visage qui avait été modelé pour être gai et frivole, et qui, ennobli par la fortifiante tristesse,

semble maintenant garder rancune à la vie? Quoi qu'il en soit, la transfiguration a été complète, et ces jolis traits sont devenus une énigme dont le mot ne sera pas trouvé, dans ce temps qui ne possède plus un Balzac!

Lui seul aurait deviné peut-être ce qui se cache sous ces brillants cheveux noirs légèrement ondulés, sous ce petit front pensif et dans ces yeux aux regards changeants, qui passent de la tendresse à la dureté implacable, et d'autres fois, deviennent vagues, impénétrables et muets, comme l'eau apaisée d'un lac immobile. Il aurait su, lui qui savait tout, pourquoi cette jolie bouche expressive semble vouloir faire des aveux et n'en fait pas, et comment ce petit nez au vent est devenu sérieux à force de tension de la pensée et de dignité dans la tenue, et ce que veut ce menton gracieux quoique ferme et volontaire, et pourquoi tant de réflexion a glacé, presque jusqu'à la dureté, une beauté qui devait être joyeuse et irréfléchie. Mais pour nous, autant vouloir chercher un pâle diamant dans les flots gémissants d'un sombre gouffre!

163. — LACHAUD

Avant de parler, il a déjà gagné sa cause, réfuté les objections, vaporisé les dépositions des témoins, le plaidoyer de son adversaire, le réquisitoire du ministère public et le résumé des débats; car ses yeux, son sourire,

l'expression de son visage sont des avocats aussi et de grands comédiens! La tête ronde, le front large, les fins et légers cheveux blancs, les yeux clairs à fleur de tête et inégaux de couleur, (pour étonner l'interlocuteur et faire diversion,) le regard profond, mystérieux et changeant fait pour dérouter toute observation, sont là pour persuader, et persuadent! Le nez petit, insolent, oseur jusqu'à l'impudence, douteur, moqueur, fin, effroyablement spirituel, bat des ailes comme une colombe amoureuse, et on ne sait jusqu'où il irait si le menton ferme et résolu ne venait lui dire : Halte-là! La bouche, belle, c'est l'instrument! rose, petite, aux lèvres délicatement et délicieusement sensuelles, a de petits mouvements discrets qui font penser à la pudeur d'une jeune nonne, et sur elle et autour d'elle, le Charme, qui prend les âmes dans ses liens subtils, voltige dans un frissonnant rayon de lumière, comme une éblouissante et légère abeille!

164. — ROSITA MAURI

Pâle, brune, fauve, son regard net, ses jolis traits décidés, son petit nez hardi, son oreille mutine, sa bouche vive et précise, son menton à fossette expriment la vérité, la franchise, la sincérité dans l'art. Les yeux, sous les sourcils droits, brillent d'un éclat superbe, et les cheveux noirs, drus, brillants et un peu emmêlés tombent

sur le front pour cacher le travail de la pensée et n'en laisser voir que la gaie et séduisante grâce. La joie ruisselle sur tout ce jeune visage, la joie d'un esprit vif et lucide, et à la façon dont le regard et le sourire se rassemblent, rhythmés, unis comme des vers qu'attache une rime ferme et sonore, on devinerait l'artiste mime, je dirai presque : la danseuse! Et pourquoi pas? La danseuse existe-t-elle réellement, si tout le visage ne devient aussi une image des chansons envolées dans l'orchestre, pareille à celle que tracent en voltigeant les pieds ailés de la ballerine? Oui, lorsque celle-là danse et joue sa comédie sans paroles, toute sa face vit, s'anime, s'indigne, caresse, menace, irrite, adore, avec une merveilleuse justesse, et si franche! Et alors on y voit s'éveiller tous les sentiments, toutes les passions, amour, jalousie, dédain, ivresse, colère enfantine, et aussi le naïf contentement d'avoir étonné les anciennes reines de l'Opéra qui, avant que la jeune Korrigane s'élançât sur la scène, vaillante, ingénue, rapide, heureuse, et faisant clic-clac, ne l'avaient pas entendue venir avec ses petits sabots!

165. — ARMAND SILVESTRE

Le beau front, les légers sourcils très bien dessinés, les beaux yeux souriants, bruns, profonds, humides, vous raconteront le grand poète de la Douleur et de l'Amour, sans quoi superficiellement observé, tout ce plantureux

visage, comme celui de Balzac, semblerait sans plus celui d'un bon vivant, trempant sa lèvre sensuelle dans le verre magnifiquement empourpré de Rabelais, ou pour aller plus vite, mordant à même dans la grappe sanglante. Le visage plein, la barbe soyeuse, abondante et blonde, le teint de rose fleurie, l'air bon, aimable, débordant de gaieté et de vie, sont d'un sage qui dans le paradis eût volontiers mangé la pomme, et aussi tout un panier de pommes, quitte à s'expliquer ensuite. Un petit nez toujours en quête, coquin, chercheur, amoureux, une oreille heureuse et rougissante, une bouche gourmande, rouge, rieuse, voluptueuse sous la moustache blonde, des joues à fossettes récitent leur profession de foi avec une entière franchise. Le menton, qui n'a rien de trop volontaire, affirme pourtant que le poète est très susceptible de décision, quand il s'agit de dompter la fuyante Chimère. Les cheveux châtain foncé coupés courts se portent bien; mais il ne serait pas impossible qu'on y vît un jour se dessiner une légère tonsure, car le dieu Désir ressemble à ces féroces cuisiniers anglais qui, lorsqu'il s'agit de préparer un festin de noces, ne se font aucun scrupule de plumer des cygnes!

166. — JEANNE SAMARY

C'est la Nicole du *Bourgeois Gentilhomme*, devenue dame et modernisée, mais sans cesser d'être livrée en

proie au fantastique démon du Rire. Jeanne Samary est, et sera peut-être toujours une enfant. Les épais brouillards blonds de sa chevelure tombent jusqu'à ses grands et gros yeux de myope, troubles et phosphorescents comme le flot de la mer turbulente. Le teint semble fait d'une pâte de roses-thé. Les lèvres sont d'un rouge sanglant et montrent dans un tyrannique éclat de rire le blanc cruel de ses dents. Le nez qui, au premier abord, a l'air d'un bon nez sans malice, est au contraire tout ce qu'il y a de plus capricieux et à lui seul mobilise et rend spirituel ce visage, qui parfois semblerait incohérent, avec son regard toujours absent et égaré dans quelque rêve. On ne se plaint pas trop de voir le menton qui vient en avant et se montre avec complaisance; cependant il occupe volontiers de lui et ressemble aux acteurs qui sont trop en scène; mais il est oseur comme Chérubin, hardi comme un page, et se fait pardonner sa décision et son emportement à force d'espièglerie. Extrêmement peu lyrique, ainsi qu'il sied à une vraie servante de Molière, la jeune Dorine n'a pas voulu avoir de cou, ou plutôt elle en a très peu, afin de ne pas ressembler au Cygne. Car, avec raison, elle aime bien mieux être le moineau franc qui charme les jardins parisiens par son babil intarissable et par le joyeux sans-façon de sa gaminerie céleste!

167. — EUGÈNE LABICHE

Le visage d'Eugène Labiche est, comme tout ce qui lui appartient, élégant, riche, heureux et confortable. Désirant le faire durer quelque chose comme un siècle, le Statuaire l'a construit sur de puissantes assises, et lui a donné de fortes et solides mâchoires qui ont pu, sans lassitude, broyer trois cents comédies. Le front, bien proportionné, n'est ni trop grand ni trop petit; les yeux rapprochés du nez, et que les sourcils protègent de très près, sont à la fois doux, résolus, pleins de bienveillance, de malice, de bravoure, d'ironie et de finesse. Le nez, un peu large à sa base, très bien modelé, pointu au bout, vient en avant et se carre, comme un bon nez opulent qui n'a nulle raison pour se gêner, et qui veut et doit se mettre à l'aise. Le menton à fossette est pointu, lui aussi, et entre eux deux la bouche fine, aimable, prodigieusement spirituelle, dont la lèvre inférieure est plus grosse que la supérieure, est un arc toujours prêt à décocher le mot, qui sans effort s'envole et atteint le but.

Coupés un peu courts au-dessus d'une oreille d'un joli dessin, les cheveux châtains, séparés par une raie, sont abondants et soyeux; bien que la mode de la calvitie se soit répandue depuis quelques années, l'auteur du *Chapeau de paille d'Italie* n'a pas voulu l'adopter, et sur ce

point s'est montré réactionnaire. Nulle tête plus moderne que celle-là; et cependant Labiche a aussi l'air d'avoir vécu au quinzième siècle, et on le voit très bien au château de Gennape, en compagnie du dauphin Loys, du comte de Charolais, de Michault de Changy, de Philippe de Laon et d'autres seigneurs, contant les bonnes histoires gauloises des cent Nouvelles nouvelles.

168. — ZULMA BOUFFAR

Elle ressemble à son nom! L'étincelle, le feu, la flamme, le chant, le rhythme, le nombre, l'harmonie, la passion, la tendresse, le rire, l'esprit, la malice, la bonté, la franchise, la grâce, tout cela se peint, se reflète, se heurte, se mêle sur ce visage expressif, mobile, vivant, riant, débordant, exubérant et charmant. Ses cheveux blonds-châtains sont touffus comme une forêt; son teint est frais et rose comme la santé et la bonne humeur; cette vigoureuse charmeresse n'a pas de vague à l'âme!

Son large front bombé pense et conçoit vivement, virilement même. Ses yeux, enfoncés comme pour voir en elle-même, brillent semblables à des escarboucles, flamboient, électrisent, mettent le feu à toutes les poudres! Son nez un peu fort, carré et fendu au bout, est brave; c'est le nez du lion — et de Balzac! Sa bouche rentrée, qui rit largement, gaiement, franchement, est parée des

plus belles petites dents du monde. Son menton court, large, et qui vient en avant, exprime la fermeté, la volonté et même la ténacité. Et sur tout cela ruisselle un lumineux flot de fantaisie. Car cette cantatrice irréprochable, cette vraie comédienne a tant d'inspiration heureuse et de libre génie, qu'elle eût été presque digne d'être saltimbanque sur le tréteau sacré, et de dire impérieusement à des virtuoses, costumés en lanciers polonais comme Poniatowski : Allez la musique!

Ici finit la quatorzième Douzaine des Camées Parisiens. Daignez, Mesdames, encourager encore une fois ces bimbeloteries, que l'ouvrier cisèle sans plus pour plaire à vos beaux yeux, car si l'on n'espérait cette si précieuse et inestimable récompense, qui donc se consolerait de travailler et de manier les durs outils, ce qui est plus difficile encore que de vivre? Songez qu'en me privant de ce petit bénéfice et en me renvoyant à ma profession ordinaire, vous me réduiriez bien vite à mourir de male mort; une querelle de jour en jour plus envenimée et qui ne semble pas près de finir, s'étant élevée il y a quelques années déjà entre les poètes lyriques et les boulangers, qui par suite de ce malentendu se trouvent momentanément privés, les uns de pain de froment, et les autres de bonnes rimes chatoyantes et sonores. Cependant, on nous a quelquefois encouragés; tel le bon roi Loys le unziesme, qui fit à mon aïeul Villon

la gracieuseté de le dépendre; mais cela tenait à ce qu'il l'avait pendu auparavant. Encore savons-nous gaiement nous passer de bien des choses; mais non de vos clairs et réconfortants sourires qui, plus heureux que le mécanisme social, n'ont subi aucun perfectionnement depuis le temps où la première Eve se promenait, blanche comme la neige des lys et correctement vêtue de sa fauve chevelure blonde, à travers les très beaux jardins en fleurs du paradis!

Quinzième Douzaine

169. — EDMOND ET JULES DE GONCOURT

Il faut voir les deux frères comme les a représentés Gavarni, dans un dessin qui est un des chefs-d'œuvre de ce siècle, assis à côté l'un de l'autre, Edmond renversé en arrière, Jules penché en avant, et les mains étendues sur le même bureau, comme sur un piano où ils joueraient à quatre mains! Ils ne se ressemblent pas, et cependant sont pareils l'un à l'autre, par une évidente fraternité d'âme, de traits, d'expression et d'allure. Ils ébauchent la même œuvre, suivent la même idée; mais Edmond, les yeux baissés, est bercé déjà par la rêverie ironique, et on comprend qu'il résistera au spectacle de la Vie; tandis que son jeune frère, avec une fixité aiguë, ingénue, obstinée, regarde la Sphinge épouvantable, et ne peut, même pour se reposer une minute, en détourner les yeux. Un sourcil en arc presque droit, un bel œil interrogateur, une chevelure blonde comme celle des enfants, une bouche curieuse dont la lèvre supérieure, à

peine ombragée d'une naissante moustache blonde, avance et quoique immobile, s'informe et questionne, un menton affirmant trop, hélas! la volonté meurtrière, caractérisent ce visage au pur contour, que la Souffrance n'a pas encore pétri et modelé. Le nez qui s'avance d'un jet, comme un peu pointu au bout, est chez Edmond plus bossué à la naissance, plus creusé au bas, comme le sourcil déjà se contourne et s'abaisse plus, comme la bouche pense plus et cherche moins, sous sa fine moustache à la Richelieu, qui se relève en pointes cavalières.

Tous les deux ont le front large et puissant; celui d'Edmond est plus haut, celui de Jules plus proéminent au-dessus des yeux, et en regardant ces deux frères, on voit que le même appétit de deviner l'énigme les tient et les dévore. Maintenant les années ont passé; l'œuvre, qui a coûté bien cher, est faite en partie. Edmond, demeuré seul, est aussi beau qu'il le fut jadis, mais d'une beauté autre, et qui raconte l'histoire des luttes, des déceptions, des efforts, des triomphes amers, des défaites glorieuses qui ont rempli sa vie. Il est devenu d'une pâleur presque effrayante; sa bouche pâle, d'une belle forme, se tourmente sous de longues moustaches. Le front large est penseur et soucieux; les cheveux devenus gris, et que l'auteur des *Frères Zemganno* porte longs toujours, retombent sur le front, comme lassés; les joues larges laissent voir les pommettes saillantes et les maxillaires d'un carnassier toujours acharné sur sa proie, et sur tout ce visage fier, énergique et désolé se

lisent l'obstination au devoir, et la morne, la farouche, l'incurable tristesse d'être seul!

170. — MADAME ÉDOUARD LOCKROY

Les plus délicieuses, les plus fraîches, les plus riantes délicatesses d'un teint sans rival, qui fait songer à des caresses de lumière et à des colorations de fleurs, embellissent chez cette jeune femme des traits charmants où tout est contraste, à la fois gais et sérieux, et où la très ferme volonté s'allie à une adorable douceur. La chevelure est d'un or châtain où passent des lueurs fauves, et cache un peu le front résolu, intelligent, éclairé de lueurs tranquilles. Des sourcils plus foncés, superbes, abritent des yeux grands, expressifs, clairs, rehaussés par une frange de longs cils bruns, qui légèrement se recourbent pour laisser passer l'éclair des regards attendris et pensifs. Le nez gracieusement busqué, fin, et qui au bout se relève un peu, l'ovale du visage affiné et presque mince, le bienveillant sourire de rose, les oreilles très petites, rejetées en arrière comme celle d'une Daphné écoutant la lointaine chanson du ruisseau dans les monts de Sicile, un cou et des épaules modelés dans le marbre le plus pur, donnent un caractère de perfection à la beauté de cette heureuse mère, qui partage ses baisers entre son Georges songeur et sa folle petite Jeanne!

171. — CAROLUS DURAN

Il est indispensable que les temps évanouis revivent par de vivants échantillons, pour que la tradition ne se perde pas, et c'est pourquoi cette tête fauve, dorée, élégante, aux yeux bruns, à la barbe invraisemblablement noire, qui est celle de Carolus Duran, a été modelée et peinte pour nous donner un fidèle ressouvenir des artistes du seizième siècle. Oui, ce nez droit, aux narines très ouvertes, cette bouche aimable et tragique, cette chevelure pareille au flot du fleuve Cocyte, sont d'un porteur d'épée et d'un joueur de guitare, et rien ne saurait m'empêcher d'encadrer ce fier visage dans un bout de manteau couleur de muraille. La barbe où l'on chercherait en vain un reflet brun ou même bleu, prouve que la Nature n'est pas coloriste à la manière des peintres, et que volontiers elle se sert de noir pur, tel qu'il sort du tube, et se déroule comme un serpent de colère et de nuit sur la palette épouvantée. La peau est d'un seul ton! Telle dut être la peau de don Juan Tenorio, lorsqu'il revint, s'il en revint, de son souper chez le Commandeur, où il but des vins mûris loin du soleil et mangea des mets inconnus. Mais le peintre des élégances est, malgré sa beauté farouche, trop spirituel et trop gai pour un don Juan! Je vois plutôt en lui un

François Premier qui a ramassé le pinceau du Titien, mais qui adroitement l'a gardé pour lui, et s'en sert pour peindre des symphonies rouges ou bleues, qui chantent superbement dans la lumière.

172. — MADAME ALPHONSE DAUDET

Sur ces calmes traits se reflète une vigilante et profonde pensée. Les cheveux très noirs et brillants, sont plantés bas sur un front assez large. Les sourcils noirs très marqués sont presque droits et tendent à se joindre. Les yeux noirs fendus en amande, souriants et humides, s'ouvrent peu, et coulent le regard entre de longs cils recourbés. Le nez, très busqué, aux narines remontantes, le teint brun légèrement animé et les pommettes saillantes, donnent au visage un caractère d'étrangeté sans lequel ne saurait exister la beauté moderne. La bouche, aux lèvres rouges, s'ouvre en arc très prononcé, et montre de courtes dents éclatantes de blancheur, enchâssées dans des gencives vermeilles. Le sourire est réservé, un peu contraint même, comme s'il craignait de laisser voir dans sa clarté rose le vif rayon de l'esprit, qui dans le monde doit rester dissimulé et voilé, pareil à ces diamants entrevus sous le flot discret d'une gaze vaguement transparente.

173. — GÉRARD PIOGEY

Le bon et charmant docteur Gérard Piogey, qui pousse l'originalité jusqu'à guérir ses malades, et à ne pas être chauve dans un temps où tout le monde l'est, n'a nullement changé depuis le portrait que Léopold Flameng a gravé d'après lui, il y a plus de vingt ans, et qui semble fait d'hier; n'est-ce pas à croire qu'il a trouvé aussi une médication contre la morsure que les Jours nous laissent en s'enfuyant, et un remède à l'Irrémédiable?

Oui, comme dans cette estampe fameuse, c'est bien la même tête, bonne, sérieuse, amie, énergique, minutieusement façonnée, de ce médecin des dames, des hommes et de tout le monde qui, s'il est bien avec les femmes, a sur Joconde l'avantage d'être aussi fort bien avec les maris. Voici le front énorme, un peu fuyant, hardiment modelé et bossué, que la science amassée repousse, élargit, agrandit sans cesse; les beaux yeux bruns très doux, enfoncés sous une arcade sourcilière où le sourcil s'adapte exactement; le nez droit, avancé, arrondi, aux narines généreusement ouvertes; la bouche rouge et grasse, dont la lèvre supérieure avance, couverte à demi seulement par une moustache jeune; la joue ferme, un peu maigre, coupée par des favoris soyeux et frisés; le menton volontaire, mais embelli par

la fossette de la bienveillance. Le port de la tête est fier et reçoit une noblesse sans égale de l'épaisse, abondante, luisante et noire chevelure annelée qui, découvrant un peu l'oreille, forme de belles masses éblouissantes, pleines de lumière et d'ombre. Et la tête de Gérard Piogey, si attirante, expressive et brillante du feu de la pensée, mériterait d'arrêter le regard, quand elle n'aurait pour elle que cette touffue, glorieuse, débordante et étonnante chevelure !

174. — MADEMOISELLE KRAUSS

Si le Théâtre, ce pays fictif qui est peut-être le plus vrai de tous, n'existait pas pour donner asile aux Othello et aux lady Macbeth égarés indûment hors d'un siècle qui n'est pas le leur, on se demande avec inquiétude ce que deviendraient certains êtres dont l'existence est purement un anachronisme, et qui, dans un temps où le sauvage héroïsme n'est plus de saison, n'ont pas le droit d'avoir lieu. Telle la grande tragédienne Krauss, que nous reconnaissons lorsqu'elle apparaît en libératrice, en prophétesse, en guerrière, et qui alors peut dire hardiment comme Ruy Blas : Je suis déguisée quand je suis autrement ! Son puissant, énergique et fier visage paraît déprimé par l'épouvante de quelque vision surnaturelle, et il semble qu'elle ait regardé de trop près

s'envoler des Anges terribles agitant leurs glaives de flamme. Ses yeux, au-dessus desquels les sourcils font une effrayante ligne droite, son petit front droit où foisonne la chevelure farouche, son nez d'une ligne hardie, mais creusé, comme rentré ; sa bouche impérieuse, son cou robuste, sont d'une dominatrice ; et que dévoreraient ces avides mâchoires de déesse, si elles n'avaient pas à broyer les proies que l'Art livre à ses combattants toutes saignantes et pantelantes ? On la voit en reine Kriemhilt dans les *Nibelungen,* ou en fille d'Angantyr, réveillant son père mort pour lui demander son épée, qu'ont forgée les nains enfants d'Ymer, mais pas du tout en dame se promenant sur le boulevard et allant faire ses emplettes aux magasins du Louvre ! Pour de telles natures, c'est la vie qui est le rêve, et Mademoiselle Krauss redevient vraiment elle-même, quand le titan Meyerbeer enfle ses clairons, et à travers les ouragans d'harmonie déchaîne ses tempêtes magnifiques.

175. — ÉDOUARD PAILLERON

La Comédie moderne semble avoir modelé elle-même, pour réaliser ses plus ingénieux caprices, cet auteur dramatique habitué aux applaudissements, qu'on devine, rien qu'à voir son visage, rusé comme Scapin et honnête homme comme Clitandre. Il est poète, mais il ne l'écrit

pas sur son chapeau à la manière de Guillot, et si la chose se lit sur son front, ce qui ne peut être évité, ce large front bien construit se cache du moins en partie sous une épaisse chevelure éparse dans un élégant désordre, et qui ne consent pas à une coiffure correcte. Sous des sourcils fins, touffus et bien plantés, les yeux très rapprochés, petits, mais où brille un vif éclair, rassemblent leur regard pour ne rien perdre du spectacle de la vie. Le nez était parti pour être aquilin; mais près du bout, il y renonce et rentre tout bonnement, comprenant que le nez même d'un Parisien doit éviter toutes les affectations. L'oreille est petite et d'un joli dessin, l'ovale du visage fin comme tout le reste; la barbe, moins foncée que les cheveux, est bien plantée, soyeuse, et semble n'avoir jamais subi l'affront du rasoir. Elle s'éclaircit à point pour laisser voir un menton suffisamment énergique, de même que la moustache courte, presque blonde, montre la bouche rouge, spirituelle, bienveillante, seul trait de ce visage qui trahisse parfois son maître, car elle pâlit quand le renard mange un peu trop cruellement le ventre de Spartiate, qui n'en garde pas moins son discret et tranquille sourire. Toutefois ce pâlissement subit indique très nettement que le poète du *Théâtre chez Madame* est aimable parce qu'il veut l'être, mais qu'il ne faut pas lui jouer la scène de la galère ni celle de monsieur Dimanche, car il les connaît comme s'il les avait faites!

176. — JULIETTE BEAUMAINE

Il faudrait représenter en buste cette jolie Parisienne plus moderne que tout, mince, mignonne et grassouillette avec des trous partout; car ses bras, ses seins et ses épaules ont fait la fortune de tous les vaudevilles, où les auteurs commencent toujours par la déshabiller, comme entrée de jeu, quitte à s'expliquer ensuite! C'est une miniature métamorphosée en femme, en femmelette, en petit être naïf et bizarre, qui a deux mentons, comme Vitellius, mais tout petits. Si Clodion revenait au monde, et que par dépravation il modelât des poupées, c'est lui qui aurait modelé celle-là, pour la mettre à la devanture d'un magasin de jouets, ayant la clientèle des petites princesses. Elle n'appartient pas à l'école du dessin, et n'est qu'une impression, mais la plus aimable qui se puisse voir. Ses yeux grands, étonnés, ravis, curieux, ingénus, sont d'une petite nymphe inconsciente, et regardent la comédie plus qu'ils ne la jouent. Le nez est un nez d'invention entièrement nouvelle, d'un caprice effréné, qui s'en va en guerre pour être retroussé, puis se met à être un peu aquilin, et n'ayant pas la place d'achever cette transformation, parce qu'il doit rester tout petit, revient sans tambour ni trompette à sa forme première, sans s'inquiéter du :

qu'en dira-t-on? La bouche fraîche, gracieuse, enfantine, est un sourire de rose de Bengale, et dans ce visage tout arrondi le menton seul est pointu, pour faire contraste avec le joli corps dodu, dans lequel on chercherait en vain un angle. C'est ici le cas d'amnistier feu Dupaty, qui comparait les femmes à des fleurs, car une chose peut très bien rappeler une autre chose à laquelle elle ne ressemble pas du tout. C'est ainsi qu'en voyant mademoiselle Beaumaine qui (ô Shakespeare!) se nomme Juliette, on ne peut s'empêcher de songer à ces mignons et gras becfigues qui, à la devanture de Potel, s'offrent dans de minces boîtes de bois blanc à demi-pleines de millet, et dont il est superflu de dire qu'on en mangerait!

177. — JEAN RICHEPIN

Ce chanteur à la toison noire et au visage couleur d'ambre a pris le parti de ressembler à un prince indien, sans doute afin de pouvoir écouler, sans attirer l'attention, un tas de perles, de rubis, de saphirs et de chrysolithes. Ses sourcils droits se rejoignent presque et ses yeux enfoncés, aux prunelles grises, striées et cerclées de jaune, sont comme dormants et troublés à l'ordinaire, et dans la colère lancent des éclairs d'acier. Le nez petit, presque droit, terminé en bille, a les narines mobiles et très expressives; la bouche petite, rouge, bien

modelée et dessinée, finement voluptueuse et amoureuse, les dents courtes, étroites, blanches, bien rangées, solides à manger du fer, donnent une originale et virile beauté au poète des *Caresses*. La longueur avancée du menton disparaît sous la jolie barbe frisée et fourchue, et cachant sans doute un haut et large front, du sommet du crâne se précipite jusque sur les yeux une mer aux flots pressés : c'est l'épaisse et brillante et noire et onduleuse chevelure.

178. — MADAME MAX-SIMON GIRARD

Rien de plus étrange et de plus imprévu que la jolie tête de cette comédienne, qui avant d'être une dame, avait peut-être l'air d'une petite fille trop sage et trop appliquée, mais qui enfin méritait d'avoir tous les prix, et qui les a tous! Les yeux immenses, à fleur de tête, bruns et au regard envolé, les cheveux châtains lourds et abondants, le nez un peu fort, un peu irrégulier de forme, pétillent de vie et de gaieté, et le teint mat, l'ovale du visage bien dessiné et gracieux, harmonisent ces traits fantaisistes. La bouche, qui s'ouvre largement, est agréable à voir et extrêmement amusante, en ce sens qu'elle ne se contente pas de parler et de chanter, mais qu'elle mime en perfection. C'est ainsi que les Dieux ont voulu mettre plus d'une corde à l'arc de ces lèvres pé-

tulantes qui, même sans articuler un son, décochent le trait décisif. Et voilà, madame, pourquoi votre fille saurait se faire entendre, même si elle devenait muette!

179. — AUGUSTE VITU

Cette tête, mille fois parisienne, exprime à la fois le bon sens, la divination, la bonté, la science de tout et un extraordinaire génie pratique. Le front vaste et plus haut que large est plein de pensées; des yeux enfoncés et très couverts par la peau de l'arcade sourcilière, lancent un regard fin, vif, brillant, infiniment perspicace. Le nez long, large à la racine et bien assis sur les narines, flaire le vent, comme celui d'un chasseur de réalités et de chimères. La bouche grande, dont la lèvre inférieure est charnue, la lèvre supérieure ironique et spirituelle, et que recouvre une épaisse moustache d'une superbe allure, s'accorde bien au regard inquisiteur et au menton très accentué. Tout le visage est pâle, comme celui d'un songeur, d'un lutteur et d'un ouvrier qui n'a jamais eu le temps de dormir et qui, dès que son labeur est fini, se met à étudier sous la lampe amie, dans les délicieuses ivresses du silence.

180. — SOPHIE CROIZETTE

Cette tête peut être, si l'on veut, celle d'une dame florentine ou d'une duchesse dans son duché, ou d'une faunesse dans les bois, ou surtout d'une Parisienne pleine de génie. Le front bas et bossué en avant, les yeux perçants, moqueurs, souriants, altiers, dédaigneux, le nez volontaire, capricieux, à la diable, s'imposent avec un naïf orgueil. La bouche trop petite ne consent pas à être immobile, élargit ses lèvres, les relève avec impertinence, provoque et attire comme l'âpre chair d'un fruit sauvage. Le menton brusquement étroit veut avec ténacité; le port de la tête rejetée en arrière lance toujours un défi, et depuis l'admirable crinière qu'on force à rougir quand même, jusqu'au superbe, triomphant et cruel sourire, toute cette beauté très réelle est absolument voulue, sans cesse retouchée et modelée par l'effort d'une âme impérieusement créatrice!

Mesdames, ici finit la quinzième Douzaine des Camées Parisiens, où de mon mieux j'ai représenté encore des têtes modernes qui n'ont rien de vulgaire, et dont les traits, maintenant vivants, méritent de revivre quand la verte Seine sera rendue aux joncs penchés! Pourquoi, en

ce temps-là, ces frivoles joyaux ne se retrouveraient-ils pas, pour rien, par hasard, uniquement parce qu'ils n'auraient pas été détruits, et parce que les Dieux se plaisent, pour mieux dédaigner les gigantesques monuments, à perpétuer des caprices sans valeur et des objets inutiles?

Alors, je n'aurai plus le loisir d'implorer l'indulgence et d'alléguer que, ciseleur et orfèvre par surcroît, j'étais de mon état un simple poète, jouant de la lyre et racontant les faits héroïques lorsque j'ai de l'argent, les autres fois jouant de la flûte pour gagner ma vie, et même, s'il le faut, m'efforçant de parler honnêtement et congruement la prose, qui est pour moi une langue étrangère. Cette indulgence, mesdames, je vous la demande donc aujourd'hui, vous suppliant, si vous êtes en fonds, de ne pas écouter les conseils de la détestable Avarice, et de me donner généreusement la gratification d'un sourire, qui pour moi vaudra mille fois des écus foisonnant à troue mon escarcelle et sonnant leur belle sonnerie d'or. Et aussi, je vous prie de me l'accorder, afin de faire d'une pierre deux coups, et d'humilier par la même occasion les blanches perles de la mer et la vermeille et rougissante couleur des roses!

Seizième Douzaine

Mesdames, protégez-moi encore une fois, pour que j'achève heureusement mon petit ouvrage. Certes, j'ai une ambition plus haute que tout, qui est de vous plaire ; mais à part cela je n'ai pas de désirs fous, et je m'accommode volontiers de ma pauvre condition. Je n'espère pas du tout que la déesse Renommée, nue, déchevelée, montée sur un cheval fougueux, laissant le vent baiser ses seins aigus et soufflant dans son grand clairon, parcourra les cités des hommes, pour leur crier que je suis le meilleur joaillier du monde ; mais je voudrais à la fois moins et plus. Dans vos jolis salons d'or, de satins et de peluches, où il n'est plus de mode de mettre les objets nécessaires à la vie, il reste tant de place pour les choses inutiles ! Et au fond de ce coffret de lapis, posé sur un tapis persan en soie, au milieu des netskés d'ivoire laiteusement transparent, des émaux verts, des vases où les tiges des plantes sont peintes avec le violet manganèse et le beau jaune d'anguille, et des sabres japonais à la poignée en peau de requin, pourquoi ne verrait-on pas briller modestement parmi les saphirs, les fleurs de diamants

et les blancs colliers de perles, mes humbles Camées, que peut-être viendrait illuminer un fugitif éclair de soleil, ou mieux encore, la flamme irisée de vos prunelles, ou le rougissant éclair rose de vos lèvres ?

181. — JEAN CHARCOT

Avec ce front de génie, plus haut que large, avec ces yeux irisés, changeants, très abrités, barrés d'épais et noirs sourcils relevés, et dont la prunelle, qui a des cercles de diverses couleurs, devient parfois lointaine, profonde, et se retire, comme pour songer, en des espaces inconnus ; avec ce nez très long, aigu, à l'arête impérieuse et ferme ; avec cette bouche à la fois bonne, farouche, caressante, sceptique et ironique, c'est la tête d'un Dante, mais d'un Dante un peu consolé et engraissé, dont le menton est devenu moins osseux. Car à force d'aller régulièrement tous les jours de cours dans les cercles de l'Enfer, là où les Anges noirs volent sur le gouffre et où tombe la pluie de l'âpre martyre, — et d'en revenir régulièrement dans sa voiture, il s'est habitué même aux dix vallons creusés entre la muraille de fer et le puits.

Ses cheveux plats et lisses, rejetés en arrière, remplacent le capuchon rouge, démodé aujourd'hui. Autour de l'éternel voyageur, comme autour de don Juan Tenorio, (mais à un autre titre !) tournoie dans la nuée un vol de

femmes éperdues, et visiblement épouvantés, tendant vers lui leurs maigres bras suppliants, Ethaniel, Anazin, Ischyros, Athanatos, Adonaï, Sidaï, Eloy, et les autres illusionistes lui disent avec une soumission hypocrite : Bon Charcot, ne nous fais pas de mal ; nous ne sommes pas des Démons en effet : nous ne sommes que des Névroses !

182. — MADAME ACKERMAN

Cette poétesse dont toute la hautaine figure exprime l'audace, l'intuition et le génie, a acquis, à force de chanter et de souffrir, une singulière beauté. Car par un amusant jeu de la Nature, dont la richesse d'imagination est assez évidente pour qu'elle ait, si elle veut, le droit de se recopier elle-même, sa tête aux superbes traits épiques est exactement la même que celle de Hugo, mais de Hugo jeune, et comme nous l'avons connu, contant des choses gaies. C'est la même coupe du visage et c'est le même énorme front aux plans magnifiques. Les yeux, plus brillants que ne le furent jamais ceux du divin lyrique, ont des prunelles de braise, et la bouche que plisse un bon et dédaigneux sourire est pleine de finesse, de révolte et de malice. Ferme et hardie en son allure impérieuse, Madame Ackerman porte souvent à la main un bâton, que tantôt elle tient comme les duchesses du

dix-septième siècle leur canne d'ivoire, et où tantôt elle s'appuie, comme madame Pernelle, dont elle a le rude franc-parler, mais non l'étroitesse d'esprit. Parfois aussi ce bâton fait songer à la baguette d'une magicienne, car la poétesse ne faisait-elle pas obéir, comme une Circé, la nuée et la tempête et les noirs oiseaux envolés, lorsqu'elle habitait au haut d'une montagne, gardée seulement par deux grands chiens grondants, qui semblaient être les visibles images de ses indignations et de ses colères ?

183. — ÉMILE ZOLA

Tout de suite apparaît le haut, le magnifique front de chercheur, large, développé, aux plans simples et fermes. Cette tête solide, inusable, cyclopéenne, posée sur un cou d'athlète, que d'un rude coup de poing le Statuaire a violemment enfoncée dans les épaules, a été construite avec des fragments de roche, pour pouvoir durer au moins deux cents ans. Car il faut que le poète (qui ne croit pas l'être !) ait d'abord le loisir de s'étonner de tout, et ensuite de décrire tout, y compris, sans exception, les divers brins d'herbe éparpillés dans l'univers, les fleuves, les ruisseaux, les cèdres, les monuments, les dômes et les demeures des hommes, avec les objets mobiliers qu'elles contiennent.

Oui, la tête a été construite avec de bons matériaux, et cependant avec une certaine économie. Ainsi, le nez,

qui reste en l'air, a été plié à la hâte, un peu sommairement, et même par distraction, du bout de son outil, l'artiste a enlevé par dessous un petit morceau de ce nez, en biseau. La même couleur a été employée pour colorier les yeux bruns de myope clignants, embusqués dans leurs cavernes, et les cheveux, très courts pour ne pas gêner l'âpre travail continu. La barbe, plus blonde, est jolie, souple et fine, quoique taillée en brosse. Le visage est carré comme un bon raisonnement, et comme un mauvais. La bouche, dont les lèvres font bourrelet, s'élance en avant, ainsi que le menton en pointe, pour atteindre plus tôt le fruit amer de la Science.

Sur le front sage et têtu est lisiblement écrite la destinée de Zola. Dans le paradis, où il ira tout droit, comme un bon ouvrier, — à la mode de son aïeul Homère, qu'il ne reniera plus, il dénombrera les Infinis, les Univers, les Constellations, les Étoiles, les Chérubins, les Anges, les Dominations, les Ames ; après quoi il proposera d'abattre des masures d'azur, pour agrandir la façade bleue des célestes palais, et pour la rendre plus conforme aux idées modernes.

184. — MADAME GEORGES CHARPENTIER ET SES ENFANTS

Voilà une des plus aimables têtes parisiennes, impérieuse et bonne, tout à fait séduisante, jolie, aux traits

parfaitement dessinés, et cependant ronds, enfantins et pleins de vivacité, avec des cheveux cendrés, très fins, frisant naturellement, et des yeux verts comme ceux que Ronsard aimait à chanter; un nez un peu fort mais charmant, gai, spirituel, une bouche de la plus belle coupe, aux lèvres pourprées et d'une chair étonnamment lisse; un menton ferme, saillant, obstiné; tout cela revêtu d'une grâce doucement victorieuse, et avivé par les chaudes et riantes couleurs de la jeunesse. Autour de cette Marguerite digne d'être associée aux plus illustres Marguerites de l'histoire, se pressent, avançant leurs têtes pour entrer dans le cadre du portrait, le petit Paul qui ressemble délicieusement à sa mère, Georgette, mince, élégante, agile, aux souples cheveux bruns frisés, et la petite Jeanne, de trois ans, au visage allongé, aux yeux noirs, attiffée dans le goût d'Églé et de Cidalise, et qui est, comme elle le dit elle-même, — une femme du monde!

185. — ÉDOUARD MANET

En dépit du nez aigu et très pointu et du menton pointu aussi, jetés en avant, en dépit des yeux étrangement clairs, du vague dandysme, de l'air volontaire et malin, il y a quelque chose de très apollonien dans cette tête à la chevelure et à la barbe légères, entièrement enveloppées d'un brouillard d'or. Cette ressemblance tient

peut-être à ce que les coloristes délicats, de même que les poètes, voient s'évanouir devant eux leur idéal vainement poursuivi, et n'embrassent leur Daphné, conquise enfin, que sous sa cruelle figure de laurier. Tout le visage du premier des modernistes semble avoir été peint de façon à affirmer la gloire des tons fins, des gris Velasquez, et même de ces tons nacrés qui faisaient indûment le désespoir de l'innocent Paul Forestier. Si le peintre sourit avec une douce et tranquille ironie, c'est que très souvent un jeune fanfaron prétend qu'il s'appropriera sans peine les fameux gris de Manet (et de Velasquez;) mais bien vite il renonce, comme le renard de La Fontaine, en avouant ingénument qu'ils sont trop verts.

186. — ALICE REGNAULT

Cette Parisienne aussi distinguée que jolie, jolie comme les Amours, est une femme du monde bien plus vraie que les vraies, car elle est la synthèse proportionnée, exquise et parfaite de tout le charme et de toutes les discrètes élégances que doit posséder la femme du monde. Le visage est d'un joli ovale, le port de tête exquis, les yeux sont bruns ou changeants, les sourcils arqués, le nez est droit de face et aquilin de profil, la bouche ose être grande, le menton est arrondi à souhait. Les cheveux? Alice les a de la couleur qu'elle veut, et si on la poussait, elle se

modifierait toute au gré de son désir; mais à quoi bon? La Nature, qui est très maligne, a tout de suite pris le parti de la faire à peu près telle qu'elle devait être, ayant bien compris que si on ne la servait pas à souhait, la grande Parisienne serait assez savante pour se compléter elle-même, et n'irait pas chercher pour cela Mercié ou Falguière. Mais c'est tout au plus si elle a eu la peine de s'en mêler; dans ce poème de séduction et de grâce, il n'y avait que bien peu de chose à reprendre. C'était un de ces morceaux bien enlevés où il n'y a plus qu'à mettre des accents; je songe, en remerciant Aphrodite d'or, qu'ils n'en ont pas dans les îles du Cap-Vert, ni dans certaines autres contrées, parce qu'une telle ravissante figure ne se fond pas si aisément qu'un canon Krupp!

187. — JULES VALLÈS

Un réfractaire plein de tendresse et de force, qui est à la fois le Loup et l'Agneau — et le Fabuliste! Une bonne et intelligente tête carrée, bien posée sur un cou solide et sur des épaules trapues. Le front large et ferme est celui d'un styliste sincère; l'air du visage est doux, volontaire et triste. Les cheveux et la barbe très drus se sont hâtés de grisonner avant l'âge, par l'ennui rétrospectif des versions grecques et des pantalons verts. Le nez plutôt court que grand, ni gros ni mince, un peu rond du

TAYLOR INS

bout, ouvre des narines avides dans l'espoir de respirer l'odeur des foins coupés : mais va-t-en voir s'ils viennent ! les rues de Paris ne fleurent que l'ixora — et le reste ! L'œil est rond, légèrement ahuri, et voici pourquoi. Vallès avait apporté son fusil et dressé une barricade, sur laquelle, après l'avoir défié, il comptait tuer le chantre de l'Iliade, et il fut fort étonné de ne pas l'y trouver. — Tiens, s'écria-t-il, Homère n'est pas venu ! — Y n'a pas le temps ! a sceptiquement murmuré un Gavroche de lycée qui passait par là, et qui s'est éloigné en chantant d'une voix traînante : Ah ! zut alors, si Pindare est malade !

188. — RÉJANE

Pareille à ces dessins habilement enlevés, dont on dit : C'est fait avec rien. En voilà une qui n'a pas été modelée par Michel Ange, ni même par Coysevox ! Sur son visage effroyablement intelligent, fûté, spirituel comme une pannerée de diables, ne cherchez pas de traits, il n'y en a pas ; tout cela n'est que chic, pensée, grâce naturelle et voulue. Les traits sont inutiles et même nuisibles pour jouer la comédie, comme aussi le moindre corps est suffisant pour porter les belles toilettes du théâtre. Les cheveux doux et pauvres de Paris, un front vaste où est emmagasinée une science à décorner Moïse, des yeux fixes et sans cils, (c'est d'ailleurs le seul rapport

qu'ils aient avec ceux de la Joconde!) un nez sans forme ni décision, aux narines aspirantes, une élégante maigreur qui fait saillir le menton, les mâchoires et les pommettes; une bouche sans lignes, flottante, cruelle, voluptueuse à avaler les pommes d'Ève et le pommier avec, tout cet ensemble bizarre, étrange et non dénué de charme, au contraire, donne l'idée d'une sphinge décevante qui aurait perdu ses ailes à la bataille. C'est elle qui est la sœur dont il s'agit, lorsque le Parisien, se croyant seul au monde, prétend accaparer le monopole des froides ironies, et que l'immortel gamin le rappelle au juste sentiment des choses, en murmurant à son oreille : Et ta sœur!

189. — CHARLES MONSELET

Une tête large, ronde, puissante, bien construite, prodigieusement spirituelle. C'est celle d'un grand créateur, d'un paresseux qui a écrit plus de cent volumes, sans compter les petits chefs-d'œuvre, et qui en écrira bien d'autres. Mais pour le voir, il faut d'abord effacer et raturer la banale caricature : car montrer le poète Monselet en abbé ou en Cupidon, n'est-ce pas comme si on représentait Racine sous les traits de Néron, ou Molière sous ceux de Mascarille? Les cheveux abondants et longs sont naturellement frisés en petites boucles; le front vaste

et large s'est élargi encore pour emmagasiner une effrayante érudition; les yeux clairs, brillants, pétillants de malice devinent tout, et savent si bien lire qu'ils lisent même dans les âmes. Les joues sont amples, le nez rond aux narines très ouvertes, un peu gros, est un nez bon enfant; le menton est gras et bien nourri; la bouche grande, que ne cache aucune moustache, toute la face étant rasée comme celle d'un général d'armée, a de fines lèvres très minces. Et elle n'est pas du tout la bouche sensuelle d'un gourmand, car la goinfrerie de Monselet est purement symbolique, de même que l'ivrognerie d'Anacréon. Ce qu'il dévore avec une faim toujours inapaisée, c'est les fruits de la Science, qui ne s'étalent pas chez le marchand de comestibles parmi les terrines, les poissons fumés et les paniers de truffes. On lui accorde beaucoup de gaîté, mais il a bien mieux que la gaîté, et il est un des échansons que le divin Rabelais a choisis lui-même pour verser à nos lèvres avides le vin rouge, limpide et sanglant de la robuste Joie.

190. — MADEMOISELLE DODU

Cette héroïne qui fut à un moment l'âme de la France, a bien le physique de son personnage. La lourde chevelure, épaisse et brune, se répand comme la crinière d'un casque; le front haut est fier et tranquille; sous les sour-

cils bien fournis, l'œil brun et bon regarde avec une ferme douceur; le nez droit, aux narines charnues, un peu creusé à la racine et arrondi du bout, vient en avant et flaire le danger. La bouche résolue, bonne et gaie, le petit menton hardi et court, toute la tête bien posée sur un cou vigoureux, expriment le calme invincible. Mais dans cette beauté énergique, rien qui ne soit féminin. C'est la guerrière et l'intrépide, mais c'est la femme aussi, essentiellement femme, et c'est sur une poitrine aux plus beaux contours que brillent coquettement l'or et l'émail de la médaille militaire, et la croix de la Légion d'honneur, si noblement gagnée, dont le ruban moiré fait chanter sur la robe aux mille petits plis pressés, la vive note de sa pourpre, teinte dans le généreux sang des batailles.

191. — ALEXANDRE SCHŒNEWERKE

A force de regarder, en les taillant avec son ciseau et son infatigable maillet, les vierges de marbre qui mettent leur pantoufle ou qui lavent leur pied blanc dans les fontaines, ce statuaire a gagné leur pâleur contagieuse. Mais il leur a pris aussi leur jeunesse éternelle, ce qui a bien attrapé et déconcerté le Temps, habitué à tout détruire, sans préférence. On voit que le grand artiste a vécu, parce que ses doux yeux bruns sont sérieux et tristes, avec une expression d'infinie bonté et de mâle résolu-

tion; sans cela, on n'en saurait rien. En effet, sa moustache fine est d'un Roméo, et le labeur acharné a été tout à fait impuissant à entamer sa blonde, épaisse et soyeuse chevelure. Le beau front, et d'ailleurs tous les traits du visage sont irréprochables comme s'il les eût modelés lui-même; peut-être est-ce la profession qui veut cela! Cependant une virile tristesse répandue sur cette tête pensive raconte bien des efforts, bien des luttes et bien des souffrances; car dans notre pays, dont l'Art est en somme l'immortelle gloire, on ne gagne presque pas plus d'argent à tailler les pierres qu'à les casser, et Houdon, s'il revenait, aurait peut-être raison de se faire entrepreneur de pavage. On voit que Schœnewerke sait tout cela, l'ayant appris à ses dépens; et toutefois il persiste à créer des figures héroïques ou ingénues, peut-être pour critiquer notre oubli des grands statuaires : mais c'est ici que la critique est malaisée!

192. — MADAME TOLA DORIAN

La poétesse et la grande dame se trahissent par l'air bon et douloureux de ce visage allongé et mince, et par toute cette nature immatérielle, sérieuse, appliquée, nerveuse, volontaire. L'œil avide de ciel, étrange et doux, le nez fin, la bouche longue et pensive, la joue un peu creusée, une absolue distinction sans coquetterie idéalisent un de ces types qu'on admire comme en rêve, car ils

sont modelés par l'âme elle-même; aussi cette tête courageuse et souffrante laisse-t-elle dans l'esprit une vision inoubliable! La petite main délicate exprime la résolution et la bravoure; on devine qu'elle fait obéir les chevaux domptés aussi bien qu'elle caresse les dentelles et les fleurs cueillies. Oui, c'est la figure d'une amazone que son cheval emporte dans la folle brise, tandis que le Rhythme, coursier plus fougueux et échevelé que tous les autres, entraîne sa pensée au bord des abîmes et dans les profonds gouffres du ciel. Et la vue de cette femme fait songer à Achille en proie à son amère tristesse, confondant les plaintes de sa lyre avec les sanglots de la mer gémissante, et à ces chants divins qui, dans le camp soudainement charmé, se mêlaient alors au bruit retentissant des armures.

Mesdames, je vous dis merci et à Dieu, et que votre bienveillance passée me soit éternellement chère! Cette fois, c'est bien fini, sans revenez-y ni rémission, et tout à l'heure, je vais ranger mes outils dans le petit sac de cuir, quitter ma veste de travail et endosser un habit civil, pour aller me promener joyeusement dans la campagne verte. J'aurais voulu être un meilleur artiste, et vous offrir des images mieux achevées; mais enfin j'ai fait de mon mieux, livré tout ce que j'avais promis, et même quelque peu davantage. Cependant je ne veux pas que vous m'accusiez d'être ménager et avare de ma

peine, et c'est pourquoi, tant pour faire bonne mesure que pour me conformer à une amicale tradition des vieux âges naïfs, je vous donnerai encore pour rien et par-dessus le marché les portraits de l'ouvrier lui-même, de sa bonne femme lorraine, et de son beau-fils, qu'il aime comme un simple fils, afin que rien de ce qui touche votre très reconnaissant serviteur et sujet ne vous demeure inconnu.

Mais ici, du moins en ce qui me concerne personnellement, je dois abolir toute flatterie, et faire comme le bon Chardin, qui, en sa glorieuse image au pastel, d'un si ferme dessin, se montre effrontément en bonnet de nuit, affublé de grandes besicles, et les yeux protégés par un ample abat-jour vert. Car lui qui peignit de jeunes mères si avenantes et proprettes, des jeunes gens à la taille mince si bien prise dans leur élégant habit, et qui sait aussi prêter de la splendeur aux lourds gobelets d'argent, aux raisins et aux rouges pêches mûres, pourquoi se serait-il prodigué à lui-même cette Beauté dont il était maître, et qu'il pouvait si libéralement donner aux autres? Ne serait-ce pas comme un pâtissier qui mangerait lui-même ses massepains et ses gimblettes, et n'est-il pas juste que le cordonnier soit le plus mal chaussé, lui qui a le droit de tailler la pourpre et d'en faire des cothurnes pour protéger les pieds des héros teints dans le sang et les pieds blancs des Déesses?

193. — L'AUTEUR

Adieu paniers! Ne cherchez plus le Banville pensif aux longs cheveux de Gavarni, ni le Banville peint par Dehodencq en 1868, qui porte si fièrement, avec une audace apollonienne, comme s'il allait percer de flèches les monstres du Réalisme, sa tête entourée d'un cache-nez blanc aux plis superbes. Décidément l'Age a dénudé mon crâne, aminci mes lèvres qui savaient si bien sourire, et mis à mon cou ses cordes cruelles. L'œil seul avec ses très longs cils, l'œil où la prunelle est pleine de petits dessins géométriques, figurés en lignes de lumière, pour exprimer l'amour du Rhythme, persiste, et n'a pas voulu s'éteindre. On a trop souvent comparé ma tête à celle de mon ami Pierrot pour que je ne lui aie pas ressemblé un peu, avec la double bosse du front au-dessus des yeux, le nez droit, le menton suffisamment long, et la face entièrement rasée, car en effet, je ne pensais pas qu'un simple enfileur de perles fût tenu à avoir l'air plus guerrier que Hoche ou Napoléon. Quand j'étais tout petit, mademoiselle Julienne Massart qui, ce jour-là fut prophétesse, m'a représenté malicieux et calme, vêtu de blanc comme un jeune Infant, et tenant à la main UN LIVRE. Le fait est que je le tiens encore, aux très rares moments, hélas! où je n'écris pas. Alors je lis des vers

de quelque maître savant, et si on me demandait pourquoi, je répondrais, comme fit Baudelaire à une question analogue : Monsieur, c'est pour m'amuser ! Je dois ajouter que je remplace mes cheveux absents par un béret de soie pareil à celui de Scaramouche, traitant les fêtes de la vie comme les noces de Sganarelle, auxquelles Géronimo voulait assister en masque, afin de les mieux honorer.

194. — MADAME THÉODORE DE BANVILLE

La tendresse, la passion, la vie intense, la folie du sacrifice éclairent le visage mobile, intelligent, intuitif, toujours divers de cette bonne Lorraine, essentiellement sensitive, et qui pour un rien se désole et se réjouit, comme une vraie mère. Le front très grand, comme ce n'est plus la mode, est celui d'un être qui pense ; l'œil brun, lumineux, humide, est abrité par des sourcils très arqués, d'un arc qui au milieu s'infléchit, comme sous un violent coup de pouce du statuaire. Le nez creusé à la naissance, droit, aux narines élégamment dessinées, devient gros au bout, comme celui de la femme de Rembrandt. La bouche, d'une belle ligne, change, varie et se transforme continuellement, à chaque impression nouvelle. Le menton gras, joli, d'une coupe attrayante, est plein de charme. Le cou gracieux et robuste porte

bien cette tête brune, où sous la peau d'une couleur chaude, transparaît la pourpre du sang. La coiffure lisse, et relevée en avant et en arrière, est une coiffure de Watteau, d'une audacieuse simplicité, qui se fait toute seule, mais qui pour être faite, exige impérieusement — une chevelure ! Tout l'être accuse la bravoure et la sollicitude obstinée d'une mère, veillant ardemment sur un fils qui, presque enfant encore, est déjà un vrai artiste, et aussi sur le rimeur inutile qui, par la grâce même du don qui lui a été accordé, restera, jusqu'à son dernier jour, un vieil enfant.

195. — GEORGES ROCHEGROSSE

En voyant la mâle et aimable tête de Georges Rochegrosse, dont l'œil lumineux et profond, aux longs cils noirs, ombragé par des sourcils comme dessinés au pinceau, contient des mondes de rêves, de tableaux, de pensées, il est impossible de ne pas se rappeler ce célèbre hémistiche de Victor Hugo : *le pur profil d'Horace!* L'originalité de ce visage, où le grand front large est caché sous de noirs cheveux rabattus en avant et régulièrement coupés, comme ceux d'un Romain, c'est que les traits en sont tout à fait décidés et virils, mais que sa coloration, merveilleusement délicieuse et tendre, lui garde malgré tout une apparence enfantine.

La peau ressemble à une pulpe de fleur; la toute petite moustache est pareille à celle dont s'estompe la lèvre d'une dame andalouse; la petite barbe naissante, fournie, douce, soyeuse, absolument vierge du rasoir, et avec son infinie douceur, très noire sans nuances comme les cheveux, est plantée de façon à laisser voir les joues, qui facilement rougissent dans la blancheur du teint.

La bouche est franchement de pourpre, comme dans les madrigaux, et pour montrer qu'elle ne dédaigne pas au besoin l'antithèse raffinée et bizarre, la Nature s'est plu à donner un teint de neige et de rose au jeune artiste créateur et volontaire qui a éclaboussé de tant de sang répandu les martyres de Vitellius traîné au supplice et du jeune Astyanax arraché à sa mère ivre de douleur et de rage. Toute la séduisante jeunesse du peintre est exprimée au vif dans le portrait vu de profil où, avant de partir pour Rome, son camarade Lucien Doucet, jugeant sans doute qu'il ne portera que trop d'habits noirs, l'a représenté vêtu de sa veste d'atelier bleu turquoise, comme un jeune Chérubin révolté, qui n'étant pas encore résigné à la tristesse des choses, se serait taillé un habit dans un morceau de ciel.

Et encore à Dieu! Mais avant que nous nous quittions tout à fait, je veux par surcroît vous offrir, à titre de

divertissement, une vieille farce de ma façon, qui peut-être vous mettra en belle humeur et vous fera faire un peu de bon sang. Car après les nobles jeux de la Comédie, pour terminer congrûment le spectacle, rien n'est meilleur qu'une bonne gauloiserie dans la manière du *Médecin Volant* ou de *La Jalousie du Barbouillé*, jouée par d'honnête acteurs de campagne, à la fois mimes, tragédiens et funambules, capables de représenter au besoin les Polichinelles, valets de chiens, plaisants de princesses, chasseurs, Satyres, bergers, avocats, médecins, Trivelins, Scaramouches, opérateurs, magiciens, démons, Égyptiens, Maures, esclaves, marquis, nécessaires, violons, Chagrins, Soupçons, Espagnols, galants, joueurs de quilles, maîtres à danser, curieux de spectacles, Suisses, archers, matassins, Pantalons, sauvages, Biscayens, Faunes, Dryades, pêcheurs de corail, donneurs de livres, dervis, muftis, importuns, Gascons, Turcs chantants et dansants, Arlequins, Basques, Poitevins et Poitevines, et généralement toutes les troupes de masques.

LA

COMÉDIE FRANÇAISE

EN MIL HUIT CENT SOIXANTE-TROIS

RACONTÉE ALORS

PAR UN TÉMOIN DE SES FAUTES

RAPPEL

Voilà vingt ans, je pense, ami Lecteur,
Que, réjoui par cette diatribe,
Insouciant, jeune, à peine électeur,
Aimant l'esprit jusqu'en sa moindre bribe,
Tu me suivais dans la maison — de Scribe!
Moi-même, alors, je n'étais qu'un peu vieux :
Oubliant l'heure et le Temps envieux,
Comme un guerrier, je tendais l'arc du Scythe,
Et courtisant l'Infidèle aux beaux yeux,
A ma façon je faisais du Tacite.

LA COMÉDIE FRANÇAISE

EN MIL HUIT CENT SOIXANTE-TROIS

PROLOGUE

LE TÉMOIN, toussant.

Hem!

au Lecteur.

Qui que vous soyez, avez-vous ouï dire
Qu'il est dans un pays tout plein de fiel et d'ire,
Dans une longue rue où des bouts au milieu
On voit écrit partout le nom de Richelieu,
Dans cette rue enfin qu'en sa longueur immense
L'omnibus effréné parcourt avec démence,
Un pâté de maisons que toutes les saisons
Émiettent en bouillie, et devant ces maisons
Dont chaque orage lave et disperse les plâtres,
Un théâtre fameux parmi tous les théâtres?
Vous a-t-on raconté que ce lieu dégarni,
Déchu de sa splendeur et, depuis Hernani,
Rangé sans peine avec ses déités caduques
Parmi les magasins surannés de perruques,
Moqué, vilipendé, berné, mais incrusté
Dans son impénitence et dans sa vétusté,

Poursuit, provoque et bat, acharné dans son crime,
Les neveux de Ronsard, les amants de la Rime,
Et, depuis quarante ans, repousse d'un pied mûr
L'échelle romantique appliquée à son mur?
Vous a-t-on dit qu'il est pour la prose facile,
Qu'il fait du jeune un vieux, du maître un imbécile,
Que chez lui deux Empis ont pu s'épanouir,
(Car Mazères l'enchante,) et que pour réjouir
L'épicier qui conduit au spectacle ses nièces,
Il fit surgir parmi les plus méchantes pièces
Que Scribe si prolixe en son temps délaya,
Le duc Job, *ce funeste ouvrage de Laya?*
Savez-vous, si peut-être un vain espoir vous leurre,
Que ce théâtre aura deux cents ans tout à l'heure,
Et que, jeune depuis seize cent quatre-vingt,
Il attendait toujours que la raison lui vînt?
Êtes-vous au courant? savez-vous que l'École
Du Bon Sens a rempli la maison de sa colle,
Qu'elle y cuisine à gré son français peu choisi,
Et que, pris au cerveau par ce parfum moisi,
On y devient Ponsard et Laya dès qu'on entre?
Savez-vous cela?

LE LECTEUR, incertain.

Peuh!

LE TÉMOIN.

Vous êtes dans cet antre!

CHAPITRE PREMIER

Sans doute, pour traiter un si grand sujet, il faudrait le style de Bossuet et une plume d'aigle; mais ces accessoires sont devenus extrêmement rares. Me conformant en cela au goût de ma nation et de mon siècle, je remplacerai donc l'éloquence par la clarté. Naguères, il fallait écrire tout un livre sans respirer et sans égayer la massive typographie par le moindre intervalle de blanc. Enfin, Girardin vint... et divisa sa page en un nombre indéfini d'alinéas, se souvenant qu'il faut toujours diviser pour régner. Imitons-le sur ce point, car *C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler*, et tâchons de saisir sans ordre, au hasard, d'une façon nette et vive, les innombrables aspects de la Comédie Française. Autant d'aspects, autant d'alinéas. Et d'abord, pourquoi ne commencerions-nous pas par considérer en elle

L'INSTITUTION

Le privilège effroyablement exclusif concédé à la Comédie-Française a pour but d'empêcher que les mai-

tres ne soient déshonorés sur d'autres scènes par une interprétation médiocre. La Comédie reçoit par an une somme énorme, afin que la Porte-Saint-Martin, l'Ambigu, le Gymnase et le Vaudeville n'aient pas le droit de jouer Corneille et Molière. Peut-être est-il permis de supposer que Paulin Ménier, Berton, Laferrière, madame Laurent et tant d'autres, que je pourrais nommer, arriveraient, après de longs efforts, à égaler Talbot et mademoiselle *** ! Mais là n'est pas la question.

Cette première partie de son mandat, la Comédie s'en acquitte avec une conscience infinie. Ainsi, il est certain que Marc Fournier, ayant sollicité la permission de représenter *Britannicus* avec un luxe de mise en scène pareil à celui qu'il avait déployé dans *L'Orestie*, on la lui refusa énergiquement, grâce aux démarches faites par la Comédie, de peur que Racine ne fût déshonoré.

La Comédie a en outre à faire respecter la tradition; elle la fait respecter avec idolâtrie. Ainsi, on apprend fidèlement aux néophytes à marquer la césure dans ces vers de Casimir Delavigne :

As-tu fait dans les champs — une moisson fleurie?
Je ne me plais qu'aux lieux — où je ne puis pas être.

Néron peut être joué *à la façon de Barbari, mon ami;* mais, scrupuleusement, l'acteur, en écoutant les reproches d'Agrippine, minaude, *à l'instar de Talma,* avec une écharpe de gaze.

Enfin, notre premier théâtre doit jouer les chefs-d'œuvre des auteurs vivants. Il les joue. *Mari à la campagne, Duc Job*, et toi, *Loi du Cœur*, vous ne l'ignorez pas !

Permets-moi, ami lecteur, d'entremêler ce travail comme une tresse de pourpre et d'or, et de faire tout de suite intervenir ici un personnage; car on se lasse bien vite du plus beau paysage, s'il n'est animé par la personnalité humaine. Je commencerai par Agamemnon, roi des rois, en d'autres termes, par

ÉDOUARD THIERRY

On sait quelle a été la carrière laborieuse et pure de cet excellent critique. Pendant trente ans, il a fait du journalisme avec conviction, avec talent, avec esprit, avec érudition, et sans fiel ! A la Comédie-Française, qu'il dirige excellemment, — il n'y a pas d'homme plus libre et plus probe que lui, — on n'a rien à lui reprocher, si ce n'est, dit une légende sans doute inexacte, d'avoir épousé un peu trop ardemment les rancunes de madame Judith contre mademoiselle Anaïs. On a osé assurer que c'était là le motif pour lequel mademoiselle Anaïs joue si rarement. Je n'en crois rien.

Respect pour les écrivains illustres, tact, prudence, habileté à concilier, sage administration, Édouard

Thierry a tout ce qui fait un bon directeur. Pourtant, — car il faut faire des révélations, — Edouard Thierry a dans sa vie passée une tache que ne laverait pas toute l'eau de l'Océan, et c'est même sur ce sujet qu'on a joué au boulevard un drame intitulé :

LA TACHE DE SANG

Édourd Thierry a été un familier des soirées de Victor Hugo à la place Royale; il a été un romantique; il a été poète. C'est en cette dernière qualité qu'il a poli et ciselé une admirable traduction de *La Fille de l'hôtesse* de Gœthe, mise en musique par Auguste Morel :

Trois compagnons passaient le Rhin,
Gais et portant la tête haute.
Ils arrivent au seuil de l'hôte :
— Holà! bière fraîche et bon vin!
Comment se porte la famille?
Mère hôtesse où donc est ta fille?
— Buvez, mes hôtes sur le seuil,
Ma fille dort dans son cercueil.

Hélas! ce n'est pas tout. En ce temps-là, Édouard Thierry, qui n'avait ni loi ni frein, a fait un recueil de vers, un vrai recueil de vers, imprimé, paginé et broché; il a commis ce crime, comme un Soulary déchaîné ou comme un simple Baudelaire.

Dans ce volume, il y avait, *infandum !* des *castels*, des *varlets*, des *damoisels*, enfin toute la friperie romantique. On est jeune, après tout, et voilà comme on engage son avenir !

CE QUI EN RÉSULTE

Aujourd'hui, le fatal volume de vers, devenu un volume de Damoclès, est suspendu sur la tête de son auteur repentant.

En vain il a, comme un nouvel Hérode, recherché tous les petits exemplaires pour les égorger; quelques-uns d'entre eux ont échappé au massacre. Et, chose effrayante! Champfleury, le féroce directeur des Funambules, en possède un. Armé de ce menaçant volume, qu'exigera-t-il d'Édouard Thierry? L'esprit se refuse à envisager de pareilles catastrophes. Forcera-t-il l'administrateur de la Comédie à lui prêter Delaunay, Bressant et madame Plessy, pour les faire paraître sous des travestissements sans dignité dans une arlequinade frivole? C'est impossible.

Ou exigera-t-il qu'Édouard Thierry lui cède, pour les annexer au répertoire des Funambules, *Le Médecin volant* et *La Jalousie du Barbouillé*, ces deux esquisses de Molière, farouches et charmantes?

Quoi qu'il en soit, un serpent habite le sein d'Édouard

Thierry. Tous ses travaux sérieux, toutes ses lectures méritoires n'ont pu tuer en lui le vieux romantique. Ainsi, quand il ne trouve rien sous sa main pour couper les feuilles d'un livre nouveau, il lui arrive parfois de dire à Lachaume : — Lachaume, où donc avez-vous mis mon couteau à papier... *de Tolède ?*

Heureusement, ces rechutes sont rares et ne semblent pas devoir résister à un traitement homéopathique bien entendu. Pourtant, Édouard Thierry a contracté dans la fréquentation de Shakespeare de fatales idées sur le costume, qui pourront lui jouer un mauvais tour. Ainsi, je l'avoue à voix basse, on l'a vu partir un jour pour le spectacle de Fontainebleau, avec une chemise brodée et un gilet de velours. Il faudra soigner cela.

UN FEUILLETON D'ÉDOUARD THIERRY

Édouard Thierry a toujours été, non seulement le plus savant, le plus mesuré, le mieux informé, le plus habile, mais encore le plus doux et le plus indulgent des critiques, si j'en excepte Hippolyte Lucas, cet ange vêtu de la peau du lion.

Une seule fois Thierry se fâcha vertement, exaspéré par un manque d'intelligence par trop agaçant. Quelques jours avant celui qui éclaira sa nomination à la Comédie-Française, il avait publié un feuilleton dans lequel

il constatait que mademoiselle ***... Faut-il réveiller ce fatal souvenir?

Ma foi, oui !... Dans *Iphigénie en Aulide,* parlant du sang d'Agamemnon, qui s'indigne contre le meurtre d'Iphigénie, mademoiselle *** tendait un doigt vers la terre et faisait des ronds.

Ce sang qui s'indigne, elle avait compris que c'était du sang répandu à terre!

Aujourd'hui, Édouard Thierry n'a pas l'air de trouver que mademoiselle *** serait trop dépaysée dans les rôles de mademoiselle de Mars!

De même qu'un consul romain devait être escorté de licteurs, un directeur de la Comédie-Française ne saurait marcher sans les lecteurs; car, à ce théâtre, les auteurs qui ne sont pas encore joués ont deux lecteurs; mais, en revanche, après qu'ils ont été joués, ils n'ont souvent pas un seul lecteur. De monsieur Laffitte, rien à dire, sinon qu'il est le goût et la bonté personnifiés: quant à son talent littéraire, il n'est ignoré de personne. Mais qui serait mis en vedette, si l'on n'y mettait pas

LÉON GUILLARD

Devenu aujourd'hui le ferme soutien de la Comédie, qu'il aime d'un ardent amour jusque dans son passé le plus reculé, Léon Guillard a fait un long stage chez

Jules Janin. Ce maître dans l'art de bien dire, qui se fait quelquefois des illusions, avait conseillé à Léon Guillard de tailler dans chacun de ses feuilletons une pièce en cinq actes, lui jurant que par ce moyen il obtiendrait une gloire impérissable. Léon Guillard obéit d'abord ; mais, après avoir exécuté ce travail sur trois cent cinquante feuilletons, il manqua de suite dans les idées, se découragea et jeta le manche après la cognée.

Tout cela ne l'empêcha pas d'avoir au théâtre vingt succès éclatants et fructueux, et celui de *Clarisse Harlowe*, écrite d'après le livre de Janin, ne fut pas le moindre d'entre eux. Avec cela, Léon Guillard, devenu le secrétaire général de Molière, se montre, dans l'exercice de ses fonctions, obligeant et modeste. Rien n'eût troublé son bonheur, s'il n'eût cru devoir arborer, en arrivant à la rue de Richelieu, un symbole plus redoutable qu'il n'en a l'air, et s'il ne se fut pas irrévocablement marié à

SA CRAVATE BLANCHE

Qu'il pleuve ou que le dieu exterminateur lance ses flèches d'or, qu'il soit l'heure du café au lait ou l'heure de l'absinthe, que ce soit le jour des courses ou le Mercredi des Cendres, que la scène se passe au boulevard de

Gand ou dans la rue Maubuée, Léon Guillard a toujours sa cravate blanche.

Grave imprudence!

Le visage humain n'aime pas qu'on l'humilie par une combinaison si audacieuse, et qu'on le compare d'une façon trop immédiate à un objet pareil à la neige. Dans ces cas-là, il se révolte. Or, quand le visage humain se révolte, le sang l'envahit. Si le sang choisissait toujours les pommettes des joues, il n'y aurait que demi-mal; mais le sang ne choisit pas; les yeux, le nez, tout lui est bon.

C'est par un tel accident que faillit être frappé Léon Guillard. Déjà son nez commençait à prendre les teintes pâles, vaguement et idéalement rosées de l'églantine des bois.

— Je suis perdu, se dit Léon Guillard, si l'on ne met pas sur moi quelque chose de rouge, pour que le rouge efface l'effet de cette nuance rosée qui me menace!

Heureusement, les honorables travaux de Léon Guillard, vingt pièces réussies, une carrière brillante et bien remplie, permettaient de lui mettre très légitimement à la boutonnière ce qu'il y a au monde de plus rouge.

D'ailleurs, Léon Guillard est pour Édouard Thierry un lieutenant si bien inspiré et si vaillamment fidèle, qu'il a mérité de suivre la fortune ascendante de son chef. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur quand Édouard Thierry a été nommé officier; il sera nommé officier quand Édouard Thierry sera nommé comman-

deur, et ainsi de suite. Ajoutons que le nez de Léon Guillard est heureusement revenu à sa couleur naturelle.

Cela tient sans doute à ce que Léon Guillard, qui adore le calme, a vu le calme rentrer à la Comédie Française, le jour où elle s'est séparée du seul homme violent qui troublât sa quiétude. J'ai nommé

BEAUVALLET

Cet excellent, ce dernier tragédien, qui pouvait mettre un magnifique organe au service d'une diction sans défaut, disait les stances du *Cid*, les stances d'*Athalie* et les stances de *Polyeucte* comme elles ne seront pas dites de longtemps sur la scène du Théâtre-Français.

Merveilleux dans l'art de composer et de costumer un rôle, il était l'acteur né des poètes, car il savait la prosodie et le vers français en poète. Mais il eut deux défauts qui créaient entre la Comédie et lui une cause perpétuelle d'irritation. D'abord, il aima Racine, crime plus impardonnable que tous les autres; puis enfin, s'il faut tout dire, les mignardises du langage lui étaient inconnues, et il ne parlait pas toujours à la Dorat.

Sous le règne de Louis-Philippe, un personnage célèbre, uni à une éminente actrice du Théâtre Français par une amitié qui n'était un mystère pour personne, rencontra Beauvallet sur l'escalier des loges.

— Pourriez-vous me dire où est mademoiselle X...? demanda-t-il.

Beauvallet fit une de ces réponses qui attestent sa courageuse prédilection pour le mot exact.

— Comment! elle est aux Dieux! répéta l'homme politique, à qui l'admiration qu'il professait pour l'aristocratique beauté de mademoiselle X... n'avait pas permis d'entendre plus exactement le barbarisme de Beauvallet.

Puisque le hasard m'a fait écrire un nom de comédien, continuons par les portraits (rapides!) de quelques comédiens. A tout seigneur tout honneur! Je ne puis mieux faire que de mordre d'abord la bouche des clairons en faveur de la personnalité imposante de

SAMSON

Ce roi constitutionnel des sociétaires s'est emparé de Molière et ne le lâche pas. A Auteuil, il est allé habiter une maison d'où l'on voit celle qu'habita Molière, afin de le tenir toujours sous sa coupe. Discours de banquet, d'entrée, de sortie, de fermeture, de réouverture, montrent décidément que Molière se sent dompté et n'ose souffler mot. Le seul malheur, c'est que, Molière étant mort avant Samson, Samson ne pourra prononcer de discours à l'enterrement de Molière.

Vêtue en Renommée, avec une robe semée de langues

peintes et une chevelure de rayons, tenant aux mains des palmes frissonnantes, Marinette voltige sur la tête de Samson et le guide vers le petit enclos où sont le Temple du Goût, le Temple de Mémoire, le Temple de Gnide, et généralement tous les temples littéraires en albâtre.

A la naissance de Samson, on donna un grand festin, auquel on avait invité toute les fées, et chacune des fées lui fit quelque don. C'était miracle d'entendre toutes leurs jolies voix. Elles disaient : Tu seras sociétaire! — Tu seras l'auteur applaudi de pièces en cinq actes, en vers! — Tu seras membre de la Société des Artistes Dramatiques! — Et de la Société des Auteurs Dramatiques! — Membre du Comité! — Membre de tous les Comités! — Poète! — Excellent professeur! — Et tu feras des élèves comme Rachel! — Et tu feras des cours applaudis dans un amphithéâtre illustre! — Tu seras estimé! — Tu seras passionnément admiré! — Tu seras décoré!

La dernière qui vint fut la fée Thalia, qu'on avait oubliée. Elle parla la dernière et dit : — Tu ne seras pas comédien!

Elle se trompait. Samson est un très bon comédien. Continuons la revue des artistes du Théâtre-Français :

FRÉDÉRICK LEMAITRE

N'y est pas.

PROVOST

Quel admirable costume du temps il porte, dans *Les Femme savantes!* avec des bariolures si amusantes et si vraiment locales! Bon professeur, bon comédien, favorisé par la nature d'une façon inouïe! car ses cheveux blancs, son nez pointu et son menton pointu qui se rejoignent, modelés par quelque Criushank de la sculpture, concourent à former un masque comique inimitable. Son fils

EUGÈNE PROVOST

a aussi le même nez pointu et le même menton pointu qui se rejoignent, modelés par quelque Criushank de la sculpture, mais il n'a pas les cheveux blancs. Il faudrait lui acheter des cheveux blancs.

MAILLART

Grave, élégant, distingué, l'allure d'un gentilhomme, beaucoup de talent, beaucoup de flamme, beaucoup de

passion, une diction excellente. Il déteste son état et il adore la chasse. Tout le temps qu'a duré son martyre, il comptait et à mesure effaçait sur un petit calendrier les jours de labeur qui lui restaient à subir. A présent

il est libre !.... et retourne au désert.

GEFFROY

Un grand acteur, qui, sur une autre scène, eût fait des monceaux d'or. — Chut! un amant déguisé du grand art. Il fallait voir ses costumes de *Don Juan*, surtout le costume de campagne avec les bottes fauves! Ne rappelons ni Alceste, ni Ulysse, ni Œdipe, ne le trahissons pas; ses cardinaux lui feraient un mauvais parti. Mais il faut être fidèle à la variété promise. Laissons pour un moment cette galerie vaguement esquissée, et arrivons au monument.

LA SALLE AUTREFOIS

Oh! comme elle était peu de chose, la salle où jouaient les pauvres comédiens de Molière! Des décors sans vraisemblance, des loges mal commodes, un parterre où l'on

était debout et où l'on s'éventrait, une scène où les seigneurs empêchaient les comédiens d'aller et de venir, le néant, la pauvreté, l'enfance de l'art! *Seulement*, l'esprit de la Muse était là.

En ce temps évanoui, la salle était éclairée par des chandelles fumeuses et par le génie le plus lumineux et le plus rayonnant qui fut jamais, par ce génie qui, autour de lui, enflammait tout, hommes et femmes, et créait la vie passionnée.

Aujourd'hui, la salle est éclairée au gaz.

Il y a vingt-cinq ans, la salle actuelle, non encore restaurée, était un édifice noir, mangé au dehors par des ruelles étroites et boueuses, qui venaient cogner le front de leurs maisons contre le sien. Au dedans, c'était une salle à grisailles, triste, terne, froide, mal éclairée, un Odéon des mauvais jours. Pas de toilettes. Un orchestre composé de musiciens endormis et d'amateurs effarés qui venaient voir la comédie. Le chef d'orchestre avait renoncé à concilier les humeurs différentes de ses musiciens : chacun jouait vite ou doucement, à son gré, et poursuivait sans être troublé telle ou telle rêverie. On jouait encore *Le Festin de Pierre* (en vers!) en laissant à chaque comédien la liberté de se costumer d'une manière différente, qui en Louis XIII, qui en Louis XIV, Menjaud (je le vois encore,) avec un bel habit nacarat à broderies d'or et d'argent, fait pour Marivaux, et une perruque poudrée.

Mais il y avait Monrose, c'est-à-dire le diable ou Voltaire

jouant la comédie; Firmin, plus duc que les ducs; mademoiselle Mante, mademoiselle Mars, et parmi tous ces gens-là, quelque chose qu'on ne voit pas, mais qu'on sent, et qui est l'enthousiasme. Le chef de claque, maigre colosse au menton bleu comme celui de Ligier, se demandait pourquoi il était au monde et pouvait laisser ses mains devenir douces et blanches, car le public applaudissait plus vite et plus fort que lui. Il n'avait vraiment à intervenir que dans les rares occasions où la gravité du public était momentanément détournée de son objet par une de ces entrées inopinées que font quelquefois au milieu d'une scène.

LES CHATS

Les chats sont une des séductions et une des grâces de la Comédie-Française; elle en a de blonds, elle en a de noirs, elle en a de roux, de jeunes, d'enfantins, à longues moustaches, à poses de sphinx, enfin de quoi exterminer un monde de souris. Ceci au figuré, car le monde de souris existe et n'est jamais exterminé. Cela tient à ce que la Comédie possède des greniers, des chambres, de vastes pièces remplies de meubles de tous les temps avec les étoffes originales, collection admirable, par parenthèse, mais qui donne asile à une foule de rats.

A la première représentation de la *Judith* de madame

de Girardin, jouée par Rachel, belle, charmante, pâle sous ses voiles éclatants, au moment même où on parlait des tigres qui désolaient la campagne de Béthulie, deux ou trois beaux chats entrèrent en scène, traversant les rochers de toile peinte et sautant de l'un à l'autre, en y laissant traîner leurs longues queues soyeuses.

Tout fut dit. De ce moment-là, le génie combattait en vain : les chats du Théâtre-Français, qui ne peuvent pas manger les souris, avaient mangé la pièce!

Que de choses encore il me reste à indiquer d'un crayon fugitif! les réparations de la salle, l'installation provisoire pendant les travaux, les loges, le foyer des comédiens, dont je n'ai pas dit un mot, et tant de portraits me restent à faire, dussé-je, comme les enfants, les charbonner en deux traits! Ceci, il est vrai, n'est qu'un premier chapitre; mais je le relis, et il éveille en moi un remords, car il manque de femmes! Je veux du moins réparer cela, autant que possible, en griffonnant ici un ou deux profils à la sanguine.

ÉMILIE GUYON

qui possède une rare et parfaite beauté, des traits imposants et calmes, un teint blanc et chaud, des yeux splendides, une bouche royalement coupée, que ne dépare pas la vague moustache de duvet, une chevelure abondante

et riche, des bras de statue, une voix grave et sonore, qui facilement s'assouplit, est un témoignage redoutable de cette faculté que la Comédie Française a d'éteindre les gens.

Elle est si belle pourtant dans *Rodogune*, avec ses terribles draperies noires où l'or ruisselle! Peine perdue. Madame Émilie Guyon, qui au boulevard entraînait, dominait, énamourait la foule, semble là grise et terne, car il y a des destinées! Au boulevard, elle n'était embarrassée de rien, pas même des travestis. Jamais elle ne fut plus séduisante que dans *Le Roi de Rome*, de Léon Beauvallet. L'habit blanc et la culotte bleu-ciel mettaient en relief des détails irréprochables, et la blonde chevelure formait, avec les yeux et les sourcils noirs de madame Guyon, le ragoût le plus piquant. Un Anglais, qui tous les soirs venait se ravir de ce spectacle, avait été surnommé par les titis de l'Ambigu : l'amoureux du roi de Rome.

On connaît aussi le mot éloquent du voyou à son camarade :

— Viens-tu prendre une prune avec moi dans la rue Basse ? nous causerons de madame Guyon!

MARIA FAVART

Tourterelle mourante! Aricie, Marie de *Louis XI*, Psyché, l'héroïne poétique d'*On ne badine pas avec l'amour*, elle

joue toujours en tourterelle mourante, avec une pudeur à exaspérer la Pudeur même. Et dire que la nature lui avait donné le profil puissant et gracieux, la bouche fière d'une Pallas Athènè! Levez les yeux, mademoiselle, ils sont assez beaux comme cela, tout d'esprit et de flamme!

CHAPITRE DEUXIÈME

Y aurait-il plaisir à écrire des ouvrages littéraires, et ne serait-ce pas un métier de misérable, pire que celui de l'esclave en Tunis et du forçat dans son bagne, si l'on ne pouvait de temps en temps y introduire une petite

DIGRESSION

Quand il fut d'abord question des travaux d'embellissement du Théâtre Français, un poète lui avait suggéré un plan aussi simple que pratique. On aurait jeté bas le monument, et après en avoir extrait et pulvérisé avec soin les fondations, on l'aurait remplacé par un immense parterre de rosiers, au milieu duquel une statue de la déesse Aphroditè, exécutée par Carrier-Belleuse et entourée d'eaux jaillissantes, aurait inspiré aux mortels le respect de la beauté physique.

Le personnel du théâtre aurait été casé d'une manière conforme à ses aptitudes. Tous les hommes auraient été

nommés chevaliers de divers ordres, et toutes les femmes membres de l'Académie française. Édouard Thierry, accablé d'honneurs et de dignités, aurait, comme Attale, blanchi sous la pourpre. Quant à messieurs Legouvé et Laya, après les avoir chargés de chaînes et les avoir enfermés dans un cachot humide avec les honneurs dus à leur rang, on les aurait fait périr dans les supplices, à moins, chose peu probable, qu'ils n'aient consenti à abjurer.

Verteuil aurait été changé en une fleur qui aurait porté son nom.

Il est inouï qu'un projet si raisonnable n'ait pas été adopté, à la gloire des roses! qui me fournissent une transition naturelle pour parler de

MADELEINE BROHAN

C'est la belle entre les belles. Aux temps divins de la sculpture, ni les rhodiens Polydoros, Agésandros et Athénodoros, ni Tauricos et Appollonios, ni Pyromachos, ni Agasias d'Ephèse, fils de Dosithéos, ni Charès de Linde, ni Cléomène d'Athènes, ni Glicon, ni Lysippe, ni Miron, ne faisaient mieux que cela.

Mais cette idéale statue vit, respire, parle et joue la comédie en éminente artiste. Elle a des cheveux et TRENTE-DEUX dents que n'a jamais touchées l'outil du dentiste. Faites le tour de la société, et que chacune vous en montre

autant! Elle a de l'esprit, et du plus délicat et du plus fin, sans pourtant avoir, comme

AUGUSTINE BROHAN

Trop d'esprit.

Cet ancien rédacteur du *Figaro* s'est amusé un soir à compter sur ses doigts toutes les étoiles du ciel. Après les avoir comptées, il s'est promis de faire un nombre de *mots* égal à ce nombre d'astres; il les a faits, il les a rangés, il s'en sert et il est heureux.

On assure qu'à certaines époques de sa vie, elle se montra romanesque. Oubliant sa qualité de servante chez Molière, elle jouait Nicole et Martine enveloppée de voiles de gazes et avec des pâleurs funéraires. En ce temps-là, elle écrivait à un de ses amis des lettres d'affaires qu'elle signait : Ophélia! Augustine Brohan sait beaucoup d'historiettes; elle sait même toutes les historiettes. Une de celles qu'elle raconte beaucoup mieux que ne pourrait le faire le *témoin des fautes de la Comédie-Française* est celle de

LA FEMME DE PRÉCAUTION

C'était sous le règne du roi Charles X. La Comédie Française était heureuse, car elle avait pour administrateur

le nommé Daphnis. Oh! c'était une noble tête de jeune homme, calme et belle! si belle, si calme et si noble qu'elle fut avantageusement remarquée par une célèbre soubrette de cette époque. Augustine Brohan, Dinah Félix et mademoiselle Bonval sont trop jeunes pour l'avoir vue jouer, mais elles ont pu encore l'apercevoir dans sa loge, si gaie et si spirituelle sous ses cheveux blancs et avec ses robes d'antique damas violet ou vert-bouteille.

Cette soubrette, nommée Zerbine, avait serré les liens d'une amitié étroite avec Clitandre, personnage politique dont l'influence sur les destinées de la Comédie était incalculable. Loin de délaisser Clitandre à cause de Daphnis, depuis son idylle avec ce dernier, elle n'encourageait que plus les assiduités de l'homme d'État.

Aussi Daphnis était choyé comme ami, mais, en sa qualité de directeur, traité de turc à more. Refusait-il d'ôter injustement un rôle à mademoiselle X..., ou d'exiler mademoiselle Y... ou de donner à Zerbinette un congé de six mois, Zerbine allait chercher Clitandre, l'emmenait sans lui laisser le temps de respirer, et lui disait : Vous allez venir tancer Daphnis, et très vertement!

Clitandre y allait comme un chien qu'on fouette, mais il y allait. Quelquefois, par bonheur, Daphnis était absent, son cabinet était fermé à clef; alors Clitandre respirait. — Vous voyez, disait-il à Zerbine, je puis m'en aller. Ce que vous désirez est impossible, puisque Daphnis n'est pas là.

— Ça ne fait rien, s'écriait Zerbine, je sais où il met sa clef!

En effet, elle allait à la cachette, prenait la clef, et enfermait Clitandre dans le cabinet de Daphnis, après lui avoir dit :

— Restez-là, soyez bien sage, ne bougez pas, ne touchez à rien, et quand Daphnis viendra, vous lui ferez sa scène.

CHÈRES LECTRICES

Femmes brunes, bleues, blondes, noires, rousses, âgées de dix-huit ans, de seize ans, de soixante ans, d'un an, manantes, bourgeoises et duchesses, chefs-d'œuvre divers de la création, rassurez-vous, j'arrive à

BRESSANT

Du premier Amadis je vous offre l'image.
Il fut doux, gracieux, vaillant, de haut corsage,
J'y trouverais votre air à tout considérer,
Si quelque chose à vous se pouvait comparer.

La Victoire pour lui sut étendre ses ailes,
Mars le fit triompher de tous ses concurrents.
Passa-t-il à l'Amour? Il eut le cœur des belles,
Vous vous reconnaissez à ces traits différents.

Nul n'a porté si haut cette double conquête.
Les deux moitiés du monde ont su vous couronner
Et les myrtes qu'Amour vous a fait moissonner
Sont tels que Jupiter en aurait ceint sa tête.

En vous tout est enchantement.
Plus d'un illustre évènement
Rendra chez nos neveux votre histoire incroyable.
Vos beaux faits ont partout tellement éclaté
Que vous nous réduisez à chercher dans la Fable
L'exemple de la vérité.

LA FONTAINE.

J'ai connu à Trouville une jeune baigneuse, penchante, souffrante et mourante, qui était venue là pour rétablir sa santé. Ajoutons pourtant qu'elle était blanche, grasse et dodue, et d'un aspect très-appétissant avec ses yeux malins, son petit nez retroussé et ses cheveux roses. Elle me faisait l'honneur de se plaindre à moi de son mari, gentilhomme superbe, qui semblait construit par les Romains.

— Ah! Monsieur, me disait-elle, quel homme peu poétique! Enfin, figurez-vous, il me conduit au Gymnase. On jouait une très-jolie pièce, où Bressant était en danger de mort. Moi, je tombe à genoux dans la loge, et je me mets à crier de toutes mes forces: Mon Dieu! sauvez Bressant! Eh bien, Monsieur, croiriez-vous qu'il a trouvé cela ridicule ?

WORMS

Comédien plein d'espérance, déjà habile, savant et sérieux, a eu le malheur de faire sa première création importante dans *La Loi du Cœur*. On n'est pas parfait.

S'il faut en croire la médisance, cet artiste excellent est, comme homme, un peu enclin à se laisser admirer par un sexe dont tous les caprices doivent nous être sacrés. On a parlé de ses rigueurs envers une jeune tragédienne en bas âge. Tout en pleurs, cette harmonieuse enfant exhala des plaintes qui rendirent

AUGUSTINE BROHAN POÈTE

Car ayant accordé sa lyre, comme si elle n'avait fait que cela de sa vie, elle improvisa immédiatement et sans douleur le distique suivant :

Chacun te dit cruel, jeune et trop charmant Worms?
Sois-le donc, mais du moins, enfant, mets-y des form's.

Il est temps que nous entrions au nouveau foyer des artistes. En y allant on passe forcément devant le café du Théâtre-Français, récemment reconstruit et embelli. La nouveauté qu'on y remarque, c'est qu'au lieu d'être collés au plafond, comme jadis, les tuyaux de gaz, parfaitement dorés, s'étalent librement dans l'espace et inaugurent avec fierté l'ère de l'architecture moderne. En passant devant le café on voit

LE MAITRE DU CAFÉ

Depuis 1860, il casse toujours du sucre.

Quel est donc ce mystère ?

Car en une journée il casse dix mille fois plus de sucre que ne pourraient en consommer en un an tous les gens qui prennent du café dans les cafés. Comme le maître du café du Théâtre-Français casse toujours du sucre, de même

LE PORTIER DU THÉATRE-FRANÇAIS

Fume toujours sa pipe devant la porte.

Il est devant plus de portes qu'il n'y en a,

Et il fume plus de pipes qu'il n'en possède.

Pourquoi ce portier fume-t-il toujours des pipes devant la porte, et pourquoi ce cafetier casse-t-il toujours du sucre ?

La réponse à ces questions est la même que la réponse à la question : Pourquoi le hareng est-il le plus intrigant de tous les poissons ? C'est : On n'a jamais pu le savoir.

LE FOYER DES COMÉDIENS

ressuscité des morts par un architecte qui vient à bout de ce qu'il entreprend, est une grande pièce, pompeuse, élégante et confortable, à laquelle on arrive par un escalier dont les paliers et les murailles sont arrangés en salons, ornés de tableaux et garnis de sièges commodes. Comme toujours, la Muse s'en est allée au moment où elle allait être bien logée.

En écrivant ce mot *logée*, je ne fais pas allusion aux loges; car, pour ne pas altérer la régularité de la façade nouvelle donnant sur la rue Saint-Honoré, assez bien raccordée au reste de l'édifice, ornée d'un long balcon, de candélabres et de bas-reliefs, l'architecte s'est montré féroce. La façade avant tout, et l'intérieur des loges s'arrange comme il peut. Ces habitacles sont pour la plupart éclairés par une fenêtre creusée à leurs pieds, de sorte que le comédien qui s'y habille voit les becs de gaz de la rue jeter des torrents de lumière sur ses bottes, tandis que les deux uniques becs de gaz accrochés à droite et à gauche de sa glace projettent sur son visage et son torse une obscurité flamboyante.

Encore, s'il y avait des persiennes!

Mais l'architecte est un classique, qui n'a pas voulu de persiennes.

Devant la façade nouvelle s'étend un jardin soigneu-

sement planté en asphalte, au milieu duquel s'élèvent des arbres adultes, à cuvettes et à torchons, transplantés par le nouveau système, et des bancs en fer creux.

Les bancs en fer creux fleurissent quelquefois.

Une grande singularité de la façade nouvelle, qui se relie aux appartements du Palais-Royal, c'est qu'elle enserre dans une de ses ailes l'oratoire de la princesse Clotilde, orné comme sa destination l'exige, de vitraux de sainteté.

L'architecte, qui n'avait pas pensé à cela, — un architecte même ne s'avise pas de tout ! — avait ordonné sur les deux ailes des bas-reliefs représentant des masques comiques.

Quand on en fut à l'exécution, on comprit ce qu'il y aurait d'inconvenant à orner de masques l'extérieur d'une chapelle. Par malheur, les masques comiques étaient déjà sculptés sur l'aile opposée. Faisant contre fortune bon cœur, on espéra qu'en allant très-vite, cela ne se verrait pas, et on les remplaça sur le mur extérieur de l'oratoire par de vagues tympanons, qui, avec beaucoup de complaisance, peuvent s'appliquer à l'église comme au théâtre.

LES TRAVAUX D'EMBELLISSEMENT

avaient exigé des démolitions et des remue-ménage terribles : il avait fallu démolir les foyers, les loges, les

escaliers, la salle du comité, le cabinet d'Édouard Thierry et même *infandum!* le cabinet du pauvre Verteuil!

Cependant, la Comédie ne pouvait pas interrompre ses travaux, d'où dépend le salut de la France. En face de la maison de Molière titubaient, ivres, ventrues, déginganděes, accablées de vieillesse, de délire et d'horreur, des maisons effondrées, mal famées et réduites aux plus vils usages. Les locataires de ces antres reçurent congé pour cause d'utilité publique, et

LE PONT VOLANT

avec toit et fenêtres, fut jeté d'un côté de la rue à l'autre. Mais il s'agissait, entreprise impossible et dérisoire! d'approprier provisoirement les maisons maudites aux besoins de la comédie. Oh! à quels efforts se livrèrent les peintres, les ponceurs, les menuisiers, les arracheurs de papiers, les colleurs de papiers! Vaines chimères! Sous le papier gris, sous le ponçage, sous les couches à l'huile, les vieilles taches travaillaient comme des journalistes forcés de gagner leur vie, et soudain reparaissaient sur les peintures nouvelles, comme les ulcères combattus par des tisanes émollientes. O comble de l'horreur! ces taches d'huile, laissées là par les alliés en 1815, prenaient la forme de profils ironiques, et contem-

plant Labrie, Lachaume, Verteuil lui-même, semblaient leur dire : Les travaux ne seront jamais finis !

Ils finirent pourtant, car tout finit. Mais, jusque-là, que d'ennuis, que de souffrances, que d'épreuves à endurer! La salle du comité, ordinairement funèbre comme une tombe, était là visqueuse et hideusement abominable. Édouard Thierry demeurait dans le crépuscule, Verteuil dans l'ombre vague, et c'était dans la nuit noire, sans lune et sans étoiles, près d'un poêle invraisemblable et d'une armoire paradoxale, qu'on rencontrait dans une cabine de navire, en face de l'affiche du jour accrochée à un clou,

LABRIE ET LACHAUME

Ces deux personnages historiques (1680) ont été inaugurés à la même heure que la Comédie. Lachaume, au visage bon, mais malin, Labrie, à la physionomie naïve, mais railleuse, voient passer les dynasties, et écrivent en secret des mémoires auprès dequels ceux de Barbier ne seront que de la Saint-Jean. Tous les deux savent à quelle heure précise mademoiselle George Weimer, alors élève du Conservatoire, commit la faute irréparable de se laisser pour la première fois baiser la main par Michelot, — disent les chroniqueurs, — le même Michelot qui créa le rôle de don Carlos dans

Hernani. Il faut avouer que ce comédien était né sous une heureuse étoile !

Huissier de la comédie, Lachaume, vêtu d'un habit noir à la française, sur lequel s'étale une chaîne d'acier, est occupé depuis cent quatre-vingt-trois ans (1680) à laisser pousser ses moustaches. Il est dans son droit. Assurément, la Comédie ne serait que juste en l'expulsant *de son sein*, s'il portait ses moustaches et si elles étaient poussées ; mais ne les portant pas, il a le droit de les laisser pousser, puisqu'elles ne finissent jamais de pousser. Hélas ! en 1680, c'était un duvet fugitif comme celui qui colore à peine les lèvres d'Adonis enfant ; aujourd'hui elles sont dures et grisonnent ; mais toujours elles ne sont pas poussées et poussent. En somme, Lachaume est un excellent serviteur, exact, fidèle, poli, bien intentionné, et d'une probité antique.

Labrie aussi. Mais parfois cet homme de Plutarque s'endort en face de l'affiche, d'un sommeil qui dure une vingtaine d'années, et, à son réveil, chargé d'expédier aux journalistes le service des premières représentations, leur envoie leurs billets dans des rues démolies, sur l'emplacement desquelles on a planté des squares, où le vent agite les rameaux des chênes. Oh ! que Lachaume et Labrie se sont ennuyés dans la petite cabine noire ! Ils n'étaient pas seuls à souffrir. A cette époque, les comédiennes jouaient dans la belle maison et s'habillaient dans les maisons maudites ; si bien que, lorsqu'elles entraient en scène, épaules nues, vêtues de soies brillantes et pompeusement coiffées,

D'HORRIBLES GRAPPES

de punaises... — ce mot infect peut s'écrire depuis que Henri Heine lui a donné asile dans sa poésie splendide. Il disait : La colère d'une seule punaise est plus à craindre que celle de cent mille éléphants ! — d'horribles grappes de punaises tombaient des plafonds défoncés sur ces cous blancs, sur ces épaules charmantes, sur ces bras de lys ! *Horrible ! most horrible !* mais depuis lors, il a passé tant d'eau sous les ponts, et sur tous ces trésors, sur ces lys, ces roses, ces marbres, ces albâtres, ces ivoires, ces chairs délicates, tant de poudre de riz ! C'est pourquoi il faut nous consoler, car la poudre de riz efface tout, et que deviendrions-nous, Dieux immortels ! si elle n'effaçait pas tout ?

Maintenant, monsieur le photographe,

LES PORTRAITS-CARTES

sont-ils poncés, collés, vernis, cirés, rognés, en état d'être jetés en pâture à l'idolâtrie des masses ? Oui, eh bien ! alors, passez le paquet, passez l'album !

DELPHINE FIX

a de jolis traits gracieux et pensifs. Artiste exquise et même courageuse, car dans *Le Bonhomme Jadis* elle a réalisé trait pour trait l'admirable aquarelle lavée à son intention par Tony Johannot, et pour cela elle a eu la conscience de mettre des souliers à cothurnes !

ROSE DIDIER

Gentille, gentille, oh ! si gentille petite échappée du Gymnase, en rupture de ban.

ÉMILIE DUBOIS

Grande, svelte, délicate. Pas de génie, mais un caractère. A toutes ces belles raisons, elle a répondu : Je veux être sociétaire tout de suite. Et foin des beaux discours.

Il a fallu céder et la faire sociétaire tout de suite. Quand elle était toute petite enfant, c'était un spectacle amusant de la voir jouer dans la même pièce à côté de madame Allan pensionnaire, et d'entendre la pension-

naire dire tout bas du bout des lèvres à son élève la toute petite enfant sociétaire : — Plus haut ! — Plus bas ! — Un pas en avant ! — Tenez-vous droite ! C'est la plus illustre femme blonde de ce temps, madame de Girardin, qui a fait cadeau à la Comédie de cette jeune blonde. Mademoiselle Émilie Dubois est coiffée de quelque chose de fugitif, de transparent et de charmant qui est des cheveux blonds. Elle ravit les cieux et les fleurs écloses, mais si jamais elle rencontrait les souliers de mademoiselle Mars, elle fera bien de ne pas marcher dedans. Au fait, elle est adorable.

JEANNE BONDOIS

Sœur d'Émilie Dubois.

La sœur de Jeann' Bondois,
C'est Emili' Dubois ;
Car Emili' Dubois
A pour sœur Jeann' Bondois !
La rifla, fla, fla, etc.

NATHALIE

La seule peut-être qui mérite qu'on dise d'elle, avec tout l'enthousiame que justifie ce mot divin :

C'EST UNE FEMME !

MADEMOISELLE DEVOYOD

est belle, et toutefois représentait mal Vénus dans la *Psyché* de Molière et de Corneille. Des traits délicats et hardis, une lèvre à laquelle l'impalpable moustache sied, une stature de déesse l'ont mise en évidence ! J'ai eu le plaisir de l'apercevoir à cheval aux Champs-Élysées, en habit masculin ; elle porte avec une vraie distinction ce costume, dont elle connaît le fort et le faible.

MADEMOISELLE FIGEAC

était cachée dans une touffe de myrtes le jour où les trois sorcières, sous les éclairs de la nue enflammée, donnèrent à Laferrière et à Déjazet le secret pour rester toujours jeunes. Le secret, elle le sait, puisqu'ayant peut-être bien près de trente ans, elle en paraît dix-huit ! Mademoiselle Figeac est non-seulement une très, très, très-jolie et très-jeune femme et une excellente actrice, mais encore une femme bonne et charitable. Elle se penche sur les misères et ouvre ses mains pleines ! Dernièrement, elle a royalement dédommagé d'un concert manqué l'institution de Notre-Dame-des-Arts ! De plus elle

s'habille comme une duchesse qui s'habille bien, et les gants ont l'air d'être plus heureux sur ses mains que sur des mains de fées, comme les diamants adorent ses épaules. J'ai vu, il y a quelques années, mademoiselle Figeac au Café-Spectacle du boulevart Bonne-Nouvelle, dirigé par le capitaine Legras, qui avait écrit sur la première page de son prologue d'ouverture :

Et si vous m'accordez vos faveurs protectrices,
J'aurai doublement triomphé,
En vous attirant, sans obstacle,
A mon café pour le spectacle,
Au spectacle pour mon café.

Et plus bas :

Cette brochure est offerte aux dames par le capitaine Legras, et ne se vend pas.

Dans ce prologue, mademoiselle Figeac, vêtue d'un maillot blanc, d'une petite redingote de cachemire blanc bordée à plat d'une bande de satin rose et coiffée d'une toque blanche agrémentée de rose, chantait :

Oui, fils d'Olivier Basselin,
Je suis le Vaudeville malin,
Je suis le Vaudeville !

O Alfred Vernet, Boisselot, Jenny, troupe du Café-Spectacle, rideau peint en satin blanc, capitaine Legras qui mordiez toujours vos moustaches !

LA FEMME-AUX-ROSES

Cette fois, pour terminer, et puisque nous avons été forcé par notre conscience de parler des *horribles grappes*, faisons oublier cette anecdote par une histoire qui sente bon ! C'était à la Comédie-Frauçaise, autrefois.

Il y avait une belle dame qui aimait à la passion les roses effeuillées.

A cette époque de l'année où le parfumeur Lubin fait avec des roses ses préparations chimiques et a devant son officine des claies immenses sur lequelles les tas de roses effeuillées s'élèvent à deux ou trois pieds de haut, la dame en faisait acheter chez Lubin et, en remplissant sa loge, en couvrait les meubles, les tables, les divans, en jonchait les jardinières, les vases de Chine et tout ce qui pouvait contenir des roses effeuillées !

Mais, comme il arrive souvent, ce qui la ravissait la faisait mourir. Sa loge n'était pas plutôt pleine de roses que le délicieux parfum l'asphyxiait. Alors ses femmes de chambre n'étaient occupées qu'à remplir des vases de Chine avec les roses effeuillées et à emporter ces vases hors de la loge.

Et autour de cette loge cela sentait si bon, si bon, que tous les gens qui passaient dans le couloir pouvaient dire : Je ne suis pas la rose, mais j'ai habité avec la rose ! Aussi la dame avait été surnommée la Fem-

me-aux-Roses. Égaré un soir au foyer de la Comédie, Pradier entendit ce nom charmant, et conçut l'idée de sa jolie statuette appelée la Femme-aux-Roses, cette femme nue, si svelte et si gracieuse, dont le corps est jonché de roses.

CHERS LECTEURS

J'ai déjà été plus long que je n'aurais voulu; mais, comme l'annoncent les avocats : Encore un mot, et j'ai fini. Ouvrier d'une maçonnerie idéale, et limousin de constructions purement chimériques, je vais hâter de tous mes efforts le moment où j'accrocherai le drapeau tricolore et la botte de fleurs sur ce petit monument dont l'éternité me semble aussi sérieusement assurée que celles des *Anti-Misérables* par Tapon-Fougas, et de *L'Examen Critique de la Versification française classique et romantique*, par Abel Ducondut !

MADAME PLESSY

Se nomme Sylvanie. Êtes-vous de mon avis ? je trouve que d'elle ce nom délicieux dit tout, le talent, la beauté exquise, l'élégance absolue.

Allons-nous délasser à voir d'autres procès.

CHAPITRE TROISIÈME

Au moment où la Comédie, livrée à la fureur de l'architecte, se laissait déchirer, comme Éson, pour être plus vite rajeunie, tout passant a pu admirer à l'exposition du boulevard Italien, où ils fuyaient la poussière de plâtre,

LES TABLEAUX DU FOYER

Ils gagnent pourtant à être vus à leur véritable place, dans ce salon d'une allure noble et vraiment pompeuse, dont la splendeur est augmentée encore par l'ineffable magie des souvenirs; car parfois il semble qu'en tournant la tête, on va voir, assises aux places où elles trônaient, la grande Mars, ou cette blanche victime de la Vie et de l'Art, la sublime Rachel! Aussi y a-t-il des moments où les poètes et les artistes qui entrent dans le foyer sont tentés de parler à voix basse.

Un meuble d'un élégance magnifique et sérieuse,

en bois délicatement sculpté sous Louis XIV, gardant sa couleur naturelle et couvert d'un velours richement simple, une belle horloge du même temps, des glaces grandes comme le désert du Sahara, une cheminée monumentale où brûlent des arbres déguisés en bûches et qu'on ne trouve plus que là, — car les ministères eux-mêmes en ont perdu le secret, — feraient déjà du foyer de la Comédie, historique à tant de points de vue, une majestueuse demeure, qui ressemble aux foyers du Vaudeville ou du Gymnase comme le palais de Fontainebleau ressemble à une chambre d'hôtel garni, à vingt-cinq francs par mois. (Car si les Dieux n'y sont plus, le temple reste !) Mais sa parure sans prix, superbe et royale, ce sont les peintures que deux siècles y ont patiemment accumulées. Parmi tous ces tableaux, le plus connu peut-être, c'est

TOUTE LA COMÉDIE, PAR GEFFROY

La composition de cette toile célèbre est aussi simple qu'ingénieuse. En son costume de Célimène, dont le satin brille et miroite, celle qui, toute morte qu'elle est, règne encore sur la Comédie, mademoiselle Mars, est assise sur un fauteuil qui fait face au spectateur et qui, tout naturellement, éveille l'idée d'un trône. A ses pieds Chérubin-Anaïs, le bel oiseau bleu, regarde de son œil

intelligent et fin : tous les Comédiens debout sont groupés autour de celle qui fut leur gloire et leur orgueil. Il y a là quarante portraits qui sont ressemblants à faire crier, et costumés et posés avec un art infini. Maintenant, est-ce de la bonne peinture? Au point de vue absolu, la question n'a pas de sens ; car un artiste supérieur ne peut s'abstraire, même pour un instant, du moyen d'expression qui lui est propre. Dans ses tableaux les plus immortels, Michel-Ange est toujours un statuaire qui peint, et, même lorsqu'il donne à la race future *Notre-Dame de Paris* ou *Les Misérables*, Hugo n'est pas un prosateur ; il est un poète lyrique, aux strophes ailées, qui accidentellement écrit en prose. Après ces illustres exemples, je n'éprouve aucune difficulté à avouer que *Toute la comédie* par Geffroy est de la peinture de comédien, de grand comédien, il est vrai, mais rien de plus, faite avec les moyens et les ressources du théâtre.

LE DOCTEUR VÉRON

dont le nom doit forcément revenir partout où il s'agit des théâtres impériaux, le docteur Véron qui, par la toute-puissance du dieu Ploutos, se paya tous les luxes, y compris celui d'être choyé, a eu un singulier caprice à propos du tableau de Geffroy. Il voulait en avoir chez lui une copie faite par l'auteur lui-même, et cette copie de-

vait être si bien payée au poids de l'or, qu'il n'y avait pas moyen de la refuser au fameux Bourgeois de Paris. *Seulement*, comme le docteur Véron avait plus de sympathie pour le talent de mademoiselle Rachel que pour celui de mademoiselle Mars, il exigeait que mademoiselle Mars, chassée de son fauteuil, y fût remplacée par mademoiselle Rachel. Vainement les critiques les plus autorisés et le peintre lui-même objectèrent que la transposition demandée changerait de quinze années la date du tableau et par conséquent l'âge de tous les personnages, le Bourgeois fut implacable comme une pièce de cent sous, et il fallut lui obéir. Aux ventes futures, la copie sera certainement payée plus cher que l'original, grâce à la gigantesque faute d'orthographe qu'elle contient.

C'est ici le lieu de consigner une terrible anecdote relative à la célèbre Sophie, cuisinière du docteur Véron, qui accommode si bien les haricots. Le docteur Véron (hélas!) avait été, au vu et au su de tout Paris, l'ami d'une comédienne de génie que son idéale beauté ne préserva sans doute d'aucune des misères humaines. On se brouilla, comme il arrive toujours. C'est alors que Sophie disait :

— On ne fait pas de ces choses-là ! Non, véritablement, monsieur s'est trop mal conduit avec mademoiselle Y... Parce qu'il est fâché avec elle, il a mis son buste, un si beau buste en marbre, dans les... enfin, où dit monsieur Beauvallet! Eh bien! moi, je n'ai pas pu voir ça tranquille-

ment; j'ai repris le buste où il était, et je l'ai mis... dans ma chambre!

MOLIÈRE

vêtu à l'antique et couronné de lauriers, les portraits de mademoiselle Mars, de Baron, de Dugazon, de Baptiste cadet, du tragédien Brizard occupent le côté de muraille sur lequel se trouve le tableau de Geffroy.

Sur le côté qui fait face, nous trouvons l'admirable et curieux tableau qui représente les comédiens au temps de Molière. Le décor naïf où les maisons tout entières, avec leurs rouges toitures de briques, tiennent dans la hauteur de la scène, le lustre à bougies allumées en pleine rue, les acteurs de la farce illustre dans les costumes de leurs personnages, Scaramouche, Arlequin, Matamore, Jodelet, Gaultier Garguille, enfin Molière lui-même, entièrement vêtu de drap brun, et avec sa tête réelle non idéalisée, font de ce panneau une page historique impossible à remplacer. Arsène Houssaye, dans la galerie de son palais de Beaujon, en possède une copie. Mais où est la copie et où est l'original? Dans ces deux tableaux jumeaux, les noms des acteurs sont pareillement écrits au bas de la peinture.

Je continue. De ce même côté, mademoiselle Champ-

meslé, Vestris, Armand, Baptiste aîné; mademoiselle Rachel par Édouard Dubufe, peinture triste et froide, mais portrait ressemblant où la personnalité de la grande actrice est bien comprise; la Duclos, admirablement peinte par Largillière, Henry; Talma, peint par Delacroix, en costume de Néron; ceci est un tableau autant qu'un portrait, la tête est profondément émouvante et, à lui seul, le manteau de pourpre, traité avec une science profonde de l'harmonie, ferait la gloire d'un coloriste. Enfin

TALMA EN HAMLET

portrait qui mérite une description spéciale.

Vêtu d'une REDINGOTE en velours noir, que serre autour de sa taille une cordelière de soie à glands, et d'un pantalon collant blanc sur lequel se dessinent des bottes à la Souvarow, à glands et à cœurs, coiffé d'un large chapeau à plumes, comme ceux qu'on portait sous le premier empire en petit costume de cour, et que nous montrent encore au musée chalcographique les estampes d'Isabey; extasié, l'œil au ciel et le visage soigneusement rasé, sauf de tout petits favoris droits descendant à la hauteur de l'oreille, Talma tient dans ses mains l'urne du scrutin, en fer-blanc bronzé!

Ce qui n'empêche pas les faiseurs d'*ana* de répéter à

jamais que la réforme du costume est due à Talma, quoique ce tableau incorruptible soit là pour protester. Bien plus, le beau David, que j'ai vu pendant toute ma jeunesse dans les rôles héroïques, jouait Tancrède et Rodrigue en *troubadour-abricot-Malek-Adel*, avec la redingote jaune à brandebourgs noirs! Dans *Le Cid*, il revenait de combattre les Mores avec la culotte courte, le bas de soie blanc, les escarpins de satin blanc sur lesquels une bouffette de faveur cerise faisait chou, et la petite épée de cour.

En réalité, ce fut Beauvallet qui le premier parut en Tancrède avec une cotte de mailles et une épée historique, — Dieu sait quel bruit cela fit dans Landerneau, — et qui, le premier, costuma historiquement Rodrigue, Cinna, Polyeucte, Pyrrhus, auquel il rendit ses cheveux rouges, et même Hernani, car Firmin l'avait joué avec la culotte rouge et le juste-au-corps bleu à lacets de Guillaume Tell! Pourtant, ce sera toujours Talma qui aura réformé le costume, car voilà comme on écrit l'histoire.

Le troisième côté du foyer montre d'abord

MOLIÈRE CHEZ LOUIS XIV

par M. Ingres, chef-d'œuvre d'ingéniosité et de couleur locale; mais le génie même n'a pu faire vivre cette anec-

dote apocryphe! Puis celui des portraits de Talma que la gravure a popularisé; Firmin, mademoiselle Leverd; Poisson en Crispin; Monvel peint par Geffroy dans le costume de l'abbé de l'Épée, et enfin la scène de Sylvestre des *Fourberies de Scapin*, charmant tableau signé de M. Penguilly-l'Haridon, officier d'artillerie.

Sur le quatrième côté du foyer, Préville, par Vanloo, le portrait rude et débraillé où Micheau a si bien l'air d'un tailleur de pierres, et le portrait dramatisé de Grandménil dans *L'Avare*.

Sur l'escalier, la Rachel de Gérome, grande figure sévèrement costumée à la grecque, tenant le glaive, immobile dans un palais où des colonnes ioniques, des trépieds, des inscriptions, devraient bien faire réfléchir les décorateurs de la Comédie, coiffée du laurier et de la bandelette, et, en somme, presque aussi remarquable par ses qualités que par ses défauts.

Le buste de Molière, par Houdon, ce buste qui vit, plein d'inspiration et de pensées, sourit doucement de nos misères et semble s'être éclairé des lueurs de l'âme à mesure que le temps dore et polit son marbre, est placé au milieu du foyer des comédiens, en attendant qu'on rende un foyer au public. Si ce foyer, impatiemment attendu, n'a pas des plafonds de diamants, des murailles de rubis, de topaze, d'émeraude, de saphir, d'hyacinthe et de chrysoprase, et, s'il n'est pas pavé avec ces grandes dalles de lapis-lazuli que les Russes empruntent à des carrières récemment découvertes, l'architecte sera bien

inexcusable, car le foyer aura été plus long à construire que tout le monument! Et ce n'aurait pas été la peine d'entasser pendant deux ou trois ans le public de chaque soir dans un boyau invraisemblable, si, au bout du compte, on ne devait lui donner qu'un foyer orné de papier à quarante sous le rouleau!

CE QU'ON FAIT AU FOYER

Les dames y causent avec les quelques hommes qui daignent encore être spirituels; mais la mode en a bien passé, et les causeurs sont devenus aussi rares au Théâtre Français qu'ailleurs. Leur façon d'être, ai-je besoin de le dire? est pleine de dignité et de convenance. Il ne faudrait pas chercher là de ces folles au corsage d'or, qui ont des délires de toute sorte et de grands cris d'amour, et qui portent de faux diamants, de la fausse hermine, du faux velours, et n'ont rien de vrai que l'inspiration.

A la Comédie-Française, l'hermine, les diamants et le velours sont vrais.

Les comédiennes y sont des grandes dames de l'art, qui savent faire les honneurs d'un salon. Rien de pareil à ce qui a lieu à l'Odéon, par exemple, où j'ai vu de mes yeux mademoiselle R.., mariée depuis, manger du ragoût de mouton pendant la lecture d'une comédie (sous

prétexte de déjeuner,) et mademoiselle X.., qui est un peu de la maison, raccommoder le soir, au foyer, ses torchons et ses bas.

LES JOUEURS D'ÉCHECS

sont en majorité parmi les messieurs. Quelquefois la partie du soir n'est que la revanche de la partie qui a eu lieu dans la journée au café Minerve. Les principaux joueurs d'échecs sont Provost, Maubant, Barré, Delaunay. Geffroy joue rarement, mais il donne des conseils. Comme comédien, au contraire, il ne donne pas de conseils et se contente de jouer. Il a raison de jouer, mais peut-être ferait-il bien de donner aussi des conseils.

Le bilboquet a eu ses beaux jours, ou plutôt ses beaux soirs au foyer de la Comédie. On voyait d'habiles virtuoses faire décrire à la boule des paraboles insensées, et la recevoir sur la pointe, au grand vol et dans des situations qui étonnaient la pointe elle-même. Mais, d'un commun accord, il y a longtemps déjà, on a renoncé à ce jeu, par respect pour monsieur Scribe, qui croyait y voir une critique indirecte de ses procédés littéraires.

Parmi les visiteurs du foyer, on remarque avant tous les autres le peintre Ravergie, excellent garçon qui semble faire partie du monument; mais le monument ne s'en

plaint pas. Puis Charles Dupuis, le fils de madame Rose Dupuis et le frère du comédien que la Russie a enlevé au théâtre du Gymnase; parmi les auteurs, Jules Lecomte et Léon Laya; parmi les immortels, Émile Augier et Ernest Legouvé.

Pendant longtemps, lorsqu'un bon mot s'envolait de quelque lèvre rose, Jules Lecomte, ouvertement et sans se cacher de personne, tirait de sa poche un calepin et un crayon et le sténographiait. Puis il rentrait chez lui et faisait son Courrier de Paris, en ayant bien soin d'y mettre en guise d'ornement le bon mot qu'il avait noté. Le lendemain, les sociétaires lisaient le Courrier de Paris, et absorbés par les mille préoccupations que font naître leurs travaux, se disaient entre eux :

— C'est singulier! ce farceur de Jules Lecomte! Qui diable a encore pu lui conter celle-là?

LES ROMANS D'AMOUR

ont existé au foyer de la Comédie, mais il y a si longtemps, si longtemps, si longtemps, que les *birbes*, chauves comme des billes de billards, en ont seuls gardé la mémoire. En ce temps-là, il y a eu des femmes spirituelles, amoureuses et désordonnées, menant la vie à grandes guides, buvant des perles fondues et de l'or potable, ayant des amants, des caprices et des aventures,

et qu'on retrouvait quelquefois dans ces soupers parisiens étincelants de flammes et de causeries épiques, et dans ces soirées d'artistes luxueusement décousues que Balzac a si bien décrits. Mais ces Célies sont mariées, ces Rosalindes n'existent plus, ces Cidalises sont enterrées sous les neiges d'antan : l'ordre règne rue de Richelieu. D'ailleurs, je parlais d'époques fabuleuses, et si complètement évanouies, que les étoiles mêmes ne s'en souviennent plus; car pour trouver quelque chose de pareil à ce que je rappelais, il faudrait remonter au moins jusqu'à l'année 1848, c'est-à-dire au delà du déluge.

Par conséquent, rien non plus à dire des loges, car dès que les loges sont complètement vertueuses, elles sont comme le bonheur, elles n'ont plus d'histoire. Mais voici ce qui se passait

EN QUARANTE-HUIT

Une femme si célèbre qu'elle aurait pu se passer d'avoir du talent, ayant tant de talent qu'elle aurait pu se passer d'être belle, si belle qu'on lui savait gré d'avoir par-dessus le marché l'élégance et la grâce, n'ayant appris ni à lire ni à écrire, mais écrivant comme une Sévigné et lisant une fable de La Fontaine à ravir La Fontaine! d'ailleurs, jeune, adorée et maîtresse d'elle comme de l'univers, — avait eu quelques bontés pour un jeune

homme riche et noble, assez haut placé dans la hiérarchie militaire.

Un soir, vers neuf heures, ce triomphant Amadis, emprisonné dans un habit noir irréprochable, soigneusement ganté de blanc, et portant à la main un bouquet de camellias à longues queues et à feuilles bien propres, qui pouvait valoir quelque cent écus, vint, le cœur palpitant, frapper à la porte de la loge adorée. On n'ouvrit pas. Le pauvre amoureux, stupéfait, ne pouvait croire à la réalité, car il entendait distinctement deux voix causant et riant, et, d'autre part, comment penser qu'on oserait se moquer de lui!

Il frappa, refrappa, frappa, frappa encore; toujours les voix causaient et riaient avec une gaieté de bon aloi, ironiquement insultante, mais toujours la porte restait close. Enfin, après qu'il eut frappé, frappé, frappé, avec une impatience que depuis longtemps il ne déguisait plus, la porte s'ouvrit, mais au bout d'une bonne demi-heure.

La dame, en diadème, en cothurne, en beaux voiles antiques (on jouait une comédie grecque,) finissait d'arranger ses colliers sur son col de neige et souriait. Près d'elle, assis et riant, un illustre auteur dramatique... et autre, que je ne puis désigner plus clairement, jouait avec un éventail peint par Eugène Lami. L'officier entra, comme un ouragan dans les Cordillères; il voulait tout égorger, et commençait à crier les premiers mots d'une scène violente.

— Oh! dit impérieusement, mais très doucement l'actrice, en l'arrêtant d'un regard qui savait le dompter, — oh! jamais de ça, surtout quand je vais entrer en scène! Que venez-vous faire ici? Me voir mettre du blanc et du rouge? Mais, cher ami, un homme que j'ai distingué n'a rien à voir dans ces cuisines-là, car vous devez adorer ma beauté sans y rien comprendre, et la voir avec les yeux de la foi! Et puis, pourquoi roulez-vous des gros yeux sur monsieur, qui est mon ami? Est-ce que par hasard vous seriez jaloux de lui? Mais comprenez donc tout : si je ne suis pas à lui, c'est qu'il ne veut pas de moi; si je n'ai jamais été à lui, c'est qu'il n'a jamais voulu de moi; car, sachez une fois pour toutes ce que c'est qu'une actrice! le bon garçon que vous voyez là a dans son répertoire dix beaux rôles à donner, et il peut, s'il veut, en écrire pour moi encore autant; eh bien! pour avoir un rôle, un seul, et à peu près bon, je jouerais sans sourciller la Fiancée du roi de Garbe! Ainsi, faites vos réflexions, et quand vous penserez à moi vers les dix heures du soir, envoyez-moi votre bouquet par un commissionnaire!

Le jeune officier, plus étonné que si on l'eût opéré de la cataracte, voyait s'ouvrir devant lui des mondes inconnus. Quant à l'écrivain célèbre, il se sentait confus, humilié dans sa modestie, et, naïvement, il éprouvait le besoin de tout arranger. — Monsieur, dit-il à l'officier en s'excusant, elle a raison! Seulement, vous comprenez, j'ai fait tant de vers épiques et lyriques, j'ai écrit tant de drames,

tant de comédies, tant de romans, tant d'articles de Revues, j'ai fait tant de copie, enfin, que voulez-vous, je n'ai jamais eu le temps!

C'était l'époque où on lisait Balzac et où on voulait vivre.

— Tout ça séchera, disait Nadar. Il avait raison, tout ça a séché.

LES BALS AU FOYER

Je parle toujours du temps où la royne Berthe filoit.

Il y avait quelquefois bal au foyer des comédiens, et rien n'était plus imprévu et plus charmant. Dans ce foyer si grandiose, si réellement luxueux, on faisait venir un pianiste, et, de la sorte, tout bonnement, le bal se trouvait constitué. Les danseurs, c'étaient les acteurs de Molière et de Marivaux, plus les étrangers amis que leur bonne fortune poussait là. On commençait gaiement les quadrilles; quand le moment venait qu'un des danseurs entrât en scène, l'avertisseur lui faisait un signe; il partait sans rien dire et sans s'excuser, et, silencieusement aussi, sans transition, un des assistants prenait sa place.

Délicieuse fantaisie à la Shakespeare. On voit enflammés par les beaux discours de son prédécesseur les yeux de la danseuse dont on tient la main et tout de suite, de verve, on continue comme on peut le discours présumé. Souvent on bénéficie de l'effet produit par celui qui vient

de partir, souvent aussi on lui prépare un triomphe pour le moment où il reviendra, l'âme encore tout exaltée par les admirables paroles qu'il vient de débiter sur la scène aux pieds de Silvia ou d'Agnès. Quel malheur que ces jolis bals soient tombés en désuétude! comme ils étaient naturellement féconds en contrastes piquants et en antithèses amusantes! Scapin dansant avec Iphigénie, le farouche Hippolyte menant le cotillon avec Zerbinette, Tartuffe emportant doña Sol dans une valse enivrée, ce tohu-bohu de tous les masques poétiques, cette comédie dans la comédie, ces grands seigneurs de tous les temps se réjouissant dans le palais de la Muse, n'était-ce pas délirant et divin?

Il y a eu aussi, et ç'a été un des plus beaux luxes de la Comédie, quelques soirées privées

DANS LA LOGE D'AUGUSTINE

Augustine Brohan a toujours eu le secret de faire ce qu'elle fait d'une manière brillante et séduisante. Ces soirées étaient quelque chose de luxueux et de neuf. Sur un superbe buffet dressé dans toute la longueur de l'une des deux pièces dont se composait la loge, s'étalaient à profusion les pâtisseries, les fruits colossaux, les flacons de vins précieux abrités sous des montagnes de fleurs, les bonbons, les confitures glacées, les blanc-mangers, les parfaits, les pyramides de glaces et même, je crois,

quelques perdreaux et quelques galantines pour les appétits farouches.

Autour de ce buffet de Cocagne ou de Gamache, circulaient les invités, hommes et femmes, dans leurs costumes de théâtre ; je me rappelle une de ces soirées donnée un jour où l'on jouait *Adrienne Lecouvreur*, et les riches habits du dix-huitième siècle, les vestes de drap d'or sur lesquelles se détachait en noir le cordon de Saint-Michel, les robes noyées sous la dentelle, faisaient le plus bel effet à cette fête intime. Quant aux *pékins* invités par-dessus le marché, ils semblaient avoir mis le plus louable amour-propre à faire disparaître leurs habits noirs sous les crachats, les cordons, les plaques, les brochettes de croix, les soleils de pierreries et tous les *bibelots* à l'usage des gens du monde.

C'est à ce point que Paulin Limayrac, s'il eût été là, eût paru très peu décoré ! Seul, un poète romantique, indûment égaré dans la bonne compagnie, se faisait remarquer par sa qualité d'intrus et par son paletot-sac sur lequel ne s'étalait aucun ordre, pas le moindre nisham de troisième classe, — montrant ainsi que sans la conduite on n'arrive à rien :

Ah ! y en a, y en a, y en a
Qui sont des fameus' canailles !
Ah ! y en a, y en a, y en a
Qui sont des fameux louffiats !

ALEXANDRE POTHEY.

Ni tables à jouer, ni contredanses, ni scottishs ;

DEUX HÉBÉS

Augustine et sa sœur Madeleine, les bras nus, versaient dans des coupes l'Aï ensoleillé, et, gracieusement, engageaient les invités à se bourrer de sucreries comme des collégiens en vacances. D'ailleurs nul autre plaisir que la causerie avec des hommes d'esprit et des femmes charmantes, c'est-à-dire nul autre plaisir que celui qui est tout, nulle autre joie que le paradis !

LA LOGE DE RACHEL

avait des fêtes d'un autre genre, mais dont le souvenir non plus ne saurait périr.

La Comédie, il faut bien le reconnaître, avait été généreuse pour celle qui avait détourné le Pactole dans la maison de Molière, et elle l'avait logée d'une manière relativement magnifique. Les deux pièces dont se composait sa loge étaient précédées d'un immense salon. Les soirs où Rachel jouait, au moment où la représentation venait de finir et où la grande tragédienne se transformait en Parisienne, ce salon se remplissait d'amis, d'administrateurs, et bientôt était trop étroit pour une foule parmi laquelle on remarquait des ministres, des hommes d'État, des généraux, des écrivains

célèbres, des auteurs à succès et même quelques hommes de génie. Tout le monde avait hâte de parler à l'actrice inspirée, de la louer, de commenter son triomphe du soir et d'entrer directement avec elle en communion de pensée. A peine déshabillée, elle venait, parlait à tout le monde, voyait tout le monde, entendait tout, répondait aux éloges et aux critiques, parfois, d'un mot éclatant comme une traînée de poudre, éclairait ce qui avait semblé obscur, disait ses plans d'avenir, s'associait à ceux de ses amis, et enfin avait parfaitement l'air d'une reine, qu'elle était.

RACHEL PARISIENNE

Je ne veux ni louer, ni juger Rachel sur cette page de croquis griffonnés, et mon opuscule n'a pas le temps de s'amuser à la grande critique; j'ai seulement à dire en un mot que l'incarnation la plus prodigieuse de Rachel, ce ne fut ni Hermione, ni Ériphile, ni Camille, ni Phèdre, ni Virginie, ni Lucrèce, ni lady Tartuffe, ni la Tisbe; ce fut surtout et avant tout ce chef-d'œuvre digne de Gavarni et de Balzac : Rachel Parisienne.

Comment cette petite joueuse de guitare, comment cette pauvre chanteuse de la rue avait-elle appris la démarche surhumaine des d'Espard et des Maufrigneuse? C'est le secret de Celui qui, à son gré pétrit et repétrit dix fois notre argile, et pour qui c'est un jeu de faire une du-

chesse avec la première fillette aux mains noircies et aux cheveux ébouriffés qui ramasse des clous dans le ruisseau.

Nulle femme n'égala Rachel dans l'art de porter un châle ! ce qu'il y a de plus difficile au monde. Ses tuniques de théâtre et l'usage qu'elle en faisait n'étaient rien, comparés à ses robes, à ses brodequins, à ses chapeaux, des poèmes qui semblaient avoir été créés non par des cordonniers et des modistes, mais par quelque dieu-poète. Comme les reines qui sont de race royale depuis mille ans, Rachel pouvait à son gré se couvrir de joyaux et de diamants et entasser sur elle toute la boutique d'un joaillier, ou porter un seul bijou fastuéux, ou se parer avec un velours de quatre sous : elle était toujours, dans sa plus haute distinction impérieuse et dominatrice, et dans sa grâce, ce qui est supérieur à tous les êtres créés, une dame Parisienne !

LA RAISON DU SUCCÈS

Les gens qui ne sont jamais au courant de rien, les éternels jocrisses de la Comédie Humaine, les niais du mélodrame de la vie, qui n'ont pas de nez et qui ne voient pas plus loin que leur nez, se sont souvent demandé comment Rachel pouvait passionner Paris avide d'actualité, en lui montrant des Ériphile, des Phèdre, des princesses de mythologie et d'histoire grecque dont il se soucie autant qu'un poisson d'une pomme.

Imbécillité sauvage et sans remède! Quand Rachel jouait Phèdre, ou Ériphile, ou Hermione, il n'y avait à Paris rien de plus parisien et de plus actuel que cela : car, de même que Racine avait pétri ses héros à l'image de la cour de Louis XIV, et par conséquent était parfaitement actuel sous Louis XIV, — tout en respectant l'idée du poète, Rachel infusait à ses personnages, non-seulement son idée à elle et son sang, mais aussi nos passions, nos haines, nos fureurs, nos amours modernes!

En racontant l'épouvantable histoire de ces incestes et de ces meurtres, elle se souvenait d'Euripide et de Racine, mais aussi de madame Marneffe et de la Fille aux Yeux d'Or; et, comme c'était son devoir et son droit, elle ajoutait aux douleurs et aux épouvantes des héroïnes des temps passés toutes celles que nous avons senties et subies. Un grand artiste peut s'affubler en Grec, et c'est le plus amusant des déguisements; il sera Grec, à coup sûr, mais il sera aussi un homme de la minute même où il vit, réellement et poétiquement. La tragédienne qui, après Balzac, joue les tragédies de Racine, ajoutera involontairement le nouveau trésor de poésie à l'ancien. Ceci est simple comme la vérité; mais quoi de plus facile à voir que l'écarlate, et cependant les aveugles ne le voient pas!

Rachel a réussi et triomphé, SURTOUT parce qu'elle était avant tout une actrice actuelle et moderne.

CHAPITRE QUATRIÈME

Mademoiselle George était en représentations dans une petite ville du Nord? Faut-il beaucoup *déblayer* ici? demanda-t-elle au directeur. — Oh! certainement, madame, répondit le directeur qui voulait avoir compris, mais qui, en réalité, ne connaissait pas ce vocable emprunté à l'argot parisien du théâtre, et dont le sens est : Jouer vite, par larges masses, en négligeant les incidences et en supprimant tous les effets intermédiaires, pour ne laisser subsister que les emporte-pièces indispensables. — Ah! fit mademoiselle Georges surprise, vous *déblayez* tant que ça; je n'aurais pas cru! Puis allant aux artistes du Théâtre-Français qui jouaient avec elle : Mes enfants, leur dit-elle, *déblayons*, *déblayons!*

Fidèles à ce mot d'ordre, ils jouèrent *Britannicus* en vingt-sept minutes et furent sifflés. Dussé-je subir le même sort, je dirai comme mademoiselle Georges : *Déblayons, déblayons! déblayons!* — car il faut que la fin arrive, fut-ce au bout de l'*Iliade*.

COQUELIN

Le succès — parlons plus exactement — le triomphe de cet enfant dans le rôle terrible, multiple, universel de Figaro, a, dans la Comédie Française, l'importance d'une révolution, par laquelle sont à jamais détrônés et vaincus les principes sur lesquels l'institution vivait.

Je m'explique. Depuis qu'il y a des comédies et des comédiens, deux écoles sont en présence : l'une, prenant pour loi un bon sens timoré, un étroit réalisme, croit que le but de l'art est de copier la nature dans son expression la plus vulgaire et la plus banale. C'est à cette école qu'appartient presque toute la Comédie Française actuelle.

L'autre, que représentèrent si glorieusement Monrose père, Mars, Dorval, Frédérick-Lemaître, voulait entrer dans la pensée des poètes, comme eux s'élever à un idéal d'autant plus émouvant qu'il est plus vrai et plus humain, et comme Malibran mourante, donner tout son sang, toute son âme.

Coquelin est un acteur de cette race-là. Il a jeté le trouble dans la vieille partie de loto qu'on joue si souvent rue de Richelieu, sous prétexte de jouer la comédie. Il a

brisé de l'éperon
Leur toile d'araignée à prendre un moucheron.

Si jamais Coquelin, dont les débuts ont fait dire : Monrose est retrouvé! devenait un invalide à tête de bois, portant des favoris à la hauteur de l'oreille, se pâmant sur les pièces bourgeoises et méprisant *Les Fourberies de Scapin* comme *une erreur de Molière,* il ne mériterait pas l'honneur d'être enseveli sous des œufs rouges et sous des pommes cuites!

MIRECOUR

La plus abominable injustice de la Comédie, car après trente ans, pendant lesquels il a mis beaucoup de talent au service de Molière, ce très bon acteur n'est pas Sociétaire.

Il doit regretter de ne pas appartenir à ce sexe au pied duquel on tombe, et qui fournit les sociétaires de dix-huit ans!

Nul n'a joué et ne jouera mieux que lui l'homme au sonnet du *Misanthrope*, et dans *Le Mariage forcé,* ce certain Alcidas qui se mêle de porter l'épée.

Lorsque n'ayant pu obtenir la faveur de jouer *Phèdre* au Théâtre-Français, Marie Dorval monta à l'Opéra, pour un bénéfice, la *Phèdre* de Pradon, ce fut Mirecour qui à ses côtés, représenta Hippolyte.

Cela lui a porté malheur, Pradon (que personne n'a lu) étant vaguement soupçonné d'avoir été un romantique.

MATHIEN

De toute la Comédie, l'acteur qui était le mieux à sa place dans les rôles qu'il jouait. Aujourd'hui retraité et pensionné. C'est une perte. Combien de sociétaires auraient dû prendre pour modèle ce pensionnaire intelligent et modeste !

RÉGNIER

Honnête homme et galant homme dans toute l'acception du mot. De plus artiste d'élite, comme chacun sait. Metteur en scène de premier ordre, car il a créé, — *créé* est le mot, — toute la partie matérielle de *La Joie fait peur*. Son seul malheur, c'est que le comité de lecture, le comité d'administration et les vingt-cinq autres comités réunis en permanence à la Comédie Française lui ont laissé un peu de cette gravité qui caractérise les chefs de division de tous les ministères.

Régnier, littérateur distingué, a fait, entre autres ouvrages, un livre remarquable sur le Théâtre Français. Mais il se connaît mieux en littérature qu'en poésie; s'il avait à donner un prix de composition lyrique et si les concurrents étaient feu Vuafflart et Pindare, feu Vuafflart aurait des chances. — Continuons, à bâtons rompus.

JEANNE TORDEUS

Tragédienne, en Belgique.

MARIE ROYER

Très-gentille dans l'ancien répertoire et excellente Agnès, mais impossible en travesti, car dans le Dauphin de *Louis XI*, elle rappelle Mélingue!

MADEMOISELLE JOUASSAIN

Ses jolies dents, sa chevelure, sa jeunesse protestent contre le parti qu'elle a pris de jouer les duègnes.

A l'Odéon, un soir de représentation anniversaire en l'honneur de Molière, une toute jeune comédienne, qui devait jouer Philaminte et Arsinoé (rien que ça!) était venue à pied de Batignolles en mangeant pour dîner un morceau de pain sec, car elle était le seul soutien de sa famille, et quoiqu'elle tînt, comme on le voit, un emploi important, ELLE GAGNAIT CINQUANTE FRANCS PAR MOIS!

Pour paraître dans la cérémonie en l'honneur de Molière, elle avait obtenu que le magasin lui fournirait une

robe; mais la robe n'avait pu aller sans quelques arrangements et quelques corrections. La costumière, qui avait exécuté ce travail de retouche, réclamait CINQUANTE SOUS, et ne voulait pas se dessaisir de la robe avant de les avoir reçus.

Or, sans l'aveu du directeur, qui n'était pas arrivé encore, l'administration ne paraissait pas disposée à avancer une somme aussi considérable à une artiste, et la pauvre comédienne, faute de cinquante sous, pleurait et sanglotait. Pour ne pas raconter à la façon d'Élie Berthet, je dirai tout de suite que la Providence du dénouement, le deus ex machinâ se présenta sous les traits nobles et divins de

RACHEL

On récitait une ode dialoguée, où Alceste était représenté par Bouchet, tandis que la Poésie, le Drame et la Comédie avaient pour interprètes mesdames Roger-Solié, Marie Laurent et Sarah Félix.

Mademoiselle Rachel, sœur dévouée et tendre, avait fait le voyage de l'Odéon pour que Sarah lui récitât une dernière fois ses vers de la Comédie avant de les dire devant le public. La grande tragédienne entra dans le foyer, justement à la minute même où la costumière faisait sa scène des cinquante sous.

La pauvre jeune fille en pleurs eut tout de suite une

amie. Rachel l'emmena dans la loge de Sarah, la consola, essuya ses larmes, l'embrassa; fraternellement lui offrit sa jolie petite bourse, où il y avait quelque pièces d'or, et donna sa caution à la costumière pour les cinquante sous.

Le lendemain, mademoiselle Rachel obtenait que les appointements de la jeune fille fussent élevés à un chiffre honorable. A cette occasion même, le ministre s'émut et défendit à l'avenir les appointements de cinquante francs dans les théâtres subventionnés.

Quant à mademoiselle Jouassain, héroïne de cette anecdote, à l'expiration de son engagement, elle entrait à la Comédie Française par les soins de Rachel.

JUDITH

règne à la Comédie Française. Elle a pour apanage presque tous les beaux rôles de l'ancien et du nouveau répertoire; elle est la seule Éliante, la seule Henriette, la meilleure Armande, la meilleure comtesse du *Mariage*. Quand il s'est agi de faire des créations dramatiques dans des ouvrages nouveaux, on n'a trouvé qu'elle, elle seule. Aussi son nom ne quitte pas l'affiche, et elle ne passe pas un jour sans jouer; mais c'est justice. Comment pourrait-on écarter du répertoire, même un seul jour, l'actrice qui a créé *La Fiammina*, *Charlotte Corday*, Pénélope, la jeune femme du *Caprice*, et qui a repris si

magistralement *Marion Delorme*, *Gabrielle*, Alcmène d'*Amphitryon?*

Belle, applaudie, possédant son art avec certitude, appréciée par le public, par la presse, par les auteurs, qui voient en elle leur plus ferme soutien, madame Judith est à la Comédie-Française ce que les Italiens appellent la *première femme*. Rien de plus naturel.

Mais pourquoi veut-elle empêcher madame Anaïs de jouer?

EMMA FLEURY

est une très agréable jeune première. Il semble qu'elle adore les robes montantes; et pourtant, les soirs où elle n'en met pas, on voit qu'elle a le droit de ne pas les adorer.

MADEMOISELLE PONSIN

a eu un prix au Conservatoire, où elle aurait pu avoir également un accessit de beauté. On a dit d'elle aussi qu'elle jouait comme mademoiselle Mars, mais on se trompait. C'est le même genre, peut-être, mais non le même degré de talent. Au bout du compte, Psyché ne pouvait pas se plaindre d'avoir deux sœurs comme mes-

demoiselles Ponsin et Tordeus, et de passer pour être la plus belle des trois.

MADEMOISELLE BONVAL

est une soubrette de mérite, et j'imagine que Rubens l'eût peinte volontiers en déesse dans un des tableaux où il personnifiait les Forces et les Splendeurs de la nature. Elle a contre elle la réputation éclatante d'Augustine Brohan et la rivalité de mademoiselle

DINAH FÉLIX

une brune piquante comme un glaive, qui comprend bien, mais qui souligne trop; une sœur de Rachel, qui doit sa meilleure protection à ce qu'elle est une sœur de Lia.

AGAR

Trop de plumes!

Mais il faut expliquer ce dicton, célèbre rue de Richelieu. Ce que détestent avant tout messieurs et mesdames les Sociétaires, c'est que les débutants aient l'air de vouloir leur donner des leçons de diction et surtout de costume, en un mot, témoignent trop de zèle. Ce fut

surtout aux débuts du pauvre Bignon que cette tendance se caractérisa.

Bignon débutait dans *Don Juan*. Il portait un magnifique costume espagnol du temps de Louis XIII, en damas de soie blanc et rose; il avait des armes du temps; la dentelle ruisselait sur ses bottes blanches et sur tout son costume; enfin son chapeau disparaissait sous les plumes les plus riches. Au moment où il entra au foyer, on entendit un vague murmure de désapprobation, et un vieux Sociétaire grogna ces seuls mots :

— *Trop de plumes!*

Madame Albert-Bignon, attentive, inquiète, écoutait son mari de la coulisse, et, comme on dit en langage de théâtre, *jouait plus que lui!* Bignon avait bien dit ses premiers actes; il portait; les applaudissements éclataient de toutes parts; madame Albert espérait. Une tragédienne était à ses côtés; elle lui prit les mains et lui dit : — Oh! il réussira, n'est-ce pas! La tragédienne répondit froidement :

— *Trop de plumes!*

Le mot passa des sociétaires au portier et aux lampistes, et Bignon ne fut pas engagé. Si l'on veut tenir un bon fil d'Ariane pour se diriger dans le labyrinthe de la Comédie Française, il faut surtout avoir étudié les diverses significations locales de ces mots :

TROP DE PLUMES

Si, comme osa le faire Charles Fechter, un jeune comédien veut jouer Séïde de *Mahomet* avec la tête rasée, — *trop de plumes.*

Si un critique avance qu'il vaudrait mieux ne pas jouer les pièces grecques dans des décors romains et les pièces romaines dans des décors grecs, — *trop de plumes.*

Si un échappé du boulevard, — comme Maillart, Beauvallet ou madame Dorval, — joue une scène dramatique de façon à exciter dans la salle une réelle émotion, — *trop de plumes.*

Si un poète se présente au comité avec une intrigue solidement bâtie, des caractères bien tracés, de beaux vers et des rimes riches, — *trop de plumes.*

Si un jeune comédien occupe la presse et le feuilleton sans que ses supérieurs l'aient désiré, — *trop de plumes.*

Il y a à la Comédie un usage qui dure de temps immémorial. Dans *Amphitryon*, celui de tous les ouvrages dramatiques où revient le plus souvent le mot HIER, les acteurs ont coutume de prononcer ce mot HIER en deux syllabes dans les endroits où Molière l'a mis en une syllabe, et de le prononcer en une syllabe dans les endroits où Molière l'a mis en deux syllabes.

Eh bien! si un débutant, rompant cette tradition, prononce comme Molière écrivait, et renonce à lui prêter des fautes de prosodie, — *trop de plumes!*

Ceci me fait songer au

COMITÉ DE LECTURE

C'est là, quand on est sur la sellette de l'auteur, qu'il fait bon de ne pas avoir *trop de plumes!*

Le comité est un ensemble d'armoires de chêne à rideaux verts, dans une salle verte. Il y a une table à tapis vert, des sièges verts, des bustes verts, et les sociétaires se placent en face de réflecteurs verts, afin que leurs visages paraissent verts. En voyant tout cela, l'auteur s'émeut et devient vert. Avant qu'il ait ouvert son manuscrit, Samson irrité s'endort d'un sommeil farouche et surprenant, et ronfle. Quelques sociétaires causent entre eux, d'autres n'écoutent pas : Geffroy fait des bonshommes sur un album; Édouard Thierry baisse la tête. L'auteur est reçu à corrections, à condition qu'il n'en fera pas; il porte sa pièce au Gymnase et gagne de l'argent. Sur le seuil du comité, on rencontre un homme charmant,

VERTEUIL

dont la Comédie ne se défie pas assez, car il est un romantique égaré dans le camp des Grecs. Il adore la poésie et les livres, et il est fou des vers de Victor Hugo. Quand Harel, voulant avoir son drame de *Napoléon*, enferma traîtreusement Alexandre Dumas, en lui laissant toutefois les livres nécessaires, de bons vins, d'excellents cigares, une clef de l'appartement voisin, où habitait mademoiselle *** et un jeune romantique disposé à copier le drame, le jeune romantique était Verteuil!

Dans son ouvrage projeté *sur la férocité des blondes*, Alphonse Karr établit que les cheveux blonds supposent forcément une nature cruelle et sanguinaire. Il changerait sans doute d'avis en voyant Verteuil, qui est le meilleur des hommes.

Verteuil possède une collection d'autographes précieuse et inouïe, car elle a été recueillie — sans méchanceté! — dans le sein même de la Comédie-Française, et, publiée, elle serait le plus violent de tous les pamphlets contre la Comédie Française.

On y remarque principalement les deux lettres que voici :

L'une, du comédien Rosambeau. Il expose que, jouant la comédie depuis trente ans, connaissant à fond son métier, sachant par cœur, sans exception, TOUS LES RÔLES

du répertoire tragique et comique, et se trouvant sans ressources, il désire être engagé par le Théâtre-Français, au prix de douze cents francs, pour être employé *à ce qu'on voudra.*

L'autre, de la comédienne Marie Dorval. En quatre pages merveilleusement éloquentes, ELLE SUPPLIE qu'on lui permette de jouer une fois *La Mère coupable,* expliquant avec insistance qu'elle ne demande pas le rôle en chef ou même en double; reconnaissant d'avance que, si on lui accorde la faveur qu'elle sollicite pour une seule fois, cette faveur ne saurait en aucune façon engager le comité pour une autre fois, et attendant tout de la bienveillance du comité. Certes, l'actrice de doña Sol et de Kitty Bell n'y allait pas de main morte dans ses ambitions! Jouer UNE FOIS *La Mère coupable!* Peste!

Inutile de dire que les deux pétitions furent rejetées. *Trop de plumes !*

LES FEMMES AU COMITÉ

jetaient dans l'abominable salle verte un peu de rose, un peu de joie, un peu de gaieté, un peu de soleil.

L'auteur voyait des fronts de lys, des lèvres de pourpre, de blondes chevelures au milieu des tristes visages verts, et il était rassuré.

Mais les femmes furent soupconnées d'avoir quelque-

fois incliné vers les poètes ; elles furent chassées du comité.

Les comédiens veulent être les égaux des princes et des ducs, mais ils ne veulent pas que les comédiennes soient leurs égales.

A l'Association des Artistes Dramatiques, les comédiennes payent comme les comédiens, mais ne votent pas, et subissent les comités qu'on leur impose.

Par exemple, elles sont tenues de placer des billets pour le bal de l'Association et d'acheter, pour s'y montrer, des toilettes ruineuses.

Je demande cent mille éternités pour comprendre en quoi une comédienne n'est pas l'égale d'un comédien, même et surtout comme intelligence littéraire.

En passant en revue les actrices du Théâtre-Français, j'ai gardé pour la bonne bouche

ÉDILE RIQUIER

C'est une belle dame, d'une grande tournure, d'une voix sympathique, une de celles qui, pour l'heure présente, portent le mieux un châle et une robe. Elle est faite pour briller au fond des calèches qu'Eugène Lami raconte si bien dans ses aquarelles ; les tapis d'Orient sont la patrie naturelle de ses petits pieds, et, avant de décider quelque chose, la Mode échange avec elle un clin

d'œil d'intelligence. Nulle n'est mieux destinée à faire vivre sur la scène les femmes de Balzac; enfin, c'est une Parisienne!

Hélas! tout le monde a ses défauts; Édile Riquier est dévorée du désir d'être sociétaire.

Pourtant, que de sociétaires sont moins jolis qu'elle!

Cette idée fixe a conduit Édile Riquier à entamer le grand répertoire, qu'elle a fort bien joué, ma foi, y compris Silvia des *Jeux de l'Amour*. Mais, hélas! elle ne s'est pas arrêtée là; elle est venue se heurter contre l'écueil inévitable, je veux dire

LE ROLE DE CÉLIMÈNE

Exprimant combien il est difficile de savoir ce que c'est que Célimène, Janin s'écrie avec éloquence : A peine si mademoiselle Mars le savait!

Après quelques expériences faites à la salle Herz et ailleurs, (elle avait commencé par dire seulement la grande scène avec Arsinoé,) Rachel entreprit de tenter son grand coup.

Son plan était celui-ci : Jouer Célimène à Londres avec tant de succès, que Paris la forcerait à la jouer aussi devant lui.

Rachel se fit faire une robe qu'il faudrait faire décrire par Théophile Gautier, en lui payant ce travail quarante-

cinq francs la ligne. Elle acheta pour cent mille francs de diamants en plus de ceux qu'elle possédait, fit remonter le tout à neuf par Fossin, et joua Célimène à Londres.

Londres se fâcha et cassa la salle. Un critique anglais adressa à Jules Janin une longue et curieuse lettre manuscrite, qui raconte les détails de ce naufrage.

Augustine aussi, — Augustine qui n'a jamais manqué un rôle ! — eut le malheur de jouer à Bordeaux... LE ROLE DE CÉLIMÈNE ! Son succès égala celui de Rachel. Oh ! qu'on a sifflé ce soir-là !

En rentrant chez elle, Augustine, éperdue, consultait un ami qui souvent lui avait donné de bons conseils. — Est-il possible, dit-elle, que je me sois trompée à ce point-là ! Enfin, je rejoue le rôle demain. Demain, dans ce malheureux rôle, que dois-je faire ?

— Demain, lui dit son ami sévère, mais juste, demain, il faut faire... votre malle !

FIN DES PORTRAITS-CARTES

Excusez-moi, messieurs, si je vais un peu vite, mais la locomotive de Derosne et Cail est le symbole de la vie moderne. Déblayons ! déblayons !

GOT

Quels chefs-d'œuvre, son Matamore et son L'Intimé! Quel acteur Molière a perdu en lui! car il s'est donné tout entier à Émile Augier, par le désir qu'il avait de laisser définitivement pousser ses moustaches. L'emploi des valets, dans lequel il excella, est aussi tenu par

MONROSE

fils, (qui à l'Odéon, aimait les vers et Vacquerie et Gautier! Tout est rompu, mon gendre.)

TALBOT

N'est pas le lord Talbot, depuis comte de Shrewsbury, que Shakspeare a mis en scène dans la première partie de *Henri VI*, et qui, à la scène III du second acte, dit à la comtesse d'Auvergne : Non, non, je ne suis que l'ombre de moi-même; une illusion vous abuse ; ce que vous voyez n'est que la moindre portion, qu'une fraction minime de moi-même. Je vous assure, madame, que si Talbot tout entier était ici, ses proportions sont si vastes que votre demeure ne pourrait pas le contenir. — Qui ne connait

DELAUNAY

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi ?

Son talent grandit tous les jours et montre, à côté du charme gracieux, des cordes de vigueur et de drame qu'on ne soupçonnait pas. Sa jeune gloire jette une ombre redoutable sur le talent de

GARRAUD

qui pourrait être le premier dans un théâtre où Delaunay ne serait pas. Comme il sortait de scène un soir où il avait moins bien joué qu'à l'ordinaire un de ces amoureux de Molière qu'il représente excellemment, je ne sais quel plat farceur, égaré dans les coulisses, lui dit : *Fi! Garraud!* Garraud, indigné d'avoir entendu un calembourg si niais, provoqua en duel le mauvais plaisant et le tua. Il eut bien raison. — On dit que le bleu pers et le bleu céleste manquent à la Comédie-Française. Ces deux couleurs s'y trouvent pourtant, mais seulement sur le menton de

MAUBANT

tragédien qu'on ne peut accuser d'être blond, et qui joint à une beauté virile d'un grand caractère un talent

estimable et estimé. Sorti du Conservatoire avec un premier prix de tragédie, il avait le droit de jouer les premiers rôles; on lui proposa d'être sociétaire tout de suite, à condition qu'il prendrait les raisonneurs dans la comédie et les rois dans la tragédie. Maubant accepta, et l'affaire fut bonne pour tout le monde, car, pour représenter les personnages violents, il avait contre lui sa douceur! Pourtant, par un beau soir de juillet où il faisait une chaleur de quarante degrés, j'ai vu Maubant dans le rôle d'Oreste.

C'était un Oreste bien conciliant.

GIBEAU

est à Ligier ce que Grenade est à Séville :

Grenade, la belle ville,
Serait une autre Séville,
S'il pouvait en être deux.

GUICHARD

a le droit de s'appeler, de huit à dix heures du soir, Hippolyte et Achille. Il croit à la tragédie et j'y crois comme lui. Les imbéciles sont ceux qui n'y croient pas. On lui en veut un peu dans la maison, parce qu'il joue Achille avec un casque moulé au Louvre sur un vrai casque antique. (*Trop de plumes!*)

VERDELLET

a débuté dans *Le Cid*, et, chose curieuse, cela ne l'a pas conduit, comme Lafontaine, à créer des pièces d'Octave Feuillet au théâtre du Vaudeville.

LEROUX

comédien d'un talent réel, qui récemment a obtenu dans *Tartuffe* un succès immense, mérité, retentissant, et dont le souvenir ne s'effacera pas, est un homme de bonne compagnie et un sociétaire bienveillant, même dans la salle verte !

BARRÉ

plein de rondeur, d'observation et de naturel, a bien marché depuis le Panthéon ! Mais le beau rôle que lui a confié madame Sand lui a fait faire un pas de géant.

DAVESNE

naguère auteur dramatique, dont la modestie égalait le mérite, est devenu un régisseur habile, ingénieux, soigneux, et facile à vivre ! Il lit comme Jules Barbier et comme un ange.

CHÊNE, souffleur

a été, après Samson, le professeur de Delphine Marquet.

MASQUILLIER

semble moins heureux quand il joue la comédie que quand il parle au public. Oh! comme alors le public et lui ont l'air satisfaits!

TRONCHET

mérite les confidences d'Agamemnon, et les reçoit.

MONTET

marche sur les traces de Mathien. Peut-être est-il moins digne.

LAROCHE

est un charmant comédien, s'il existe. — Selon quelques chroniqueurs, ce nom ne désigne qu'un personnage fabuleux, et voici à quelle occasion il aurait été inventé.

Victorien Sardou paria, dit-on, avec Théodore Barrière qu'il jouerait tout au long un rôle devant le public, sans être reconnu. Suivant ce récit, il se montra en effet dans le rôle du comte pendant cent représentations consécutives du *Fils de Giboyer*, sans que personne devinât sa ruse.

— Eh bien ! dit-il à Barrière, après la centième représentation.

— Eh bien ! dit Barrière, furieux d'avoir perdu son pari, vous n'aviez qu'à faire jouer une pièce tirée des contes d'Edgard Poe ; le public vous aurait encore bien moins reconnu !

PARENTHÈSE

Si nous exceptons Victor Hugo et Alexandre Dumas, et leur théâtre,

Les principaux chefs-d'œuvre romantiques de ce temps sont : *Les Saltimbanques, Robert Macaire, Mercadet, Tragaldabas* et *Le Tricorne enchanté.*

Parmi les inventeurs dramatiques de ce temps, quelques-uns ont encore eu le diable au corps ; ce sont surtout : Balzac, Alfred de Musset, Théophile Gautier, Vacquerie, du Mersan, Varin, Labiche, Édouard Martin, Duvert, Lauzanne, Dumas fils et Barrière.

Les grands comédiens oseurs de ce temps-ci ont été :

Frédérick, mademoiselle George, Bocage, madame Dorval, Déjazet, Sainville, Arnal, Paulin Ménier.

CONCLUSION

Ici finit *La Comédie Française, racontée par un témoin de ses fautes*. Moi, l'auteur, je n'ai pas eu l'espoir de corriger cette rentière, qui est incorrigible. Mon seul dessein a été de témoigner et de prouver que je reste, en dépit de ces jeunes gens : Provost, Samson, Talbot et consorts, une vieille ganache romantique.

Car, je veux bien être damné pour l'infirmité de mes écrits ; mais il serait par trop indigne de moi de devenir comme le Paulo du vaillant prêtre de la Merci Fray Gabriel Tellez, (*alias* Tirso de Molina,) un *damné par manque de foi !*

53641649

ÉPILOGUE

Souffleur, comédiens, — vous, actrices, aussi ! —
J'entre et je vous salue et je vous dis ceci :
Parfois, au fond d'un bourg, dans une salle noire
Où semblait grelotter la Muse aux pieds d'ivoire,
J'ai vu sous des haillons et du papier doré,
Un acteur loqueteux, pauvre, mais adoré,
Qui, près d'Agnès tremblante ou près d'Iphigénie,
Faisait briller l'éclair effaré du génie.
Il parlait; ses yeux pleins d'extase et pleins de jour,
S'allumaient, embrasés par le divin amour.
C'était un roi vainqueur, fier; sa voix applaudie
Grandissait dans le rhythme et dans la mélodie;
Les spectateurs suivaient, pâlissants de respect,
Le vol de sa pensée; alors le bouge infect,
Que remplissait sa voix terrible ou familière,
Était pour un instant la maison de Molière,
Où le dieu se levait de toute sa hauteur.
Cela dit, excusez les fautes de l'auteur.

TABLE

LA LANTERNE MAGIQUE

TABLEAUX RAPIDES

PREMIÈRE DOUZAINE

		Pages
I.	— Le Bon Dieu	5
II.	— Monsieur le Soleil	7
III.	— Madame la Lune	9
V.	— Mesdemoiselles les Étoiles	11
V.	— Le Roi	13
VI.	— La Reine	15
VII.	— Le Gendarme	16
VIII.	— Le Bourreau	18
IX.	— L'Air	19
X.	— La Terre	21
XI.	— L'Eau	22
XII.	— Le Feu	23

DEUXIÈME DOUZAINE

XIII.	— Les Anges	25
XIV.	— High Life	26
XV.	— Le Printemps	28
XVI.	— L'Été	30
XVII.	— L'Automne	31
XVIII.	— L'Hiver	32
XIX.	— Le Matin	33

Pages.
XX. — Midi 35
XXI. — L'Après-midi 36
XXII. — Le Soir 38
XXIII. — La Nuit 39
XXIV. — Une Rencontre 40

TROISIÈME DOUZAINE

XXV. — La Vue 43
XXVI. — Le Goût 45
XXVII. — L'Odorat 46
XXVIII. — Le Toucher 47
XXIX. — L'Ouïe 48
XXX. — Avarice 49
XXXI. — Envie 50
XXXII. — Gourmandise 52
XXXIII. — Orgueil 53
XXXIV. — Luxure 55
XXXV. — Colère 56
XXXVI. — Paresse 57

QUATRIÈME DOUZAINE

XXXVII. — Le Vin 59
XXXVIII. — Le Thé 61
XXXIX. — Le Café 63
XL. — Le Gin 65
XLI. — La Bière 67
XLII. — Le bon Usurier 68
XLIII. — Artsa 70
XLIV. — Deux Polichinelles 71
XLV. — Les Affaires 73
XLVI. — Sortie de Bal 76
XLVII. — Rois en Exil 77
XLVIII. — Recueillement 79

CINQUIÈME DOUZAINE

Pages.
XLIX. — Aristocrates. 80
L. — Une Loge d'Actrice. 81
LI. — Petit Monde. 82
LII. — Fleurissez-vous!. 83
LIII. — Musique de Chambre. 84
LIV. — Art Poétique. 85
LV. — Promenade Galante. 86
LVI. — Dame en Visite. 87
LVII. — Ile Saint-Louis. 89
LVIII. — Espagne. 90
LIX. — Femme intriguée. 92
LX. — Premières Amours. 93

SIXIÈME DOUZAINE

LXI. — La Déesse. 96
LXII. — Les Petites Femmes. 97
LXIII. — Plaisirs d'Été. 98
LXIV. — La Notairesse. 99
LXV. — Roses et Lys. 101
LXVI. — Le Joli Couple. 102
LXVII. — La Course des Haies. 104
LXVIII. — Critique Littéraire. 105
LXIX. — La Cachette. 107
LXX. — Gens du Monde. 108
LXXI. — L'Interrogatoire. 109
LXXII. — La Toilette. 111

SEPTIÈME DOUZAINE

LXXIII. — Une Mauvaise Affaire. 113
LXXIV. — Conseil. 115

Pages.
LXXV. — La Sybarite 116
LXXVI. — Hyperboles 118
LXXVII. — La Fille Naïve 119
LXXVIII. — La Boutique Bleue 121
LXXIX. — Scène d'Amour 123
LXXX. — Un peu d'Histoire 124
LXXXI. — Après la Noce 126
LXXXII. — Intérieur 128
LXXXIII. — Sous Bois 130
LXXXIV. — Soldats de Plomb 131

HUITIÈME DOUZAINE

LXXXV. — Ressouvenir 133
LXXXVI. — L'Arbre 134
LXXXVII. — Idylle 135
LXXXVIII. — Autre don Juan 136
LXXXIX. — Le Troupeau 137
XC. — Scientia 138
XCI. — La Petite Amie 140
XCII. — Gens du Midi 141
XCIII. — Fausse Sortie 142
XCIV. — Zimri 144
XCV. — La Pauvresse 145
XCVI. — Le Festin 146

NEUVIÈME DOUZAINE

XCVII. — Fanfreluche 149
XCVIII. — Enfantillage 151
XCIX. — Imité d'Ésope 152
C. — Proposition déshonnête 154
CI. — Le Comédien 156
CII. — Le Luxembourg 157
CIII. — La Femme du Diable 159

Pages.
CIV. — Le Bon Chasseur 160
CV. — Confession 161
CVI. — Juste Retour 163
CVII. — Amicus Plato 164
CVIII. — Toute la Femme 165

DIXIÈME DOUZAINE.

CIX. — L'Ouvrière 167
CX. — Académiques 168
CXI. — La Bague 169
CXII. — Utopie 171
CXIII. — La Revanche 172
CXIV. — La Petite Savante 174
CXV. — La Cour d'Assises 175
CXVI. — L'Ile Enchantée 176
CXVII. — La Vieille 177
CXVIII. — Le Juif-Errant 181
CXIX. — Les Gais Voyageurs 183
CXX. — L'Ineffable 184

CAMÉES PARISIENS

PREMIÈRE DOUZAINE

1. Ernest Renan 193
2. Madeleine Brohan 193
3. Alphonse Daudet 194
4. Madame Thierret 195
5. Henri Delaage 195
6. La Vénus de Milo 196

Pages.
7. Polichinelle. 197
8. Madame Porcher. 197
9. Guizot. 198
10. Rigolboche. 198
11. Bache 199
12. Déjazet. 199

DEUXIÈME DOUZAINE

13. Espinosa. 201
14. George Aline, travestie 202
15. Auber 202
16. Amédine Luther.. 203
17. Canuche 204
18. La Joconde. 205
19. Adolphe Gaiffe. 205
20. Madame Manöel de Grandfort. 206
21. Nadar 207
22. Alphonsine. 208
23. Michelet 208
24. Léonide Leblanc 209

TROISIÈME DOUZAINE

25. Eugène Delacroix. 211
26. Georgette Ollivier. 212
27. Auriol. 212
28. George Sand. 213
29. Gavarni.. 214
30. Madame Mathilde Stevens. 215
31. Charles Fechter.. 216
32. Carolina, Laponne 217
33. Pierrot. 217
34. Rosa Bonheur 218
35. Jules de Prémaray 219
36. Mimi. 220

QUATRIÈME DOUZAINE

Pages
37. Monseigneur Dupanloup. 222
38. Madame Victor Hugo. 223
39. Arsène Houssaye. 223
40. Madame la comtesse d'Agout. 224
41. Coquelin. 225
42. Madame Saqui. 226
43. Rossini. 227
44. Alice la Provençale. 228
45. Ingres 228
46. Anaïs Fargueil. 229
47. Alfred de Vigny. 230
48. Marie Garcia. 231

CINQUIÈME DOUZAINE

49. Victor Hugo. 234
50. La reine Marie-Amélie. 234
51. Thiers 235
52. La Polymnie. 236
53. Gustave Doré. 237
54. Fanfan Benoiton 237
55. Edmond About. 238
56. Adelina Patti. 239
57. Sainte-Beuve. 240
58. Rachel. 240
59. Liszt. 241
60. La princesse Mathilde. 242

SIXIÈME DOUZAINE

61. Henri Heine. 244
62. Mademoiselle George. 245

Pages.
63. Émile de Girardin. 246
64. Thérésa.. 247
65. Victorien Sardou. 247
66. La Femme à barbe 248
67. Catulle Mendès. 249
68. La Source d'Ingres. 250
69. Michel Lévy 251
70. Alice Théric 252
71. Honoré Daumier 253
72. Marie Duplessis. 254

SEPTIÈME DOUZAINE

73. Honoré de Balzac. 256
74. Marie Dorval. 257
75. Nestor Roqueplan. 258
76. Madame de Metternich. 259
77. Corot.. 260
78. Marie Delaporte 261
79. Jules Janin. 262
80. Louise Colet. 262
81. Alexandre Dumas. 263
82. Mademoiselle Duverger. 265
83. Théophile Gautier.. 266
84. L'Académie. 267

HUITIÈME DOUZAINE

85. Alfred de Musset. 269
86. Maria Favart. 270
87. Louis Jourdan.. 271
88. Cora Pearl. 272
89. Philippe Ricord.. 273
90. Eugénie Fiocre. 274
91. Delaunay. 274

Pages.
92. Marceline Desbordes-Valmore 275
93. Francisque Sarcey. 276
94. La jeune Élisa. 277
95. Auguste Préault. 278
96. Pauline Viardot. 279

NEUVIÈME DOUZAINE

97. Charles Baudelaire. 282
98. Marie Roze 283
99. Jules Favre 284
100. Mariquita. 285
101. Eugène Giraud et son fils.. 285
102. Madame Arnould-Plessy. 286
103. L'acteur Félix. 287
104. La Femme au Perroquet. 288
105. Les clowns Price.. 289
106. La duchesse de Morny. 290
107. Philoxène Boyer. 291
108. La Poésie. 292

DIXIÈME DOUZAINE

109. Paul de Saint-Victor. 295
110. Delphine de Girardin.. 296
111. Comte de Nieuwerkerke. 297
112. Christine Nilsson.. 298
113. Alfred Dehodencq. 299
114. Judith Gautier. 300
115. Henry Houssaye. 301
116. Suzanne Lagier. 302
117. L'acteur Hyacinthe.. 303
118. Hortense Scheider. 304
119. Le Père Hyacinthe.. 305
120. Lia Felix 306

ONZIÈME DOUZAINE

Pages.
121. Alphonse Karr. 310
122. Malvina Blanchecotte 312
123. Henri Rochefort. 313
124. Sarah Bernhardt. 313
125. Frédérick Lemaître 315
126. Céline Chaumont. 316
127. Le maréchal Bazaine. 317
128. Blanche Pierson. 318
129. Henri Regnault. 320
130. La comtesse Dash. 321
131. Henri Litolff. 322
132. L'impératrice Eugénie. 323

DOUZIÈME DOUZAINE

133. Leconte de Lisle. 327
134. La comtesse de Paris. 328
135. Léon Gambetta 330
136. Mademoiselle Silly. 331
137. Lesueur. 333
138. Madame Leroy (Urbain). 334
139. François Coppée. 335
140. Anna Judic. 337
141. Mounet-Sully. 338
142. Aimée Desclée. 340
143. Alexandre Dumas fils. 341
144. Mademoiselle Éva Gonzalès. 343

TREIZIÈME DOUZAINE

145. Gustave Flaubert. 348
146. Mademoiselle Jeanne Hugo. 349

Pages.
147. Littré 350
148. Mademoiselle Abbéma 352
149. Jules Grévy 353
150. Jeanne Granier 354
151. Saint-Germain 355
152. Louise Michel 356
153. Léon Cléry 357
154. Julia Bartet 358
155. Léon Gérome 359
156. Madame Juliette Adam 360

QUATORZIÈME DOUZAINE

157. Jules Barbey d'Aurevilly 364
158. Madame Juliette Drouet 365
159. François Gounod 366
160. Madame Émile Bergerat et Toto 367
161. Jules Lefebvre 368
162. Madame Pasca 369
163. Lachaud 370
164. Rosita Mauri 371
165. Armand Silvestre 372
166. Jeanne Samary 373
167. Eugène Labiche 375
168. Zulma Bouffar 376

QUINZIÈME DOUZAINE

169. Edmond et Jules de Goncourt 379
170. Madame Édouard Lockroy 381
171. Carolus Duran 382
172. Madame Alphonse Daudet 383
173. Gérard Piogey 384
174. Mademoiselle Krauss 385
175. Édouard Pailleron 386

Pages
176. Juliette Beaumaine 388
177. Jean Richepin 389
178. Madame Max-Simon Girard 390
179. Auguste Vitu 391
180. Sophie Croizette 392

SEIZIÈME DOUZAINE

181. Jean Charcot 395
182. Madame Ackerman 396
183. Émile Zola 397
184. Madame Georges Charpentier et ses enfants . . . 398
185. Édouard Manet 399
186. Alice Regnault 400
187. Jules Vallès 401
188. Réjane 402
189. Charles Monselet 403
190. Mademoiselle Dodu 404
191. Alexandre Schœnewerke 405
192. Madame Tola Dorian 406

193. L'Auteur 409
194. Madame Théodore de Banville 410
195. Georges Rochegrosse 411

LA COMÉDIE FRANÇAISE

En mil huit cent soixante-trois, racontée alors par un témoin de ses fautes 417

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 13828.

Provisoirement - Frs. C.

THÉODORE DE BANVILLE

— PETITES ÉTUDES —

LA LANTERNE MAGIQUE

CAMÉES PARISIENS

LA COMÉDIE FRANÇAISE

Avec un dessin de GEORGES ROCHEGROSSE

140

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

JN 5014 A8

50F

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
à 3 fr. 50 le volume
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

ŒUVRES DE THÉODORE DE BANVILLE

ESQUISSES PARISIENNES.....
CONTES POUR LES FEMMES, ornés d'un dessin de G. Rochegrosse (4e mille).....
CONTES FÉERIQUES, ornés d'un dessin de G. Rochegrosse
CONTES HÉROIQUES, ornés d'un dessin de G. Rochegrosse.
CONTES BOURGEOIS, ornés d'un dessin de G. Rochegrosse (2e mille).....
POÉSIES COMPLÈTES. Tome I. Odes funambulesques...
— Tome II. Les Exilés.....
— Tome III. Les Cariatides (édition définitive).....
NOUS TOUS (poésies nouvelles), avec un dessin de G. Rochegrosse.....
SONNAILLES ET CLOCHETTES (poésies nouvelles), avec un dessin de G. Rochegrosse (2e mille).....
COMÉDIES. — Le feuilleton d'Aristophane. — Le beau Léandre. — Le cousin du roi. — Diane au bois, etc...
PETIT TRAITÉ DE POÉSIE FRANÇAISE, suivi d'études sur Pierre de Ronsard et Jean de La Fontaine.....
LA LANTERNE MAGIQUE.....
MES SOUVENIRS (3e mille).....
PARIS VECU (2e mille).....
L'AME DE PARIS (2e mille).....
LETTRES CHIMÉRIQUES, ornées d'un dessin de G. Rochegrosse (2e mille).....
DAMES ET DEMOISELLES.....
LES BELLES POUPÉES, ornées d'un dessin de G. Rochegrosse.....
MARCELLE RABE, avec un dessin de G. Rochegrosse (3e mille)
DANS LA FOURNAISE (dernières poésies).....

4530. — L.-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.